



**HAL**  
open science

## La famille Audollent et la Grande Guerre (1914-1919)

Lisa Walter

► **To cite this version:**

Lisa Walter. La famille Audollent et la Grande Guerre (1914-1919). Sciences de l'Homme et Société. 2022. dumas-03954530

**HAL Id: dumas-03954530**

**<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03954530>**

Submitted on 24 Jan 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Clermont Auvergne  
UFR Lettres, Cultures et Sciences humaines  
Lisa WALTER

# *La famille Audollent et la Grande Guerre (1914-1919)*

Mémoire pour le Master 2 Histoire, Civilisations, Patrimoine  
Sous la direction de M. Nicolas BEAUPRE puis de M. Vincent FLAURAUD

Années universitaires 2020-2022

---

## *Remerciements*

---

Mes premiers remerciements s'adressent aux deux professeurs qui ont accepté d'encadrer ce travail de recherche. Je remercie M. Nicolas Beaupré pour m'avoir proposé ce beau sujet et m'avoir ensuite conseillé et encouragé. Je remercie également M. Vincent Flauraud, qui a accepté de reprendre la direction de ce travail et m'a aussi apporté de précieux conseils. Les remarques, conseils et suggestions de ces deux professeurs m'ont permis de mener à son terme ce travail.

Dans un deuxième temps, je remercie le personnel des Archives départementales du Puy-de-Dôme pour leur aide, et en particulier Mme Maryline Monnet, qui durant les aléas liés à la crise sanitaire en 2020-2021, m'a aidée autant que possible.

Enfin, je remercie ma famille et mes amis pour leur soutien et leur aide par la relecture de ce mémoire.

---

## Sommaire

---

Remerciements.....	2
Sommaire.....	3
Introduction.....	6
<u>Partie I. La Grande Guerre des Audollent : Accepter les bouleversements et s'engager.....</u>	<u>23</u>
<b>Chapitre 1. L'entrée en guerre : la famille Audollent et l'élan patriotique.....</b>	<b>24</b>
A) La déclaration de guerre : défendre la Patrie menacée.....	27
1. Défendre la patrie face à l'attaque allemande : l'engagement de Bernard.....	27
2. La vision du couple Audollent.....	34
3. La rentrée universitaire d'Auguste Audollent.....	43
B) Dans l'espoir d'une guerre courte : assurer la réputation de la famille et la fierté.....	46
1. La formation de Bernard et l'espoir d'une guerre courte.....	46
2. L'importance de la réputation : l'incident de la nomination.....	53
3. Maintenir les liens sociaux et les relations.....	59
<b>Chapitre 2. Arrivée sur le front et installation sérieuse de la guerre dans le quotidien.....</b>	<b>65</b>
A) La désillusion d'une guerre courte.....	66
1. L'arrivée de Bernard sur le front et la confrontation à la réalité.....	66
2. L'établissement d'une correspondance assidue pour maintenir le lien avec la famille.....	73
3. L'engagement de Dominique à l'été 1915.....	79
B) A l'arrière : les engagements familiaux et leur incidence sur la vie familiale.....	82
1. Auguste : l'engagement personnel et l'engagement universitaire.....	82
2. Les engagements de Catherine Audollent.....	88
3. « L'engagement » des enfants Audollent.....	92
<u>Partie II. La guerre vécue par les Audollent : une expérience affective.....</u>	<u>99</u>
<b>Chapitre 1. Les relations familiales à l'épreuve de la guerre.....</b>	<b>100</b>
A) La correspondance : mise en lumière des relations familiales.....	100
1. La correspondance : matérialité des sources et écrits de l'intime.....	100
2. La correspondance : un objet émotionnel ?.....	103
3. La fréquence des lettres et les destinataires.....	109
B) Etude des liens familiaux.....	113



1. La relation entre les parents et les enfants Audollent.....	113
2. La relation entre les frères et sœurs Audollent.....	119
3. Les Audollent et Marie Petit de Julleville : le rôle de grand-mère.....	125
<b>Chapitre 2. Les relations sociales à l'épreuve de la guerre et la foi comme lien familial.....</b>	<b>129</b>
A) Les relations sociales.....	129
1. La vie publique et les amitiés.....	129
2. Partager ses visions : les écrits intellectuels d'Auguste Audollent.....	134
3. La vie sociale sur le front.....	136
B) Le rôle de la foi.....	141
1. La foi sur le front : les messes et les aumôniers.....	141
2. Le rôle de son oncle Pierre et de sa grand-mère : la foi qui protège.....	144
3. La foi à l'arrière : la vie religieuse de la famille, les communions des enfants.....	148
<u>Partie III. Endurer les épreuves de la guerre.....</u>	<u>150</u>
<b>Chapitre 1. La vie combattante : des tranchées de Verdun aux permissions en famille.....</b>	<b>151</b>
A) De nouvelles expériences et la formation de Fontainebleau.....	151
1. L'expérience des tranchées : entre Verdun et la Somme.....	151
2. La formation à l'Ecole de Fontainebleau.....	157
3. De nouvelles responsabilités : observateur dans l'aviation.....	161
B) Les permissions : la parenthèse des retrouvailles familiales.....	165
1. L'attente et l'organisation logistique.....	165
2. Les permissions : projets et récits.....	168
3. Le retour : regain d'énergie et tensions.....	172
<b>Chapitre 2. La mort de Bernard Audollent et la fin de la guerre.....</b>	<b>177</b>
A) La mort de Bernard en mai 1917 : un deuil public et privé.....	177
1. Le « cercle de deuil » : la famille Audollent/Petit de Julleville.....	177
2. Un deuil privé : la perte d'un fils et d'un frère.....	181
3. Un deuil public : photo-souvenir et lettres de condoléances.....	187
B) La fin de la guerre.....	192
1. Les sources : le manque de correspondance.....	192
2. Une famille marquée : de nouveaux rôles et de nouveaux rapports.....	195
3. Le retour de Dominique et une famille « réunie ».....	197

Conclusion.....	200
Annexes et Bibliographie.....	203

---

## Introduction

---

La famille est un objet qui nous semble évident, tant il est commun à tous, et pourtant c'est une réalité complexe. Il est vrai que tous, à quelques exceptions près, avons eu et/ou avons encore une famille, dans laquelle nous nous sentons plus ou moins bien<sup>1</sup>. Cependant, il est important pour ce mémoire de définir ce qu'est une famille, afin de cerner les différentes approches. Dans sa première définition, la famille est une communauté constituée d'individus liés par le sang : des parents qui donnent naissance à des enfants qu'ils élèvent dans un espace commun. Mais cette simple définition soulève de nombreuses interrogations et elle est souvent remise en question, notamment dans le domaine de la sociologie. Ainsi, selon le sociologue François de Singly, il n'y a pas une mais plusieurs réponses à la question « Qu'est-ce qu'une famille ? »<sup>2</sup>. Il expose sa réflexion, en partant notamment des premières études du sociologue Emile Durkheim, dans un ouvrage de synthèse intitulé *Sociologie de la famille contemporaine*. Selon lui, les difficultés à définir la famille s'expliquent notamment par le fait que cela se positionne sur un axe « tradition-modernité », puisque les familles ont évolué au fil des siècles. Ce qui nous intéresse pour ce mémoire, c'est le fonctionnement des familles de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire les premières familles qualifiées de « modernes » par les sociologues. Selon la perspective de Durkheim, analysée et prolongée par De Singly, « le critère de la modernisation de la famille se situe, non dans la structure, mais dans la nature des liens qui unissent les membres de la famille »<sup>3</sup>. Après avoir présenté dans son introduction les enjeux et les différents thèmes abordés dans son livre, François de Singly retient donc que « la famille contemporaine se définit par une double exigence : la création d'un cadre de vie où chacun peut se développer tout en participant à la vie commune et au soutien des autres ». Il souligne également trois traits de la « famille moderne » comme celle des Audollent. En premier lieu, il s'agit d'une famille relationnelle : elle s'est construite comme un espace « privé » où les membres de la famille apprécient davantage d'être ensemble et de partager une intimité, où ils sont attentifs à la qualité de leurs relations, avec une augmentation du poids de l'affectif. C'est aussi une famille individualiste, composée de membres dont les personnalités s'affirment de plus en plus et peuvent diverger. Enfin, c'est une

---

<sup>1</sup> VALLON, Serge. « Qu'est-ce qu'une famille ? : Fonctions et représentations familiales ». In : *VST Vie sociale et traitements*. 2006/1, n°89, pp. 154-161.

<sup>2</sup> DE SINGLY, François. *Sociologie de la famille contemporaine*. Paris : Armand Colin, 6<sup>ème</sup> édition, 2017, p. 1.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 9.

famille privée/publique avec l'Etat qui entre dans le « cercle privé » et s'évertue à en contrôler certains aspects comme l'éducation des enfants ou la vie professionnelle des adultes.

La famille est donc un objet qui est complexe, mais aussi très intéressant lorsqu'il s'agit de l'étudier, car elle peut avoir une fonction d'identité. Vivre au sein d'une famille signifie partager un vécu, des épreuves et faire preuve de solidarité dans ces moments. Elle peut aussi être la représentation d'une époque. Ainsi, lorsque l'histoire de la famille se lie à l'histoire nationale lors de grands bouleversements comme celui de la Première guerre mondiale, cela peut devenir un objet d'étude qui nous permet d'appréhender des aspects de cette histoire. Par ailleurs, Marie-Monique Huss souligne que « presque toutes les familles françaises ont leur histoire de 14-18 : qu'il s'agisse de quelques vieux papiers ou de tout un ensemble de récits, de documents et de rites, elle est au cœur du patrimoine familial »<sup>4</sup>. Un peu plus de cent ans après, la Grande Guerre semble avoir maintenu une trace vive au sein des familles et de la population française, comme en témoigne le 11 novembre qui reste chaque année dans notre pays un événement très important parmi nos commémorations civiques<sup>5</sup>.

Des études ont montré que la Grande Guerre est encore considérée par les jeunes générations comme un des événements majeurs du XXe siècle<sup>6</sup>. A cela s'ajoute la vitalité des créations autour de ce conflit, que ce soient des ouvrages ou des films, qui renforcent ce sentiment, ainsi qu'une importante activité historiographique. Cette présence peut s'observer lors des commémorations du 11 novembre, lorsque des petits-enfants voire maintenant à notre époque des arrière-petits-enfants se rendent sur la sépulture d'un aïeul mort aux combats. C'est peut-être ce deuil à la fois individuel et collectif qui maintient cette présence dans la société mais c'est l'une des nombreuses hypothèses. D'autres sont encore nombreux à s'interroger sur la disproportion entre le nombre de victimes et les enjeux réels du conflit<sup>7</sup>. Quoiqu'il en soit, cette présence encore vive dans la mémoire collective a également pu être observée tout au long de la Mission du Centenaire, menée par le gouvernement dès l'année 2013. Ainsi, la « Grande collecte », organisée par le Service interministériel des Archives de France et la Bibliothèque nationale de France, a été un grand succès. Les témoins sont aujourd'hui disparus, mais tous les Français ont été invités à se rapprocher des Archives municipales,

---

<sup>4</sup> HUSS, Marie-Monique. *Histoires de famille : cartes postales et cultures de guerre*. Avant-propos par Annette Becker. Paris : Noésis, 2000, p. 11.

<sup>5</sup> AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane et BECKER, Jean-Jacques. *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : Edition du Centenaire*. Paris : Bayard, 2013, Introduction p. 11.

<sup>6</sup> C'est ce qu'indique un sondage Ipsos Opinion réalisé les 6 et 7 novembre 1998 sur « Les personnalités et les événements marquants du XXe siècle », repris par AUDOUIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Jean-Jacques dans l'introduction de leur *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, op.cit., p. 11.

<sup>7</sup> AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane et BECKER, Jean-Jacques. *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : Edition du Centenaire*. Paris : Bayard, 2013, op.cit., introduction pp. 11-13.

départementales ou encore nationales pour présenter leurs archives familiales : photographies, correspondances, carnets, journaux, médailles ou encore divers objets ayant appartenu à leurs aïeux combattants. Ce sont autant de témoignages de ce conflit à l'échelle des familles et des individus. Et de nombreux Français ont répondu à l'appel.

En effet, il faut souligner que par son ampleur et sa dimension destructrice, par la violence des combats et sa longévité, la Grande Guerre n'a épargné aucune famille. Environ 10 millions de combattants sont morts durant ce conflit à l'échelle mondiale. On estime à 1 400 000 le nombre de soldats français tués. A cela s'ajoute les blessés, les mutilés, les traumatisés qui gardent tous des séquelles à vie. Au total, on estime que le nombre des victimes françaises (morts, blessés, disparus et prisonniers) représente 75% des mobilisés. Tous ces hommes décédés laissent des milliers de familles endeuillées : en France, on dénombre environ 680 000 veuves de guerre et 760 000 orphelins<sup>8</sup>. Il ne faut pas non plus oublier les parents qui pleurent un ou plusieurs fils, les enfants un frère. Toute une génération d'hommes jeunes a ainsi été fauchée et cela a touché toutes les classes sociales. En ce qui concerne les couples, les mariages n'ont pas toujours tenu, les hommes étant traumatisés par ce qu'ils avaient vécu. Les jeunes femmes en âge de se marier ont épousé des hommes parfois plus jeunes ou plus âgés qu'elles ou bien d'une autre classe sociale. Certains enfants nés pendant la guerre ou juste avant ont grandi sans connaître leur père. Enfin, nous pouvons évoquer les milliers de réfugiés qui ont dû fuir à travers l'Europe durant ces quatre longues années et qui ne sont pas toujours rentrés chez eux après la fin du conflit. Nous pouvons donc affirmer que chaque famille a été touchée par le conflit, d'une façon ou d'une autre.

Parmi ces familles touchées par la guerre, il y a celle des Audollent. En ce début du XX<sup>e</sup> siècle, le couple Audollent et ses enfants, issus d'un milieu bourgeois intellectuel, vivent dans la ville de Clermont-Ferrand en plein cœur de l'Auvergne, M. Auguste Audollent étant le Doyen de la Faculté des Lettres, et y dispensant des cours d'épigraphie latine. Lorsque la guerre est déclarée en août 1914, la famille voit son quotidien bouleversé. Le fils aîné s'engage pour partir sur le front, puis le deuxième, tandis que les parents et les autres enfants doivent supporter la séparation et l'inquiétude permanente, tout en essayant de poursuivre du mieux possible leurs activités quotidiennes.

Avant de s'intéresser à cet aspect de leur histoire, il nous faut présenter les membres de cette famille clermontoise et nous commençons par le père. Auguste Marie Henri Audollent naît à Paris le 14 juillet 1864 et meurt à Clermont-Ferrand le 7 avril 1943. Son père Félix Audollent est employé au

---

<sup>8</sup> Tous ces chiffres sont des estimations et sont tirés de l'ouvrage de BECKER, Jean-Jacques. *La Première Guerre mondiale*. Paris : Belin, 2003, pp. 317-318.

ministère des Finances en tant que sous-chef de bureau, sa mère se nomme Agathe Depontailier<sup>9</sup>. Deuxième d'une fratrie de quatre enfants, il achève ses études au Lycée Louis-le-Grand après des études secondaires au Petit Séminaire de Sées où il a étudié le grec et le latin. Il prépare son agrégation de lettres à la Sorbonne et s'inscrit en parallèle à l'École pratique des Hautes Etudes où il étudie l'épigraphie latine. En 1888, il est envoyé à l'École française de Rome. Il a parmi ses camarades celui qui devient plus tard un de ses beaux-frères, l'historien Jean Guiraud. De là, il est chargé d'une mission épigraphique en Algérie entre 1889 et 1890. Trois ans plus tard, après avoir enseigné à Cluny et à Sens, il est chargé du cours d'épigraphie latine à la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand et s'installe alors définitivement en Auvergne avec son épouse. Il est nommé Doyen de cette Faculté en 1914 et garde son poste d'enseignant jusqu'à sa retraite en 1937. En 1933, il est élu membre libre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. En parallèle de son poste de professeur à la Faculté, il s'est beaucoup intéressé, en tant qu'archéologue, aux antiquités gallo-romaines de l'Auvergne, menant ainsi des fouilles sur différents sites comme le temple de Mercure au sommet du Puy-de-Dôme ou encore un cimetière aux Martres-de-Veyre. Il devient même directeur du musée municipal de Clermont-Ferrand, auquel il lègue certaines de ses collections. Durant toute sa vie savante et universitaire, il s'intéresse à la langue et à la religion de la Rome antique, en Afrique et en Gaule. Il rédige deux thèses de doctorat et de nombreux ouvrages sur ses travaux ; son œuvre intellectuelle étant assez vaste<sup>10</sup> et complète, elle lui ouvre les portes des Académies et Instituts et lui offre une grande reconnaissance de la part de ses contemporains ainsi qu'une certaine réputation.

Dans sa vie personnelle, Auguste Audollent est un homme engagé. Pendant la Grande Guerre, il s'occupe de l'accueil des réfugiés français et belges mais surtout des réfugiés serbes, avec notamment les étudiants serbes accueillis à l'Université. Cet engagement est tel qu'après la guerre, il est invité à Belgrade par le roi de Serbie qui le remercie devant toute la cour<sup>11</sup>. Entre 1916 et 1918, il fait partie, en tant que vice-président, du comité de direction du Foyer du Soldat, créé par une initiative privée mais soutenu par le préfet du Puy-de-Dôme<sup>12</sup>. Il agit également auprès de l'Agence des Prisonniers de

---

<sup>9</sup> Informations tirées de son extrait de naissance dans son Dossier de la Légion d'honneur, base Leonore des Archives nationales, cote 19800035/370/49710 : < <https://www.leonore.archives-nationales.culture.gouv.fr/ui/notice/11063> >

<sup>10</sup> Toutes ces informations sur sa vie intellectuelle sont issues de la note biographique rédigée par un membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres : DIES, Auguste. *Notice sur la vie et les travaux de M. Auguste Audollent, membre de l'Académie*. In : Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Paris, 1953, pp. 334-350.

<sup>11</sup> DUPONT-FERRIER, Gustave. *Eloge funèbre de M. Auguste Audollent, membre libre de l'Académie* [note biographique]. In : Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Paris, 1943, p. 197.

<sup>12</sup> LANGE, Maurice. *Le Foyer du Soldat de Clermont-Ferrand de 1916 à 1918*. Clermont-Ferrand : Chez Impr. Paul Raclot, 1919. Collection numérique « A l'épreuve de la guerre » de la Bibliothèque du Patrimoine de Clermont-Ferrand (Overnia).

guerre avec son ami et collègue Maurice Lange. Après 1918, il vient en aide aux familles nombreuses du Puy-de-Dôme et du Secours National ainsi qu'aux Pupilles de la Nation.

Sur le plan personnel et intime, il est un père de famille comblé. En 1893, il épouse à Paris Catherine Petit de Julleville. Tous deux sont issus du même milieu bourgeois intellectuel. En effet, Catherine Françoise Madeleine Petit de Julleville, née à Paris le 8 mars 1870<sup>13</sup> et décédée à Clermont-Ferrand le 12 janvier 1942, grandit dans une famille bourgeoise parisienne, intellectuelle et catholique. Elle est fille et petite-fille d'universitaire. Son père, Louis Petit de Julleville (1841-1900), a été professeur à la Faculté des Lettres de Dijon avant d'enseigner à l'École Normale Supérieure à Paris ; sa mère, Marie-Rose Marty-Lavaux (1849-1921), est la fille de Charles Marty-Lavaux, un archiviste paléographe, professeur suppléant à l'École des Chartes<sup>14</sup>. Catherine est l'aînée d'une famille de cinq enfants qui sont tous très instruits. Sa sœur Marguerite (1871-1927), dont elle est très proche et qui devient une écrivaine accomplie, épouse Jean Guiraud (1866-1953), professeur d'histoire à la Faculté des Lettres de Besançon, qu'elle a rencontré au mariage des Audollent. Sa sœur Madeleine (1873-1969) épouse Octave Pasteau (1870-1957), un chirurgien, et la dernière, Geneviève (1880-1969), se marie avec Edouard Delacommune (1880-1969), également médecin. Catherine est une jeune femme très instruite et cultivée qui se passionne pour l'art et la littérature, comme en témoigne son cahier de poésie, ses notes littéraires<sup>15</sup> ou encore son journal<sup>16</sup> qu'elle tient de 1885 à 1895, année de naissance de son premier enfant. Ce journal permet de cerner un peu la personnalité de Catherine, qui durant sa jeunesse ne s'intéresse pas beaucoup à la politique, préférant évoquer un quotidien rythmé par les études, la vie sociale (les amis, la famille) et les œuvres de charité. Avant son mariage avec Auguste Audollent, Catherine a pour projet d'enseigner la littérature. Elle passe donc son baccalauréat à Paris puis effectue des études de lettres. Elle obtient en 1890 son certificat d'aptitude à l'enseignement secondaire des jeunes filles (elle est classée 3<sup>ème</sup> sur 19) puis fait partie des premières femmes françaises nommées agrégées de lettres en 1891 (classée 2<sup>ème</sup> sur 7 aux examens)<sup>17</sup>. Malgré l'obtention

---

<sup>13</sup> Informations tirées du livret de famille des Audollent, conservé à la cote 188 J 282 dans le fonds Audollent/Petit de Julleville, aux Archives départementales du Puy-de-Dôme (ADPD).

<sup>14</sup> Article de Persée. CHARLE, Christophe. *Petit de Julleville (Louis, Eugène, Casimir) : note biographique*. In : Publications de l'Institut national de recherche pédagogique. Année 1985. Numéro thématique : *Les professeurs de la faculté de lettres de Paris – Dictionnaire biographique 1809-1908*, pp. 145-146.

<sup>15</sup> Le cahier de poésie est conservé à la cote 188 J 77 et les notes littéraires sont conservées à la cote 188 J 78, dans le fonds Audollent/Petit de Julleville aux ADPD.

<sup>16</sup> Il y a 11 cahiers et brouillons, conservés de la cote 188 J 412 à 188 J 424 aux ADPD. En 1895, Catherine reprend tous ses cahiers et décide de faire un journal en un volume, constitué de 705 pages et conservé à la cote 188 J 523 dans le fonds Audollent/Petit de Julleville, aux ADPD.

<sup>17</sup> Arrêté pour son certificat d'aptitude à l'enseignement secondaire des jeunes filles et arrêté pour son agrégation des Lycées de jeunes filles conservés à la cote 188 J 278 dans le fonds Audollent/Petit de Julleville aux ADPD.

de ces diplômés, elle arrête très vite l'enseignement<sup>18</sup> lorsqu'elle épouse Auguste Audollent, à peine deux ans plus tard, préférant se consacrer uniquement à sa vie d'épouse puis de mère de famille.

Il faut souligner que la religion catholique est aussi très présente au sein de cette famille bourgeoise. Un des frères d'Auguste, Georges (1867-1944), est évêque de Blois<sup>19</sup> et le frère de Catherine, Pierre (1876-1947), est évêque de Dijon puis archevêque de Rouen. Auguste et Catherine ont tous les deux grandi dans une famille entourée d'hommes religieux. Tous les enfants de la famille Audollent/Petit de Julleville sont donc naturellement élevés dans le profond respect de la foi catholique et certains embrassent la vie religieuse, notamment certains enfants de Madeleine Pasteau, une autre sœur de Catherine. Cette dernière, tout comme sa mère et ses sœurs, est très engagée dans les œuvres de charité. Elle est la vice-présidente du comité clermontois de la Croix-Rouge. Pendant la Première guerre mondiale, elle assure avec son mari des gardes à l'hôpital et participe à la préparation de colis envoyés par l'Agence des Prisonniers de guerre aux soldats détenus en Allemagne. Elle fait également partie du personnel actif du Foyer du Soldat avec les autres dames de la bourgeoisie de Clermont-Ferrand et participe régulièrement aux diverses œuvres et journées de collecte.

Le couple Audollent a huit enfants, trois garçons et cinq filles : Bernard (1895-1917), Dominique (1897-1972), Anne-Marie (1898-1981), François (1901-1984), les jumelles Brigitte (1905-1941) et Monique (1905-1999), Guillemine (1908-1987) et Jacqueline (1909-1976)<sup>20</sup>. La famille vit d'abord à Chamalières, avant d'emménager chemin de l'Oradou à Clermont-Ferrand vers 1906-1907, maison où naissent les deux dernières filles. Dans les années 1920-1930, la famille se réinstalle à Chamalières, où le couple Audollent demeure jusqu'à leur mort. Tous ces enfants donnent par la suite au couple trente-six petits-enfants. La famille n'est pas épargnée par les épreuves. Après avoir perdu leur fils aîné à la guerre en 1917 et avoir vu le deuxième être fait prisonnier à Clermont en 1940, le couple Audollent doit surmonter la mort en 1941 de leur fille Brigitte, qui laisse derrière elle six enfants encore jeunes. L'année suivante, Catherine Audollent décède à son tour. Marqué par cette série de tragédies, Auguste Audollent ne survit pas longtemps à son épouse puisqu'il meurt en 1943<sup>21</sup>.

---

<sup>18</sup> Il est même difficile d'affirmer si Catherine a pu commencer à enseigner ou non, puisque dès l'année 1872, elle se fiance avec Auguste Audollent. En tout cas, il n'y a pas dans les fonds de la famille conservés aux ADPD la moindre trace d'un éventuel début d'enseignement dans un lycée pour jeunes filles.

<sup>19</sup> Présentation du fonds de Georges Audollent aux Archives nationales : < <https://www.siv.archives-nationales.culture.gouv.fr/> >. Un dossier contenant des papiers et des publications est aussi conservé aux ADPD, dans le fonds Audollent/Petit de Julleville à la cote 188 J.

<sup>20</sup> Actes de naissance des enfants Audollent : registre de l'état civil de Chamalières (cotes 6 E 936 à 6 E 2827) et registre de l'état civil de Clermont-Ferrand (cotes 6 E 4715 et 6 E 4716), numérisés aux Archives départementales du Puy-de-Dôme (ADPD).

<sup>21</sup> DUPONT-FERRIER, Gustave. *Eloge funèbre de M. Auguste Audollent, membre libre de l'Académie* [note biographique]. In : Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Paris, 1943, op.cit., p. 198.



Il convient à présent de s'attarder sur le portrait social, politique et religieux de cette famille, afin de mieux interpréter leur vécu et leur expérience lors de la Grande Guerre. Tout d'abord, il faut rappeler qu'il s'agit d'une famille bourgeoise, mais comme le souligne Adeline Daumard, la bourgeoisie n'est pas un groupe de personnes homogène. Son ouvrage *Les bourgeois et la bourgeoisie en France* reste une référence dans l'étude et l'analyse de ce groupe social. En effet, Adeline Daumard tente de définir, selon ses termes, « des hommes, les bourgeois, et un groupe social, la bourgeoisie »<sup>22</sup>. Elle étudie les facteurs qui ont fait évoluer cette population, le rôle du capitalisme, l'importance de l'accumulation des savoirs. Grâce à son analyse des différents « types » de bourgeois, il est possible de comprendre la position des Audollent, en soulignant les similitudes mais aussi les différences. En effet, Adeline Daumard développe une longue réflexion sur les bourgeois qui possèdent un commerce ou une entreprise : elle explique notamment la manière dont cette responsabilité se transmet au sein des familles et le rôle des générations. Mais les Audollent ne font pas partie de cette « catégorie » : les membres de cette famille sont plus tournés vers les professions libérales (médecins, avocats), la fonction publique d'Etat (enseignement supérieur) ou la religion. Cependant, ils reconnaissent leur appartenance à cette « société d'élites qui mise sur la compétence et les capacités individuelles. Elle repose sur la volonté de faire confiance à l'esprit critique, plus exactement à la raison individuelle appuyée sur l'imagination créatrice »<sup>23</sup>. Les Audollent sont une bourgeoisie intellectuelle, ils sont particulièrement attachés à l'éducation, et à la réussite dans les études, et cela des garçons comme des filles. Dans leur position, l'héritage familial ne se caractérise pas par un commerce ou une affaire, mais par la transmission de valeurs morales, ce qui est dans ce cas commun à tous les bourgeois. La famille représente pour eux un foyer « au sein duquel les parents se font un devoir de transmettre à leurs enfants des principes et une morale, des règles de vie et des connaissances »<sup>24</sup>. Ainsi, un enfant qui naît au sein d'une famille bourgeoise française est imprégné des traditions, des usages et des rites. Il les reproduit et les transmet à sa descendance, car cela fait partie de son héritage familial et social. De plus, Adeline Daumard souligne un autre trait commun, la réussite sociale des enfants : « Tout bourgeois se faisait un devoir d'établir ses enfants. Il s'agissait de donner une profession aux garçons, et de marier garçons et filles dans les meilleures conditions possibles »<sup>25</sup>. Cela correspond parfaitement aux projets des Audollent. D'un point de vue sociologique, ils sont au cœur du changement qui s'opère dans la vie privée à leur époque, à savoir le fait « que la famille est devenue progressivement centrée sur les personnes, sur les relations personnelles »<sup>26</sup>. Ainsi, François de Singly souligne que les familles bourgeoises font peu à peu la place, au début du XXème siècle, au modèle de la famille « moderne »,

---

<sup>22</sup> DAUMARD, Adeline. *Les bourgeois et la bourgeoisie en France : depuis 1815*. Paris : Aubier, 1987, p. 10.

<sup>23</sup> *Ibid.*, conclusion.

<sup>24</sup> *Ibid.*

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 152.

<sup>26</sup> DE SINGLY, François. *Sociologie de la famille contemporaine*. op.cit., p. 9.

avec des conjoints qui se choisissent et qui s'aiment<sup>27</sup>, ce qui est le cas du couple Audollent. La famille s'inscrit dans la phase de « première modernité », qui s'étend de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle aux années 1960. Ils suivent le modèle de cette époque, c'est-à-dire comme nous l'avons vu l'amour dans le mariage, mais aussi « la division stricte du travail entre l'homme et la femme, l'attention portée à l'enfant, à sa santé et à son éducation »<sup>28</sup>. En effet, les Audollent et les Petit de Julleville sont très attachés aux enfants et à la manière dont ils grandissent. Dans leurs correspondances, les parents font souvent part de l'inquiétude provoquée par les maladies infantiles (nombreuses à l'époque et souvent très fortes) ou évoquent les résultats scolaires. En ce qui concerne leur portrait politique, il est assez difficile de le broser avec clarté, car les idées politiques sont très peu évoquées dans la correspondance familiale. De plus, il semble que cela se mêle bien souvent aux enjeux religieux. Dans son journal, Catherine Audollent se considère comme « républicaine »<sup>29</sup>, elle se moque même parfois gentiment de son frère Pierre, qui adhère à des opinions plus royalistes. Il en est de même pour Auguste, en homme attaché à l'Université. Par ailleurs, le couple Audollent envoie ses enfants dans les lycées de la République : Bernard et Dominique ont étudié au lycée Blaise-Pascal de Clermont-Ferrand, les filles au lycée de jeune fille. Cependant, ils sont aussi très attachés aux établissements d'enseignement privés religieux : Bernard a terminé ses années au lycée Sainte-Croix à Neuilly et François s'y rend également pour étudier et passer son baccalauréat. Par ailleurs, les Audollent sont entourés de religieux qui ne voient pas d'un très bon œil les idées de laïcité que souhaite mettre en place la Troisième République, et qui sont inquiets de la montée de l'anticléricalisme. Ainsi, Pierre Petit de Julleville se dit ouvertement contre la laïcité ; Jean Guiraud, l'époux de Marguerite (la sœur de Catherine), est un militant très actif et reconnu au sein des milieux catholiques, mais il n'est pas contre la République. Il en est de même pour les Audollent, qui sont profondément attachés à leurs valeurs catholiques et à leur foi, mais ils ne rejettent pas les institutions républicaines, notamment en ce qui concerne l'éducation des enfants (et particulièrement celle des jeunes filles). Ils évoluent donc entre les deux, l'exemple le plus marquant étant la fondation par Auguste Audollent d'une Conférence de Saint Vincent de Paul au sein de la Faculté, qui réunit plusieurs étudiants.

Tous ces éléments nous permettent de comprendre le fonctionnement de la famille Audollent, et nous allons voir à présent comment cela évolue en temps de guerre. En effet, l'entrée en guerre en 1914 bouleverse rapidement la vie des Audollent, comme celle de toutes les familles françaises. La plus jeune des enfants, Jacqueline, n'a que cinq ans tandis que l'aîné, Bernard, en a dix-neuf. Alors qu'Auguste se prépare à une rentrée universitaire bien particulière (de surcroît sa première en tant

---

<sup>27</sup> *Ibid.*

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>29</sup> Journal de Catherine Petit de Julleville. Cote 188 J 523, fonds Audollent/Petit de Julleville, ADPD.

que Doyen), Bernard s'engage volontairement dès le 4 septembre 1914 au sein du 53<sup>ème</sup> régiment d'artillerie, où il occupe la fonction d'observateur. Comme la majorité des jeunes issus de la bourgeoisie, il s'engage dans un enthousiasme patriotique. A cette période, il était inscrit à l'Ecole des hautes études industrielles de la Faculté catholique de Lille après une brillante scolarité au lycée Blaise-Pascal de Clermont-Ferrand et à Neuilly. Ses études ont donc été brèves. Nommé brigadier le 16 novembre 1914 puis maréchal-des-logis le 23 juillet 1915, il n'est envoyé réellement sur le front qu'en juin 1915 après sa formation à Clermont-Ferrand. Le 31 janvier 1917, il est finalement promu sous-lieutenant d'aviation après une formation à l'Ecole d'application d'artillerie et du génie de Fontainebleau à la fin de l'année 1916. Pendant la guerre, Bernard alterne entre travail à son poste d'observatoire, travail à la batterie et dans les tranchées. Lors d'un vol de réglage, il est grièvement blessé et meurt le 2 mai 1917, à l'âge de 21 ans, dans la Somme à Ham. Il est d'abord inhumé à Ham même puis à la nécropole nationale d'Hattencourt (Somme) le 4 octobre 1921<sup>30</sup>. Il obtient le titre de chevalier de la Légion d'Honneur à titre posthume en juin 1917<sup>31</sup> ainsi que la croix de guerre. Sa mort laisse un grand vide au sein de la famille Audollent. Par chance, son frère Dominique, qui s'engage lui aussi au cours de l'année 1915 après l'obtention de son baccalauréat et le début de ses études de droit, survit à la guerre. D'abord incorporé dans un bataillon de Chasseurs, il intègre Saint-Cyr après avoir passé le concours, et termine la guerre en tant que chef d'escadrons de l'Arme Blindée et de la Cavalerie. Il est plusieurs fois cité et reçoit la croix de guerre et la croix du combattant volontaire. Il obtient également le titre de chevalier de la Légion d'honneur et monte par la suite en grade jusqu'au titre de commandeur. Après la guerre, il devient avocat et bâtonnier au barreau de Clermont-Ferrand ainsi que le président de l'Union nationale des combattants<sup>32</sup>.

Les fonds privés de la famille, conservés aux Archives départementales du Puy-de-Dôme, sont des témoignages de la façon dont celle-ci a vécu les événements de la Grande Guerre. Classés en trois fonds distincts, ils contiennent beaucoup de documents personnels. Le fonds d'Auguste Audollent<sup>33</sup> a été constitué à la suite d'un don de la part de Dominique dans les années 1950-1960. Il permet de suivre son expérience de la guerre à l'université car nous y trouvons des documents relatifs à ses travaux universitaires et à ses cours à la Faculté. Il a ainsi rédigé des rapports pour le ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts sur la situation de l'Université de Clermont-Ferrand pendant

---

<sup>30</sup> Informations tirées de la page de présentation du fonds Bernard Audollent : « Le portefeuille de Bernard Audollent ». Page web des ADPD : < <https://www.archivesdepartementales.puy-de-dome.fr/n/le-portefeuille-de-bernard-audollent/n:310> >

<sup>31</sup> Dossier de la Légion d'honneur de Bernard Audollent, base leonore des Archives nationales, cote LH/72/11 : < <https://www.leonore.archives-nationales.culture.gouv.fr/ui/notice/11064> >

<sup>32</sup> Dossier de la Légion d'honneur de Dominique Audollent, base leonore des Archives nationales, cote 19800035/1129/29386 : < <https://www.leonore.archives-nationales.culture.gouv.fr/ui/notice/11065> >

<sup>33</sup> Le fonds d'Auguste Audollent est classé en deux sous-fonds : Cotes 19 J 7 et 19 J 24.

la guerre, mais aussi des articles pour des revues intellectuelles et des journaux. Ses discours lors des conférences de rentrée sont aussi des sources intéressantes qui témoignent du moral des membres de l'Université et des difficultés d'enseignement liées à l'absence d'une grande partie des personnels, des professeurs et des étudiants. On retrouve également des papiers personnels comme des cartes postales et quelques lettres. Lorsque son ami et collègue Maurice Lange retourne dans son Alsace natale après la guerre, il laisse quelques papiers à Auguste : c'est pour cela qu'il y a certains dossiers de l'Agence des Prisonniers de guerre, géré par M. Lange, dans le fonds d'Auguste Audollent. Le fonds de Bernard<sup>34</sup> a lui fait l'objet d'un don aux Archives de la part de son neveu. Il nous livre des documents plus personnels et intimes, témoignages de la vie de ce jeune homme de la bourgeoisie clermontoise et de son expérience sur le front : nous y trouvons notamment ses anciens cahiers scolaires et tous les papiers liés à sa carrière militaire (ses cahiers d'élève officier lors de ses formations, son insigne et son livret militaire). Le jeune homme était passionné par le dessin et la photographie : sa famille a conservé les photographies qu'il a prises sur le front avec ses camarades, ainsi que ses croquis. Se trouvent également tous les papiers en rapport avec son décès : sépulture, nomination à la Légion d'Honneur, lettres de condoléances, photo-souvenir, remerciements. Enfin, il y a toute sa correspondance de 1911 à sa mort que sa famille a pieusement conservée : des centaines de lettres et de cartes postales envoyées et reçues quotidiennement, qui permettent d'entrer dans l'intimité de la famille et révèlent les degrés d'affinité entre les différents membres. Elles représentent une grande partie du fonds. Le dernier fonds est celui des Audollent/Petit de Julleville<sup>35</sup>. C'est le fonds le plus important en termes de quantité. Il contient des documents très variés, des papiers appartenant aux ascendants et aux descendants de la famille : on retrouve ainsi des lettres des grands-parents maternels de Catherine Audollent (la famille Marty-Lavaux) parmi les sources les plus anciennes. Le fonds est constitué de dossiers et de papiers appartenant entre autres aux Petit de Julleville (les parents de Catherine, Catherine elle-même, son frère Pierre, et ses sœurs) et aux Audollent (Georges le frère d'Auguste, Auguste lui-même, les enfants Audollent comme Dominique ou encore Jacqueline). Les documents sont très variés (correspondances, notes, bulletins, photographies, journaux, publications, documents administratifs, etc.) et une partie du fonds n'est pas encore communicable. Parmi les sources qui nous intéressent, on retrouve quelques lettres de Catherine envoyées à Auguste lors de l'été 1914, le journal de guerre d'Auguste Audollent (qui ne décrit que les événements d'août 1914), la correspondance de Catherine et Auguste avec Madeleine Pasteau et Marie-Rose Petit de Julleville, ainsi que des photographies de la famille et des lieux où ils ont vécu.

---

<sup>34</sup> Le fonds de Bernard Audollent se compose de plusieurs cartons : cotes 228 J 1 à 228 J 23 et cote 128 Fi 1 pour les photographies. Bernard renvoyait systématiquement toutes les lettres qu'il recevait avec des numérotations et sa lettre de réponse. C'est pour cela que les archives possèdent toute sa correspondance.

<sup>35</sup> Le fonds de la famille Audollent / Petit de Julleville est à la cote 188 J. Il se compose de plusieurs sous-fonds.

En étudiant tous ces papiers personnels, il nous est possible de construire une biographie familiale en s'intéressant à l'intimité des membres de cette famille et à leur quotidien durant cette guerre. Ce travail s'inscrit dans l'histoire culturelle de la Grande Guerre, un courant qui est apparu il y a une trentaine d'années au sein de l'historiographie de ce conflit. Il est arrivé sans rupture ; la transition s'est faite en douceur à la suite de l'étude de l'histoire sociale<sup>36</sup>. Des historiens comme Jean-Jacques Becker ou Stéphane Audouin-Rouzeau se sont progressivement tournés vers l'histoire culturelle en abordant des sujets tels que l'opinion publique, la brutalisation ou encore le deuil. Les historiens s'intéressent alors aux représentations, aux sentiments et aux émotions des hommes et des femmes pendant la guerre. En reprenant les mots d'Antoine Prost et de Jay Winter, « l'histoire culturelle est une histoire de l'intime, au sein de l'expérience la plus forte qui soit d'une collectivité nationale. C'est une histoire des pratiques signifiantes : elle étudie comment les hommes et les femmes ont conféré un sens au monde dans lequel ils vivaient »<sup>37</sup>. Pendant longtemps, cet aspect de l'histoire a été écarté. L'histoire de la Grande Guerre était une histoire par le haut : les historiens étudiaient les causes et les responsabilités de la guerre, les tactiques militaires et les batailles, les commandements. Les soldats n'étaient pas tous pris en compte et encore moins l'arrière ainsi que tout ce qui touche à leur subjectivité<sup>38</sup>. Certains combattants ou enfants de combattants ont publié des écrits après la Grande Guerre pour évoquer leur expérience mais ils étaient une minorité. L'histoire était faite par les contemporains de cette époque mais ils n'abordaient pas tous les sujets. Progressivement, certains aspects impossibles à traiter ont pu être étudiés grâce à l'ouverture des archives une cinquantaine d'années après la guerre : le terme pendant lequel les archives étaient fermées aux chercheurs a expiré et les dossiers de la guerre sont entrés dans le domaine public<sup>39</sup>. L'histoire n'était plus écrite seulement par les contemporains. D'autres historiens, devenus plus nombreux dans ces années 1960-1970, ont pu comparer ces nouvelles archives et les croiser avec d'autres sources pour construire leurs propres recherches. En 1992, la réalisation de l'Historial de la Grande Guerre à Péronne<sup>40</sup> contribue à la poursuite de cette ouverture du champ historiographique à l'histoire culturelle et donne une impulsion décisive en France. Cela permet également, grâce à la contribution d'historiens venus du monde entier, de faire du comparatisme et de ne plus se limiter à l'histoire nationale.

---

<sup>36</sup> PROST, Antoine & WINTER, Jay. *Penser la Grande Guerre : Un essai d'historiographie*. Paris : Le Seuil, 2004, p. 42.

<sup>37</sup> *Ibid.* p. 47.

<sup>38</sup> Annette et Jean-Jacques Becker, deux regards sur la Grande Guerre. Entretien réalisé par Evelyne Cohen et Pascale Goetschel le 22 septembre 2011. In : *Sociétés et Représentations*, 2011/2 (n°32), pp. 193-216.

<sup>39</sup> PROST, Antoine & WINTER, Jay. *Penser la Grande Guerre : Un essai d'historiographie*. op.cit., p. 245.

<sup>40</sup> Annette et Jean-Jacques Becker, deux regards sur la Grande Guerre. Entretien réalisé par Evelyne Cohen et Pascale Goetschel le 22 septembre 2011, op.cit., pp. 193-216.

Dans ces années 1990, des historiens se tournent alors vers ce qu'ils appellent les « cultures de guerre », un des concepts définis par l'historiographie culturelle de la Grande Guerre comme « le champ de toutes les représentations de la guerre forgées par les contemporains »<sup>41</sup>. On donne de l'importance aux individus et aux divers objets liés à la guerre, qui jusque-là étaient considérés comme des souvenirs et des curiosités sans importance (photographies, cartes postales, monuments, graffitis, jouets, etc.). Et comme tient à le rappeler Annette Becker, il faut bien parler *des cultures de guerre*<sup>42</sup> car cela se décline au pluriel selon les pays, les sociétés et les individus. Selon elle, il y a des subtilités pour chaque individu car chaque personne est passée par plusieurs états d'esprit durant cette longue guerre. Avec cette approche historiographique, un renouveau d'intérêt est porté aux témoins de la Grande Guerre dont on réédite les écrits et publie des inédits<sup>43</sup>, car l'histoire culturelle est une histoire fondée sur les témoignages<sup>44</sup> : des correspondances de guerre, des journaux intimes, des photographies sont ainsi rassemblés, étudiés et publiés. La parole est donnée aux soldats, à leurs familles ainsi qu'aux descendants afin qu'ils racontent *leur* guerre. C'est dans ce cadre, encore d'actualité, que Jacques Résal et Pierre Allorant annotent et publient en 2014 la correspondance de guerre de la famille Resal<sup>45</sup>, une famille bourgeoise dont les quatre fils ont participé aux combats. Cette correspondance permet avant tout de s'intéresser aux femmes de la famille (Julie la mère, Berthe la grand-mère et les deux sœurs Mériem et Chérifa). Toutes ces lettres publiées sont des témoignages de la manière dont elles ont fait face aux événements tragiques de ce conflit. Par l'intermédiaire de l'histoire culturelle, les historiens accordent donc de l'attention à l'intime et à la mémoire individuelle.

Dans le cadre d'une biographie familiale, la micro-histoire est aussi à prendre en compte. Elle est apparue avec l'histoire culturelle et sociale dans les années 1980. Ce courant se porte sur les individus et les petites communautés : en réduisant l'échelle des observations, elle s'éloigne des études générales et globales. La micro-histoire permet d'apporter de nouveaux éléments à la recherche car elle réintègre la dimension subjective des individus, s'intéresse à des éléments qui peuvent être négligés par les études dites plus « traditionnelles » et s'attache à ce domaine de l'intime qu'on retrouve dans l'histoire culturelle. Dans le cadre d'une étude sur le parcours d'un individu, elle permet également à l'historien de diversifier les sources et de s'intéresser à celles qui sont parfois considérées

---

<sup>41</sup> BECKER, Annette & AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane. « Violence et consentement : la « culture de guerre » du premier conflit mondial ». In : *Pour une histoire culturelle* (sous la direction de Jean-Pierre RIOUX et Jean-François SIRINELLI). Paris : Le Seuil, 1997, pp. 251-271.

<sup>42</sup> Annette et Jean-Jacques Becker, deux regards sur la Grande Guerre. Entretien réalisé par Evelyne Cohen et Pascale Goetschel le 22 septembre 2011, op.cit., pp. 193-216.

<sup>43</sup> PROST, Antoine & WINTER, Jay. *Penser la Grande Guerre : Un essai d'historiographie*. op.cit., p. 42.

<sup>44</sup> C'est ce que souligne Jean-Jacques Becker dans : Annette et Jean-Jacques Becker, deux regards sur la Grande Guerre. Entretien réalisé par Evelyne Cohen et Pascale Goetschel le 22 septembre 2011, op.cit., pp. 193-216.

<sup>45</sup> ALLORANT, Pierre. *Femmes sur le pied de guerre : chronique d'une famille bourgeoise 1914-1918*. Correspondance présentée, établie et annotée par Jacques Résal et Pierre Allorant, préface de Brigitte Krulic. Villeneuve-d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion, 2014, 467 p.

comme non fiables comme les récits personnels (biographies, autobiographies, journaux intimes)<sup>46</sup>. L'étude de ces sources doit s'accompagner d'un travail de croisement avec d'autres sources car cela pose parfois le problème de l'interprétation : il peut y avoir un décalage entre les réalités vécues et ce qui est raconté par la suite par l'individu. De plus, comparer les expériences singulières permet de souligner les différences, les représentations.

Ce travail de recherche s'insère également dans la dimension anthropologique de l'histoire culturelle et de cette guerre, et il nécessite de se tourner vers d'autres sciences sociales comme la sociologie et la psychologie. De plus, il faut souligner qu'il est au croisement de plusieurs historiographies. A l'historiographie de la Grande Guerre que nous venons d'évoquer s'ajoutent les études réalisées autour de la famille. Nous avons vu que les sociologues ont mené des réflexions sur ce sujet, mais les historiens également. En effet, grâce à de nouvelles démarches historiques, à la contribution et au travail conjoint d'une trentaine d'anthropologues, de sociologues, d'historiens et de démographes, André Burgière et Christiane Klapisch-Zuber ont pu présenter, sur trois volumes, une *Histoire de la famille*, une large étude chronologique. Dans la préface du dernier tome, *Le choc des modernités*<sup>47</sup>, Jack Goody souligne que les réflexions menées autour de la famille sont liées à l'étude des sociétés occidentales. Cet ouvrage s'intéresse à la famille, sa représentation, sa structure, mais aussi à tout ce qui peut influencer son fonctionnement et/ou son évolution comme son environnement, le contexte dans lequel elle évolue, les mentalités, les sociétés, etc. Afin de mieux comprendre les relations intrafamiliales, des historiens se sont également intéressés à la figure et au rôle de chaque membre. Ainsi, on peut citer Jean Delumeau et Daniel Roche, qui ont dirigé un ouvrage sur l'histoire des pères<sup>48</sup>, dans lequel les contributeurs interrogent la place du père au sein de la famille, la représentation donnée par la société, ou encore l'évolution de son rôle et de son image. Yvonne Knibiehler<sup>49</sup> s'est quant à elle intéressée à l'histoire des mères. Dans son ouvrage, paru en 2017 dans la collection *Que sais-je*, elle explore et présente les grandes phases qui ont structuré au fil du temps le statut et la fonction de la mère, et l'ont fait évoluer. Elle s'intéresse également à l'image de la maternité, que ce soit au sein de la famille, dans la société et dans la conscience des femmes. L'histoire des genres contribue aussi à l'étude des relations familiales, tout<sup>50</sup> comme les travaux sur la figure de l'enfant<sup>50</sup>, de

---

<sup>46</sup> GUZZI-HEEB, Sandro. « Egodocuments, biographie et micro-histoire en perspective. Une histoire d'amour ? », *Etudes de lettres* [en ligne], 1-2, 2016, mis en ligne le 1 mai 2019, consulté le 22 juillet 2021. URL : < <https://journals.openedition.org/edl/895> >

<sup>47</sup> BURGIERE, André & KLAPISCH-ZUBER, Christiane (dir.). *Histoire de la famille. 3. Le choc des modernités*. Paris : Armand Colin, 1986, p. 7.

<sup>48</sup> DELUMEAU, Jean & ROCHE, Daniel (dir.). *Histoire des Pères et de la Paternité* (préface de Jean Delumeau). Paris : Larousse, DL 2000, 535 p.

<sup>49</sup> KNIBIEHLER, Yvonne. *Histoire des mères et de la maternité en Occident*. Paris : Presses universitaires de France, 2017, 128 p.

<sup>50</sup> Voir PIGNOT, Manon. *Allons enfants de la Patrie. Génération Grande Guerre*. Paris : Le Seuil, 2012, 448 p.

l'adolescent et les fratries<sup>51</sup>. Faire appel à plusieurs historiographies et à la transdisciplinarité est donc nécessaire pour étudier au mieux la vie de la famille Audollent pendant les événements de la Première guerre mondiale.

Au-delà du cadre strict de la famille, de nouvelles études historiographiques, liées en partie à l'histoire culturelle et qui font aussi appel à la transdisciplinarité, permettent d'étudier différents aspects de l'intimité des individus. En effet, il s'agit pour certains historiens d'écrire une histoire dite des « mentalités », des sensibilités : en partant du constat que l'histoire jusqu'à présent étudiait seulement les structures et la matérialité des choses, certains s'intéressent plutôt à l'intimité des individus, à l'évolution des émotions, aux représentations, aux manières de vivre, à la vie privée. Ils utilisent pour cela une nouvelle approche en essayant d'articuler les théories et les pratiques<sup>52</sup>. Ainsi, des historiens comme Philippe Ariès et Alain Corbin ont publié de nombreux ouvrages consacrés à ces domaines de recherche. Philippe Ariès et Georges Duby ont dirigé cinq ouvrages sur *l'Histoire de la vie privée*, de l'Empire romain à nos jours, dans lesquels les historiens s'interrogent sur la définition de la vie privée, sur sa construction et son évolution au fil des siècles. Ils font surtout une histoire sociale du privé. Dans l'introduction du quatrième volume<sup>53</sup>, Michelle Perrot considère le privé comme une « expérience de notre temps ». Elle décrit la montée de l'individualisme au cours du XIX<sup>ème</sup> et du XX<sup>ème</sup> siècle, et les phénomènes qui ont provoqué une interrogation « autour des rapports du public et du privé, du collectif et de l'individuel, du masculin et du féminin, du spectaculaire et de l'intime ». Elle présente le XIX<sup>ème</sup> siècle comme le commencement de « l'âge d'or du privé »<sup>54</sup>, où les mots se précisent et les notions s'affinent, et où société civile et vie privée forment un enchevêtrement complexe. De plus, ce siècle place la famille à l'épicentre de nombreux discours théoriques engendrés par le privé. De son côté, Antoine Prost interroge dans le dernier tome la définition de la vie privée. Selon ses termes, la vie privée « n'est pas une réalité naturelle, donnée depuis l'origine des temps ; c'est une réalité historique, construite de façon différente par des sociétés déterminées. [...]. La vie privée n'a de sens que par rapport à la vie publique »<sup>55</sup>. Toute la définition repose sur les frontières entre les deux, et la distinction peut varier selon les milieux sociaux. Ainsi, Antoine Prost souligne qu'au sein des familles bourgeoises de la Belle Epoque comme celle des Audollent, « le mur de la vie privée »<sup>56</sup> est bien

---

<sup>51</sup> Voir LETT, Didier. *Frères et sœurs. Histoire d'un lien*. Paris : Editions Payot, 2009, 238 p.

<sup>52</sup> ARIES, Philippe & DUBY, Georges (dir.). *Histoire de la vie privée. 4. De la Révolution à la Grande Guerre*. Paris : Editions du Seuil, 1987.

<sup>53</sup> *Ibid.*

<sup>54</sup> *Ibid.*

<sup>55</sup> PROST, Antoine. *Frontières et espaces du privé*. In : ARIES, Philippe & DUBY, Georges (dir.). *Histoire de la vie privée. 5. De la Première Guerre mondiale à nos jours*. Paris : Editions du Seuil, 1999.

<sup>56</sup> *Ibid.*



présent et sépare les deux domaines. Ce mur protège la vie de famille, qui coïncide étroitement avec la vie privée.

Pour aller plus loin dans l'étude du domaine de l'intime, qui est utile pour comprendre la vie de chaque membre de la famille Audollent, nous pouvons évoquer l'historien Alain Corbin, qui a dirigé avec Jean-Jacques Courtine des ouvrages sur l'histoire du corps et l'histoire de la virilité. Ce qui nous intéresse dans le cadre de ce mémoire, ce sont les ouvrages consacrés à *l'histoire des émotions*. Dans le dernier tome, Jean-Jacques Courtine expose ses interrogations sur les émotions, leur provenance et leur structure. L'ouvrage a pour projet de présenter un travail sur les émotions : il examine les « transformations de la pensée des émotions », à travers les différentes disciplines qui en ont fait leur objet (anthropologie, psychologie, neurosciences, histoire), la « production des émotions ordinaires » (« formation originelle de l'univers émotionnel de l'enfance, dans la famille ou l'école ») et enfin les « régimes émotionnels qui sont devenus les nôtres »<sup>57</sup>. Un des contributeurs, Jan Pamplier, souligne l'importance et le poids de l'anthropologie dans la création d'une histoire des émotions. Cette discipline universitaire fonde l'idée que « les émotions ne varient pas seulement à travers les cultures, mais également à travers le temps »<sup>58</sup>. Enfin, Jean-Jacques Courtine explique que le travail effectué dans cet ouvrage donne une place au caractère tragique de la période qu'il couvre. En effet, les événements terribles du XX<sup>ème</sup> siècle comme ceux de la Première guerre mondiale donnent à explorer les « limites extrêmes du spectre émotionnel »<sup>59</sup> qu'ils déploient : peur, haine et deuil. Ce sont autant d'émotions qui ont pu traverser la famille Audollent.

Ce travail de recherche sur la famille Audollent est donc à la confluence de plusieurs historiographies et il repose sur un double enjeu. L'étude de cette famille permet d'apporter un éclairage supplémentaire sur la vie des Français pendant la Grande Guerre, en s'intéressant à un cercle d'individus restreint qui ont leurs vies, leurs représentations, leurs problèmes, et leurs personnalités. En effet, le témoignage de cette famille permet de « renseigner la dimension sensible, psychologique, et intime, dimension la plus humaine donc, attachée à ce type d'expérience »<sup>60</sup>. En retour, le choix de travailler sur cette période n'est pas anodin. En effet, le contexte exceptionnel de la Première guerre mondiale, qui bouleverse les liens familiaux en séparant les membres et en les confrontant à une

---

<sup>57</sup> COURTINE, Jean-Jacques. *L'empire de l'émotion*. In : CORBIN, Alain & COURTINE, Jean-Jacques. *Histoire des émotions*. 3. *De la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours*. Paris : Editions du Seuil, 2017, pp. 9-11.

<sup>58</sup> PLAMPER, Jan. *Les discours de l'anthropologie*. In : CORBIN, Alain & COURTINE, Jean-Jacques. *Histoire des émotions*. 3. *De la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours*. op.cit., p. 14.

<sup>59</sup> COURTINE, Jean-Jacques. *L'empire de l'émotion*. In : CORBIN, Alain & COURTINE, Jean-Jacques. *Histoire des émotions*. 3. *De la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours*. op.cit., p. 11.

<sup>60</sup> CAZALS, Rémi & ROUSSEAU, Frédéric. *14-18, le cri d'une génération : la correspondance et les carnets intimes rédigés au front, la Grande Guerre passée au filtre de la censure et de l'autocensure, au filtre du temps et de la fiction, de la parole confisquée à la parole libérée*. Toulouse : Editions Privat, 2001, 160 p.

instabilité et à des situations extrêmes, éclaire ces relations et les expose plus que d'ordinaire, ce qui permet d'en faire un objet d'étude. Nous pouvons constater le poids du conflit dans la mémoire de la famille, à travers notamment l'abondante correspondance de guerre qui a été presque entièrement conservée.

La problématique de ce mémoire est de comprendre comment la famille Audollent a vécu la Grande Guerre, comment les bouleversements provoqués par ce conflit les ont touchés. S'intéresser à leur histoire pour rédiger cette biographie signifie retracer leur parcours et leur quotidien mais pas seulement. Il s'agit aussi de s'intéresser à leurs propres expériences affectives, leurs sentiments, leurs émotions, et leurs manières de réagir tout au long de cette guerre. Comment ont-ils vécu la séparation et l'inquiétude ? En quoi la correspondance est-elle devenue vitale pour maintenir le lien entre les membres de la famille ? L'expérience vécue diffère selon les membres : la vie de Bernard et de Dominique en tant que combattants sur le front n'est en rien comparable avec la vie de leurs parents et de leurs frères et sœurs restés à Clermont-Ferrand, loin des zones de combat. L'expérience combattante elle-même est vécue différemment par les deux frères, qui sont dans des régiments différents. Auguste Audollent doit quant à lui faire face à des difficultés bien particulières et spécifiques en tant que professeur à la Faculté. Son épouse Catherine côtoie également certains aspects de la guerre par l'intermédiaire des différentes œuvres auxquelles elle se dévoue quotidiennement. Les expériences de cette famille sont à la fois semblables à celles des autres familles bourgeoises françaises, mais aussi différentes sur bien des points. Au sein de la famille Audollent, chaque membre a, à un moment ou à un autre, ressenti différemment ce qu'ils vivaient. Cela dépend du caractère, de l'âge de la personne et de sa place au sein de la famille. Chacun tient un rôle durant le conflit, à la fois public et privé. Il y a aussi la question de la vision des événements. Comment se sont-ils représentés cette guerre ? Quelles sont leurs opinions vis-à-vis de ce conflit et cela a-t-il changé au cours des quatre années ? Qu'en est-il de la mort de Bernard ? Cet événement tragique a-t-il bouleversé leurs visions ou au contraire les a-t-il renforcées ? Enfin, l'une des problématiques est aussi ce dualisme entre la vie publique, qui comme nous l'avons vu est importante dans le milieu bourgeois intellectuel du début du XXe siècle, et la vie dans le cercle privé. En quoi le conflit a-t-il eu une incidence sur ces deux aspects de la vie de famille ? Cela a-t-il modifié les frontières entre les deux ?

Le développement de cette réflexion s'appuie sur les fonds très denses de la famille, qui permettent de suivre leur parcours tout au long du conflit et d'avoir une vision globale de ces années, entre périodes d'intensité et banalités du quotidien. Cette réflexion s'effectue en trois parties. Le plan suit l'évolution de la famille et les thèmes qui la touchent. Tout d'abord, nous nous intéressons aux changements qui s'opèrent, de l'entrée en guerre en août 1914, jusqu'à la plongée dans les réalités du conflit : nous étudions la manière dont la famille réagit à cette nouvelle et aux événements qui se

précipitent, l'engagement et la formation de Bernard, et la rentrée universitaire d'Auguste Audollent. Il s'agit dans cette partie de comprendre comment la famille réorganise son quotidien et s'engage rapidement dans un élan patriotique, chacun à leur manière. Mais l'espoir d'une guerre courte fait place progressivement à une certaine résignation : la guerre s'installe dans le quotidien. La deuxième partie nous permet d'entrer dans l'intimité de la famille puisque nous nous penchons sur leur expérience de la guerre et sur leurs relations mises à l'épreuve. Pour cela, le premier chapitre est consacré à l'étude en tant que source de la correspondance familiale, principal témoignage des expériences de guerre : rôle, fréquence, contenu, censure. Les membres de la famille échangent sans cesse pour faire face à l'inquiétude et maintenir une certaine « vie de famille ». Les parents et les enfants racontent à Bernard toutes les nouvelles de Clermont-Ferrand, la vie publique, le moral des habitants et diverses anecdotes pour l'amuser. En retour, Bernard s'efforce de les rassurer, de raconter son expérience sur le front et son travail au poste d'observatoire. A travers les lignes, nous arrivons à percevoir les sentiments, les liens d'affection si importants pour surmonter la séparation : cela nous permet de mener une analyse sur les différentes relations (parents-enfants, frères-sœurs). Il s'agit aussi de s'intéresser à la vie de la famille à l'arrière et de leurs relations sociales : disparition d'amis, relations différentes. Nous consacrons la dernière sous-partie à la place si importante de la foi dans la famille : son rôle et le réconfort qu'elle apporte. Cette foi s'exprime à travers les cérémonies (messes, communions) et dans les échanges épistolaires entre les membres, notamment la grand-mère et Pierre. Enfin, nous évoquons dans une dernière partie les expériences combattantes les plus fortes vécues par Bernard (Verdun et la Somme) et la formation à Fontainebleau qui lui permet de voir régulièrement des membres de sa famille (ses oncles et tantes ainsi que sa grand-mère). L'année 1916 marque ainsi une rupture, avec un quotidien plus tourmenté. Heureusement, les permissions permettent d'apporter un soulagement et un peu de joie au sein de la famille. Très attendues, elles resserrent pour quelques jours les liens. Il nous faut aussi étudier le décès de Bernard en mai 1917 et la façon dont la famille vit ce deuil. Puis nous finissons sur les derniers mois de la guerre, qui sont plus difficiles à étudier car il y a beaucoup moins de sources : seules les quelques lettres de Catherine adressées à sa sœur Madeleine et à sa mère permettent de saisir l'état d'esprit dans lequel se trouve la famille.

---

## *Partie I. La Grande Guerre des Audollent : accepter les bouleversements et s'engager*

---

La vie des Audollent est plutôt calme et paisible avant la guerre ; il règne au sein de cette famille une ambiance chaleureuse et une bonne entente entre ses membres. Les huit enfants sont en bonne santé, ils grandissent bien et travaillent avec application à l'école ; Bernard a entamé des études qui le promettent à un bel avenir et Auguste Audollent vient d'être nommé Doyen de la Faculté des Lettres. Pour Auguste, sa famille représente une certaine fierté, il emploie toujours dans sa correspondance des termes affectueux et élogieux lorsqu'il évoque ses enfants ou lorsqu'il s'adresse à eux. Ces derniers sont élevés dans le respect et la pratique régulière de la religion catholique, les parents étant très croyants. Comme dans la plupart des familles bourgeoises de la Belle Epoque, la vie publique est aussi importante : réceptions, invitations, conférences ou encore participations à diverses œuvres de charité rythment ainsi le quotidien. Dans le cercle privé, les enfants Audollent vont régulièrement en vacances chez leur grand-mère maternelle qui habite une villa à Yport, petite commune côtière de la Seine-Maritime (Normandie), afin de profiter de la plage et de leurs retrouvailles avec leurs cousins et cousines (les enfants des trois sœurs de Catherine qui vivent dans d'autres villes de France). La villa devient alors le lieu des grandes réunions de famille où enfants et parents sont heureux de se retrouver. C'est également dans ce lieu qu'il y a une véritable vie privée de la famille, dont nous ne pouvons observer que quelques aspects : loin des agitations de la ville et des obligations sociales et publiques, « cachée » par cette demeure un peu reculée, la famille se retrouve et profite du calme pour se reposer. Les Audollent montent aussi régulièrement à Paris où ils ont gardé un fort attachement, pour voir la famille d'Auguste (notamment sa sœur Marie et son frère Paul) et retrouver des amis de leurs parents. Cette vie tranquille a l'avantage de profiter du contexte exceptionnel de la Belle Epoque : la prospérité de la France, retrouvée après 1870. Elle se traduit notamment par une stabilité à la fois économique et sociale dû à la modernisation, des progrès techniques, une amélioration du niveau de vie et de l'instruction. Les Audollent mènent une vie confortable : ils jouissent d'une situation économique stable grâce au poste de Doyen de la Faculté des Lettres d'Auguste, vivent dans une belle maison avec un grand jardin en plein cœur de la ville, et profitent d'une vie culturelle urbaine florissante.

Quand la guerre est déclarée les 2 et 3 août 1914 après l'ordre de mobilisation du 1<sup>er</sup> août, nous sommes en plein cœur de l'été. La famille est alors en vacances, les membres séparés entre Clermont et Yport, et se fait surprendre par cette nouvelle. Selon Jean-Jacques Becker (qui a beaucoup étudié

l'entrée en guerre)<sup>61</sup>, l'opinion française est globalement surprise de cette mobilisation car le mois de juillet a été assez calme : l'attentat de Sarajevo en juin n'avait pas provoqué de réelle inquiétude et la presse s'en était rapidement détournée. Cependant, l'invasion de la Belgique et du Luxembourg ces 2 et 3 août donne le sentiment d'une agression. Si dans les campagnes la stupéfaction est générale (les préoccupations portaient alors sur la moisson à venir), elle est atténuée dans les villes car les journaux évoquent les tensions et les événements qui se déroulent dans les Etats balkaniques depuis la fin juillet<sup>62</sup>. Ainsi Jean-Baptiste Chambat rapporte que « la guerre austro-serbe occupe la majeure partie de la « une » des quotidiens clermontois et l'assassinat de Jaurès s'étale sur deux colonnes »<sup>63</sup>. De son côté, Auguste Audollent écrit dans son « journal de guerre »<sup>64</sup> qu'il entend parler pour la première fois de la possibilité imminente d'un conflit le samedi 25 juillet, lors d'un mariage. Dès le 29 juillet, il explique que la population clermontoise commence à s'agiter, se rendant dans les banques pour retirer de l'argent et dans les épiceries pour constituer des réserves. Il lit alors régulièrement les journaux pour se tenir informé. Comment les Audollent ont-ils vécu cette entrée en guerre ? De quelle manière ont-ils perçu les événements et comment se sont-ils engagés ?

## **Chapitre 1. L'entrée en guerre : la famille Audollent et l'élan patriotique**

Si dès les premiers mois, la guerre bouleverse plusieurs aspects de la vie des Audollent, toute la famille est bien décidée à s'engager pour défendre la Patrie, comme en témoigne cette ligne dans le journal d'Auguste Audollent : « on commence à se demander de quelle façon chacun pourra rendre service »<sup>65</sup>. Rapidement, tout s'accélère autour d'eux et la famille ne peut que suivre le mouvement. Grâce au journal d'Auguste, il est possible de connaître les agissements de la famille durant les deux premières semaines d'août. En effet, au moment de l'ordre de mobilisation du 1<sup>er</sup> août, Catherine et six des enfants sont à Yport, tandis qu'Auguste est encore à Clermont-Ferrand pour terminer ses tâches administratives, en compagnie de Bernard et Anne-Marie. Le couple décide alors de réunir la famille en urgence. Bernard reste à Clermont pour se renseigner sur les démarches à suivre pour s'engager,

---

<sup>61</sup> Jean-Jacques Becker a consacré sa thèse de 1977 à ce sujet. Elle s'intitule « 1914, comment les Français sont entrés dans la guerre ».

<sup>62</sup> BECKER, Jean-Jacques. *Entrées en guerre*. In : AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane & BECKER, Jean-Jacques. *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : Edition du Centenaire*. Paris : Bayard, 2013, pp. 187-189.

<sup>63</sup> CHAMBAT, Jean-Baptiste. *Clermont-Ferrand pendant la Première guerre mondiale*. Clermont-Ferrand : 1984. Collection numérique « A l'épreuve de la Grande Guerre » de la Bibliothèque du Patrimoine de Clermont-Ferrand (Overnia). p. 1.

<sup>64</sup> « Journal de la guerre (1914- ...) », tenu par Auguste Audollent en août 1914, conservé à la cote 188 J 100, dans le fonds Audollent/Petit de Julleville, aux ADPD.

<sup>65</sup> Journal d'Auguste Audollent. Cote 188 J 100, fonds Audollent/Petit de Julleville, ADPD.

et Auguste se décide à emmener Anne-Marie à Yport avant de revenir en Auvergne pour être à son poste. Il effectue donc en quelques jours un long voyage aller-retour, traversant une France désormais en guerre. Il fait part dans son journal de l'ambiance générale, de la conduite des soldats et des civils et du patriotisme qui règne : « *Si je résume mes impressions sur cette double traversée de la France, (...) j'ai constaté partout un enthousiasme extrême, la ferme résolution de vaincre ; on sent qu'il y va du salut et de l'existence même de la France, et tous d'un même cœur, d'une même âme, veulent sauver la Patrie* »<sup>66</sup>. Il relève donc un certain enthousiasme mais mentionne également une certaine résignation, voire une certaine tristesse lors du départ des hommes. A l'échelle de la France, la mobilisation se fait rapidement et de manière ordonnée : en quelques jours seulement, près de 3,5 millions d'hommes revêtent l'uniforme. Les mobilisés partent avec une certaine résignation : cette France de 1914 n'est pas dans un esprit de revanche, comme l'avait montré le débat en 1913 sur l'augmentation du service militaire de deux à trois ans<sup>67</sup>. Il s'agit plutôt d'une position défensive. A Clermont-Ferrand, parmi les troupes, c'est le 3<sup>ème</sup> régiment de Chasseurs qui part le premier le 5 août pour rejoindre un point de concentration avant de se rendre aux frontières. La ville est très animée le 2 août jusque dans la soirée. La gare est uniquement utilisée pour les départs des soldats et les préparatifs militaires. Les clermontois chantent la Marseillaise dans les rues et acclament les officiers. La mairie fait paraître un communiqué dans lequel la population est félicitée pour son calme et son enthousiasme vis-à-vis de cette mobilisation. Le 9 août, les soldats du 92<sup>ème</sup> régiment d'infanterie défilent dans les rues, la fleur au fusil. Le va-et-vient des soldats qui arrivent et repartent durant ce mois d'août donne à la ville un aspect plus animé et mouvementé que d'habitude. Auguste Audollent est témoin de tout cela et l'évoque dans son journal. Mais l'enthousiasme des premiers jours fait bientôt place à une certaine résolution et à une prise de conscience de ce que signifie réellement l'entrée en guerre. Des locaux sont rapidement réquisitionnés et plusieurs mesures sont mises en place<sup>68</sup>. Les premiers blessés et les premiers prisonniers arrivent également, signe que la guerre a vraiment débuté. Pour les Audollent, l'heure est à l'engagement, chacun à sa manière.

---

<sup>66</sup> Journal de guerre d'Auguste Audollent. Cote 188 J 100, fonds Audollent/Petit de Julleville, ADPD.

<sup>67</sup> BEAUPRE, Nicolas. *France*. In : 1914-1918-online. *International Encyclopedia of the First World War* [en ligne]. < <https://encyclopedia.1914-1918-online.net/article/france> > (consulté le 10-07-2021).

<sup>68</sup> CHAMBAT, Jean-Baptiste. *Clermont-Ferrand pendant la Première guerre mondiale*. Clermont-Ferrand : 1984. Collection numérique « A l'épreuve de la Grande Guerre » de la Bibliothèque du Patrimoine de Clermont-Ferrand (Overnia), op.cit, pp. 2-8.



# Journal de la guerre (1914)

Aujourd'hui, 17 août 1914, je commence ce "Journal de la guerre". Les hostilités sont déclarées depuis deux semaines; mais j'ai été les premiers jours si agité, ensuite si fatigué, qu'il ne m'a guère été possible de le rédiger plus tôt. Maintenant que je reprends peu à peu mon calme, sans pour cela me soustraire aux angoisses qui étroitement tous les cœurs français, je vais tâcher de noter au jour le jour, autant qu'ils me sembleront en valoir la peine, les faits dont je serai témoin ou que me signaleront des personnes dignes de foi. Il est indispensable, afin d'être complet, de reprendre les choses dès le début, c'est-à-dire depuis la mobilisation.

C'est le samedi 17 juillet, que j'entendis parler, pour la première fois, de la possibilité d'une guerre. Au lunch du mariage de M<sup>lle</sup> Bourlois (M<sup>me</sup> Jean Roux), pupille

beaucoup de soin dans les journaux et au moyen des dépêches qu'affichaient "le Moniteur du T<sup>er</sup>-de-dôme" et "L'Éclair du T<sup>er</sup>-de-dôme", j'étais fort incertain sur le parti à prendre pour Anne-Marie. Fallait-il ou non la conduire chez les thibauds, la mobilisation vint bien vite mettre un terme à mes incertitudes.

À partir du mercredi 19, la population clermontoise, assez tranquille jusque-là, commença à s'agiter. On vit que les choses tournaient mal, on s'inquiéta, on se porta en foule, surtout le jeudi, le vendredi et le samedi, à la Banque de France et à la Brosserie Générale, pour changer les billets ou retirer son argent. Le change en or eut encore lieu le vendredi 31; à partir du lendemain on ne donna plus que du papier et les billets de 20<sup>f</sup> furent mis en circulation. J'en reçus ce jour-là à la Banque où j'étais allé payer mon loyer comme d'habitude. Dès le 31 la monnaie divisionnaire était si rare que le percepteur ne put m'en rendre.

En même temps les gens timorés commençaient à faire des provisions, parfois vraiment excessives; les épiceries rationnaient leurs clients, de peur de ne pouvoir répondre à toutes les demandes, surtout pour le sucre et le sel.

de L<sup>ieutenant</sup> Colonel et de M<sup>me</sup> Clère, la femme de Brossier-Payer (frère M<sup>me</sup> Escoffier), me dit que son mari n'allait sans doute pas pouvoir partir en vacances, à cause des complications européennes que le récent ultimatum de l'Autriche à la Serbie menaçait d'entraîner. À partir de ce moment les nouvelles graves se succédèrent rapidement.

Nous avions organisé nos premiers jours de vacances de la manière suivante. Catherine conduisait six de nos enfants à Yfort, tandis que je demeurais à Clermont pour y achever ma besogne administrative; Bernard et Anne-Marie restèrent près de moi. Cette dernière étant engagée à passer quelque temps chez les Thibaud, dans leur propriété des Artauds, près de Ruchaux (Rhône), à quelques kilomètres de Berare, je l'y conduisis, et je retrouvais Catherine et Dominique à Besançon, où la "Semaine Sociale" s'ouvrait le dimanche soir. Au retour, Dominique ou moi nous allions reprendre Anne-Marie et nous rentrions tous les quatre à Yfort en faisant visite, au passage, près de Dijon, aux Bachelier, et près d'Autun, aux J. Dechellette.

Catherine partit le mardi 28 juillet, au matin, et partit le soir en Normandie, sans trop de peine. Demeuré à la maison avec mes deux compagnons, suivant les événements avec

Le samedi 13 août, j'étais en train de travailler dans mon bureau, à la Faculté, quand, tout à coup, j'entendis sonner les grosses cloches de la Cathédrale; celles de N.-D. du Port leur répondent presque immédiatement. C'était quelques minutes avant 17 heures. Je sortis aussitôt pour aller aux nouvelles, et la première personne que je rencontrai, Mgr. Luyuz, vicaire général, me confirma que cette sonnerie annonçait bien, comme je le pensais, la mobilisation générale. Les rues étaient pleines de monde: beaucoup de femmes pleuraient silencieusement et dans une attitude résignée, les hommes affairés, résolus et presque joyeux, se hâtaient pour terminer leurs préparatifs de départ.

Pour ma part, n'étant pas mobilisable à cause de mon âge (90 ans depuis le 14 juillet), j'avais le plus grand désir de rester à mon poste où je pourrais, me semblait-il, rendre des services. Mais que faire à Anne-Marie, qui s'en nuierait déjà beaucoup et qui allait trouver les journées de plus en plus longues? La maman la réclamait à Yfort. Je me résolus donc à l'y emmener le lendemain, le premier jour de la mobilisation, car on délivrait des billets ordinaires jusqu'à 18 heures.

Ce fut un voyage assez pénible, mais intéressant. Nous

Figure 1 : Extrait du journal de guerre d'Auguste Audollent, les quatre premières pages

## A) La déclaration de guerre : défendre la Patrie menacée

### 1. Défendre la Patrie face à l'attaque allemande : l'engagement de Bernard

En ce début d'août 1914, Bernard va sur ses dix-neuf ans (il est né le 30 novembre 1895). C'est à Clermont-Ferrand, où il est venu retrouver sa famille après une année universitaire à Lille, qu'il apprend la nouvelle de la mobilisation. Très rapidement, il décide de s'engager avant même d'être appelé. Comme la plupart des jeunes hommes de la bourgeoisie, il est très enthousiaste et bien décidé à défendre son pays face à la menace allemande. Malgré des hauts et des bas, cet élan patriotique ne faiblit pas durant toute la durée de son engagement. Dès le 17 août 1914, il écrit ces mots à sa grand-mère maternelle :

*« Etant en outre décidé à m'engager dès que ce sera devenu possible, c'est-à-dire dans quelques jours – car il est vraiment trop pénible de rester bien tranquillement ici dans une énervante inaction alors que tant d'autres sont à la frontière – je ne veux pas m'en aller sans vous avoir dit combien je regrette ma conduite pendant les vacances dernières [...] ».*<sup>69</sup>

Cette première lettre est l'occasion pour Bernard de demander pardon à sa grand-mère pour son comportement passé et de repartir sur de nouvelles bases. Il semble que les événements qui arrivent l'ont fait mûrir. Cela dépasse son amour-propre et il comprend qu'il est temps pour lui de changer son attitude. En effet, le jeune homme a un caractère assez insouciant. Il est impatient et a même un tempérament assez impétueux que lui reprochent régulièrement ses parents. Cela peut s'expliquer en premier lieu par son âge. Pour reprendre les termes d'Anne-Marie Sohn dans son ouvrage *« Sois un homme ! »*, Bernard est au cœur « du long processus qui, entre quatorze et vingt-cinq ans, conduit l'adolescent à l'âge d'homme »<sup>70</sup>. Il est entre les deux : issu d'un milieu bourgeois, il est considéré comme tout juste sorti de l'adolescence, puisqu'il a fini le lycée, mais il garde encore les traits de caractère de la jeunesse.

Dans les mois qui suivent, sa grand-mère est l'unique destinataire de ses lettres puisqu'il est toujours à Clermont-Ferrand, et il se plaît à lui raconter les étapes de son engagement ainsi que les premières semaines de formation, qui ne sont pas de tout repos. Cependant, la guerre est encore loin géographiquement parlant et Bernard ne participe pas aux premiers mois du conflit qui sont très meurtriers pour la France car elle subit une série de batailles catastrophiques. « Le premier mois du conflit a eu des effets qui ont duré jusqu'à la fin de 1918 puisque l'avancée allemande a scindé le pays

---

<sup>69</sup> Cette lettre est la première qu'il adresse à quelqu'un depuis la déclaration de guerre. Elle se trouve dans le fonds Bernard Audollent à la cote 228 J 5, aux ADPD. *Figure 2* : Lettre du 17 août 1914 à sa grand-mère.

<sup>70</sup> SOHN, Anne-Marie. *« Sois un homme ! » : la construction de la masculinité au XIXe siècle*. Paris : Editions du Seuil, 2009, p. 8.



en trois : la France du front, la France occupée et la France à l'arrière des lignes. [...] Dans l'ensemble, août et septembre 1914 ont été parmi les mois les plus meurtriers de la guerre. A la suite de la bataille de la Marne, après seulement six semaines de combat, les Français avaient déjà perdu environ 100 000 hommes »<sup>71</sup>.

Ces événements ne font que renforcer chez Bernard le sentiment d'être passif et inutile. Il a du mal à rester à l'arrière tandis que les autres se font tuer en défendant les frontières du pays : « *Il est triste de se dire que l'on reste bien tranquilles dans un dépôt pendant que d'autres sont au feu* ». Pour autant, il est un jeune homme inexpérimenté puisqu'il n'avait pas encore effectué son service militaire. Avant d'être envoyé sur le front en juin 1915, l'heure est à la découverte du service de l'armée et de sa discipline.

Le 6 septembre, il écrit à sa grand-mère qu'il est définitivement engagé au 53<sup>ème</sup> régiment d'artillerie<sup>72</sup>, dans le peloton des élèves-brigadiers, après avoir passé sa visite quelques jours plus tôt. Il avait d'abord été affecté à Moulins avant de pouvoir revenir à Clermont-Ferrand grâce aux démarches d'Auguste auprès d'un officier. Il est très heureux de s'être engagé et il a retrouvé des camarades. Le soutien de sa grand-mère devient un précieux réconfort, et il la remercie de penser à lui<sup>73</sup>. Si les lettres sont assez espacées les premiers temps en raison des journées bien occupées, la correspondance entre les deux se régularise progressivement et dure tout le temps de la guerre jusqu'à la mort de Bernard. Dans sa longue lettre du 15 novembre, il décrit sa vie à la caserne et raconte comment il s'est fracturé le petit doigt de la main gauche à la suite d'un accident avec des chevaux. Cette lettre est intéressante car elle révèle quelques points de sa personnalité et de son état d'esprit à cette période. Il est toujours habité par un « *bel entrain* » comme aime à le souligner sa grand-mère mais il évoque aussi certaines choses qui lui déplaise. Il est heureux d'avoir réussi son examen pour être chef de section et il espère par la suite obtenir d'autres galons et devenir maréchal-des-logis. Plusieurs membres de la famille Audollent/Petit de Julleville le félicitent pour cette première étape : il a ainsi en tant que brigadier quelques hommes sous ses ordres. Ces premiers galons sont pour lui une fierté qui lui font oublier ses ennuis : en effet, il qualifie son nouvel instructeur de « *brutal et mal élevé* » et doit se contraindre à quitter sa chambre de cinq pour un dortoir de 24 personnes. A cela s'ajoute des corvées qu'il ne pensait pas devoir effectuer en raison de son rang de brigadier : « *De plus, alors qu'au début nous obtenions toutes nos permissions et que nous n'avions aucune corvée, nous voyons restreindre de beaucoup le nombre des permissions et même si nous sommes brigadiers, nous pansons nous-mêmes nos chevaux,*

---

<sup>71</sup> BEAUPRE, Nicolas. *France*. In : 1914-1918-online. *International Encyclopedia of the First World War* [en ligne]. < <https://encyclopedia.1914-1918-online.net/article/france> > (consulté le 10-07-2021).

<sup>72</sup> *Figure 3* : Carte postale avec photo de la caserne du 53<sup>ème</sup> régiment d'artillerie à Clermont-Ferrand, envoyée à sa cousine Cécile Guiraud le 4 octobre 1914. Cote 228 J 5, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>73</sup> Lettre du 6 septembre 1914 de Bernard à sa grand-mère. Cote 228 J 5, fonds Bernard Audollent, ADPD.

*nous astiquons tout le harnachement et l'on nous a même fait balayer la cour !* ». Cette description de ses tracas quotidiens souligne encore la jeunesse de Bernard, son impétuosité, le milieu social dans lequel il a grandi et sa méconnaissance du monde militaire. Toutefois, il ajoute qu'il les accepte « *non seulement avec philosophie, mais encore en les prenant comme une expiation de toutes [ses] fautes passées* ». Il reconnaît que cela l'ennuie mais que c'est un mal nécessaire, et il veut aussi expliquer à sa grand-mère qu'il est en train de changer afin qu'elle soit fière de lui.

Bien qu'il soit heureux d'enfin pouvoir servir la France, son plus grand regret est la date reculée du départ pour le front. « *Tout le régiment est maintenant mobilisable, sans le peloton des élèves-officiers, qui ne le sera que le premier février ! On veut, paraît-il, nous faire instruire la classe 15 et nous faire partir avec elle que comme sous-lieutenants ou au moins maréchaux-des-logis* ». Il a conscience que les conditions sur le front seront plus « *agréables et intéressantes* » s'il part en tant que maréchal-des-logis mais il ne peut s'empêcher d'être impatient et de ressentir le besoin de servir réellement au feu. Cette pensée se rattache au contexte car en novembre, certains croient encore à une guerre qui sera courte. De plus, il faut souligner que l'armée a besoin de cadres et de sous-officiers, et ce besoin ne fait que s'accroître au fur et à mesure du conflit. Beaucoup sont ainsi formés et recrutés pendant leur service actif<sup>74</sup>. C'est le cas de Bernard, qui après une formation à Fontainebleau en 1916 est nommé sous-lieutenant.

Pour l'heure, il est encore à Clermont-Ferrand et il accepte cette attente comme un sacrifice pour le bien commun. Contrairement à son état d'esprit en août où il était inactif, il garde à présent le sentiment d'être quand même utile et de servir son devoir envers le pays. Sa famille, qui connaît bien son caractère, lui répond unanimement qu'il faut considérer ce retard comme un bien nécessaire. Sa grand-mère maternelle sent que « *cette terrible guerre va s'éterniser* » et ne doute pas que Bernard va se rendre sur le front. Dans sa lettre du 19 décembre 1914<sup>75</sup>, après l'avoir félicité pour la réussite de son examen, elle écrit : « *Je ne partage pas ton regret de voir la date de ton départ retardée. Tu seras fortifié, mieux fait à ta nouvelle vie, mieux instruit. La saison sera moins mauvaise, les jours plus longs. Au point de vue des services à rendre, il sera très utile qu'il y ait au printemps des troupes fraîches qui viennent remplacer celles qui auront tant souffert tout l'hiver* ». Elle ajoute qu'il effectue tout de même son devoir et « *qu'il est beaucoup moins facile d'être héroïque que vertueux* ». A travers ces lignes, Marie-Rose essaie de consoler et rassurer Bernard, tout en calmant son ardeur. A l'image de la plupart des jeunes hommes à cette époque, il pense que la guerre va lui donner le moyen de briller et d'accomplir des actes héroïques. En effet, s'habiller et imiter les adultes ne suffit pas pour être

---

<sup>74</sup> MEYER, Jacques. *La vie quotidienne des soldats pendant la Grande Guerre*. Paris : Hachette, 1966, pp. 29-30.

<sup>75</sup> Figure 4 : Lettre du 19 décembre 1914 de Marie Petit de Julleville à Bernard. Cote 228 J 11, fonds Bernard Audollent, ADPD.

considéré comme un adulte. Au-delà des apparences, le comportement doit prouver que l'adolescent est devenu un homme<sup>76</sup>. Bernard et les autres jeunes hommes voient donc en la guerre un moyen rapide de prouver leur valeur. Cependant, Marie-Rose lui rappelle qu'il ne faut pas idéaliser le front. Nous pouvons souligner que derrière les arguments qu'elle avance se cache aussi une grand-mère qui s'inquiète naturellement pour son petit-fils. Elle sait qu'il devra partir mais elle espère qu'il sera préparé le mieux possible à ce qui l'attend. Il faut ajouter qu'elle connaît les difficultés que rencontrent les soldats sur le front puisque son fils Pierre y est déjà, en tant qu'aumônier militaire. La campagne qu'il mène est très dure. Bernard prend d'ailleurs régulièrement des nouvelles de son oncle avec lequel il est très proche. Ses autres oncles, Octave Pasteau et Edouard Delacommune (respectivement les maris de Madeleine et Geneviève, deux sœurs de Catherine Audollent) sont aussi sur le front en tant que médecins. Tous ces départs sont autant de sources d'inquiétude pour Marie-Rose et Bernard en est pleinement conscient. Par ailleurs, sa grand-mère n'est pas la seule à reconnaître que ce retard est une bonne chose. Le 13 janvier 1915, à l'occasion des vœux pour la nouvelle année, sa tante Marguerite Guiraud lui écrit : « *Je ne suis pas fâchée qu'on te fasse tarder un peu. Je souhaite pour toi ce départ parce-que je suis convaincue que l'épreuve tempéra définitivement ton caractère et que tu sortiras de là un homme fait ; mais j'aimerais mieux que tu ne partes qu'au début du printemps, et qu'au moins les grands froids te soient épargnés* »<sup>77</sup>. Ses parents sont également en accord avec ce point. Ils sont heureux de pouvoir garder encore quelques temps leur fils aîné près d'eux. En effet, pendant la durée de sa formation, Bernard dort souvent à la maison et il a régulièrement l'autorisation de sortir pour manger avec sa famille. Cela permet à toute la famille de se préparer doucement à la séparation.

En février 1915, l'incertitude autour de la date du départ demeure même si les choses commencent à se préciser. Bernard explique cela en détails dans sa lettre du 28 février à sa grand-mère. Depuis janvier, il est instructeur au 3<sup>ème</sup> peloton des élèves officiers de réserve (E.O.R) et cela lui plaît car il a quelques responsabilités. Il décrit l'organisation de ses journées qui sont bien remplies. Cependant, il craint de ne pas pouvoir partir avant deux longs mois et ne comprend toujours pas cette attente. Par ailleurs, il ne peut plus monter en grade à cause d'un décret ministériel qui a décidé de ne plus faire de nomination dans les dépôts. A présent, il ne peut espérer être nommé maréchal-des-logis qu'une fois au front, et cela renforce son amertume. Il se fait l'effet d'être « *embusqué dans ce troisième peloton* ». De plus, il ne sait pas non plus où il va partir : certains se sont rendus en Serbie, d'autres à Constantinople. L'endroit lui importe peu, il veut surtout effectuer un « *travail intéressant* ».

---

<sup>76</sup> SOHN, Anne-Marie. « *Sois un homme !* » : la construction de la masculinité au XIXe siècle. op.cit., p. 83.

<sup>77</sup> Lettre du 13 janvier 1915 de Marguerite Guiraud à Bernard. Cote 228 J 11, fonds Bernard Audollent, ADPD.

Le peloton se termine en mai 1915. Bernard profite alors de trois jours de permissions qu'il passe en famille et écrit encore une fois à sa grand-mère le 11 mai<sup>78</sup>. Dans sa lettre, il se dit satisfait de son entraînement et prêt à se battre. Il pense avoir une bonne condition physique car « *ce peloton a été vraiment très dur et a éliminé ceux qui ne pouvaient pas résister* ». Une fois nommé dans un dépôt, il doit y passer un mois avant de se rendre enfin sur le front. En janvier, il a dû repasser son examen de chef de section car les conditions dans lesquelles il a passé le premier en novembre « *étaient irrégulières* ». Il a été de nouveau reçu et proposé comme aspirant. Tous ces événements l'ont donc encore retardé mais Bernard est tout de même dans un bon état d'esprit, la date du départ étant enfin proche. En effet, il part de Clermont-Ferrand le 2 juin, presque dix mois jour pour jour après son engagement. Loin de l'expérience du front et des premiers combats, ces mois ont été ceux de l'apprentissage et de l'adaptation à un monde qu'il connaissait peu. Il a ainsi dû se plier à de nouvelles règles, faire preuve de patience et s'entraîner pour se préparer à combattre. L'espoir d'un travail plus intéressant et reconnu sur le front lui a permis de contenir son impatience.

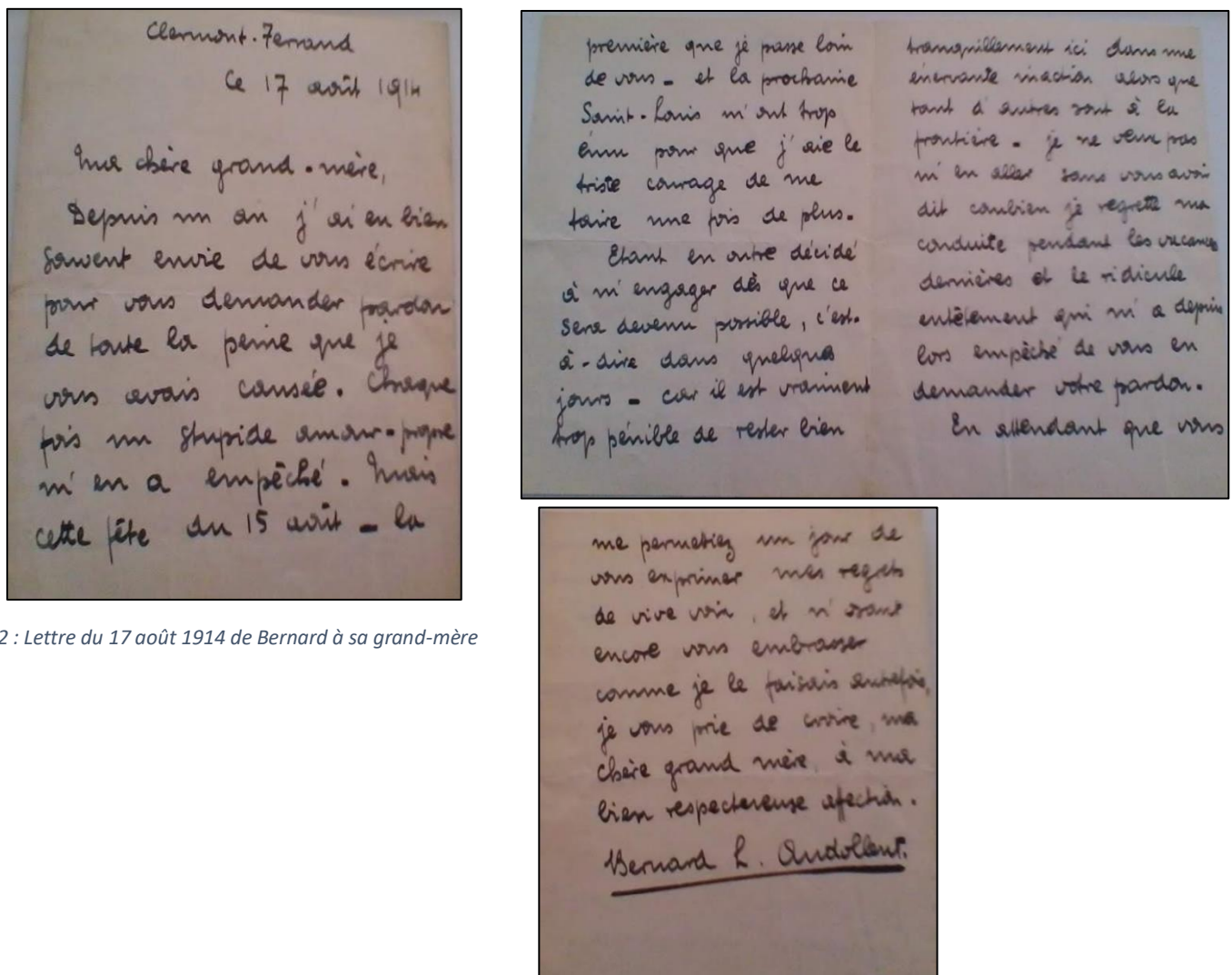


Figure 2 : Lettre du 17 août 1914 de Bernard à sa grand-mère

<sup>78</sup> Lettres du 28 février et du 11 mai 1915 de Bernard à sa grand-mère. Cote 228 J 5, fonds Bernard Audollent, ADPD.



*Figure 3 : Photo de la caserne du 53<sup>ème</sup> régiment d'artillerie à Clermont-Ferrand  
Carte postale du 4 octobre 1914 de Bernard à sa cousine Cécile Guiraud*



19 décembre 1914.

LE BOIS DES HOUES  
YFORT - SAÏNE-INDRIEUX  
☎ YFORT - TÉLÉPHONE N° 4

Mon cher Bernard,

J'ai appris avec grand plaisir que tu es maintenant brigadier, cela prouve que tu es été résolu dans ton service, et que tu n'as eu aucun reproche à encourir depuis le début. Il faut continuer dans cette bonne voie; mais maintenant que tu es gradé, tu dois, de plus, entraîner au bien les camarades que tu as sous tes ordres, leur faire accepter avec bonne humeur les difficultés, les duretés ou même les injustices dont ils pourraient avoir à souffrir.

Pour cela, il faut prêcher d'exemple, avoir bon esprit, ne jamais se plaindre, être un modèle de discipline. Tu sentiras alors que tu prendras influence sur « les hommes » et que tu obtiendras d'eux tout ce que tu voudras, ce qui est très important, non

seulement pour eux, mais pour toi; car, en étant responsable, tu as le plus grand intérêt à ce qu'ils se conduisent bien.

Je t'approuve entièrement l'acceptation des mêmes ennuis journaliers en esprit de persévérance et de sacrifice, c'est le meilleur moyen de les alléger que d'avoir le sentiment qu'ils ne sont pas inutiles.

Je ne partage pas ton regret de voir la date de ton départ retardée. Tu seras fortifié, même fait à ta nouvelle vie, mieux instruit, la saison sera moins mauvaise, les jours plus longs. Au point de vue des services à rendre, il sera très utile qu'il y ait au printemps, des troupes fraîches qui viennent remplacer celles qui auront tant souffert tout d'hiver. Je crois que vous n'avez malheureusement pas à craindre de n'avoir plus rien à faire. Et cela donnera

un peu de repos à ta grand-mère. Console-toi de ne pas partir avec en te disant que tu es utile à ce qu'on t'a mis, que tu fais ton devoir et un devoir qui, étant militaire, n'en est que plus méritoire.

Il est beaucoup moins difficile d'être héroïque que vertueux.

J'ai pu voir assez longuement ton oncle Pierre à Montdidier, cela, comme tu peux le penser, m'a été bien doux, après 3 mois de séparation. Je l'ai trouvé en bas état. Malgré les marches forcées du début, les fatigues et le manque de sommeil des périodes pendant lesquelles il a soigné les blessés, sa vie toujours très rude qu'il a menée, même pendant les moments de repos, puisqu'il n'a pas couché dans son lit depuis son départ de Rouen, sa santé reste excellente. Sauf un furoncle au bras, elle n'a rien d'indigné à désirer.

Il est, en cela, plus favorisé que ton oncle Charles, qui son est à sa seconde crise d'entérite. Carole Mad vient de partir à Bar-le-Duc pour s'assurer que ce n'est pas grave, et lui tenir un peu compagnie pendant qu'il est arrêté; elle a mis, en passant ses deux garçons à Stenoire pour qu'ils subissent les examens trimestriels, et les reprendra, au retour, pour les ramener ici.

On a eu le grand malheur des rétrogrades. Ton oncle Édouard est admirable d'énergie, de foi et d'esprit chrétien. Pierre a pu le voir pendant deux heures. Cela a été bon à tous deux. Charles est parti hier pour Ancenis.

Courage, mon cher enfant et patience! Je t'embrasse très affectueusement.

M. Petit de Julleville

Figure 4 : Lettre du 19 décembre 1914 de Marie Petit de Julleville à Bernard

## 2. La vision du couple Audollent : accomplir son devoir envers la France, défendre la Patrie menacée

Comme nous l'avons vu, durant les deux premiers mois de la guerre, Auguste et Catherine Audollent sont séparés. Auguste est à Clermont-Ferrand pour proposer ses services tandis que Catherine est restée chez sa mère à Yport avec les enfants pour la durée des vacances scolaires. Tous deux s'écrivent donc régulièrement pour maintenir le contact et rester informés sur l'évolution du conflit. De cet échange nous n'avons que les lettres de Catherine, mais cela nous permet de comprendre comment ils perçoivent le conflit. La correspondance qu'ils entretiennent avec Bernard est aussi intéressante.

- **La vision de Catherine Audollent et les premières semaines de guerre à Yport**

Loin de Clermont-Ferrand, Catherine Audollent vit les premières semaines du conflit dans une petite commune du Nord de la France. Elle suit de loin l'engagement de Bernard, laissant Auguste l'accompagner dans les démarches, mais prodiguant des conseils sur l'habillement de son fils et sur des aspects de la maison (aménagement de la chambre des jumelles, nouvelles tenues pour la rentrée), dont elle tient à s'occuper à son retour : « *ce sera donc tout un remaniement auquel je préférerais présider* ». Ces lignes rappellent son rôle de « maîtresse de maison »<sup>79</sup> : comme toutes les bourgeoises de la Belle Epoque, Catherine s'occupe des affaires de la maison et gère la domesticité (ils ont une cuisinière, une femme de ménage et parfois un jardinier). La maison l'accapare et elle doit « obtenir le résultat escompté sans que soient visibles le travail et les efforts qu'il nécessite »<sup>80</sup>. Elle représente son territoire de contrôle et cela s'inscrit dans le partage des rôles au sein du couple<sup>81</sup>. Les bouleversements liés à l'entrée en guerre ne changent rien à cela.

Les nouvelles données par Auguste sur les premières victimes de guerre l'attriste, et elle craint qu'aucune famille ne soit épargnée si le conflit dure plusieurs mois. Cela renvoie à ce que l'on a évoqué précédemment, à savoir que les premières semaines sont très meurtrières. Pour autant, « *il est impossible de renoncer. Plus qu'en 70, il faut tenir à tout prix* »<sup>82</sup>, écrit-elle le 29 août 1914 à son mari. Tout comme lui, elle a conscience que cette guerre peut durer et que, malgré sa certitude d'une victoire finale, les conséquences soient terribles : « *que ce résultat sera payé cher, et quelles angoisses à traverser d'ici là* ». Suivant les idées partagées par un grand nombre de ses contemporains, elle voit

---

<sup>79</sup> ARIES, Philippe & DUBY, Georges (dir.). *Histoire de la vie privée. 4. De la Révolution à la Grande Guerre*. op.cit., pp. 130-131.

<sup>80</sup> RIPA, Yannick. *Les femmes, actrices de l'histoire. France, de 1789 à nos jours*. Paris : Armand Colin, 2010, p. 39.

<sup>81</sup> ARIES, Philippe & DUBY, Georges (dir.). *Histoire de la vie privée. 5. De la Première Guerre mondiale à nos jours*. op.cit., p. 65.

<sup>82</sup> Figure 5 : Lettre du 29 août 1914 de Catherine à Auguste. Cote 188 J 13, fonds Audollent/Petit de Julleville, ADPD.

en ce conflit une lutte pour la civilisation. Elle espère que les Allemands seront « *mis à la raison* » et parle d'un « *changement d'orientation dans la politique de l'Europe* ». Cette réflexion s'inscrit aussi dans les idées des catholiques, qui partagent la position de l'Église de France : « sans nier le caractère cruel et odieux de la guerre, [les catholiques] s'évertuent à démontrer qu'elle peut être juste »<sup>83</sup>. Pour certains, cette guerre était même inévitable en raison des ambitions démesurées de l'Allemagne qui mettaient la France en danger.

Catherine ne partage pas l'inquiétude d'Auguste à propos de l'avancée des Allemands et d'une possible invasion de la région normande où elle se trouve. Elle compte suivre ses plans, c'est-à-dire revenir à Clermont-Ferrand fin septembre pour préparer la rentrée scolaire des enfants. Mais le 2 septembre, elle écrit une longue lettre où elle tente de rassurer son mari après la forte avancée des Allemands, qui a surpris tout le monde : « *Mon Aug. Je suis en souci à l'idée que tu vas peut-être te tourmenter sur notre compte* »<sup>84</sup>. Elle décrit l'affolement général, les gens qui essayent de partir en automobile ou en train, et cette fuite rendue difficile par l'évacuation des blessés vers l'Ouest et la mobilisation des hommes de la classe 1914. Elle songe un instant retourner à Clermont-Ferrand mais elle craint que le voyage (et notamment le passage à Paris) ne soit plus dangereux que de rester tranquillement à Yport. Elle écrit : « *J'avoue d'ailleurs que si je n'étais partagée par le scrupule de t'inquiéter, je préférerais carrément ne pas bouger jusqu'à nouvel ordre tant l'affolement général me semble ridicule* ». Et c'est ce qu'elle fait, la famille reste à Yport : l'affolement ne gagne pas la maison, elle explique qu'ils se moquent des « *bonnes pour les empêcher de perdre la tête* » et s'arrangent « *pour faire mener aux enfants leur vie habituelle* ». Elle rapporte que les plus grands sont raisonnables et que les plus petits ne comprennent pas ce qu'il se passe. Il y a l'idée que la guerre ne doit pas encore perturber la vie tranquille et innocente des enfants, au moins encore le temps des vacances, et les adultes font tout pour les préserver. Dans les jours suivants, Catherine et toute la famille Audollent/Petit de Julleville suivent avec attention les communiqués officiels et les nouvelles données par les hommes de la famille déjà sur le front : Pierre Petit de Julleville, Octave Pasteau et Edouard Delacommune. Finalement, les Audollent finissent leurs vacances scolaires à Yport et redescendent à Clermont-Ferrand fin septembre.

---

<sup>83</sup> FONTANA, Jacques. *Les catholiques français pendant la Grande Guerre*. Paris : Editions du Cerf, 1990, p. 11.

<sup>84</sup> Lettre du 2 septembre 1914 de Catherine à Auguste. Cote 188 J 13, fonds Audollent/Petit de Julleville, ADPD.



Mon Aug. La correspondance traîne en effet des phases capricieuses. Je reçois ensemble les deux lettres du 24 et du 26. Peut-être même en a-t-il manqué car tu me parles de tes démarches au sujet de l'engagement de Bernard et tu ne m'as pas présenté jusqu'à présent ce projet que comme une velléité très vague. Maintenant que l'idée prend corps, j'espère qu'on va l'accepter en dépit de sa taille pas encore très proportionnée. Sans ces conditions, il me semble assez inutile de

faire pour lui quelques nouvelles ordres de grandes dépenses d'habillement. Je pense qu'il va savoir très prochainement à quoi s'en tenir et qu'en attendant, il peut s'arranger avec le vieux veston dont tu fais mention et sa jaquette quand on vous invite. Au contraire, si on ne le prend pas, il faut lui commander chez Petit (soi-même) un veston à mettre avec son pantalon gris. Je pense que pour 25 à 30 francs, on doit avoir quelque chose de convenable. Je connais l'état des paillasses des petites. Mais je ne crois pas qu'il soit bien facile de les arranger en mon absence car je voudrais voir

moi-même ce qui peut servir à choisir le meilleur le genre de cuir de cuir de 24 heures j'ai l'intention de faire coucher à la renvers les jumelles dans de grands lits. Ce sera donc tout un remaniement auquel je préférerais présider. Ce n'est plus qu'une affaire d'un mois au maximum car je te répète que je n'ai aucune intention de prolonger mon séjour à Yport au-delà des limites ordinaires. Ce serait plutôt le contraire. D'autre part je ne vois pas de nécessité actuelle de regagner Clermont. En somme l'échec de Charleroi n'a pas déchaîné l'invasion et notre rôle défensif semble pas nous mal réussir. Et

les choses se gâtaient davantage, je suivrais ses conseils pour le rejoindre. Je ne suis guère d'avis que Romigère nous précède. Il travaille avec beaucoup de régularité aux Génies, et je me demande si, en dépit de l'absence de professeurs, cette préparation au calme n'est pas plus fructueuse que celle qu'il aurait au milieu de l'agitation de Clermont. Que de tristes nouvelles tu me donnes sur les victimes de la guerre. Si cela continue de ce train pendant des mois, il ne restera pas une famille intacte. Et pourtant il est impossible de renouer. Plus qu'en 70, il faut tenir à tout prix. Tout le monde se rend compte

LE BOIS DES HOGUES

☒ 1 TÉLÉPH. 4 YPORT

SEINE-INF<sup>2</sup>

que le succès final représente un changement d'orientation non seulement dans la politique générale de l'Europe mais surtout dans la civilisation.

Les Allemands mis à la raison ne peut espérer pour le siècle qui vient la limitation des armements à laquelle seuls ils s'opposent.

Mais que ce résultat sera payé cher et quelles angoisses à traverser d'ici là.

Les morts et disparitions dont tu fais l'énumération sont, elles officielles, annoncées aux familles. Comment peut-on savoir que le malheureux Meyrieux a été fusillé? Je pense que les Allemands n'ont pas prévu

Voici bon télégramme d'Edouard sans aucune indication de lieu d'origine bien entendu. La dernière lettre d'Octave est du 27 et on n'a absolument rien de Pierre depuis la dépêche du même jour. Maman se tourmente terriblement.

Ce qu'il y a certainement de plus en train ce sont les blessés. Sur les 20 du château Simon 8 seulement ont pris le lit, les autres se promènent dans le parc tout prêts à retourner à bas et leur guérison n'est qu'une affaire de jours.

Domini que et Etienne ont été acceptés comme bicyclistes et ils ont chacun deux heures de garde quotidienne pour faire les commissions.

Le plus au collège de Tivamp qui réclamerait des interprètes pour le cas où on enverrait des prisonniers ou des blessés allemands.

... d'ici là Babette

Figure 5 : Lettre du 29 août 1914 de Catherine à Auguste

- **La vision d'Auguste Audollent**

En raison de son âge – il a 50 ans au moment de l'entrée en guerre – Auguste Audollent n'est pas appelé pour participer aux combats. Pour autant, son engagement prend une autre forme et tout au long du conflit, il reste impliqué dans diverses organisations pour aider à l'effort de guerre et vient en aide à de nombreuses personnes, comme nous le verrons dans le prochain chapitre. Il est fier que ses deux fils aînés s'engagent pour défendre la Patrie. Il les encourage et ne cesse de leur répéter qu'ils doivent accomplir leur devoir envers la France. Durant les premières semaines du conflit, il rend visite aux familles dont les hommes sont déjà partis et il se rend chez ses collègues de la faculté qui sont mobilisés pour leur dire au revoir.

Lorsque la guerre est déclarée, de nombreux intellectuels se mobilisent : les jeunes partent au combat tandis que les plus anciens se lancent dans « une guerre de mot », mettant ainsi leurs compétences intellectuelles au service de la France, bien que ce militantisme patriotique ne soit pas toujours très apprécié au sein de la population, et ce dès les premiers mois du conflit<sup>85</sup>. Dans l'historiographie de la Grande Guerre, l'histoire des intellectuels (qui s'occupe des élites) se sépare progressivement de l'histoire culturelle (qui s'occupe des sociétés). Pour le cas de la France, « après avoir étudié les intellectuels, le socialisme et la guerre, Christophe Prochasson explore la sociabilité et la vie associative d'intellectuels et de savants ». Il a modifié la perception de l'étude de l'opinion publique (faisant penser que les gens étaient largement favorables à la guerre ce qui est faux)<sup>86</sup>. Auguste Audollent ne fait pas partie des « élites nationales » mais il est un intellectuel reconnu, un universitaire ayant sa place au sein de l'élite clermontoise. Il se trouve donc à mi-chemin entre ces deux histoires intellectuelles et culturelles puisqu'il côtoie toutes les classes de la société par l'intermédiaire de ses engagements.

Il est intéressant d'essayer de comprendre la vision d'Auguste Audollent et les représentations qu'il se fait de cette entrée en guerre. N'étant encore qu'un enfant de six ans en 1870-1871, il n'a pas beaucoup de souvenir de cette période et la Grande Guerre reste la première guerre qu'il vit pleinement. Dans son journal, il se dit ému d'assister à l'élan patriotique et constate que les Français semblent être unis, dans une belle cause. Dans sa correspondance avec son fils aîné, nous pouvons souligner qu'il est fier de le voir défendre la Patrie mais il garde une certaine réserve sur quelques éléments. Si de nombreux intellectuels « participent pleinement à la diffusion du cliché de l'enthousiasme collectif, [projetant] alors leur propre exaltation sur l'ensemble de la société »<sup>87</sup>, ce

---

<sup>85</sup> PROCHASSON, Christophe. *Les intellectuels*. In : AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane & BECKER, Jean-Jacques. *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : Edition du Centenaire*. Paris : Bayard, 2013, pp. 623-624.

<sup>86</sup> PROST, Antoine & WINTER, Jay. *Penser la Grande Guerre : Un essai d'historiographie*. op.cit, p. 230.

<sup>87</sup> BEAUPRE, Nicolas. *1914-1918 : La France en guerre*. Paris : Belin, 2013, p. 28.

n'est pas le cas d'Auguste qui reste en retrait durant ces premières semaines. Il partage les inquiétudes de son épouse et a conscience de ce que la guerre signifie : des vies humaines sacrifiées, les angoisses de la séparation et la souffrance des proches. Dès les premiers mois, il commence à recevoir à Clermont-Ferrand des réfugiés belges et français et comprend que cette guerre prend rapidement de l'ampleur.

Sa lettre du 31 juillet 1915<sup>88</sup>, adressée à Bernard qui est sur le front depuis un peu plus d'un mois, nous permet d'en savoir plus sur sa vision des choses, alors que la guerre dure depuis maintenant un an. Il écrit :

*« Les détails que tu me donnes sur ton existence actuelle dans ta lettre du 27 sont très précis et très intéressants. Je peux ainsi te suivre dans ton observatoire ; mais je n'arrive pas encore à me réjouir de voir tuer les gens. Et pourtant, il faut bien en tuer des ennemis pour que la victoire ne nous soit un jour acquise ; c'est ton devoir de faire tirer sur eux<sup>89</sup>. D'ailleurs nous devons toujours nous dire qu'ils ont voulu la guerre et que nous sommes en état de légitime défense. Pourtant, je regretterais que tu fusses la cause directe de la mort de tel ou tel que nous avons connu en Allemagne ».*

C'est la première fois depuis le début de la guerre qu'il décrit ainsi ce qu'il ressent à l'idée d'imaginer son fils tuer des Allemands. Cet extrait est intéressant : nous pouvons y relever trois éléments qui nous permettent de mieux saisir la pensée d'Auguste Audollent au moment où il écrit ces lignes.

Premièrement, Auguste partage la vision de la majorité des Français : le pays est attaqué, la Patrie est menacée et les défendre devient un devoir. Pour lui, ce n'est pas la France qui a lancé les hostilités mais bien l'Allemagne. Cette idée est renforcée depuis l'avancée allemande et l'occupation d'une partie du territoire français, qui se sont effectuées dès la fin de l'année 1914. Il ne s'agit plus seulement d'obtenir la victoire, il faut aussi à présent repousser les Allemands et libérer le territoire. Cependant, et dans un deuxième temps, Auguste reste un pacifiste et bien que ce soient des « *ennemis* », la vision d'hommes tués met à mal sa foi. Surtout, il n'aime pas l'idée que son fils puisse tuer *directement* quelqu'un. Et pourtant, une fois sur le front, il ne faut pas oublier que les combattants deviennent des acteurs de la guerre. Ils peuvent être blessés ou tués et devenir des victimes des combats, mais eux aussi tuent et blessent. Auguste a parfaitement conscience de cela mais en un sens, il semble rassuré de savoir que son fils travaille à l'observatoire de la batterie de tir, comme le souligne la ligne « *c'est ton devoir de faire tirer sur eux* ». Bernard, qui n'est pas dans les tranchées des premières lignes (qui ont commencé à s'installer avec l'enlèvement du conflit), peut éviter ainsi les combats au corps à corps

---

<sup>88</sup> Figure 6 : Lettre du 31 juillet 1915 d'Auguste à Bernard. Cote 228 J 11, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>89</sup> Appartenant à un régiment d'artillerie, Bernard est affecté à 13<sup>ème</sup> batterie de tir. Il n'est donc pas en première ligne mais il participe aux manœuvres d'artillerie.



parfois menés en ces lieux. Auguste estime sans doute qu'il est préférable d'être la cause *indirecte* de la mort d'une personne, en donnant des ordres pour que les *autres* tirent. Cela est aussi plus en accord avec l'idée de la guerre défensive : on tue pour se défendre et non pas pour le plaisir d'ôter la vie, dans un esprit d'agression. Enfin, dans un troisième et dernier point, nous pouvons mentionner l'allusion à des Allemands qu'il connaît. Bien qu'ils soient devenus des ennemis que Bernard et tous les combattants français doivent tuer pour libérer la France et remporter la victoire, les Allemands ne sont pas tous étrangers à ses yeux. En effet, Auguste Audollent a beaucoup voyagé durant ses études universitaires. Il a été à l'Ecole française de Rome et a effectué des fouilles en Algérie ; il a aussi voyagé un peu à travers l'Europe et a été en contact avec d'autres universitaires de différents pays pour ses travaux. Il a donc parmi ses connaissances et même ses amis des universitaires et chercheurs allemands, et ce bien avant la guerre puisque ces relations se sont construites dans les années 1880-1890. On retrouve parmi ses papiers personnels<sup>90</sup> quelques cartes postales et lettres envoyées par ses amis étrangers. Le 29 décembre 1913, il recevait encore une carte postale de son ami allemand Wunsch qui lui présentait ses vœux pour l'année 1914<sup>91</sup>. Il écrit donc à son fils que cela serait douloureux pour lui d'imaginer qu'il puisse être le responsable direct de la mort d'une de ses connaissances. Il est difficile de savoir si Auguste a continué sa correspondance avec cet ami allemand mais il est fort possible qu'elle ait été interrompue.

Nombre d'intellectuels ayant des relations internationales sont dans ce même état d'esprit et expérimentent ce tiraillement entre leur amitié et les circonstances exceptionnelles. La guerre a ainsi brisé des liens amicaux. De plus, il faut souligner que dès l'entrée en guerre, une sorte de « chasse aux sorcières » se met en place dans certaines grandes villes, visant ainsi les personnes dont le nom a une consonance germanique, qui seraient suspectées d'être favorables aux Allemands et d'espionner pour leur compte. Certaines familles clermontoises font ainsi l'objet de réflexions désobligeantes voire de dénonciations, mais la plupart sont en réalité des Alsaciens-Lorrains qui ont fui en 1870, et beaucoup s'étaient réfugiés en Auvergne<sup>92</sup>. Auguste Audollent mentionne dans son journal ce climat de méfiance et les dénonciations pour espionnage qui se multiplient, souvent infondées et fausses. Cela conduit parfois à des scènes violentes et il n'apprécie pas du tout cela, car cela divise la population et ajoute des tensions dans un climat déjà compliqué. Dans ce contexte, cela devient donc difficile de maintenir des liens avec ceux qui sont désormais considérés comme des ennemis impitoyables.

---

<sup>90</sup> Ces cartes postales se trouvent à la cote 19 J 24, dans le fonds Auguste Audollent, aux ADPD.

<sup>91</sup> *Figure 7* : Carte postale du 29 décembre 1913 d'un ami allemand et sa traduction. Cote 19 J 24, fonds Auguste Audollent, ADPD.

<sup>92</sup> Ce terme de « chasse aux sorcières » et l'exemple des familles clermontoises sont tirés du manuscrit de CHAMBAT, Jean-Baptiste. *Clermont-Ferrand pendant la Première guerre mondiale*. Clermont-Ferrand : 1984, op.cit, pp. 8-9.

Auguste Audollent a donc une vision plutôt modérée de cette entrée en guerre par rapport à d'autres intellectuels français. Dans sa réflexion personnelle, cette guerre est inévitable puisqu'il faut défendre le pays et chacun a le devoir de servir la Patrie. Cependant, il espère une victoire rapide afin de limiter au mieux le nombre de morts. A défaut de servir dans l'armée, Auguste consacre une partie de sa vie personnelle à ses divers engagements pour soutenir l'effort de guerre. Il a conscience que la guerre touche tous les aspects du quotidien, aussi bien sa vie personnelle que sa vie professionnelle.

Les devoirs qu'il s'impose s'appliquent donc aussi dans sa vie professionnelle à l'université, en prenant une autre forme. Il tâche de le transmettre à ses étudiants et à ses collègues. C'est ce que nous allons voir à présent.

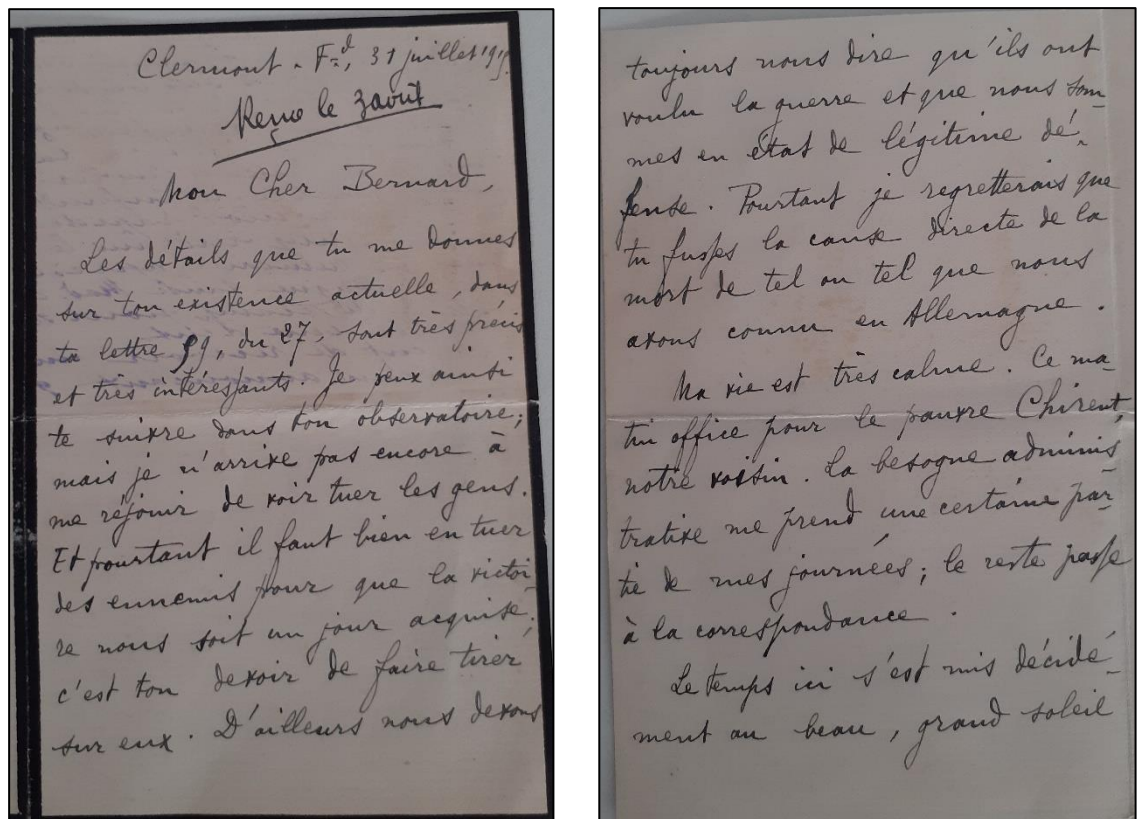
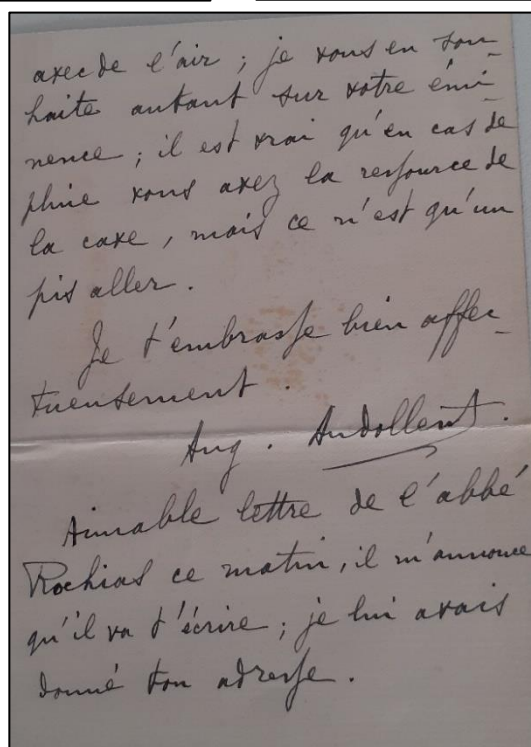


Figure 6 : Lettre du 31 juillet 1915 d'Auguste à Bernard



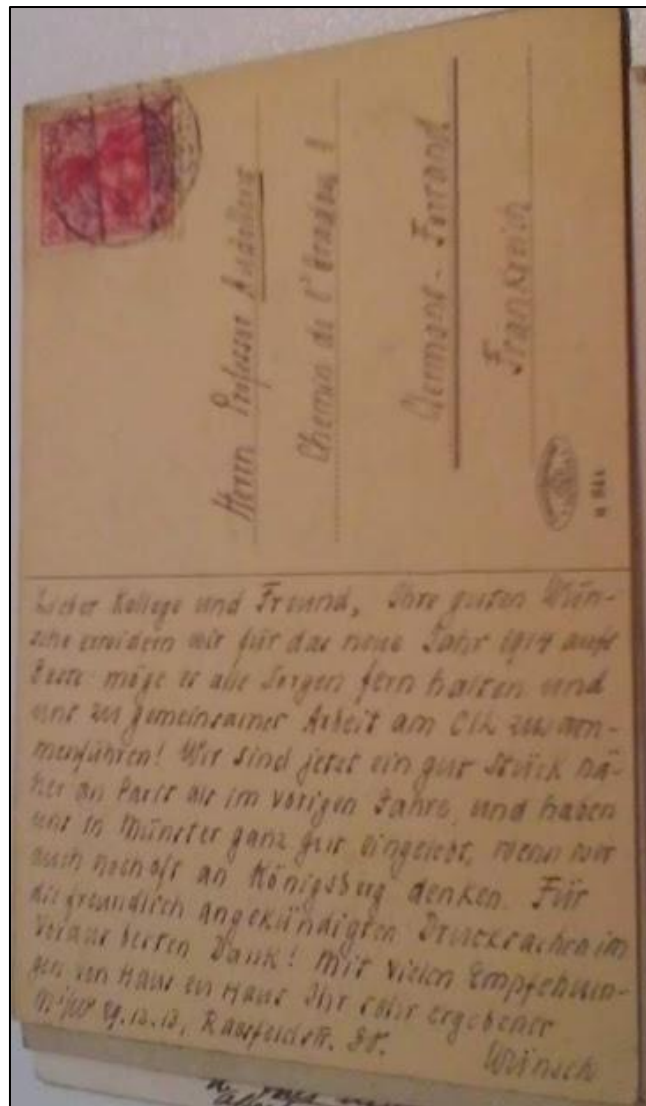


Figure 7 : Carte postale du 29 décembre 1913 d'un ami allemand

Traduction : « Cher collègue et ami, nous vous rendons vos meilleurs vœux pour la nouvelle année 1914. Que cette année éloigne tous les soucis et nous permette de travailler ensemble au CLS. Nous sommes plus près de Paris que l'année dernière et nous nous sommes bien habitués à notre nouvelle vie à Münster, même si nous pensons souvent à Königsberg. Pour les imprimés gentiment renseignés, par avance je vous remercie : avec beaucoup de réceptions de maison en maison bien arrosées. Votre dévoué Wunsch ».

### 3. La rentrée universitaire d'Auguste Audollent

Auguste Audollent occupe son poste de professeur à la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand depuis 1893. Pour comprendre le contexte, il nous faut savoir que depuis 1870, l'Université est de retour en grâce auprès des gouvernants de la IIIe République, après une période difficile durant laquelle elle était considérée comme moins prestigieuse que le monde littéraire ou même les grandes écoles d'ingénieurs. La figure de l'universitaire français, à l'exception d'une petite minorité parisienne, souffrait d'une image peu valorisée. Mais entre 1880 et 1914, « la IIIe République multiplie par trois le nombre de postes »<sup>93</sup> et l'universitaire bénéficie d'une nouvelle image. De plus, la seconde partie du XXe siècle est le théâtre d'un « double mouvement d'expansion et de différenciation contrastée des milieux intellectuels : croissance parallèle du nombre d'intellectuels indépendants (publicistes, journalistes, gens de lettres, etc.) et des intellectuels d'Etat (enseignants et savants formés par l'Université rénovée) »<sup>94</sup>.

Au moment de l'entrée en guerre, Auguste Audollent bénéficie donc d'un climat plus favorable pour l'Université, avec une nouvelle structuration et un renouveau de l'enseignement. Dès l'ordre de mobilisation, il a l'intention de rester à son poste et proposer ses services. Il en fait mention dans son journal, et il écrit au Recteur et au ministre de l'Instruction publique. A ce dernier, il demande à pouvoir monter dans l'un des trains prévus pour les fonctionnaires, par l'intermédiaire d'un ordre rédigé, pour redescendre à Clermont-Ferrand : « *Monsieur le Ministre, obligé d'amener ici [Yport] précipitamment une partie de ma famille, j'y ai été surpris par la mobilisation générale. Mais j'ai le très vif désir de rejoindre au plus tôt mon poste, car il me sera possible d'y rendre en ce moment plus de services que dans une localité où je suis à peu près inconnu* »<sup>95</sup>. Dès son arrivée à Clermont-Ferrand, il se présente au Recteur pour lui proposer ses services.

Auguste Audollent effectue sa première rentrée universitaire en tant que Doyen de la Faculté des Lettres<sup>96</sup> dans un contexte de guerre, ce qui est exceptionnel. Par ailleurs, c'est cette nouvelle fonction qui a renforcé son intention de se rendre utile dès le début. Parmi les étudiants inscrits, pratiquement la moitié d'entre eux sont mobilisés, mais seulement un seul professeur de la Faculté des Lettres est appelé : M. Boutry<sup>97</sup>. L'année suivante est plus compliquée car cinq des onze professeurs que compte la Faculté doivent se rendre sur le front ; M. Boutry a été tué, ainsi que certains étudiants. Cela

---

<sup>93</sup> CHAUBET, François. *Histoire intellectuelle de la France (XIX<sup>e</sup> - XX<sup>e</sup> siècles)*. Paris : Que sais-je ?, 2021.

<sup>94</sup> CHARLE, Christophe & JEANPIERRE, Laurent. *La vie intellectuelle en France. 2. De 1914 à nos jours*. Paris : Editions du Seuil, 2016, p. 30-31.

<sup>95</sup> Lettre du 4 août 1914 au ministre de l'Instruction publique, dans le dossier de carrière d'Auguste Audollent. Cote F/17/24472, fonds du ministère de l'Instruction publique, Archives Nationales.

<sup>96</sup> Il a été nommé en juin 1914.

<sup>97</sup> Selon les informations issues de son discours de rentrée en novembre 1915, la Faculté des Lettres a compté 35 étudiants pour l'année universitaire 1914-1915 contre 71 en 1913-1914.



contraint l'Université à remanier l'organisation des cours et à faire appel à d'autres professeurs issus notamment de l'enseignement secondaire. Dans son discours de rentrée du 9 novembre 1914<sup>98</sup>, Auguste salue donc la présence des plus jeunes gens qui ne sont pas encore en âge d'être appelés, mais aussi et surtout celle des jeunes femmes qui permet de maintenir une certaine vie au sein de l'Université : les « *salles de cours paraîtront moins désertes* ». Il reconnaît à ces jeunes filles une certaine volonté de travailler : « *elles ne sont pas les moins appliquées à profiter des leçons de leurs maîtres* ». Il continue les années suivantes à les remercier pour leur présence et leur sérieux. En effet, depuis la fin du XIXe siècle, l'Université s'ouvre peu à peu aux femmes, même si cela reste un environnement encore largement sous domination masculine<sup>99</sup>.

Avant la rentrée, Auguste s'est longuement interrogé à propos de la reprise ou non des cours et des activités de recherches des Universités à l'échelle nationale. En effet, avec la mobilisation et les bouleversements à venir, que peut-il advenir de l'enseignement supérieur dans les prochains mois ? Les premières lignes de son discours témoignent de cette interrogation : « *Notre rentrée se fait cette année dans des conditions exceptionnelles : la guerre en appelant sous les drapeaux toute la jeunesse de France a privé l'enseignement supérieur de la plus grande partie de ceux qui fréquentent d'ordinaire les Universités. On a pu se demander pendant quelques temps si nos cours et conférences auraient bien raison d'être* ». Ses inquiétudes sont apaisées par le ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, qui invite les Universités à poursuivre leurs activités. Pour autant, Auguste Audollent a conscience que si les gens (professeurs, étudiants, personnels) sont physiquement présents et participent aux activités quotidiennes, cela ne peut pas balayer les inquiétudes : « *nous allons pouvoir (...) reprendre nos exercices ordinaires ; dirai-je en toute tranquillité d'esprit ? On ne me croirait guère. [...]. Est-ce à dire que nous détournons nos pensées des maux actuels de la patrie et de ses espérances ? Nullement, et l'anxiété qui étreint tous les cœurs français pèse aussi sur notre âme* ».

Si une atmosphère sérieuse a toujours été de mise dans les Universités, « la pensée constante des collègues, des amis et des êtres chers sur le front (...) a sapé les festivités de la vie sur le campus d'avant-guerre »<sup>100</sup>.

Dans ce contexte, la seule chose à faire est de servir le pays. Et pour cela, il faut selon lui accomplir son devoir, « *tout son devoir* ». Auguste écrit alors : « *Notre devoir à nous, c'est d'étudier avec ardeur et de*

---

<sup>98</sup> Discours de rentrée d'Auguste Audollent pour la réunion du 9 novembre 1914. Cote 19 J 24, fonds Auguste Audollent, ADPD.

<sup>99</sup> CHARLE, Christophe & JEANPIERRE, Laurent. *La vie intellectuelle en France. 1. Des lendemains de la Révolution à 1914*. Paris : Editions du Seuil, 2016, pp. 407-412.

<sup>100</sup> DONSON, Andrew. *Schools and Universities*. In : *1914-1918-online. International Encyclopedia of the First World War* [en ligne]. < [https://encyclopedia.1914-1918-online.net/article/schools\\_and\\_universities](https://encyclopedia.1914-1918-online.net/article/schools_and_universities) > (consultation le 30-10-2020).

*collaborer de notre mieux soit à l'acquisition, soit au développement de la science sur laquelle les passions humaines et les préjugés ne devraient pas avoir prises. A l'ouvrage donc dès aujourd'hui ».*

Selon lui, le devoir des étudiants et des professeurs est donc de travailler et d'étudier avec assiduité, peut-être même encore plus qu'en temps normal ; servir le pays en maintenant les activités culturelles et intellectuelles. Cette idée ne le quitte pas durant toutes les années du conflit et il le répète à chaque rentrée universitaire. Tout en honorant la mémoire des étudiants et professeurs morts en défendant la Patrie, il ne cesse de rappeler à ceux qui sont à la Faculté l'importance de leur présence et la nécessité d'être pleinement engagé dans leurs travaux intellectuels. « *Nous tous qui sommes ici, tandis que d'autres sont à la guerre, nous sommes des privilégiés : il faut mériter, justifier ce privilège dont nous jouissons en accomplissant mieux que jamais nos devoirs d'état, en acceptant volontiers les petites obligations de notre situation, en ne cherchant pas à éviter même ce qui peut nous être pénible, au contraire en facilitant par les moyens en notre pouvoir le bon fonctionnement de la Faculté à laquelle nous appartenons* »<sup>101</sup>. Auguste est pleinement conscient qu'aux yeux des combattants, tous ceux qui restent à l'arrière et qui de surcroît ont la possibilité de poursuivre leurs études (ou d'enseigner) sont de grands « *priviliégiés* ». Il met donc un point d'honneur à justifier cette confortable position en avançant l'idée qu'ils servent tout de même le pays, d'une manière différente. Il n'est pas question de se plaindre des aléas et des petits problèmes quotidiens ; au contraire, chacun se doit d'œuvrer au mieux pour assurer les activités de la Faculté. Exigeant envers ses étudiants, il l'est aussi envers lui-même. Il travaille beaucoup et chaque discours se poursuit avec une rigoureuse présentation des cours à venir et du déroulement des examens, comme cela se faisait en temps de paix. Par ailleurs, on peut souligner que le contenu des cours et les programmes changent très peu. Auguste continue à enseigner sa matière avec le même entrain et invite ses étudiants à ne pas relâcher leurs efforts pour valider leurs diplômes. L'une de ses priorités en tant que Doyen est de réussir à maintenir un enseignement de qualité malgré l'absence des professeurs et la réquisition des locaux pour les services de l'armée. Nous verrons en effet que les Universités souffrent de la baisse des soutiens financiers de l'Etat.

En tant qu'universitaire, Auguste Audollent voit ses collègues de la France entière se mobiliser en faveur de l'Etat par l'intermédiaire, entre autres, d'articles et d'ouvrages. Cependant, si les universitaires français s'engagent ainsi rapidement, ce ne sont pas les plus enthousiastes. En effet, Christophe Prochasson rapporte que « les premiers à s'engager avec le plus d'éclat aux côtés de leur Etat sont les universitaires allemands »<sup>102</sup>. Il ajoute que cela s'explique par la participation de

---

<sup>101</sup> Extrait de son discours de rentrée à la réunion du 9 novembre 1915. Cote 19 J 24, fonds Auguste Audollent, ADPD.

<sup>102</sup> PROCHASSON, Christophe. *Les intellectuels*. In : AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane & BECKER, Jean-Jacques. *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : Edition du Centenaire*. Paris : Bayard, 2013, op.cit p. 624.

l'Université allemande à la modernisation du pays depuis les années 1890, ce qui l'a conduit à s'associer aux politiques d'Etat. Cette attitude ne plaît pas aux universitaires des pays qui combattent l'Allemagne et beaucoup commencent à répliquer. Cela mène à une guerre des mots et des idées. Durant cette première rentrée en temps de guerre, la priorité d'Auguste Audollent n'est pas de participer à cette mobilisation. Sa priorité, c'est son engagement envers la France et sa Faculté des Lettres à Clermont-Ferrand. Contrairement à certains de ses collègues (et notamment M. Desdevises du Dezert), il ne se lance pas tout de suite dans cette « guerre intellectuelle » que se livrent les universitaires des deux pays. Ce n'est qu'à partir des années 1916-1917, alors que les difficultés ne cessent de s'accumuler à la Faculté, qu'il commence à partager sa vision sur l'état de l'Université française et celle de l'Université allemande en ces temps de guerre, comparant ainsi les actions et les points de vue. Il rédige des articles sur divers sujets en lien avec ces questions. L'analyse de ces réflexions fera l'objet d'un développement dans la deuxième partie.

## B) Dans l'espoir d'une guerre courte : assurer la réputation de la famille et la fierté

Beaucoup de Français sont résolus à se battre car ils n'imaginent pas que la guerre puisse durer longtemps. Lorsqu'il évoque la mobilisation qui s'organise durant tout le mois d'août, Jean-Baptiste Chambat écrit qu'à Clermont-Ferrand, « tout s'est fait avec un parfait sang-froid et un indéniable esprit patriotique, voire même dans un certain enthousiasme, car tout le monde pense que la guerre sera de courte durée et que les mobilisés seront de retour dans leurs foyers pour Noël »<sup>103</sup>. Ce sentiment est partagé par une grande majorité de la population française. Si Bernard en est assez convaincu, ses parents sont plus réservés à ce sujet. Pour autant, toute la famille est fière de le voir s'engager et l'encourage. Cette guerre est une occasion pour lui d'évoluer et d'accomplir des actions au service de son pays. Mais il est aussi important pour lui d'assurer la réputation de la famille à Clermont-Ferrand, en agissant comme un combattant exemplaire. De leurs côtés, les parents et les autres enfants continuent de maintenir leurs liens amicaux et leurs relations.

### 1. La formation de Bernard et l'espérance d'une guerre courte : un devoir envers la Patrie mais aussi un travail qu'il doit accomplir avec sérieux pour la fierté de la famille

Comme nous l'avons vu précédemment, la première idée qui pousse Bernard à s'engager est celle du devoir qu'il doit accomplir envers la Patrie menacée. Cette idée est largement partagée par sa famille,

---

<sup>103</sup> CHAMBAT, Jean-Baptiste. *Clermont-Ferrand pendant la Première guerre mondiale*. Clermont-Ferrand : 1984, op.cit., p. 14.

qu'il s'agisse de ses parents, de sa grand-mère ou de ses oncles et tantes (dans un cercle plus large). Tous sont heureux de le voir servir le pays, y compris les plus jeunes. A ce propos, sa tante Marguerite Guiraud lui fait part, dans une lettre en juillet 1915, de la vision enfantine de sa fille Thérèse (six ans), qui est aussi la filleule de Bernard : « *Ta filleule pense souvent à toi ; elle est très fière d'avoir un parrain à la guerre qui tue beaucoup d'allemands. A cet âge-là, on voit les choses de façon très simpliste et l'horreur de ces massacres d'hommes lui échappe. Elle veut que ce soit toi qui « gagnes », comme s'il s'agissait d'un jeu de barres* »<sup>104</sup>. Nous pouvons souligner que Thérèse répète simplement, avec son langage d'enfant, ce qu'elle apprend à l'école : en effet, on offre aux écoliers une vision manichéenne du conflit, le discours leur inculque l'idée d'une guerre du Bien contre le Mal, de la Civilisation contre la Barbarie<sup>105</sup>.

Régulièrement, tous les membres rappellent dans leurs lettres l'importance d'effectuer ce devoir et le félicitent de s'être engagé, sans attendre d'avoir été appelé. Il en est de même pour Dominique qui suit les traces de son grand frère et qui reçoit les mêmes éloges. Leur cousin Etienne Guiraud (qui est dans leurs âges) espère aussi s'engager en août 1915 mais il est bien malade et n'a même pas pu passer son baccalauréat, comme l'explique sa mère Marguerite à Bernard dans cette même lettre. C'est pour lui assez dur à vivre car il partage le même enthousiasme que ses cousins et souffre de son inaction. Tout cela montre à quel point le principe du devoir est essentiel au sein de la famille Audollent / Petit de Julleville. Les oncles sur le front partagent le même point de vue et soutiennent les plus jeunes de la famille. La famille Audollent a conscience des dangers et des souffrances auxquels Bernard va s'exposer et le félicite pour ce courage.

L'engagement de Bernard est donc à tout point de vue une action dont la famille peut être fière. Mais cela va aussi au-delà du fait de combattre pour défendre la France. Auguste et Catherine Audollent voient aussi dans ce service une occasion pour leur fils de mûrir et d'évoluer. Ils pensent que l'expérience de la guerre fera de Bernard un homme changé et bien ancré dans l'âge adulte. En effet, bien qu'il ait entrepris des études supérieures, nous avons déjà souligné le fait que l'aîné de la famille est encore jeune et il a un fort caractère. Les parents ne doutent pas que la vie militaire, le travail à faire, les éventuelles responsabilités liées à un grade et les combats vont le former et tempérer son caractère. Sa grand-mère est d'ailleurs la première à souligner cela dans ses lettres adressées à son petit-fils. Ce point devient récurrent dans la correspondance des parents, et particulièrement dans les lettres de Catherine, qui contiennent régulièrement des conseils et des avertissements pour guider Bernard et le pousser à effectuer son devoir avec sérieux et application. Pour exemple, voici ce qu'écrit

---

<sup>104</sup> Lettre du 22 juillet 1915 de Marguerite Guiraud à Bernard. Cote 228 J 11, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>105</sup> PIGNOT, Manon. *Allons enfants de la Patrie. Génération Grande Guerre*. Paris : Le Seuil, 2012, 448 p., p. 70.

Catherine dans sa première lettre adressée à son fils en juin 1915<sup>106</sup> : « *Nous sommes heureux de voir que ta première impression est favorable. Tâche que celle de tes chefs sur ton compte le soit également. Je sais que tu peux très bien faire... à condition de résister à tes instincts parfois trop fantaisistes et d'introduire dans ta conduite l'indispensable persévérance* ». Catherine connaît bien les capacités de son fils et ne veut pas que ce dernier les gâche involontairement en agissant de manière trop vive. Cela nous renvoie la double image de la famille « moderne » et bourgeoise : l'enfant est placé au centre des attentions avec une prise en compte de son individualité, et une connaissance de sa personnalité, de ses qualités et de ses défauts<sup>107</sup>. Dans le même esprit, à la suite de l'incident de la nomination refusée (que nous étudierons plus tard), Auguste écrit à son fils<sup>108</sup> : « *En somme, malgré tes quelques écarts, Caudès, Berthes et Faye conservent de ton séjour au quartier une bonne impression. Il te suffira donc sur le front de te surveiller un peu, d'être ponctuel, de ne pas faire de fantaisie, pour être tout à fait bien noté. Berthes, qui a vu la guerre de près, m'a prévenu que là-bas la discipline était à la fois très large et très stricte ; il n'y a ni grilles, ni barrières, mais on ne répète pas un ordre deux fois. Donc attention !* ». Par ses conseils, Auguste et Catherine continuent ici de suivre les devoirs de la famille bourgeoise, à savoir la transmission de principes et d'une certaine morale. Ils misent également beaucoup sur les valeurs d'effort et de volonté<sup>109</sup>.

Aux yeux du couple Audollent, cette participation au combat est un « *travail* », un « *métier* » que Bernard doit accomplir au même titre qu'un autre. Il doit être concentré, investi et appliqué. De plus, ils lui rappellent que son grade induit des responsabilités et il doit montrer l'exemple à ceux qu'il a sous ses ordres, en étant parfaitement irréprochable. Nous pouvons souligner que « le désir d'assumer des responsabilités était le troisième aspect fondamental de la société bourgeoise »<sup>110</sup>. Heureusement, Bernard est sensible à ce discours, déjà durant sa formation. Conscient de sa spontanéité et de sa maladresse, propres aux jeunes gens<sup>111</sup>, il tâche de fournir des efforts. La guerre représente finalement les « *épreuves qu'il doit surmonter pour maîtriser les rites masculins, s'approprier les valeurs propres aux hommes (...) et reproduire enfin les rôles qui leur sont dévolus dans la vie publique et dans la vie privée* »<sup>112</sup>. Régulièrement, il écrit à ses parents qu'il partage leur point de vue et leur décrit son travail. Sa réussite à l'examen de chef de section et plus tard sa nomination en tant que maréchal-des-logis ne font que conforter les parents dans leur idée d'un

---

<sup>106</sup> Lettre du 9 juin 1915 de Catherine Audollent à Bernard. Cote 228 J 11, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>107</sup> DE SINGLY, François. *Sociologie de la famille contemporaine*. op.cit.

<sup>108</sup> Figure 8 : Lettre du 11 juin 1915 d'Auguste Audollent à Bernard. Cote 228 J 11, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>109</sup> DAUMARD, Adeline. *Les bourgeois et la bourgeoisie en France : depuis 1815*. op.cit., p.261.

<sup>110</sup> *Ibid.*, p. 244.

<sup>111</sup> SOHN, Anne-Marie. « *Sois un homme !* » : *La construction de la masculinité au XIXe siècle*. op.cit., p. 8.

<sup>112</sup> *Ibid.*

changement positif. Ils ont toujours eu une bonne image de leur fils mais les efforts qu'il entreprend dans cette nouvelle vie les rendent fiers de ce parcours accompli. De plus, ils sont heureux de voir que Bernard se sent plutôt bien dans son travail. Le ton des lettres du jeune homme est toujours assez enthousiaste mais ce dernier devient plus posé au fil des semaines. Il continue à décrire du mieux qu'il peut son quotidien et ses activités, car il sait que c'est important pour sa famille. En retour, ses parents l'encouragent dans cette voie, comme en témoigne cette même lettre d'Auguste du 11 juin 1915 qui écrit un peu plus loin : « *Tes cartes nombreuses, qui nous font le plus grand plaisir, me prouvent que tu as bien débuté. Tu es intéressé par ton métier ; c'est excellent. Continue à t'y donner de tout cœur, avec régularité et prudence* »<sup>113</sup>. Savoir son fils satisfait de la vie qu'il mène et du travail effectué au service de la France le rassure.

Enfin, le couple Audollent est heureux de voir que Bernard est apprécié au sein de son régiment et par ses supérieurs. En effet, cela renforce la fierté de la famille et la bonne image publique. Toutes ces personnes sont des témoins des actions de Bernard au quotidien, de son comportement et de son attitude. Ils confortent donc les espoirs du couple Audollent. Le 3 juillet 1915<sup>114</sup>, Catherine écrit : « *Le capitaine Chalsaux a écrit à ton père et je tiens à te dire tout de suite que sa lettre nous a fait grand plaisir. Il assure qu'il est très satisfait de ta conduite et de ta bonne volonté et que si tu continues dans la même voie tu ne tarderas pas à en recueillir le bénéfice. [...]. Je vais transcrire ce témoignage pour l'envoyer à grand-mère et oncle Pierre, car je sais combien ils en seront heureux. Le capitaine ajoute qu'il est parfois obligé de te modérer, ce qui prouve que je ne me trompe pas tout en fait en te conseillant la prudence* ». Bernard lui répond alors le 6 juillet<sup>115</sup> : « *Je suis content que la réponse du capitaine à papa me soit favorable et qu'elle vous ait fait plaisir, ainsi qu'à grand-mère et oncle Pierre quand ils la connaîtront. Assurément le front n'a plus pour moi l'attrait du début, mais mon travail est toujours aussi intéressant : à preuve ce croquis sur lequel je travaille depuis deux jours et qui est en bonne voie* ». Catherine se réjouit de voir son fils aussi apprécié ; elle sait qu'il peut compter sur une reconnaissance de ses camarades et de ses supérieurs. Mais elle s'inquiète toujours de son attitude encore insouciante et lui recommande sans arrêt la prudence. En réponse, Bernard est heureux de voir sa mère fière de lui. De son côté, Auguste a eu des contacts avec le colonel Caudès qui lui aussi a conservé un bon souvenir de Bernard, ce qui achève de le rassurer.

La guerre est donc pour Bernard une formation à part entière, une expérience nouvelle et le début d'une vie très différente qui fera de lui un homme. Il est conscient qu'il doit assurer la réputation de la famille et ouvrir une belle voie pour l'engagement futur de son frère Dominique ; mais il veut aussi,

---

<sup>113</sup> Figure 8 : Lettre du 11 juin 1915, op.cit.

<sup>114</sup> Figure 9 : Lettre du 3 juillet 1915 de Catherine à Bernard. Cote 228 J 11, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>115</sup> Lettre n°37 du 6 juillet 1915 de Bernard à sa mère. Cote 228 J 5, fonds Bernard Audollent, ADPD.

dans le cercle privé, être une source de fierté pour ses parents et ses frères et sœurs. Le couple Audollent le félicite pour ses efforts et reconnaît sa bonne volonté. Par ailleurs, c'est une des raisons pour lesquelles l'incident de la nomination refusée est très mal vécu au sein de la famille, qui trouve cette punition injustifiée au vu du comportement de Bernard.

L'étude de cet événement révèle à quel point la réputation d'une famille bourgeoise à cette époque est un pilier important.



tu aurais une minute lancée une  
carte postale à droite et à  
gauche. - Dans ton mot  
dit à Mougne, ar-  
rière le maître, tu  
demandes la carte à  
la palette et des pin-  
ces, attend, nous  
bien et n'as-  
pas de ton de couleurs?  
Nous t'embrancher  
tout très affe-  
tueusement.  
Requie  
bon souvenir comme  
à la maison, mais  
une famille en-  
tente d'être de ce  
Meri pour la  
photographie de  
l'abbé Antoine

Je n'ai pas encore écrit depuis  
départ, mais je n'ai guère eu le  
temps de m'occuper de toi : lettres au mi-  
nistre, visites à tes chefs, pour essayer de  
voir clair dans ton affaire. Comme  
le reste de la famille te tenait au courant,  
je n'avais pas de scrupules à retarder  
un peu ma première lettre. La voici.

Tu sais que le ministre a répondu à  
ta première demande par un refus;  
mais la seconde est prête, et je n'attends  
que les renseignements - que maman t'a  
réclamés d'urgence - sur tes 4 punitions  
du 16 janvier au 17 février, pour s'expe-  
dier à Paris. Je ne me flatte en aucune

façon de modifier maintenant l'opinion  
ministérielle; mais comme, paraît-il, tu  
pourrais passer à Paris pour un embusqué,  
je tiens absolument à protester contre une  
pareille interprétation de ton maintien au  
peloton de 1919.

C'est le Lt-Colonel Caudès qui m'a ouvert  
cette perspective; telle serait, d'après lui, la  
raison de la rigueur de Millierand. S'il  
en est ainsi j'ai beau jeu pour parler net.

Le colonel - que j'ai vu avant-hier - m'a  
paru un très brave homme. Il m'a expri-  
mé son regret de ne t'avoir pas revue,  
avant ton départ, à cause de son absence;  
il aurait aimé à te redire qu'il conservait  
bon souvenir de toi. D'ailleurs il m'a au-  
torisé à répéter ce témoignage favorable  
et s'est déclaré prêt à l'exprimer lui-  
même officiellement.

J'ai profité de notre longue conversa-  
tion pour t'écrire sur l'affaire de la tarte  
de chocolat, qu'il me restait encore,  
et sur le rôle de l'adjudant à propos de

ta dernière punition. Il doit en entretenir  
le Cap. Berthet, que j'ai pu joindre ce  
midi et qui semble également bien disposé  
pour toi.

En somme, malgré tes quelques écarts,  
Caudès, Berthet et Fayé, conservent de  
ton séjour au quartier une bonne im-  
pression. Il te suffira donc, sur le front,  
de te surveiller un peu, d'être punctuel,  
de ne pas faire de fantaisie, pour être  
tout à fait bien noté. Berthet, qui  
a vu la guerre de près, m'a prévenu  
que là-bas la discipline était à la  
fois très large et très stricte; il n'y a  
ni grilles, ni barrières, mais on se  
répète pas un ordre deux fois. Sois  
attention!

D'ailleurs tes cartes nombreuses,  
et qui nous font le plus grand plaisir,  
me prouvent que tu as bien débuté.  
Tu es intéressé par ton métier; c'est  
excellent. Continue à t'y donner de tout  
cœur, avec régularité, et prudence.

N'oublie pas que l'ennemi est tout  
proche et que tu es visible de loin.  
Fais ton devoir, tout ton devoir, et j'espère  
que la réparation qu'on te doit ne  
se fera pas trop attendre.

Ceux qui sont au courant de  
ce qui s'est passé, jugent comme  
nous la décision ministérielle. Le Mal-  
des-logis Chaspaign, que j'ai rencontré  
l'autre jour au dépôt, m'a exprimé  
sa sympathie pour toi, et M. Long-  
chambon me disait aujourd'hui même  
que ton fils et tes autres cama-  
rades avaient été abasourdis. C'est bon  
de se sentir ainsi estimé. - D'ailleurs  
ne regrette pas trop Fontainebleau; la  
discipline, d'après le petit Longchambon,  
y est très rigoureuse. A tout prendre,  
ton rôle actuel est plus intéressant que  
celui que les aspirants promus vont jouer  
là-bas, en usant encore leurs culottes  
sur les bancs.

Toute la famille - Paris, Yport, Besançon -  
réclame de tes nouvelles; nous en transmettrons

Figure 8 : Lettre du 11 juin 1915 d'Auguste à Bernard





## 2. L'importance de la réputation : étude de l'incident de la nomination (une punition)

Les Audollent sont une famille bourgeoise qui jouit d'une belle réputation à Clermont-Ferrand. Installés depuis 1893, ils sont bien connus des personnalités de la ville, qu'ils fréquentent régulièrement. Auguste est tout de même le Doyen de la Faculté des Lettres et Catherine est engagée dans diverses œuvres de charité, même bien avant la guerre. L'engagement des fils pour la défense du pays en 1914-1915 n'est donc pas une surprise pour les clermontois : Bernard et Dominique suivent l'enthousiasme patriotique partagé par une grande majorité des jeunes bourgeois intellectuels français. Pour autant, Bernard sait qu'un faux pas de sa part ou un comportement déplacé peut non seulement décevoir ses parents mais aussi ternir la réputation de la famille.

C'est dans ce contexte que survient « l'incident de la nomination ». Ce petit événement en apparence assez anodin a pourtant des effets qui durent plusieurs semaines : cela commence en mai 1915 et ne se clôture définitivement que le 22 septembre 1915. Pendant tout ce temps, Auguste est bien décidé à défendre son fils avec vigueur et il finit par obtenir gain de cause.

Etudions à présent ce qui s'est passé, en suivant la chronologie des événements. Les lettres échangées entre Bernard, son père et sa mère sont les témoignages de cet incident et nous permettent de suivre tout cela en les croisant.

Tout commence par une liste rédigée par Bernard le 27 mai 1914<sup>116</sup> où il évoque une punition qu'il vient seulement de découvrir mais qui daterait de l'époque de sa formation à Clermont-Ferrand :

*« 1°) Je n'ai jamais su que j'avais été rayé du peloton 1914. Personne ne me l'avait dit. J'ai toujours cru que le lieutenant m'avait empêché de passer les examens de sa propre autorité.*

*2°) Il est vrai que je suis sorti mardi soir, mais personne ne m'avait averti de ma punition, qui n'était du reste postée ni sur le registre des punis à la salle de service, ni sur la feuille d'appel des punis du poste. De plus, je n'ai pas quitté le quartier un seul instant hier matin avant votre visite, comme vous avez l'air de le croire ».*

A ce moment-là, nous ne savons pas exactement quand cela s'est passé, mais Bernard apprend que c'est cette punition qui aurait retardé son départ pour le front ; mais surtout, elle aurait aussi empêché sa nomination en tant que maréchal-des-logis, et même celle d'aspirant alors qu'il était proposé. Par la suite, il doit justifier non plus une mais trois puis quatre fautes avec les punitions qui les accompagnent. Il envoie cette liste à son père avec une lettre le 12 juin 1915, dans laquelle il pense qu'il a été puni car « *tout le monde lui tombait dessus à la fois* » : il justifie chacune des trois petites

---

<sup>116</sup> Figure 10 : Liste du 27 mai 1915 rédigée par Bernard. Cote 228 J 5, fonds Bernard Audollent, ADPD.

punitions. Auguste se charge alors de faire une réclamation auprès du ministre de la Guerre Alexandre Millerand pour effacer cela de son dossier. Il affirme que ce ne sont que des petites punitions qui, normalement, n'auraient pas dû conduire à cette radiation du peloton 1914. Toute la famille a le sentiment que c'est une injustice et soutient fermement Bernard. Les parents sont d'autant plus déçus de cette situation, car ils savent combien leur fils a fait de grands efforts pour racheter ses petites erreurs, et qu'il met du cœur à assurer son statut de chef de section. Dans sa lettre du 7 juin 1915<sup>117</sup>, Catherine fait part de ses sentiments après un premier refus du ministère de réviser le jugement : « *Je n'ai pas besoin de t'expliquer pourquoi nous avons été si profondément déçus en apprenant qu'on te refusait ta nomination. Il ne s'agit pas là d'un simple désappointement d'amour-propre. Depuis des mois j'envisageais ce titre d'aspirant comme le gage d'une existence nouvelle. Aux yeux de tous ceux qui ont été au courant de tes faits et gestes depuis trois ans, c'était la preuve d'un changement complet d'orientation* ». Elle lui conseille donc de travailler dur pour que ses supérieurs finissent par lui accorder sa nomination. Pour elle, en tant que mère, ce refus est une déception car elle considérait ce grade comme l'aboutissement d'un long travail effectué et la récompense qu'il méritait après tant d'efforts : elle voit cela comme une reconnaissance qu'on lui refuse. Les réponses négatives de la part du ministère ne font que renforcer cette déception. Les autres membres de la famille ne sont pas en reste pour faire part de leur mécontentement et envoyer des mots de soutien. Le 15 juin 1915, Dominique écrit à son frère : « *Inutile de te dire comme j'ai appris avec stupéfaction la nouvelle de ta non-nomination. Vraiment il y a au monde des gens bêtes ou méchants ou de mauvaise foi. Je comprends tes regrets. Tâche de te grader au front, pour montrer que la valeur personnelle vaut peut-être autant qu'une automobile* ». Dans ses lettres, Dominique se sert souvent de l'humour pour rassurer et reconforter son grand frère. Il ne doute pas que cette affaire sera bientôt réglée et tente d'apporter un peu de légèreté pour faire oublier ces tracasseries. Ses sœurs Anne-Marie, Brigitte et Monique lui écrivent également pour partager leur soutien. La famille peut aussi compter sur leurs amis et sur tous les gens qui connaissent bien Bernard. Catherine rapporte même que des camarades font le tour de la ville pour expliquer les faits et prendre sa défense.

Pour Auguste, l'heure est à l'action. En cela, il prend son rôle de chef de famille, avec « un sens aigu de ses responsabilités »<sup>118</sup>. Toutes les démarches qu'il effectue s'inscrivent parfaitement dans son rôle de père : au XIXe siècle, « le père est restauré par le Code civil dans la totalité de ses pouvoirs »<sup>119</sup>. Il retrouve sa puissance. Le père représente la famille, il jouit d'une image et d'une fonction forte. C'est donc à lui de prendre la parole. Le 11 juin 1915<sup>120</sup>, Auguste écrit à son fils : « *Je n'ai guère cessé de*

---

<sup>117</sup> Lettre du 7 juin 1915 de Catherine à Bernard. Cote 228 J 11, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>118</sup> DAUMARD, Adeline. *Les bourgeois et la bourgeoisie en France : depuis 1815*. op.cit., p. 261.

<sup>119</sup> DELUMEAU, Jean & ROCHE, Daniel. *Histoire des Pères et de la Paternité*. op.cit., p. 329.

<sup>120</sup> Figure 8. Lettre du 11 juin 1915, op.cit, p.51 du mémoire.

*m'occuper de toi : lettres au ministre, visites à tes chefs, pour essayer de voir clair dans ton affaire. [...]. Tu sais que le ministre a répondu à ma demande par un premier refus ; mais la seconde est prête, et je n'attends que les renseignements – que maman t'a réclamés d'urgence – sur tes 4 punitions du 16 janvier au 17 février, pour l'expédier à Paris ».* Auguste est très investi car pour lui l'enjeu est de taille : « *Je ne me flatte en aucune façon de modifier maintenant l'opinion ministérielle ; mais comme paraît-il, tu pourrais passer à Paris pour un embusqué, je tiens absolument à protester contre une pareille interprétation de ton maintien au peloton 1915. C'est le colonel Caudès qui m'a ouvert cette perspective ; telle serait, d'après lui, la raison de la rigueur de Millerand. S'il en est ainsi j'ai beau jeu pour parler net* ». En tentant de bien cerner cette affaire qui semblait anodine aux premiers abords, les Audollent découvrent progressivement un réel enjeu caché derrière qui pourrait nuire à la réputation de leur fils. En effet, Catherine explique à Bernard dans une de ses lettres que le ministre est inflexible sur la question de l'enchaînement de deux pelotons : des jeunes gens bien protégés auraient découvert ce moyen ingénieux pour « *embusquer quelques mois* » et rester un peu plus longtemps à l'arrière. Bien évidemment, Auguste et Catherine savent que ce n'était pas le cas de leur fils et pour eux, il est inadmissible que dans les hautes sphères de l'armée, on puisse considérer Bernard comme un embusqué, sur la simple évocation de fautes légères durant sa formation. Ce terme d'embusqué suffit à lui seul pour ne pas lâcher l'affaire car il renvoie à une honte et à une forte injustice omniprésente dans la vie sociale à ce moment-là. Charles Ridet a étudié la question de l'embusquage et des embusqués. Il explique que pendant la Grande Guerre, l'embusqué devient une figure obsessionnelle, notamment durant les deux premières années. En se soustrayant au danger et en essayant de tromper l'égalité républicaine, il est un « *anti-héros* » qui ne se conforme pas « *aux valeurs et devoirs rattachés au genre masculin* ». Cette obsession se traduit par une forte pression sociale, que ce soit sur le front ou à l'arrière. Dans son travail, Charles Ridet montre que « *les combattants sont particulièrement sensibles à toute forme d'injustice dont l'embusquage est le climax* »<sup>121</sup>. Cela souligne parfaitement le cas de Bernard : le couple Audollent refuse que l'on puisse imaginer cela de leur fils, lui qui a décidé de s'engager dès l'entrée en guerre et qui remplit son devoir quotidiennement depuis septembre 1914.

La nomination de Bernard en tant que maréchal-des-logis, effectuée sur le front à la fin juillet 1915, est une première étape heureuse pour la famille. Cela calme un peu les esprits. Tout le monde le félicite pour cette réussite, fruit de son travail et de sa patience. Auguste, très enthousiaste, explique même à son fils qu'il se charge de prévenir tout le monde de cette nouvelle : « *tu peux penser que je ne vais*

---

<sup>121</sup> Travaux de Charles Ridet repris dans l'ouvrage de BEAUPRE, Nicolas. *1914-1918 : La France en guerre*. op.cit, p. 69.

*pas laisser ignorer ici ta nomination, et au quartier moins qu'ailleurs »<sup>122</sup>. Le jeune homme obtient enfin le grade qu'il mérite et la famille peut se consacrer au règlement définitif de cette affaire. En juillet, Auguste doit se rendre à Paris pour assister aux obsèques de sa nièce Thérèse Husson. Il se rend alors au ministère de la Guerre afin d'évoquer l'affaire de son fils. Le 22 septembre 1915<sup>123</sup>, Auguste est fier de pouvoir partager la bonne nouvelle à Bernard : « *J'avais fait une démarche auprès de M. Persil, directeur du cabinet du ministre de la Guerre, en vue d'obtenir qu'on effaçât de ton dossier la mention fausse que tu avais échoué aux examens de fin de cours du peloton 1914 ; ma seconde lettre au ministre (15 juin), où je réclamais cette suppression, étant demeurée sans réponse. Ledit Persil m'invita à lui écrire directement si le ministre (...) persistait dans son mutisme. Ce que je fis vers la fin août (...). Et par lettre du 19 septembre, M. Persil m'informe que « la mention introduite à tort dans le dossier [...] » est aujourd'hui supprimée. Voilà un point acquis ; j'y attachais une certaine importance ».**

Cette affaire se termine donc bien pour Bernard. Elle témoigne à la fois de l'attachement à la réputation, et des forts liens de solidarité au sein de cette famille. Par ailleurs, cela souligne également le rôle qu'ont joué les relations dans le résultat final. Si Auguste n'avait pas quelques contacts parmi des hauts gradés et n'avait pas rencontré en personne des membres du cabinet du ministre de la Guerre, cela n'aurait peut-être jamais abouti. Faire partie d'une famille bourgeoise est donc un avantage dans ce genre de situation. Après cette date, plus personne au sein de la famille n'évoque cette affaire. Les Audollent continuent de vivre au jour le jour, en espérant une rapide victoire de la France. Le service de l'armée conserve une bonne image de Bernard en tant que combattant et la famille s'en réjouit. Par ailleurs, le jeune homme entretient de bonnes relations avec ses supérieurs sur le front, qui l'invitent parfois à dîner avec eux ou à se balader à cheval pendant les temps de repos.

---

<sup>122</sup> Lettre du 27 juillet 1915 d'Auguste à Bernard. Cote 228 J 11, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>123</sup> *Figure 11* : Lettre du 22 septembre 1915 d'Auguste à Bernard. Cote 228 J 12, fonds Bernard Audollent, ADPD.

Jeuai 27 Mai 1915

- 10) Je n'ai jamais su que j'avais été reçu au peloton 1914. Personne ne me l'avait dit. J'ai toujours cru que le lieutenant m'avait empêché de passer les examens de la page suivante.
- 20) Il est vrai que je suis parti mardi soir, mais personne ne m'avait averti de ma punition qui n'était que restée portée ni sur la requête des punis à la salle de service, ni sur la feuille

d'appel des punis au poste. De plus, je n'ai pas quitté la garnison sans un instant de repos avant votre sortie, comme vous avez fait à la course.

30) Au lieu, vous dit dans la lettre que Widdel, avait été nommé sous-lieutenant sans être de l'école de Polytechnique qu'il avait fait 8 jours de prison pour avoir dérangé ?

Figure 10 : Liste du 27 mai 1915 rédigée par Bernard



Aug. Anballeux  
 bien effacement  
 et moi

Clermont-F<sup>g</sup>, 22 septembre 1915.  
 Parti le 23 Revenu le 26  
 Arrivé le 25  
 Mon Cher Bernard,  
 Il est bon d'être persévérant; je  
 viens d'en avoir une nouvelle preuve.  
 Quand je suis allé à Paris, en  
 juillet, pour la mort de Bérèse  
 Husson, j'avais fait une démarche  
 auprès de M. Persil, Directeur du cabi-  
 net du ministre de la Guerre, en vue  
 d'obtenir qu'on effaçât de ton dossier  
 la mention fautive que tu avais échoué  
 aux examens de fin de cours du polo-  
 ton de 1914; ma seconde lettre au  
 ministre (19 juin), où je réclamais  
 cette suppression, étant demeurée  
 sans réponse. Le dit Persil m'invita

à lui écrire directement si le minis-  
 tre - ou ses bureaux - persistait dans son  
 mutisme. Ce que je fis, vers la fin  
 d'août, avant de partir à Yport. Et  
 par lettre du 19 septembre. M. Persil  
 m'informe que la mention introduite  
 à tort dans le dossier de votre fils:  
 "signalé comme ayant subi sans succès  
 les examens de fin de cours du peloton  
 "de 1914", est aujourd'hui supprimée.  
 Il se dit heureux de me faire connaître  
 "cette rectification légitime." Voilà  
 un point acquis; j'y attachais une  
 certaine importance: il n'est jamais  
 bon de laisser dans un dossier person-  
 nel des notes fautes, qui peuvent un  
 jour ou l'autre vous porter préjudice.  
 Naturellement je garde la lettre de Persil.  
 Je t'écris de l'hôpital; il est  
 22 h. <sup>1</sup>/<sub>2</sub>, tout dort, nuit lumineuse admi-  
 rable, comme tous les jours depuis  
 quelque temps. On avait commencé  
 ce matin à évacuer une vingtaine  
 de blessés vers la Bomboule; d'au-  
 tres devaient prendre vendredi la mê-  
 me direction ou celle de Vichy; lundi  
 la maison serait vide pour recevoir  
 de nouveaux arrivants. Voilà ce qu'on  
 m'avait annoncé dans la journée.  
 Et ce soir, en prenant mon service,  
 je trouve vingt-cinq têtes nouvelles  
 entrées depuis une heure à peine;  
 rien de grave, des blessures super-  
 ficielles ou aisées à guérir. Aussi ma  
 veille sera-t-elle des plus simples.  
 Ce n'est pas chez le Grand-Duc que  
 je défie demain, mais chez les légés;  
 ils m'ont très aimablement invité me  
 sachant seul à la maison.  
 Cette après-midi, séance musicale  
 à l'observatoire de la Côte de Landais;

Figure 11 : Lettre du 22 septembre 1915 d'Auguste à Bernard

réunion dépourvue de tout appareil,  
 mais agrémentée d'une conférence  
 de Ledebur sur la France de la  
 Révolution et la France d'aujourd'hui.  
 Mathias me demanda de remercier  
 l'assistance.  
 Ce matin, j'avais eu un autre  
 spectacle. Après avoir été présen-  
 tes sur le terrain des Graxanches  
 et à cheval au général inspecteur  
 Durand de Vilars, les chasseurs  
 du 11<sup>e</sup> ont fait, au bout du chemin  
 de La Pradelle, le simulacre d'une  
 attaque de tranchées - manœuvre  
 à pied, préparée depuis quelque temps.  
 Coups de feu, charge à la baïonnette,  
 tranchées <sup>réelles</sup> manquait. C'est, je crois, une  
 bonne préparation à la vraie guerre.  
 Aux Graxanches, ton frère a eu l'hon-  
 neur d'être désigné par le G<sup>al</sup> pour  
 faire un temps de galop devant lui.  
 J'ai reçu pendant le dîner ta carte  
 114 du 19 septembre. - Nous t'embrassons

### 3. Maintenir les liens sociaux et les relations : Dominique à Paris / Le couple Audollent et ses relations

Même dans un contexte de guerre, maintenir les relations est une chose importante pour la famille, car cela peut être utile. Mais il s'agit aussi de garder une certaine sociabilité, renforcer les liens pour faire face aux inquiétudes de la guerre. Si la frontière entre vie privée et vie publique peut être opaque, les deux sont très importantes et sur un pied d'égalité.

- **Les relations d'Auguste et Catherine Audollent**

Auguste correspond régulièrement avec ses collègues de l'Université qui sont sur le front pour les soutenir. A l'arrière, les liens entre les professeurs et les personnels qui sont restés se resserrent, afin de faire face aux difficultés du quotidien. La vie sociale et publique n'est pas abandonnée, elle est au ralenti et rendue plus « sérieuse » en raison du conflit. Ainsi, Auguste continue à entretenir ses relations professionnelles et amicales. Cela se traduit notamment par des dîners et des promenades. Tout le monde a des proches qui sont sur le front : les dîners et les rencontres sont un moyen d'échanger les dernières nouvelles et de se questionner sur l'avancée de la guerre. Les problèmes de retard de la correspondance sont souvent une source d'inquiétude, et les échanges de nouvelles permettent de se rassurer mutuellement. En effet, grâce à ces discussions, Auguste peut donner à Bernard des nouvelles de certains de ses amis qui combattent dans d'autres lieux. A l'inverse, les informations que lui donne son fils à propos de certains de ses camarades sont transmises aux familles et amis concernés, qui sont ainsi rassurés pour quelques temps.

Auguste Audollent ne se contente pas de maintenir ses liens amicaux et ses relations. Il cherche également à établir de nouveaux contacts, afin d'être mieux informé des événements et de pouvoir aider ses deux fils. Comme il l'avoue lui-même, l'armée est un monde qu'il connaît peu. Aussi, il établit peu à peu des contacts avec des officiers militaires. Dans une lettre adressée à Bernard le 19 juillet 1915<sup>124</sup> où il évoque son séjour à Paris, il écrit à propos d'un général avec qui il avait déjeuné en août 1914, et qu'il vient de revoir. Ce général commanderait à présent une autre division. Auguste entretient également des relations avec les « chefs » de Bernard, qui peuvent ainsi lui donner des nouvelles et dire ce qu'ils pensent de lui. Dans sa lettre, il explique que l'un d'eux aurait décidé de « *le prendre sous son aile* ». Toutes ces personnes sont pour Auguste des intermédiaires qui lui permettent de garder un œil protecteur sur son fils.

---

<sup>124</sup> Lettre du 19 juillet 1915 d'Auguste à Bernard. Cote 228 J 11, fonds Bernard Audollent, ADPD.



En ce qui concerne Catherine, maintenir ses relations contribue à ses « devoirs de société », qui sont tout aussi importants que les « devoirs du foyer »<sup>125</sup> et qui existent bien avant la guerre. En effet, comme toutes les femmes bourgeoises, elle a conscience de ce rôle et de son importance sociale pour la famille. Cela se traduit notamment par les œuvres de charité, qui nous le verrons deviennent un véritable engagement de la part de Catherine pendant la guerre. Mais il y a aussi les visites, qui permettent aux femmes d'entretenir un réseau de sociabilité efficace qui peut « fortifier l'assise sociale » de la famille<sup>126</sup>. Catherine continue de rencontrer les autres femmes de la bourgeoisie clermontoise lors de ses sorties et de ses activités de charité. Elle tente de maintenir des liens avec ses amies car elles partagent entre mères leurs inquiétudes et les nouvelles du front.

- **La vie de Dominique à Paris**

Les autres membres de la famille maintiennent également des relations sociales. C'est le cas de Dominique qui commence ses études de droit à Paris en cette rentrée de 1914. La première lettre (en temps de guerre) pour son frère date du 5 décembre 1914<sup>127</sup>. Il évoque déjà des dîners réguliers avec des amis de la famille et donne des nouvelles de leur oncle Georges et de leur tante Marie (le frère et la sœur d'Auguste). Nous ne savons pas si Dominique a pu se rendre à Paris dès octobre pour le début de ses études, car beaucoup de gens ont fui la capitale pour échapper à l'avancée allemande. En effet, à la suite des défaites françaises en août et septembre, et « face à la menace de voir tomber Paris, 500 000 à 700 000 Parisiens se jettent sur les routes, suivant en cela des dizaines de milliers de réfugiés des régions envahies ou proches du front »<sup>128</sup>. Ils reviennent progressivement dans le courant de l'année 1915, lorsque le front se stabilise et que l'inquiétude de voir Paris aux mains des Allemands se dissipe. Dominique en fait mention dans sa lettre du 15 juin 1915 (celle où il fait part de son soutien pour le refus de la nomination de maréchal-des-logis)<sup>129</sup> : « *Paris : est maintenant complètement repeuplé, ou presque ; même dans son ciel : des avions le sillonnent à toute heure du jour, souvent la nuit* ». Le jeune homme de dix-huit ans – il est né le 22 avril 1897 – peut donc effectuer son année d'étude et profiter d'une certaine vie sociale et culturelle retrouvée, en attendant de pouvoir s'engager à son tour.

Dans une lettre adressée à Bernard<sup>130</sup>, Anne-Marie lui écrit que Dominique mène une vie mondaine : « *Il a déjeuné ou dîné 4 fois en ville en 2 jours ; de plus jeudi dernier il est allé avec Mme Nicolas au*

---

<sup>125</sup> RIPA, Yannick. *Les femmes, actrices de l'histoire. France, de 1789 à nos jours*. Paris : Armand Colin, 2010, p. 40.

<sup>126</sup> *Ibid.*

<sup>127</sup> Lettre du 5 décembre 1914 de Dominique à Bernard. Cote 228 J 11, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>128</sup> BEAUPRE, Nicolas. *1914-1918 : La France en guerre*. op.cit, p. 32.

<sup>129</sup> *Figure 12* : Lettre du 15 juin 1915 de Dominique à Bernard. Cote 228 J 11, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>130</sup> Lettre du 25 juin 1915 d'Anne-Marie à Bernard. Cote 228 J 11, fonds Bernard Audollent, ADPD.

*Français* ». En effet, Dominique évoque très souvent ses relations avec son frère aîné, ainsi que les dîners auxquels il est régulièrement invité, afin de lui changer les idées. Il décrit également la vie culturelle que lui offre Paris et raconte une fois qu'il s'est rendu au théâtre. Le 23 janvier 1915<sup>131</sup>, il écrit : « *Je rentre de dîner chez les Bavelier. Ils ont été fort aimables de m'inviter une fois encore, après que nous fussions allés chez eux plusieurs fois à Clermont. On ne pourrait se plaindre de la façon dont ils traitent leurs hôtes : en dehors du repas, excellent, un petit verre de chartreuse et quelques cigarettes russes m'ont aidé à trouver plus agréable encore le moment que j'ai passé avenue Henri-Martin* ». Dominique retrouve ainsi à Paris des connaissances de ses parents, comme ici des personnes qui vivent entre la capitale et la province. Sa vie à Paris lui permet donc d'avoir régulièrement des nouvelles de ces connaissances de la famille, mais elle lui permet surtout d'obtenir des informations sur des connaissances et amis des deux frères, qui doivent aussi combattre. Il transmet à Bernard celles qui peuvent l'intéresser, en y ajoutant toujours des commentaires personnels et fantaisistes comme ici : « *Aujourd'hui encore, j'ai vu un assez long temps les 2 frères Ollivier ; Jean est le type du futur ancien polytechnicien : laid, 3 poils de barbe, et, m'a-t-il dit, très myope* ». Dominique devient plus sérieux au fil de la guerre, puisqu'il s'agit aussi d'annoncer parfois des morts ou des blessés parmi leurs connaissances.

Le maintien des relations est donc une chose importante et cela concerne un large cercle. Les Audollent sont régulièrement en contact avec la famille de Catherine pour échanger les dernières nouvelles. La famille Audollent / Petit de Julleville correspondait régulièrement avant la guerre mais c'est devenu un besoin vital lorsque le conflit a commencé. Durant l'été 1915, Auguste reste seul à Clermont pour assurer certaines activités (il « remplace » le recteur) et être auprès de Dominique, qui est à la caserne pour sa formation. Le reste de la famille est à Yport chez Marie, la grand-mère. Catherine et les enfants retrouvent ainsi leurs tantes et leurs cousins et cousines. Auguste écrit donc tous les jours à sa femme et à ses enfants pour les tenir informés et avoir aussi des nouvelles régulières. La correspondance devient un exercice quotidien qui comme nous le verrons, permet de maintenir une certaine vie de famille malgré les séparations.

La guerre a renforcé certains liens sociaux puisque personne n'est épargné par l'inquiétude, l'anxiété et les difficultés du quotidien. La vie sociale permet de rompre la solitude, de rassurer en échangeant les nouvelles. A l'arrière, elle est un repère dans un monde devenu si sombre : elle permet de tenir, de maintenir une certaine « normalité ».

---

<sup>131</sup> *Figure 13* : Lettre du 23 janvier 1915 de Dominique à Bernard. Cote 228 J 11, fonds Bernard Audollent, ADPD.

Paris, ce 15. VI. 15

Reçue le 22 juin

Mon bon vieux,

Je passe sur-examens sur examens. Un petit bavardage, t'appartant de la distraction, me repassera un peu.

Inutile de te dire comme j'ai appris avec stupéfaction la nouvelle de ta non-nomination. Véritablement il y a un monde des gens bêtes, ou méchants, ou de mauvaise foi. Ne comprends tes regrets. Tâche de te grader au front, pour montrer que la valeur personnelle vaut peut-être autant qu'une automobile.

N'en parlons plus, ou plutôt parlons en encore, mais pour n'en dire qu'un dernier mot: un passage d'une lettre de toi a été reproduit dans le "Bulletin"

Que maintenant je m'excuse de n'avoir pu aller te rendre visite à Creil. J'étais me des saints Petres toute la journée du 3. J'y ai reçu ton mot à 18h. Le lendemain j'ai trouvé l'air à l'Ecole H.E.C. J'en regrette.

Paris: est maintenant complètement repeuple, on presque; même dans son ciel: des avions se sillonnent à toute heure du jour, souvent la nuit. La Croix de guerre vient s'y faire son apparition. Je te souhaite l'en étoiler à ton tour la poitrine. L'on s'y porte bien, sauf le moral d'un certain nombre de personnes qui ne cessent de lieter leurs pessimisme, leurs craintes sur les résultats trop minces d'une guerre trop économique. Un coup de balai.

J'ai dîné avant-hier avec M. G. Gay (il s'est informé de toi). Il vient de s'échapper de Lille par la Belgique et la Hollande après 8 mois d'emprisonnement moral. En d'allemand en Belgique: ils sont 2000 à Lille sur 200.000 habitants au maximum. La proportion est déjà faible. Il en coûte 200+ pour franchir ainsi la frontière hollando-belge, par le moyen de guides dont c'est devenu la profession.

non pas des "Années de la République", mais "de Sainte-Croix". En y annonçais ta nomination prochaine. J'ai tenu à t'en prévenir pour que tu saches dans la suite s'il te faut rectifier, ou non (ce valait mieux) et attendre un point, c'est tout.

En t'êtes contre des aéroplanes, des troupes, que sais-je? paraît-il, et cependant qu'ainsi tu courus des risques mortels, ton frère va au théâtre. Non excuse, je la trouve dans François Coppée: "ou étouffe au théâtre, ou crève" a-t-il écrit. Nous sommes donc quittes, ou à fort peu près — de fait, invité par M<sup>me</sup> Nicolas (le général vient de prendre une division dans le Nord) j'ai passé une charmante après-midi aux Français à entendre les meilleurs d'entre les actrices et acteurs nous réiterer pièces et proses de différents auteurs classiques (en y comprenant Verlaine et Baudelaire). Je suis tout confus de te parler de cela, à toi qui vois un spectacle d'un autre intérêt se dérouler sur une scène plus large, mais je ne vise qu'à t'en empêcher de t'ennuyer par du noir sur du blanc. alors...

As-tu du temps, Bernard? (à la manière de... consulte) Si oui, dans un jour, ou huit, ou quinze, ou trente, écris moi un mot, me donnant des détails sur votre vie; comment vivez vous, prenez-vous vos repas, du repos, la poudre d'escampette devant un blues (j'en tends quand vous ne tirez point vous mêmes)? Tout cela m'intéresserait et c'est avec une absence totale de soupçons que je te demande, sachant parfaitement que si cela t'ennuie, tu le mettras de côté pour n'y penser plus. Et tu auras raison.

Mes examens vont bien (je passe du coq: toi, à l'âne: moi). Ma moyenne s'est dit un beau jour: "Faisons mon petit bouquet". Et la voilà qui, avec une certaine légèreté, ma foi, s'en fut se perdre dans les régions lointaines où l'on a dépassé le 15 sans avoir atteint le 10. Bref, j'en suis à 15, 25. Qu'elle "ascende" toujours, cette bonne moyenne, je ne demande pas mieux. Je reste, ma place elle aussi a pris son vol et s'est posée quelques échelons plus haut qu'onques on ne la vit: elle se trouve au 6<sup>ème</sup> aujourd'hui.

Quelques nouvelles sur ce que tu connais



à Paris te seront d'un intérêt certain: q. Calben a été blessé à Neuville St Vaast. Immanuel a disparu au même endroit puis fut nommé lieutenant depuis. - P. Aussoux a été tué, André Rinta aussi (à la Targette). - Charles est dans l'aviation, au Bourget, chargé, s'il part au front, de tenir l'emploi de bombardier-torion. Il a volé maintes fois déjà. - R. Eau a été ajourné.

B. Aussoux est bon pour le service. -

Je reviens à moi: tu sais que j'ai fait du cheval. J'ai arrêté, non absolument fini, mais non parce que lassé. Et en suis très content. C'est relativement facile, on se fait vite au trot, qui, tu le sais, est au début, bien pénible. - Pas de galop, ni de saut jusqu'à mon départ. - Nos courses étaient assez médiocres. Voilà en somme huit jours déjà que je ne suis pas monté. Heureusement, s'il y a un mois, j'aurais recommencé. Et puis, et puis... quelques mois de quartier, peut-être un concours F.O.R. et alors, plus de quartier, ah! non, pas de quartier aux Allemands. Si tu savais comme je te poste envie. Je serais très, très vexé et chagriné de ne pouvoir prendre une part quel-

conque à l'action. Mais je crois pouvoir, malheureusement pour beaucoup d'autres, être sûr d'aller rejoindre le front. Que tout doit y être beau. On s'y bat, on tape, on reçoit des marmites à verse, on tombe, se relève et recommence. Dis-moi, ne vois-tu pas combien doit être passionnante une charge de cavalerie où l'on presse son homme à perdre haleine ou l'on volte, tourne, résiste et frappe, tue, se frappe encore? Voilà la mêlée, voilà ce que j'aimerais.

Je m'emporte un peu sur l'aile d'un Bégasse au petit pied. Il faut voir les choses sous leur jour vrai et penser que demain, je serai interrogé sur la géographie humaine et économique de l'Europe. Je mets donc au bas de cette page un point terminal.

Mais que ce mot ne soit point jeté à la poste sans que je t'aie dit une fois encore mon affection très vive, scellée d'une bonne poignée de main que nous nous donnons, théoriquement.

*Dominique Aubolle*

Figure 12 : Lettre du 15 juin 1915 de Dominique à Bernard

Paris, ce 23. I. 15.

Mon cher "old chap"

Autrement dit vieille branche, ou vieux type. Ceci dit, j'ai l'avantage de te faire connaître que j'ai reçu ton honneur du 14 courant. J'y réponds : je ne suis pas encore allé à Neuilly et n'y irai probablement que le 31, passants pour y voir grand mère, qui passe la fin du mois à Paris. Ce n'est donc qu'à ce moment que j'y pourrai rechercher les 3 brochures ou volumes en question ; si je les trouve, je ne pense pas devoir te les envoyer : le mieux sera assurément que je te les apporte aux vacances de Pâques. Si pourtant tu en jugerais

autrement, fais le moi savoir par un mot.

Je reprends ma lettre ce soir 24 : j'entre de dîner chez les Barvelier. Ils ont été fort aimables de m'inviter une fois encore, après que nous fussions allés chez eux plusieurs fois à Clermont. On ne pourrait se plaindre de la façon dont ils traitent leurs hôtes : en dehors du repas, excellent, un petit verre de chartreuse et quelques cigarettes russes m'ont aidé à traverser plus agréablement encore le moment que j'ai passé avec Henri-Martin.

Aujourd'hui encore, j'ai vu un assez long temps les 2 frères Oblitier ; Jean est le type du futur ancien polytechnicien : laid, 3, poil de barbe, et m'a-t-il dit, très myope. L'un et l'autre sont internes à Masilouf (cf. Bossuet). Un de leur camarade : cadite Beule est au 53<sup>ème</sup> à Clermont F. ; selon toute vraisemblance, il est aux E.O.F. son nom : De Bourinat ; tu pourras très probablement le retrouver.

Si tu m'écris, si d'ailleurs tu peux répondre à ma question, pourras-tu me dire

pourquoi, voici une ou deux semaines, l'avenir et la croix d'Amérique ont été suspendues pendant deux jours. Georges Goyan m'en demandait hier soir 18, la raison que j'ignore et qui m'intéresserait.

Si tu me lis "le belu" j'ai quatre ou cinq jours, tu as pu être étourdi d'y lire trois articles à la fois sur la possibilité d'un raid de zeppelins sur Paris (L'éditorial était intitulé "Dans le ciel de Paris"). Mais il est de fait qu'on a eu les voir venir. M. Barvelier m'a même tout à l'heure affirmé qu'il en était parvenu un certain nombre jusqu'au dessus de Montreuil ; il tient ce renseignement de source sûre (?). En tout cas, mardi 19, ce pendant que, à Yarmouth, d'autres lançaient des bombes, on se répétait ici qu'ils arrivaient : une chose seule est certaine, c'est qu'à 16<sup>h</sup> Paris n'était qu'un nuage, un four, tout ou presque étant éteint, à 17<sup>h</sup>. Le plus grand nombre des magasins avait mis leur rideau de fer de manière à ne laisser qu'une hauteur en dessous juste suffisante pour que les

diants pussent entrer. Les recherches, auxquelles on était presque tous étants. C'était extrême-ment curieux et nouveau. Tout le monde l'a remarqué ; les journaux même en ont parlé.

J'ai passé 2 semaines sans cette semaine : l'un d'eux dont j'ai pu parler à maman, celui de comptabilité, m'a procuré un 15. En anglais, j'ai été noté 17 ; de même d'ailleurs qu'en une composition écrite, une sorte de sujet économique et commercial en principe, en fait une simple composition française. Une 2<sup>ème</sup> 17. J'attends la suite.

Tu voudras bien dire à maman, à papa, si tu rentres à la maison le soir, ou le dimanche au moins, à ce que je suppose, tout ce qui, dans ma lettre, pourrait les intéresser.

Au revoir, mon vieux, porte toi bien, ne recommence pas de boup comme celui que tu sais. Je t'embrasse, toute la famille d'ailleurs en même temps.

comme que Masilouf

Figure 13 : Lettre du 23 janvier 1915 de Dominique à Bernard



## **Chapitre 2. Arrivée sur le front et installation sérieuse de la guerre dans le quotidien de la famille**

L'été 1915 est un tournant dans la vie de la famille Audollent. Bernard arrive enfin sur le front tandis que Dominique entame les démarches pour s'engager à son tour. La guerre dure depuis un an et des cérémonies sont organisées un peu partout pour rendre hommage aux combattants qui sont morts et soutenir ceux qui continuent à se battre. Le conflit est maintenant bien installé dans le quotidien de la famille. L'espoir d'une guerre courte a disparu et il a fait place à une certaine forme d'acceptation : les familles françaises se résignent à voir le conflit durer longtemps. Surtout, elles comprennent avec inquiétude que cette guerre est terrible et très meurtrière. L'année 1915 est dominée par les « différentes batailles de l'Artois et de Champagne ». Ces batailles sont marquées du côté français par « l'idée récurrente chez Joffre d'un retour à la « percée », mot mythique qui exprime (...) l'espoir de pouvoir un jour briser le front ennemi sur un point précis ». Cette stratégie est peu efficace et la guerre de mouvement fait place à une guerre de position : les combattants des deux côtés sont désormais dans des tranchées et une position défensive. Les lignes de front bougent peu et les conditions de vie des combattants se dégradent. Les batailles sont par ailleurs terribles : « 1915 est après 1914 la plus meurtrière année de la guerre » (Duroselle) : 31 000 morts par mois en moyenne (...) contre 60 000 morts par mois en 1914 »<sup>132</sup>.

A l'arrière, la famille Audollent se rend compte de cela puisque de plus en plus d'amis et de connaissances perdent un ou même plusieurs proches au front. Cela alimente leur inquiétude pour leurs fils. L'ambiance est très pesante car l'anxiété est permanente et le deuil touche de plus en plus de familles. La guerre bouleverse tous les aspects du quotidien. Les gens sont suspendus aux nouvelles qui arrivent chaque jour du front, les restrictions se multiplient, les prix augmentent sans cesse. Le couple Audollent ne peut que constater l'augmentation du nombre de blessés dans les hôpitaux clermontois.

Sur le front comme à l'arrière, la guerre devient une réalité et fait désormais partie intégrante de la vie de la famille. Il leur faut supporter l'inquiétude, la séparation et espérer enfin une victoire de la France. Des premiers pas de Bernard sur le front à l'organisation de la famille à l'arrière, en passant par l'engagement de Dominique, nous verrons comment la guerre s'installe durablement dans le quotidien des Audollent.

---

<sup>132</sup> KRUMEICH, Gerd & AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane. *Les batailles de la Grande Guerre*. In : AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane & BECKER, Jean-Jacques. *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : Edition du Centenaire*. Paris : Bayard, 2013, pp. 287-288.

## A) La désillusion d'une guerre courte : les premiers pas de Bernard sur le front et l'engagement de Dominique

Malgré le fait que Bernard soit resté plus longtemps que prévu au peloton (dix mois), la guerre est toujours bien installée lorsqu'il arrive sur le front, comme le pensait sa grand-mère maternelle. Il est temps pour lui de découvrir la réalité des combats, même s'il n'est pas aux premières lignes. La correspondance assidue qu'il entretient avec les différents membres de sa famille nous permet de retracer ses premières semaines sur le front, où il découvre une guerre moderne. De son côté, son frère Dominique commence les démarches pour s'engager mais se confronte à certaines difficultés.

### 1. L'arrivée de Bernard sur le front et la confrontation à la réalité : une guerre moderne

Dès son arrivée sur le front au tout début du mois de juin, Bernard fait part de ses premières impressions à ses parents, à sa grand-mère et à son oncle Pierre. Il décrit son arrivée, les conditions de vie, l'organisation du travail, les gens qui l'entourent et ses sentiments.

- **Les premiers pas sur le front**

Bernard explique qu'il est affecté à la 13<sup>ème</sup> batterie de tir et trouve son travail intéressant : dès les premiers jours, il écrit qu'ils ont « *tiré 60 ou 80 coups sur un avion boche* »<sup>133</sup>. Il est installé à un poste d'observatoire – une ferme en ruines<sup>134</sup> – traversé par les tranchées d'infanterie et explique que pour l'instant c'est assez calme. Ils reçoivent parfois quelques obus mais il n'y a eu qu'un seul blessé depuis son arrivée. Pour autant, Jacques Meyer souligne que le rôle des régiments d'artillerie est « écrasant » durant le début de la guerre, et qu'il reste « considérable jusqu'à la fin, surtout pour contenir les attaques ennemies »<sup>135</sup>. En raison des ordres militaires, la famille ne doit pas savoir où il est, mais Bernard écrit les majuscules des lieux et les relie à des connaissances ou à des souvenirs. Nous pouvons penser que ces petits indices permettent à la famille de le localiser malgré tout. Cela nous est confirmé par son père, qui écrit dans une carte le 29 juin 1915<sup>136</sup> : « *nous savons très suffisamment maintenant où te prendre pour que tu n'ajoutes aucun détail explicite à ceux que nous possédons déjà* ». Il l'appelle par la suite à la prudence car son collègue M. Boutry lui a fait part des ordres sévères qui interdisent aux hommes d'indiquer la localité et même la région où ils combattent. En ce qui nous concerne, la carte postale de la ferme nous permet de le localiser à cette période : la ferme se situait sur la commune d'Elincourt-Sainte-Marguerite dans l'Oise, à quelques kilomètres seulement de

---

<sup>133</sup> Carte postale du 5 juin 1915 de Bernard à sa famille. Cote 228 J 5, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>134</sup> *Figure 14* : Photo de la ferme pour une carte postale du 6 juin 1915 de Bernard envoyée à sa famille. Cote 228 J 5, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>135</sup> MEYER, Jacques. *La vie quotidienne des soldats pendant la Grande Guerre*. Paris : Hachette, 1966, p. 35.

<sup>136</sup> Carte postale du 29 juin 1915 d'Auguste à Bernard. Cote 228 J 11, fonds Bernard Audollent, ADPD.

Compiègne. Bernard a donc passé ses premières semaines sur le front au Sud des batailles qui se déroulaient dans l'Artois. Par la suite, il bouge beaucoup et il est très difficile de savoir où il a combattu durant l'année 1915.

Durant ces deux premiers mois, le front représente pour Bernard une nouveauté, un monde inconnu qu'il lui faut découvrir et explorer, pour tenter d'en comprendre le fonctionnement et le rôle qu'il a à jouer. Les premières cartes et lettres contiennent donc beaucoup de descriptions : sa famille découvre aussi l'environnement dans lequel le jeune homme va évoluer. Il est principalement question du contenu des premiers colis afin d'amener tout ce qui peut lui être nécessaire pour rendre son quotidien plus confortable. Bernard n'évoque pas le danger, il se contente de décrire en quoi consiste exactement son « *travail* », l'idée étant bien sûr de rassurer ses parents et ses jeunes frères et sœurs qui ne peuvent qu'imaginer ce qu'il vit. Il explique qu'il est très bien entouré et qu'il est sous les ordres d'hommes très compétents et très biens. Il est assez railleur quand il évoque les allemands : « *C'est le premier blessé de la batterie depuis le début : si ça continue, ces messieurs les boches vont devenir presque aussi ennuyeux que les moustiques et les puces qui nous dévorent chaque nuit dans nos cagnes* »<sup>137</sup>. Même si le front perd rapidement l'attrait de la nouveauté, il est satisfait de son travail qu'il considère toujours aussi « *intéressant* ». Il a même assez de temps libre pour s'adonner à ses deux passions, le dessin et la photographie. Il prend régulièrement des clichés avec ses camarades qu'il envoie ensuite à sa famille.

Cependant, la réalité du front se présente aussi à lui et il en parle à ses parents. Les premiers dangers se font sentir lorsque des obus tombent sur la batterie où il travaille et passent tout près de lui. Pour autant, il reste assez calme et dans la lettre adressée à sa mère, il se détourne rapidement du sujet afin de ne pas l'inquiéter : il s'amuse des fautes d'orthographe et de l'écriture fantaisiste de la lettre de sa plus jeune sœur Jacqueline<sup>138</sup>. Malgré les dangers, Bernard s'adonne toujours avec certains de ses camarades à la photographie, ce qui ne manque pas d'inquiéter ses parents et particulièrement sa mère, car il sort souvent des tranchées pour explorer les environs et prendre ses clichés. Son travail évolue peu à peu. Ses talents de dessinateur sont remarqués par ses chefs qui lui confient des travaux de repérage : après avoir longuement observé les tranchées allemandes et les environs, il réalise des croquis du terrain les plus précis possibles, pour d'éventuels postes de combat. Après sa nomination de maréchal-des-logis, il poursuit son travail en tant qu'observateur car les techniques d'observation sont sans cesse améliorées dans les tranchées. Il travaille également avec les téléphonistes dans une

---

<sup>137</sup> Figure 15 : Lettre n°10 du 10 juin 1915 de Bernard à sa mère. Cote 228 J 5, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>138</sup> Lettre n°23 du 23 juin 1915 de Bernard à sa mère. Cote 228 J 5, fonds Bernard Audollent, ADPD. Il faut rappeler que Jacqueline a 6 ans à l'époque de la lettre et débute seulement l'apprentissage de l'écriture. Ses lettres enfantines amusent beaucoup toute la famille.



cave d'infanterie, pour prévenir rapidement du moindre danger. En effet, les tirs sont préparés et réglés depuis ces observatoires : Jacques Meyer explique que les sous-officiers exécutaient à tour de rôle « ces missions d'observation de tir dans les tranchées ; leurs téléphonistes déroulaient les fils (...) qui assuraient les liaisons avec les échelons avancés des batteries »<sup>139</sup>.

Au cours des mois de juillet et août, la tension est plus présente entre les deux tranchées ennemies. Le 28 juillet<sup>140</sup>, il écrit à son père qu'ils ont subi quelques attaques qui ont fait trois blessés mais ils ont aussi riposté et tiré sur une ligne allemande. Le 29<sup>141</sup> et le 30 juillet, il raconte en détails à son père et à sa cousine Elisabeth l'attaque de torpilles qui s'est abattue sur la batterie et la ferme pendant qu'il finissait de rédiger cette même lettre du 28 juillet : « *Tout d'un coup vzzz... pam ! vzzz... pam ! Tout le monde se lève et va se cacher. J'avais pour ma part tout juste eu le temps de ramasser tout mon barda et j'allais entrer dans l'abri de la cave, lorsque la troisième arrive..., éclate à 7 ou 8 mètres. La violence de l'explosion me renverse et m'assourdit complètement. Le téléphone est bientôt coupé car nous recevons de tout : 77, 150, marmites, crapouillots, torpilles, bombes, etc. (...). Ça a duré une grande demi-heure* »<sup>142</sup>. Après l'attaque, il constate qu'il y a des débris partout dans la cour et beaucoup de dégâts matériels. Les fils des lignes du téléphone, que Bernard a tenté de réparer après la première salve de bombardements, n'ont pas tenu lors de la deuxième. Ils doivent donc être de nouveau réparés pour rétablir le contact. Heureusement, les hommes ont eu le temps de se cacher et il rassure son père en expliquant que la cave est solide car elle a bien tenu. La lettre qu'il envoie par la suite à sa grand-mère pour raconter l'événement est presque similaire, à la différence qu'il insiste un peu plus sur le fait qu'elle ne doit pas s'inquiéter « *pour si peu* ». Pour autant, cette attaque ne manque pas d'inquiéter ses parents. Son père écrit le 2 août 1915<sup>143</sup> : « *Ta lettre m'a rassuré sur les conséquences de votre bombardement qui, je m'en rends compte, a dû être effroyable. Grâce à Dieu, tu t'en es tiré sans encombre cette fois-ci ; mais ne profite pas de l'accoutumance avec le danger pour le braver : la prudence s'allie très bien au courage, et il y a loin de la bravoure à la témérité* ». Pour Bernard, ces attaques avaient pour but de les déstabiliser mais il garde le moral. D'autres attaques de ce genre ont lieu vers la fin août, mais les bombardements sont moins forts et la cave résiste bien. Ses premières expériences de la guerre sont donc celles des bombardements d'artillerie : des attaques où il ne voit pas l'ennemi et dont la seule manière de s'en sortir est de se cacher et d'attendre que cela cesse.

---

<sup>139</sup> MEYER, Jacques. *La vie quotidienne des soldats pendant la Grande Guerre*. op.cit., p.36.

<sup>140</sup> Lettre n°60 du 28 juillet 1915 de Bernard à son père. Cote 228 J 5, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>141</sup> Lettre n° 17 du 29 juillet 1915 de Bernard à sa cousine Elisabeth Guiraud. Cote 228 J 5, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>142</sup> *Figure 16* : Lettre n°62 du 30 juillet 1915 de Bernard à son père. Cote 228 J 5, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>143</sup> Lettre du 2 août 1915 d'Auguste à Bernard. Cote 228 J 11, fonds Bernard Audollent, ADPD.

- **Une guerre moderne**

Bernard est ainsi plongé dans une guerre moderne, avec une continuelle technicisation et modernisation des moyens de destruction, que ce soit sur terre, dans les airs et en mers. Les armes modernes existaient déjà avant la Grande Guerre mais la stabilisation du front et cet état de siège a modifié l'échelle et l'importance de leur utilisation<sup>144</sup>. Affecté à la batterie de tir, Bernard évoque dans une de ses lettres adressées à son père<sup>145</sup> l'arrivée prochaine de l'artillerie lourde et espère que cela va changer certaines choses. En effet, l'artillerie connaît des progrès considérables. C'est une des armes les plus modernisées durant le conflit mais aussi une des plus meurtrières. Avec la guerre de position et l'installation des hommes dans les tranchées, il est nécessaire pour les belligérants de mettre au point de nouveaux modèles de canons capables d'atteindre des positions enterrées dans le sol. Les Allemands et les Autrichiens disposaient ainsi d'obus de 120 à 150 mm (comme ceux reçus sur la ferme où se trouvait Bernard lors du bombardement de la ligne). « Au total, l'artillerie lourde en vint à dominer les différentes formes de tirs sur le champ de bataille, tirs dont il existait une très grande variété en fonction des objectifs tactiques poursuivis : tirs de représailles, tirs de démonstration, tirs de concentration, tirs de destruction ou d'anéantissement, tirs de réglage, tirs de barrage, d'engagement, de harcèlement, etc. »<sup>146</sup>. En parallèle, une artillerie *mobile* se développait également, pour les bombardements à courte distance. Dans cette guerre de destruction, le régiment de Bernard n'a pas d'autres choix que d'entreprendre la construction d'un nouvel observatoire plus grand et mieux protégé contre les attaques, comme il l'explique dans sa lettre du 21 août 1915<sup>147</sup> adressée à sa mère.

Bernard expérimente aussi d'autres armes modernes de la Grande Guerre comme les armes chimiques. Le 5 septembre 1915<sup>148</sup>, il écrit à sa mère : « A 2 heures, alerte : les allemands envoient des gaz asphyxiants sur nos immédiats voisins de droite. [...]. Puis tout se calme, leur tentative ayant piteusement échoué par suite du vent qui renvoyait les gaz chez eux. [Je tiens à ce propos à te rassurer : à la ferme, nous n'aurons jamais rien de ce genre, car nous sommes situés sur une éminence assez élevée, à laquelle les gaz de forte densité, ne pourront jamais atteindre] ». C'est toujours dans une optique de destruction que « la Grande Guerre vit pour la première fois l'utilisation massive des gaz de combat »<sup>149</sup>. L'arme chimique représente une arme inédite et providentielle dans la course à la recherche technique, et elle devient l'une des voies suivies pour tenter de reconquérir le mouvement après la stabilisation du front. En ce mois de septembre 1915, la guerre chimique est à ses débuts. « La

---

<sup>144</sup> BEAUPRE, Nicolas. *1914-1918 : La France en guerre*. op.cit, p. 110.

<sup>145</sup> Lettre n°79 du 17 août 1915 de Bernard à son père. Cote 228 J 6, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>146</sup> AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane. *Artillerie et mitrailleuses*. In : AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane & BECKER, Jean-Jacques. *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : Edition du Centenaire*. Paris : Bayard, 2013, p. 246.

<sup>147</sup> Lettre n°84 du 21 août 1915 de Bernard à sa mère. Cote 228 J 6, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>148</sup> Lettre n°99 du 5 septembre 1915 de Bernard à sa mère. Cote 228 J 6, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>149</sup> BEAUPRE, Nicolas. *1914-1918 : La France en guerre*. op.cit, p. 112.

thèse généralement admise veut que l'Allemagne ait initié cette forme de guerre en avril 1915 » ; une vive polémique étant créée au lendemain de l'attaque chimique allemande du 22 avril 1915 dans la région d'Ypres. Pourtant, il semble que les Français utilisaient des projectiles appelés « cartouches suffocantes », et ce dès le mois d'août 1914. Les gaz utilisés par les deux armées jusqu'à cette attaque en avril 1915 n'étaient pas mortels. Mais cette dernière marque un tournant dans la guerre chimique : on estime que le chlore utilisé pour l'attaque a tué dans un ordre de grandeur entre 800 et 1200 personnes, pour 2000 à 3000 intoxiqués plus ou moins gravement. Bientôt, la France et la Grande-Bretagne ripostent et se lancent dans cette guerre chimique en quelques mois. Mais ces offensives chimiques pour tenter une percée sont aussi spectaculaires qu'éphémères : dès 1916, « les progrès des protections respiratoires cantonnèrent les nuées dérivantes à une utilisation plus psychologique que réellement offensive »<sup>150</sup>.

Bernard est donc au cœur d'une guerre moderne, où chaque arme fait l'objet d'une course à la modernisation. Il expérimente principalement l'artillerie, avec l'évolution des canons et des obus. A la suite de sa formation à Fontainebleau, il participe aux manœuvres de l'aviation, comme nous le verrons dans une prochaine partie.

Pour autant, nous pouvons nous étonner de l'enthousiasme du jeune homme vis-à-vis de ces machines de guerre particulièrement meurtrières. Dès son arrivée, il explique « *avoir hâte de commencer à utiliser les canons* » et le 27 juillet 1915<sup>151</sup> il écrit à son père : « *A 8 heures je vois ces idiots-là qui réparaient leur tranchée à la faveur du crépuscule. Je bondis au téléphone et je leur fais tirer dessus quelques obus explosifs avec les éléments que nous avait donné le réglage de l'après-midi. On les a entendus crier d'ici. Nous jubilons tous. Cela me rappelait ce que me disait l'adjudant au peloton, de sa joie lorsqu'il voyait sauter en l'air les bras et les jambes. Quelle mentalité on arrive à avoir !* ». Ces lignes témoignent de la violence de ces armes et du sentiment de Bernard vis-à-vis de tout cela. Elles peuvent sembler assez choquantes (c'est la première fois qu'il fait part de tels sentiments) mais il est vrai que Bernard est un combattant, un acteur du conflit. Il a tout de même conscience que cela change beaucoup de choses chez lui mais aussi chez les autres. Il écrit la même chose à sa grand-mère en omettant cependant d'ajouter la partie où il évoque les idées de l'adjudant.

---

<sup>150</sup> LEPICK, Olivier. *Les armes chimiques*. In : AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane & BECKER, Jean-Jacques. *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : Edition du Centenaire*. Paris : Bayard, 2013, pp. 255-259.

<sup>151</sup> Lettre n°59 du 27 juillet 1915 de Bernard à son père. Cote 228 J 5, fonds Bernard Audollent, ADPD.

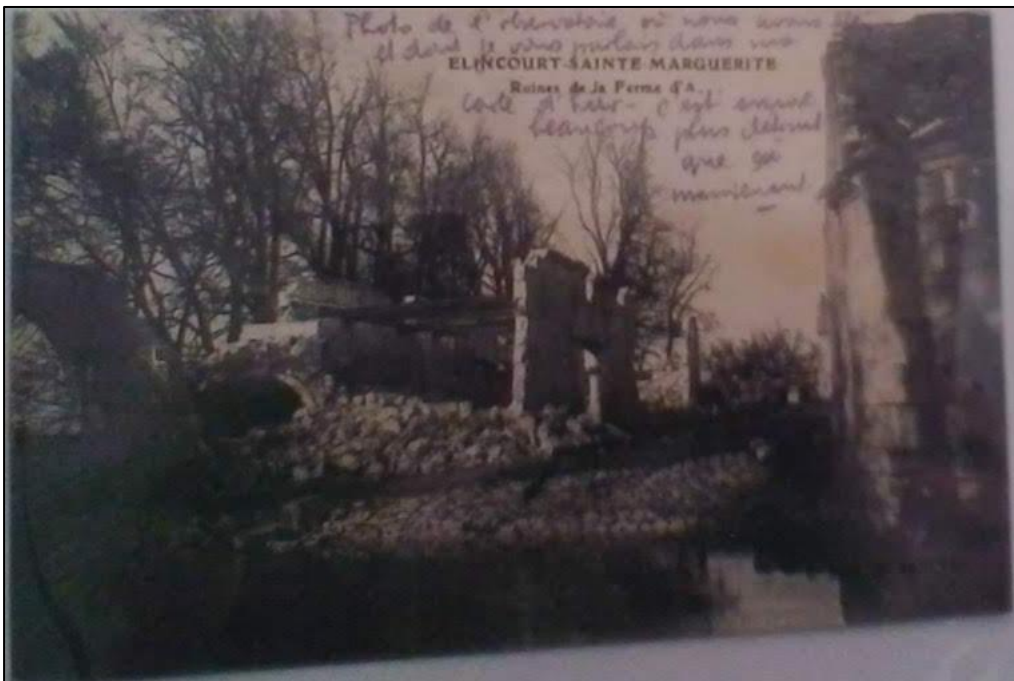


Figure 14 : Photographie de la ferme pour une carte postale du 6 juin 1915 de Bernard à sa famille

10

du front, ce 10 Juin 1915 - 20.

Merci beaucoup, ma chère maman, pour la belle lettre reçue aujourd'hui à 15h. Il faut donc 3 jours dans chaque sens pour la correspondance. Rien de bien nouveau ici, si ce n'est que nous avons eu un téléphoniste blessé par feu ennemi à la tête par un éclat d'obus près de la ferme dont je vous ai envoyé la photo l'autre jour. C'est le premier blessé de la batterie depuis le début : si je continue, les mêmes les boîtes vont devenir presque aussi commodes que les monstres et les puces qui nous dévorent chaque nuit dans nos casques.

Le capitaine, le lieutenant et le 1<sup>er</sup> lieutenant sont tous trois très bien. Le capitaine est très pratique : il commence tous les matins à 9h..... (↑) : au moment il m'est assez facile en me levant un peu et d'arriver à la messe à 10h : je l'y retrouve régulièrement. Il a l'air bien disposé pour l'instant mais moi : il a l'air de ne pas vouloir me laisser veiller et ne fait rien de travail intéressant. Pour la répartition, quelle est cette machine à vapeur par le minute ? J'ai aussi de mi informé pour cette partie sans savoir que les affaires qui ont eu lieu à 12h et nous à 13h ont été réglées par le 1<sup>er</sup> et le 2<sup>e</sup> lieutenant. La discipline est sévère mais plus personnelle qu'en quartier. Les officiers s'occupent personnellement. Je vous embrasse affectueusement.

B.

Figure 15 : Lettre n°10 du 10 juin 1915 de Bernard à sa mère

Le 30 juillet 1915  
 Mon cher papa,  
 J'ai écrit la  
 lettre d'hier. J'en ai écrit la  
 plus grande partie  
 dans la nuit de  
 mardi à mercredi.  
 J'ai écrit la  
 lettre d'hier  
 dans la nuit de  
 mardi à mercredi.  
 J'ai écrit la  
 lettre d'hier  
 dans la nuit de  
 mardi à mercredi.

dans la cour de la ferme sur le  
 même banc de pierre, je vais  
 essayer de coordonner un peu les  
 faits et de te raconter le plus  
 facilement possible ce qui s'est  
 passé. J'étais donc en train  
 d'écrire bien tranquillement après  
 dîner. Les piles, ou plutôt  
 les "bonbonnes" (le mot est  
 la mode) commencent à  
 fonctionner. Elles ont  
 commencé à fonctionner  
 vers 10 heures. Tout d'un  
 coup, vers 11 heures, tout  
 se trouble et tout se casse.  
 J'avais peur que tout finisse  
 en ce temps de ramasser tout  
 mon bois et j'allais entrer  
 dans l'atelier de la case, lorsque  
 le troisième arrivait, il était à 700  
 mètres. La violence de l'explosion  
 me remonte le nez et me fait  
 complètement égaré. Le résultat est  
 d'être coupé car nous  
 venons de tout : 77, 150,  
 manivelle, crayons, crayons,  
 boules, etc. Aucun moyen de  
 sortir pour le réparer autrement  
 ça faisait. J'ai donc tout  
 gardé dans le sac sans autre  
 j'ai profité de ma scie à  
 main pour aller couper de la  
 ligne avec mon télégraphe.  
 elle était coupée sur plus de 100  
 mètres, posée dans toute la  
 longueur de la case à  
 nouveau de 10, 20 ou 50

Figure 16 : Lettre n°62 du 30 juillet 1915 de Bernard à son père

centimètres. J'ai pu arriver à faire  
 quelques lignes optiques à la  
 batterie avec une lampe à  
 électrode en employant le Morse et  
 à poser la ligne. Ça aigrait assez  
 un peu. J'ai eu un petit état  
 d'effroi qui est resté en tête dans  
 ma chambre où il se trouve  
 nous étions à faire venir que ça  
 recommence de plus belle. La  
 ligne est coupée. Impossible d'y  
 voir quelque chose, le sens de  
 direction est complètement  
 perdu. A un moment nous nous  
 sommes demandés si ça allait pas  
 mal faire. Tout s'est calmé vers 2 h.  
 J'ai bien dormi... Le matin nous  
 avons pu nous rendre compte des dégâts

## 2. L'établissement d'une correspondance assidue pour maintenir le lien avec la famille : des récits d'anecdotes des deux côtés pour apaiser les inquiétudes

Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, il y a peu de correspondances durant la formation de Bernard et la plupart de ses lettres sont adressées à sa grand-mère. Mais dès son arrivée sur le front, la fréquence des lettres et cartes postales échangées augmente considérablement, signe d'un besoin vital de pouvoir maintenir un lien malgré la séparation. Bernard et sa famille s'écrivent presque tous les jours. Le jeune homme rédige parfois deux à trois lettres pour différents membres, ou des cartes postales lorsqu'il n'a pas le temps d'écrire davantage. Concernant ces dernières, le jeune homme se sert beaucoup des cartes postales militaires mises en place par le décret du 19 août 1914 : « non seulement le courrier provenant des militaires n'a pas besoin d'être affranchi, mais il leur est de plus distribué des cartes postales gratuites non illustrées »<sup>152</sup>. Ces cartes possèdent toujours un élément décoratif comme par exemple les drapeaux alliés, que Bernard utilise souvent<sup>153</sup>. Les familles pouvaient aussi bénéficier de ces cartes à un tarif subventionné mais les Audollent s'en servent très peu. Ils utilisent d'autres cartes et rédigent principalement des lettres. Cependant, ils profitent de la franchise militaire décidée par le décret du 3 août 1914 : « la concession porte sur tous les courriers « ne pesant pas plus de 20 grammes », (...) et s'applique à tous ces courriers « provenant ou à l'adresse de tous les militaires et marins des armées de terre et de mer mobilisées ». La gratuité de tous les courriers légers entre les mobilisés et leur famille reflétait le principe d'égalité devant la mobilisation : même les familles indigentes étaient en mesure de correspondre avec leurs mobilisés »<sup>154</sup>. Bien que la famille ait les moyens, cela leur permet tout de même d'envoyer des lettres tous les jours. L'argent économisé sur l'envoi de ces lettres est alors utilisé pour la préparation et l'expédition des colis.

Pour revenir à la correspondance, c'est un exercice culturel qui a toujours existé dans cette famille, comme en témoigne les nombreuses lettres de Bernard avant la guerre (les premières présentes dans le fonds privé remontent à l'année 1911). La correspondance est beaucoup pratiquée au sein des familles bourgeoises de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle. Puis, comme le souligne Martha Hanna, cette pratique s'est étendue à partir des années 1880 aux autres classes sociales, par l'intermédiaire de l'école républicaine. Aussi, cela a permis à une grande majorité d'hommes et de femmes d'écrire ces lettres si importantes pendant la Première guerre mondiale. Martha Hanna rapporte que tous les jours, environ 4 millions de lettres font leur chemin en partance ou à destination du front<sup>155</sup>. Cependant, cet

---

<sup>152</sup> HUSS, Marie-Monique. *Histoires de famille : cartes postales et cultures de guerre*. op.cit, p. 79.

<sup>153</sup> *Figure 17* : exemple d'une carte postale militaire. Carte postale n°4 du 4 juin 1915 de Bernard à sa mère. Cote 228 J 5, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>154</sup> *Bulletin mensuel des postes*, n°10, septembre 1914, pp. 325-326, repris dans HUSS, Marie-Monique. *Histoires de famille : cartes postales et cultures de guerre*. op.cit, p. 78.

<sup>155</sup> HANNA, Martha. A republic of letters : The epistolary tradition in France during World War I. In : *The American Historical Review*. Décembre 2003, Vol. 108, n°5, pp. 1338-1361.



exercice prend un nouveau sens : il ne s'agit pas seulement pour les Audollent d'échanger quelques nouvelles ou d'organiser les futures vacances à Yport. A présent, les lettres sont le seul moyen de garder une certaine vie de famille : le but est de rassurer, de partager au mieux le vécu. Les lettres deviennent un moyen fondamental pour exprimer l'affection familiale. Ces lettres comme sources et écrits de l'intime feront l'objet d'une étude dans la deuxième partie.

- **La mise en place d'une organisation**

Bernard s'emploie à écrire à tour de rôle à ses frères et sœurs pour maintenir les liens avec chacun d'entre eux. Il écrit aussi des lettres à chacun de ses parents, selon le sujet à évoquer ou lorsque les deux sont séparés géographiquement. De leurs côtés, les Audollent se dévouent de bonne grâce pour lui écrire quotidiennement. Rapidement, le jeune homme décide d'employer une technique pour repérer les éventuelles lettres perdues. Le 29 juin 1915<sup>156</sup>, il en fait part à sa mère : « *Au sujet des lettres, bien que je suppose qu'il n'y en a pas eu de perdues jusqu'ici aussi bien d'un côté que de l'autre ; voici ce que je vous propose de faire. Etablissez comme je le fais ici, une liste avec leurs dates, de toutes les lettres ou cartes que vous m'envoyez. Toutes les fois que je recevrai quelque chose de vous, je vous en informerai en vous donnant la date de départ et celle d'arrivée. Vous cochez sur la liste en question la lettre dont il s'agit et vous verrez ainsi s'il ne s'est rien perdu* ». Il propose de faire aussi cela avec les colis et paquets, et explique que cela permet de voir les délais d'acheminement. Il ajoute : « *de votre côté, prévenez-moi toutes les fois que vous recevez quelque chose de moi* ». Il numérote ses lettres et ses cartes avec d'un côté celles envoyées aux Audollent et de l'autre celles envoyées à Yport pour les Petit de Julleville. C'est une organisation stricte, qui nécessite un peu de temps, mais elle comporte bien des avantages. Pour nous, cela permet aussi de nous retrouver au milieu de ce flot de lettres et de cartes postales. Mais cette pratique ne dure pas. A son retour de sa première permission début 1916, la numérotation des lettres cesse.

A l'arrière, les Audollent ont aussi une organisation. Tout d'abord, ils suivent les conseils de Bernard : Catherine numérote avec soin les colis qu'elle prépare et envoie à son fils (un par semaine). Tous les enfants ont envie de lui écrire un petit mot et une organisation se met en place pour ne jamais laisser Bernard sans nouvelles. Les débuts sont un peu chaotiques, et il arrive que le jeune homme reste plus de trois jours sans lettres. Ses parents, en découvrant cela, en sont désolés et s'activent pour que cela ne se reproduise plus, car ils savent combien ces lettres sont un soutien moral précieux. Aussi, voici ce que lui écrit Anne-Marie dans sa lettre du 19 juin 1915<sup>157</sup> : « *Nous avons décidé de t'écrire plus souvent puisque tu le demandes, et au lieu de le faire tous les deux ou trois jours, nous le ferons tous les jours* ».

---

<sup>156</sup> Figure 18 : Lettre n°29 du 29 juin 1915 de Bernard à sa mère. Cote 228 J 5, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>157</sup> Figure 19 : Lettre du 19 juin 1915 d'Anne-Marie à Bernard. Cote 228 J 11, fonds Bernard Audollent, ADPD.

Par ailleurs, Anne-Marie qui a dix-sept ans (elle est la plus âgée des filles de la famille), participe aussi à l'élaboration des colis : « *J'ai presque fini tes chaussettes, je te les enverrai le plus tôt possible, je crois d'ailleurs que maman va-t'en mettre dans le prochain paquet* ». Catherine ajoute souvent quelques lignes aux lettres de ses enfants, comme dans celle-ci, afin d'informer Bernard sur le contenu des prochains paquets. Elle évoque ce qu'elle a acheté à sa demande et lui pose parfois des questions supplémentaires, pour être sûre de prendre ce qu'il faut. Afin que chacun puisse écrire à Bernard, une certaine organisation est nécessaire. Sa sœur Brigitte écrit le 27 juin 1915<sup>158</sup> : « *On a décidé que chacun aurait un jour pour t'écrire ; moi j'ai le dimanche je t'écris donc aujourd'hui dimanche 27 juin. Je te remercie de la 3<sup>ème</sup> lettre adressée à mon nom, c'est la plus longue après celle que tu as envoyée à Anne-Marie l'autre jour. Jacqueline est très contente que tu aies montré sa lettre à ton capitaine et à tes lieutenants* ». Cette carte postale témoigne du besoin d'écrire mais aussi des petites jalousies qui peuvent survenir entre les frères et sœurs. Bernard tente d'éviter cela en leur écrivant à tour de rôle et en prenant soin d'adresser des mots personnels à chacun. Cette organisation ne tient plus vraiment au bout de quelques semaines, les jours attribués à chaque enfant devenant aléatoires en fonction de leurs activités et de leurs disponibilités : les aînés et les filles (Anne-Marie et les jumelles) écrivent beaucoup plus souvent que François et les petites. Pour autant, Bernard reçoit des lettres presque chaque jour.

- **Le récit d'anecdotes**

Les lettres de Bernard contiennent principalement des descriptions de son quotidien. Il s'emploie parfois à décrire les attaques menées mais ce ne sont que des instants, des paroxysmes qui font ensuite de nouveau place à une certaine « routine quotidienne ». Chaque petit incident ou événement qui sort de l'ordinaire devient alors une anecdote à partager et un moyen d'échapper aux banalités. Cela permet aussi d'apaiser les inquiétudes après le récit des attaques. Par exemple, il se plaît à raconter une anecdote à son père (qui est à Clermont-Ferrand) et au reste de la famille à Yport, pour évoquer quelque chose de plus léger, quelques jours seulement après les bombardements que nous avons évoqués dans la sous-partie précédente. Le 31 juillet 1915<sup>159</sup>, il décrit en détails l'anecdote de « la planète Mars » à son père : « *Le récit de ce bombardement m'a empêché de raconter une histoire assez amusante qui nous est arrivée récemment. Tous les observateurs étaient sur les dents. On avait signalé une lueur assez étrange dans les lignes allemandes et nous devions l'observer. [...]. La deuxième nuit, on me signale un peu avant minuit que la lueur était visible. On me l'a décrit. Je passe une heure et demie à calculer sa position : elle suivait un mouvement ascendant régulier, de gauche à droite... etc. Finalement, on me dit de ne pas m'inquiéter : toutes les huiles lourdes avaient pondu de la paperasse,*

---

<sup>158</sup> Carte postale du 27 juin 1915 de Brigitte à Bernard. Cote 228 J 11, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>159</sup> Lettre n°63 du 31 juillet 1915 de Bernard à son père. Cote 228 J 5, fonds Bernard Audollent, ADPD.



*mais notre sous-lieutenant avait fini par s'apercevoir qu'il s'agissait de la planète Mars, actuellement très visible* ». Il ajoute que du côté allemand, cela donne lieu à quelques bombardements avant qu'ils ne comprennent à leur tour de quoi il s'agit. Dans la lettre du 3 août adressée à une de ses tantes<sup>160</sup> qui est à Yport avec les autres membres de la famille (une des sœurs de Catherine Audollent, nous ignorons s'il s'agit de Marguerite ou Geneviève, toutes deux présentes à ce moment-là), il raconte cette anecdote avec encore plus de détails, à la manière d'une histoire, pour amuser les petits. Il se plaît à décrire l'incompréhension de ses supérieurs (qui en viennent à émettre l'hypothèse « *d'un ballon allemand devant servir de signal à un raid de zeppelins sur Paris* »), et le fait que cela aurait pu durer longtemps si le sous-lieutenant n'avait pas trouvé la solution. Il ajoute également un récit à propos d'une escadrille d'avions allemands. Sa lettre est lue à voix haute en famille et Anne-Marie lui écrit que cela a beaucoup plu aux petits.

De son côté, la famille partage également des anecdotes du quotidien pour divertir Bernard et lui faire oublier un instant le quotidien difficile du front. Ces récits lui permettent de garder un lien avec son foyer et d'être toujours informé des nouvelles de Clermont-Ferrand. Ainsi, les premières lettres de ses frères et sœurs en juin 1915 font toutes part sans exception d'un accident de train qui a eu lieu du côté de Royat, qui a fait un mort et un blessé. Tous décrivent cet événement avec plus ou moins de détails. Ils se sont même rendus sur place afin de vérifier si toutes les informations livrées par les journaux étaient vraies. Ces détails permettent aussi de l'inclure dans la vie de la famille malgré la distance. Les plus jeunes racontent aussi leurs balades, leurs jeux et leurs rencontres et ils aiment décrire leurs journées de vacances. Tout comme Bernard, les anecdotes permettent de remonter un peu le moral après l'annonce de mauvaises nouvelles. En effet, ses parents sont parfois obligés de lui faire part de morts et de blessés parmi des connaissances, des camarades ou des amis.

Ainsi, nous pouvons souligner que les anecdotes ont des deux côtés un objectif commun : rassurer, amuser et chasser un instant les idées moroses. Elles représentent des parenthèses dans les difficultés du quotidien, une manière de partager une certaine vie de famille grâce aux récits de ces moments qui sortent de l'ordinaire.

---

<sup>160</sup> Lettre n°21 du 3 août 1915 de Bernard à une de ses tantes. Cote 228 J 6, fonds Bernard Audollent, ADPD.



Figure 17 : Carte postale militaire du 4 juin 1915 de Bernard à sa mère

29

Maman, j'ai écrit à la poste ce matin pour te dire que j'ai reçu ta lettre du 20. La lettre que tu m'as écrite me fait plaisir et me rassure. Tu m'as dit que tu n'as rien de grave et que tu vas bien. C'est très agréable de te lire et de savoir que tu es en bonne santé. Je t'embrasse très fort et j'espère que tu recevras bientôt de nouvelles de moi. Je t'embrasse aussi les autres.

Je reçois presque tous les jours du monde. Un mot de toi, quand ce n'est pas une lettre de quatre pages. Je suis ravi de te lire et de me apercevoir que cela va déjà quelque temps que je ne t'ai pas écrit, d'habitude de répondre aux gentilles lettres des parents. J'ai bien reçu aujourd'hui, avec un paquet de grand-mère, ta carte du 26 juin.

Sur sujet des lettres, bien que je suppose aussi bien d'un côté que de l'autre, moi ce que je vous propose de faire c'est de faire un livre de lettres. Ça va être un grand plaisir de lire et d'écrire. Ça va être un grand plaisir de lire et d'écrire. Ça va être un grand plaisir de lire et d'écrire.

Maman, j'ai écrit à la poste ce matin pour te dire que j'ai reçu ta lettre du 20. La lettre que tu m'as écrite me fait plaisir et me rassure. Tu m'as dit que tu n'as rien de grave et que tu vas bien. C'est très agréable de te lire et de savoir que tu es en bonne santé. Je t'embrasse très fort et j'espère que tu recevras bientôt de nouvelles de moi. Je t'embrasse aussi les autres.

Je reçois presque tous les jours du monde. Un mot de toi, quand ce n'est pas une lettre de quatre pages. Je suis ravi de te lire et de me apercevoir que cela va déjà quelque temps que je ne t'ai pas écrit, d'habitude de répondre aux gentilles lettres des parents. J'ai bien reçu aujourd'hui, avec un paquet de grand-mère, ta carte du 26 juin.

Sur sujet des lettres, bien que je suppose aussi bien d'un côté que de l'autre, moi ce que je vous propose de faire c'est de faire un livre de lettres. Ça va être un grand plaisir de lire et d'écrire. Ça va être un grand plaisir de lire et d'écrire. Ça va être un grand plaisir de lire et d'écrire.

Figure 18 : Lettre n°29 du 29 juin 1915 de Bernard à sa mère



J'attends pour  
 t'envoyer un  
 autre paquet de  
 cinq francs de  
 tabac si tu ne  
 m'as pas écrit  
 pour le dire  
 non, je cherchais  
 un autre paquet  
 au cas où tu n'en  
 n'aurais pas  
 mais de même  
 j'ai à Maman  
 un peu de  
 tabac à la  
 main, c'est bien  
 le bien je pense  
 et est toujours  
 à l'hopital  
 à l'hopital  
 Maman t'embrasse  
 affectueusement  
 ta mère qui t'aime

Mon cher Bernard  
 Maman a le main rem la let.  
 de ton ami a fait grand plaisir  
 ainsi qu'à nous tous.  
 Mais nous devais de t'écire plus  
 souvent mais que tu le demande et  
 au lieu de le faire tous les deux ou  
 trois jours, nous le faisons tous les  
 jours.  
 La longue lettre que tu m'as en-  
 voyée l'autre jour m'a fait grand  
 bien plaisir, j'y t'en remercie seule-  
 ment maintenant puisque je n'ai  
 plus l'occasion de la faire encore.  
 J'ai essayé avant hier ta nouvelle

un autre endroit.  
 J'ai mis dans ton paquet  
 je te les enverrai le plus tôt possible,  
 je crois d'ailleurs que Maman va  
 t'en mettre dans le prochain paquet.  
 Nous vivons beaucoup mieux  
 maintenant des produits du jardin: cerises,  
 fraises, artichauts, etc. Amable a eu  
 15 jours de congé et en profite pour  
 couper le bois il n'est d'ailleurs pas  
 très fatigué, car il n'a pas de temps en  
 temps. Yveline a dit te dire cela  
 dans sa dernière lettre, mais as-tu com-  
 pris? elle a une orthographe plutôt  
 fautive.  
 Les cartes pour les petites ont ton-  
 jours beaucoup de succès au lycée,  
 tant auprès des maternelles que des é-  
 lèves.  
 Je m'arrête car je crois que Maman  
 veut t'embrasser quelques mots à la fin  
 de ma lettre. Je t'embrasse bien.  
 affectueusement ta mère qui t'aime  
 ta mère  
 Anne Marie

adieu à grand-mère; j'espère ainsi  
 que il n'y aura pas trop de lettres  
 ou de paquets perdus; Maman va  
 s'en occuper à toute M. Gracette.  
 Maman a reçu hier une lettre  
 de comme Mami, ils ne savent tout-  
 jours rien de Jean et elle pressait de  
 j'ai le départ de S. Aubert.  
 Au le même courrier arrivait une  
 longue missive de toute Geneviève. On  
 de l'adieu a enfin quitté, à son  
 grand soulagement, le train où il fai-  
 sait des citations toute la journée; on  
 de Pierre et elle s'était contenté à  
 aller très bien. L'autre nuit, elle dit  
 que la femme de Georges Lallou ne se  
 remet pas vite; on n'a toujours que  
 la nouvelle de son frère ni de S. Aubert.  
 Mais nous nous nous aussi que  
 tu vas changer de place; cepen-  
 dant des lettres ont dit de Maman,  
 qu'il avait écrit en plusieurs endroits  
 différents, sans, pour elle aller dans

Mon cher Bernard, nous sommes fa-  
 chés d'apprendre que tu es resté  
 deux jours sans nouvelles. Mais,  
 nous avons pourtant l'impression  
 d'avoir écrit bien régulièrement.  
 Nous t'achetons nous aussi, à par-  
 tir d'aujourd'hui, de penser à  
 numéroter nos lettres pour nous  
 rendre compte et ne s'en per-  
 pas. J'ai commencé à acheter  
 les objets que tu réclamais et  
 vais te les expédier à mesure.  
 Il me faut un renseignement sup-  
 plémentaire pour la Lousole.  
 J'ai vu chez Marchand un mo-  
 dèle à 5 f. grand comme une pièce  
 de cent sous, avec anneau et cran  
 d'arrêt et qu'ils ont beaucoup  
 vendu aux officiers. Je te l'aurais  
 pris si tu ne m'avais parlé  
 de Lousole à ce qu'elle. Il paraît  
 qu'on appelle plutôt ainsi, celle qui  
 est enfermée dans une boîte à cou-  
 vercle et destinée à être  
 installée sur un bureau pour la  
 tenue des cartes. Est-ce celle-là que  
 tu désires? C'est la même pièce.

Figure 19 : Lettre du 19 juin 1915 d'Anne-Marie à Bernard

### 3. L'engagement de Dominique à l'été 1915

Dominique est âgé de dix-huit ans à l'été 1915, il est temps pour lui de s'engager à son tour. Depuis l'entrée en guerre en août 1914, la famille a convenu qu'il devait effectuer sa première année d'étude de droit à Paris avant de revenir à Clermont-Ferrand pour s'engager comme son frère aîné. Par ailleurs, il travaille beaucoup afin de réussir son année et envoie régulièrement ses résultats (qui sont très bons) à ses parents et à son frère. La famille a depuis longtemps compris que la guerre n'est pas près de s'arrêter, et Dominique se réjouit de pouvoir y participer. Voici ce qu'il écrit à son frère Bernard dans sa lettre du 15 juin 1915<sup>161</sup> : « *Si tu savais comme je te porte envie. Je serais très, très vexé et chagriné de ne pouvoir prendre une part quelconque à l'action. Mais je crois pouvoir, malheureusement pour beaucoup d'autres, être sûr d'aller joindre le front. Que tout doit y être beau. On s'y bat, on tape, on reçoit des marmites à verse, on tombe, se relève et recommence* ». En tant que cavalier émérite, voici ce qu'il ajoute : « *Dis-moi, ne vois-tu pas combien doit être passionnante une charge de cavalerie où l'on presse son homme à perdre haleine, où l'on volte, tourne, revient et frappe, tue, refrappe encore ? Voilà la mêlée, voilà ce que j'aimerais* ». Dominique fait par ici d'un enthousiasme certain et reconnaît s'emporter dès qu'il évoque le front, qu'il idéalise beaucoup. Sur ce point, les deux frères se ressemblent. Tous deux ont un caractère assez fort et ils sont impatients. Ils partagent une vision commune de l'engagement. Dominique admire son frère et espère suivre son exemple le plus tôt possible.

Cependant, avant de se rendre sur le front, le jeune homme rencontre des difficultés dans ses démarches pour s'engager, bien qu'il ait anticipé. Anne-Marie donne des explications à Bernard dans sa lettre du 8 juin 1915<sup>162</sup> : « *A propos de Dominique, Gori (élève de Ste Croix, tu le connais ???) est venu déjeuner dimanche à la maison, et nous a dit que cent des jeunes gens de la classe 17 (il en fait partie) qui voudraient s'engager ne pourraient le faire que dans l'infanterie, les dépôts des autres armes (cavalerie, artillerie, chasseurs, etc.) étant pleins. Ce serait fort ennuyeux pour Dominique. Reste à savoir si c'est vrai !* ». A la fin du mois, elle écrit que la situation semble encore plus bloquée<sup>163</sup> : « *Dominique pense arriver ici dans une quinzaine de jours et s'engager dans 20. Cet engagement est toujours énigmatique. J'ai vu hier S. Becq qui m'a dit (...) qu'on ne pouvait plus s'engager nulle part, même pas dans l'infanterie comme je te l'avais dit dans ma dernière lettre* ». Pour autant, Dominique ne doit pas tarder car, comme l'explique Catherine à Bernard, le délai d'engagement est fixé au 14 juillet.

---

<sup>161</sup> Figure 11. Lettre du 15 juin 1915, op.cit, p. 51 du mémoire.

<sup>162</sup> Lettre du 8 juin 1915 d'Anne-Marie à Bernard. Cote 228 J 11, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>163</sup> Lettre du 25 juin 1915 d'Anne-Marie à Bernard. Cote 228 J 11, fonds Bernard Audollent, ADPD.

Le jeune homme souhaite s'engager dans le régiment des Chasseurs mais les démarches sont laborieuses. Le 6 juillet 1915<sup>164</sup>, Catherine écrit à Bernard que le général a retenu une place pour Dominique, au sein du 11<sup>ème</sup> régiment des Chasseurs (en garnison à Clermont-Ferrand le temps de la guerre), le 3<sup>ème</sup> étant complet, tout comme le 53<sup>ème</sup> régiment d'artillerie. Mais, le lendemain 7 juillet 1915<sup>165</sup>, François écrit à Bernard : « *Papa a reçu ce matin du général de Brémont d'Ars une lettre l'avisant que Dominique ne pourrait pas s'engager dans les Chasseurs à Clermont, d'après une circulaire du ministre disant qu'on ne pouvait s'engager dans un régiment de la région (militaire) où l'on habite. Papa et maman sont assez ennuyés !* ». Auguste explique que le général s'était trop avancé et qu'il est à présent bloqué par la circulaire. Il ne reste que quelques jours à Dominique pour trouver un régiment en dehors de l'Auvergne et effectuer les démarches pour s'engager.

Dominique n'est pas le seul à connaître ces difficultés d'engagement. En effet, cela est dû à une mauvaise organisation de l'armée française. Comme l'explique Frédéric Guelton, « l'armée française de 1914 subit les conséquences de la loi des trois ans, qui demeurent, à court terme, désastreuses pour cette dernière tant elles ont contribué à la désorganiser, les premiers résultats positifs n'étant espérés qu'à l'horizon 1916-1917... Les casernes sont bondées de contingents non instruits, les uniformes, les équipements, et parfois les armes manquent. L'encadrement nécessaire à l'instruction fait défaut et le niveau d'entraînement individuel et collectif régresse, le sous-encadrement général étant devenu la norme »<sup>166</sup>.

Grâce à de la chance, la situation change cependant pour Dominique. Le 10 juillet 1915<sup>167</sup>, Catherine est heureuse de pouvoir écrire ceci à Bernard : « *Tu sais déjà les péripéties qui ont accompagné l'engagement de ton frère. Nous avons bien cru qu'il allait falloir renoncer à Clermont (...). Grâce à une succession de chances (dont la dernière a consisté dans le désistement d'un charcutier qui avait retenu la trentième et dernière des places réservées aux chasseurs pour la classe 17), ton frère est arrivé à ses fins. Il a signé cette après-midi et entrera au quartier lundi ou mardi* ». Les frères et sœurs sont aussi ravis de savoir que leur frère est engagé dans le régiment qu'il souhaitait et ils ont hâte de le voir en uniforme.

A partir de cette date, les lettres de Dominique pour Bernard se font plus rares car le jeune homme est très occupé. Les nouvelles sur sa formation sont souvent communiquées à Bernard par les autres membres de la famille. Auguste reste à Clermont-Ferrand tout l'été pour être près de son fils et aller

---

<sup>164</sup> Lettre du 6 juillet 1915 de Catherine à Bernard. Cote 228 J 11, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>165</sup> Figure 20 : Carte postale du 7 juillet 1915 de François à Bernard. Cote 228 J 11, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>166</sup> GUELTON, Frédéric. *Les armées*. In : AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane & BECKER, Jean-Jacques. *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : Edition du Centenaire*. Paris : Bayard, 2013, p. 213.

<sup>167</sup> Lettre du 10 juillet 1915 de Catherine à Bernard. Cote 228 J 11, fonds Bernard Audollent, ADPD.



lui rendre visite à la caserne. De son côté, Catherine emmène le reste des enfants à Yport car la grand-mère souhaite ardemment les voir.

Dominique est ravi de marcher dans les pas de son grand frère. Le 28 juillet 1915<sup>168</sup>, après l'avoir félicité pour sa nomination de maréchal-des-logis, il écrit : « *Il me tarde tout de même de suivre ton exemple, par les E.O.R. si possible* ». Quelques jours plus tard, dans une longue lettre<sup>169</sup>, il ajoute : « *le commandant m'ayant arrêté dans la cour, m'a dit qu'il désirait former un peloton d'élèves brigadiers. Je lui ai marqué mon intention de le suivre, ce que j'ai gardé pour moi et n'ai dit à personne au quartier surtout, pour ne point susciter de concurrent, c'est mon intention de prendre part au concours probable des E.O.R. classe 17. Après ?... Chut !* ». Les règles sont un peu plus strictes que celles en place lors de la formation de Bernard : contrairement à son frère, Dominique a très peu de sorties et ne voit donc pas beaucoup son père.

Fin septembre, après s'être remis d'une blessure au pied provoquée par une chute de cheval, il explique à son frère qu'il espère pouvoir aller à Saint-Cyr après son concours d'E.O.R., pour se former en tant qu'aspirant. Il finit par passer le concours et intègre Saint-Cyr à la fin de l'année 1915.

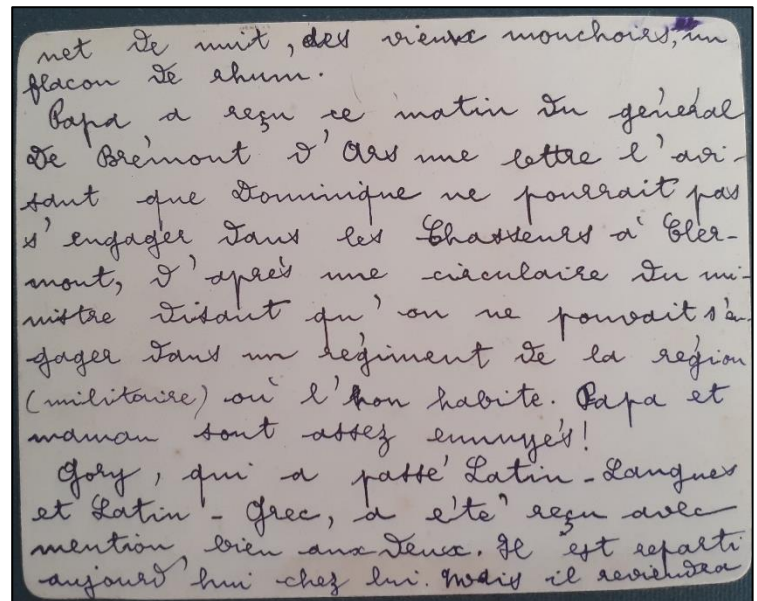
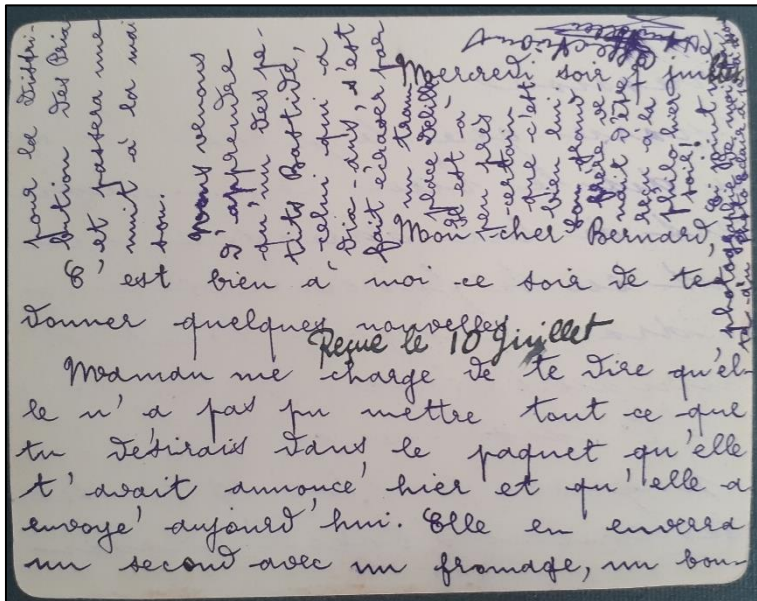


Figure 20 : Carte postale du 7 juillet 1915 de François à Bernard

<sup>168</sup> Figure 21 : Carte postale du 28 juillet 1915 de Dominique à Bernard. Cote 228 J 11, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>169</sup> Lettre du 1<sup>er</sup> août 1915 de Dominique à Bernard. Cote 228 J 11, fonds Bernard Audollent, ADPD.

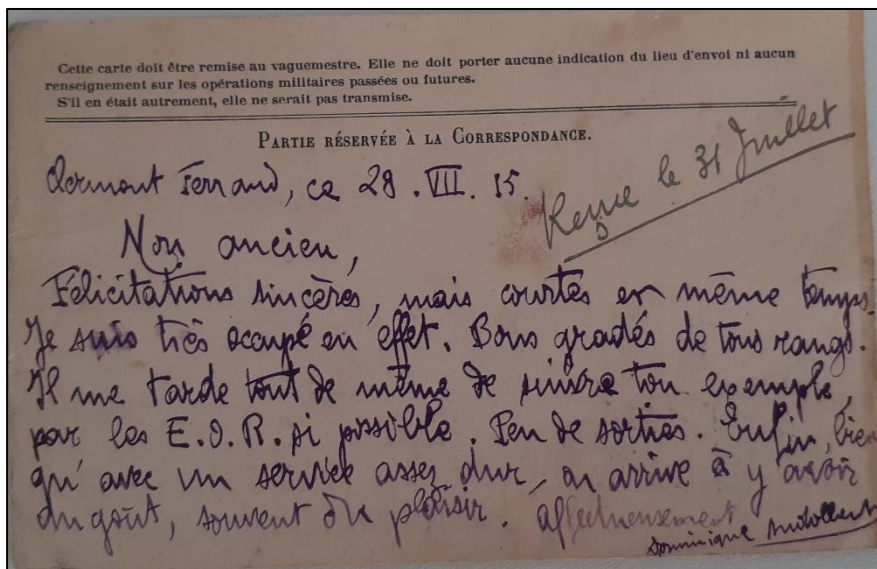


Figure 21 : Carte postale du 28 juillet 1915 de Dominique à Bernard

## B) A l'arrière : les engagements familiaux et leur incidence sur la vie familiale

Chaque membre de la famille a décidé de s'engager à sa manière. Pour les fils aînés, cela se traduit par l'engagement militaire. Pour Auguste et Catherine, il s'agit d'aider et d'apporter leur soutien à leur échelle. Cet engagement prend forme à la fois dans leur vie publique et privée. Les enfants Audollent sont aussi incités à participer à l'effort de guerre, à leur manière.

### 1. Auguste Audollent : engagement personnel et engagement universitaire

- **Bilan de la première année de guerre à l'Université**

En juillet 1915, une première année universitaire marquée par l'entrée en guerre s'achève enfin. Pour Auguste et tous les membres de l'Université de Clermont-Ferrand, l'heure est au bilan. L'organisation du baccalauréat, auquel il participe en préparant les sujets et en surveillant les épreuves, a pu se faire dans des conditions presque normales. Mais la séance du mois d'octobre est plus compliquée à organiser : Auguste explique dans une de ses lettres<sup>170</sup> à Bernard que la classe 1917 doit être incorporée le plus tôt possible, et les directives du Ministère leur demandent d'organiser une séance spéciale pour eux. Cela nécessite donc du travail supplémentaire.

Cette première année à l'Université n'est pas la pire vécue, mais les difficultés s'accumulent au fil des années. En tant que Doyen, Auguste Audollent établit un premier bilan de la Faculté des Lettres durant cette année 1914-1915 devant ses étudiants, lors de sa réunion de rentrée en novembre 1915. Il écrit dans son discours<sup>171</sup> : « *Déjà, en 1914, nous avons repris nos cours en temps de guerre. Beaucoup d'étudiants nous avaient quittés pour partir à la défense de la Patrie menacée ; notre effectif scolaire était très réduit. Mais les professeurs étaient presque au complet, un seul étant alors mobilisé ; de sorte*

<sup>170</sup> Lettre du 17 septembre 1915 d'Auguste à Bernard. Cote 228 J 12, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>171</sup> Discours rédigé par Auguste Audollent pour la rentrée du 9 novembre 1915. Cote 19 J 24, fonds Auguste Audollent, ADPD.

*que les divers enseignements pouvaient fonctionner à peu près comme en temps normal* ». Il ajoute que cela n'est plus le cas pour l'année à venir. La moitié des professeurs sont mobilisés. Pour pallier les difficultés, certains professeurs encore présents acceptent de se charger d'un deuxième cours, ou la Faculté des Lettres fait appel à des professeurs de l'enseignement secondaire, comme Mlle Bussonnet, professeure agrégée d'anglais au lycée Jeanne d'Arc à Clermont-Ferrand. Pour revenir à l'année 1914-1915, Auguste rappelle aussi qu'une partie des locaux était occupée par l'Ecole normale d'institutrices et cela va se poursuivre durant cette deuxième année universitaire. A cela s'ajoute le fait que les améliorations des locaux, prévues depuis des mois, doivent être reportées, privant les étudiants et les professeurs du confort que cela devait amener. Mais selon lui, « *c'était un devoir (...) de les accueillir quand elles avaient dû elles-mêmes céder entièrement leur maison* ». Pour autant, malgré ces difficultés, il est fier de pouvoir dire que les membres de la Faculté des Lettres ont « *fait tout le possible pour concilier l'intérêt [des] étudiants avec les obligations de la défense nationale* ».

Ce discours permet aussi de rendre hommage aux étudiants et personnels morts au combat. La Faculté des Lettres, après cette première année universitaire, est bien endeuillée. Auguste Audollent tient à prononcer quelques mots à ce sujet : « *Avant tout, je tiens à saluer ici la mémoire de nos anciens élèves qui ont donné leur vie pour la France (Dommaux, Dupic, Passelaigne, Redou, François Thévenet, Vallet), d'autres ont été blessés, ou au moins prisonniers. Mon intention est de leur rendre bientôt un hommage public, il m'a semblé qu'il était juste d'y préluder ici même, dans l'intimité. De même pour notre cher collègue, M. Boutry, dont la mort nous paraît maintenant trop certaine ; nous n'attendons qu'une confirmation officielle des informations privées pour dire aussi à son sujet toute l'étendue des regrets que sa perte nous cause* ». Il demande à ses élèves de le tenir régulièrement informé du sort des étudiants de la Faculté, afin de pouvoir dignement les honorer. Ces étudiants décédés sur une courte période représentent un pourcentage élevé des effectifs de la seule Faculté des Lettres. Mais comme le souligne Andrew Donson, le taux de mortalité est assez élevé chez les étudiants universitaires des pays européens, car ils se sont engagés avec beaucoup d'enthousiasme et se sont exposés volontairement au danger pour défendre leur nation : « *en tant qu'élites de la classe moyenne, les étudiants étaient parmi les nationalistes les plus fougueux de leurs pays respectifs* ». En se mobilisant au début de la guerre, « *ils ont connu les périodes de combats les plus sanglantes et les plus longues* »<sup>172</sup>, d'où cette mortalité élevée. Ils représentent une génération perdue selon certains historiens. En l'espace de dix mois, la mort de ces étudiants et du professeur M. Boutry a plongé la Faculté dans le deuil et a imposé la dure réalité de la guerre au sein de la vie universitaire. De manière

---

<sup>172</sup> DONSON, Andrew. *Schools and Universities*. In : *1914-1918-online. International Encyclopedia of the First World War* [en ligne]. < [https://encyclopedia.1914-1918-online.net/article/schools\\_and\\_universities](https://encyclopedia.1914-1918-online.net/article/schools_and_universities) > (consultation le 30-10-2020).



générale, aucune Faculté de l'Université de Clermont n'est épargnée par les décès. La vie professionnelle d'Auguste Audollent est donc aussi difficile que sa vie personnelle.

Mais la guerre n'a pas apporté que du négatif. Andrew Donson rapporte également que « ce qui a changé dans les universités, c'est la création de nouveaux départements et programmes d'études, ainsi que le type et l'intensité de la recherche »<sup>173</sup>. De plus, les universitaires ont rompu de nombreuses relations internationales et en ont forgé de nouvelles.

- **L'engagement universitaire**

Comme nous avons pu le voir dans les parties précédentes, l'engagement d'Auguste se traduit notamment vis-à-vis de ses étudiants à la Faculté des Lettres de l'Université de Clermont-Ferrand : cela passe à la fois par les cours dispensés mais aussi par la vie universitaire en général. L'engagement des personnels des Facultés s'effectue également hors des murs de l'Université. Ainsi, c'est aux côtés de son collègue professeur et ami Maurice Lange qu'il décide de s'engager pour venir en aide aux prisonniers français en Allemagne. Créée en mai 1915, la section auvergnate de l'Agence des Prisonniers de guerre est une filiale de la Croix-Rouge, et fait partie des nombreuses œuvres qui voient le jour pendant la Grande Guerre. Son activité principale est donc d'aider les prisonniers puydômois détenus en Allemagne et « *qui ne reçoivent rien ou presque rien de leurs familles* »<sup>174</sup>. L'Agence se charge d'envoyer une fois par mois aux prisonniers français des colis contenant tout ce qui peut être nécessaire pour améliorer leurs conditions de détention (nourriture, linge, savon, etc.). Les prisonniers retournent ensuite des cartes qui signalent la bonne réception de ces colis. Maurice Lange et Auguste Audollent sont particulièrement engagés dans cette œuvre. L'activité de l'Agence est financée par les dons et les subventions. Par exemple, des conférences sont organisées durant lesquelles des quêtes sont réalisées au profit de l'Agence<sup>175</sup>. Il y a aussi des fêtes de bienfaisance, des concerts, des représentations théâtrales pour apporter des dons supplémentaires. L'activité de l'Agence ne cesse de croître durant la guerre et se maintient jusqu'à la fin en 1919. Plus tard, Auguste Audollent s'engage également auprès du Foyer du Soldat et surtout, il participe grandement à l'accueil des réfugiés serbes à Clermont-Ferrand et des étudiants serbes à l'Université. En effet, il s'agit en 1916 de l'un de ses principaux engagements. Lors de la rentrée en octobre/novembre, après de longs mois de préparation, vingt-cinq jeunes hommes et femmes serbes intègrent la Faculté des Lettres en tant qu'étudiants. Ils contribuent au développement de la Faculté en cette période de guerre et lui redonne de la vie selon

---

<sup>173</sup> *Ibid.*

<sup>174</sup> Page de présentation du dossier numérisé de l'Agence d'Auvergne des Prisonniers de Guerre, page web des Archives départementales du Puy-de-Dôme. < <https://www.archivesdepartementales.puy-de-dome.fr/n/l-agence-d-auvergne-des-prisonniers-de-guerre/n:244> >

<sup>175</sup> *Figure 22* : Article extrait du Moniteur du Puy-de-Dôme, 4 juin 1916. Arch. dép. Puy-de-Dôme, 5 BIB 3/71.

les termes de Catherine et Auguste. C'est ce dernier qui s'est chargé de leur installation et il s'est grandement investi dans cette tâche. Il en fait part dans ses lettres adressées à Bernard<sup>176</sup> : « *Nous sommes actuellement tout aux étudiants serbes : on nous en envoie quinze qui seront hospitalisés et instruits ici pendant un an, grâce à de généraux concours. La Ville a voté 3000 francs ; Michelin donne la literie complète ; des souscriptions privées parferont la somme nécessaire à leur entretien. On va louer un appartement pour les loger tous ensemble ; ils prendront pension au Lycée. On s'efforcera d'abord de leur apprendre le français pour leur permettre de suivre utilement les cours. Si notre enseignement de russe arrive à s'établir d'autre part, tu vois que notre Faculté va devenir tout à fait polyglotte* ». Le nombre d'étudiants serbes accueillis augmente un peu par la suite. Par ailleurs, cet engagement dépasse le cadre strict de l'Université puisqu'une partie de la famille Audollent est aussi concernée. En effet, Catherine décrit dans une lettre<sup>177</sup> à sa mère la réception officielle des étudiants serbes à la Faculté qui a eu lieu le 25 novembre, et où elle s'est chargée d'organiser le buffet. Elle écrit également : « *Anne-Marie était conviée en qualité d'étudiante à la séance de réception, d'où j'étais moi-même exclue, ce qui ne la rendait pas peu fière* ». Ces moments participent grandement à la vie sociale de la famille.

- **L'engagement personnel : faire face à la douleur des autres**

La guerre plonge brutalement toute la population dans une situation difficile et l'entraide est plus que nécessaire pour y faire face. De plus en plus de familles à l'arrière perdent un proche et le deuil n'épargne personne. Dans les lettres du couple Audollent adressées à leur fils, l'évocation des soldats morts et des enterrements est de plus en plus présente. Le soutien dans les épreuves est donc très important, ils resserrent même les liens sociaux. Chaque deuil personnel devient presque un deuil collectif puisqu'il est dû à une souffrance que tout le monde ressent et reconnaît, l'ayant vécu au moins une fois. Et cela concerne également les décès qui ne sont pas liés à la guerre.

Cela se voit notamment en juillet 1915, quand Auguste Audollent doit se rendre à Paris pour assister à l'enterrement de sa nièce Thérèse Husson (fille de sa sœur Marie et de son beau-frère Marcel Husson), emportée en quelques jours par une entérite aiguë. Il écrit à Bernard<sup>178</sup> : « *De grandes sympathies les ont entourés dans leur douleur ; il est vrai que les affligés sont nombreux actuellement et par conséquent les cœurs plus disposés à la compassion* ». Etant sur Paris pour quelques jours, Auguste décide alors de continuer à soutenir et reconforter les connaissances qui ont perdu un proche, en se rendant chez eux. Il poursuit : « *C'est un vrai chemin de la croix que j'ai fait ces jours-ci dans mes visites :*

---

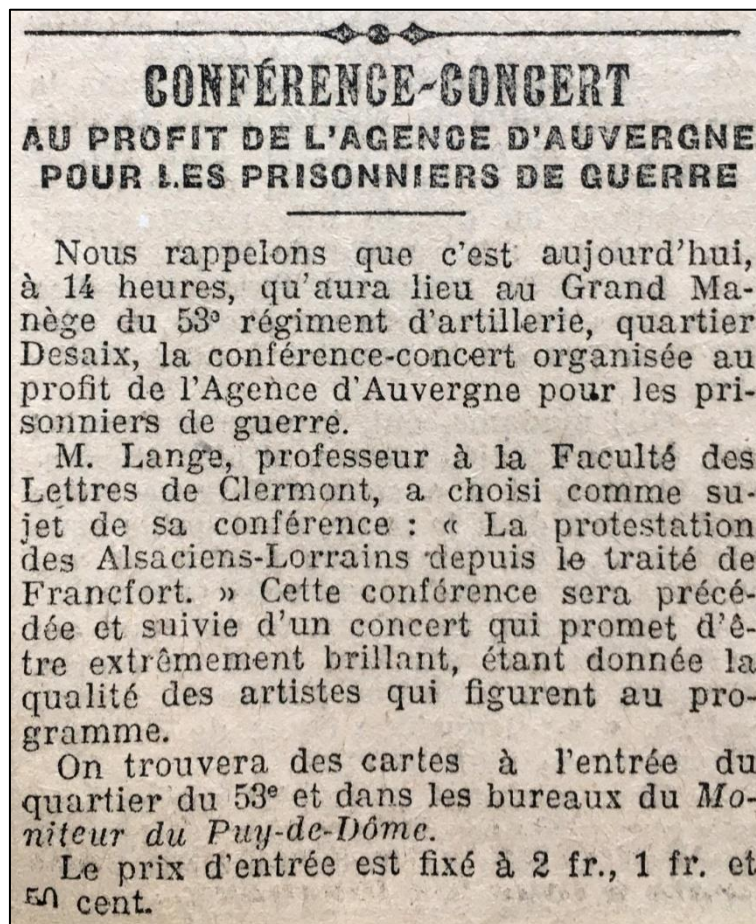
<sup>176</sup> Lettre du 9 février 1916 d'Auguste à Bernard. Cote 228 J 13, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>177</sup> Lettre du 4 décembre 1916 de Catherine à sa mère Marie-Rose. Cote 188 J 360, fonds Audollent/Petit de Julleville, ADPD.

<sup>178</sup> Figure 23 : Lettre du 19 juillet 1915 d'Auguste à Bernard. Cote 228 J 11, fonds Bernard Audollent, ADPD.

*Pinta (deux fils tués, Pierre et André), Callon (aucune nouvelle d'Emmanuel, l'état de Georges s'améliore bien lentement), Mme Delacommune, Perdreau (la mort de Jean paraît certaine), Jordan (trois frères tués), Héron de Villefosse (gravement malade et peut-être condamné). En revanche j'ai eu plaisir à voir Cordier – le blessé de massillon – en progrès ; il va être sans doute réformé n°1, après quoi il espère avec des soins appropriés rendre à sa jambe encore raide presque toute son élasticité ».*

L'engagement d'Auguste se traduit donc aussi par ces visites, ces instants passés auprès des blessés et des familles inquiètes ou endeuillées.



**CONFÉRENCE-CONCERT**  
**AU PROFIT DE L'AGENCE D'Auvergne**  
**POUR LES PRISONNIERS DE GUERRE**

Nous rappelons que c'est aujourd'hui, à 14 heures, qu'aura lieu au Grand Manège du 53<sup>e</sup> régiment d'artillerie, quartier Desaix, la conférence-concert organisée au profit de l'Agence d'Auvergne pour les prisonniers de guerre.

M. Langa, professeur à la Faculté des Lettres de Clermont, a choisi comme sujet de sa conférence : « La protestation des Alsaciens-Lorrains depuis le traité de Francfort. » Cette conférence sera précédée et suivie d'un concert qui promet d'être extrêmement brillant, étant donnée la qualité des artistes qui figurent au programme.

On trouvera des cartes à l'entrée du quartier du 53<sup>e</sup> et dans les bureaux du *Moniteur du Puy-de-Dôme*.

Le prix d'entrée est fixé à 2 fr., 1 fr. et 50 cent.

Figure 22 : Article extrait du Moniteur du Puy-de-Dôme, 4 juin 1916



Paris le 19 juillet 1915.  
 Bernadine  
 Paris

en bon état. Je parle de la maison car Dominique - ton commandant n'en avait prévu - ne peut pas sortir du quartier jusqu'à nouvel ordre. Mais je vais tout à l'heure tenter de le voir au poste de garde, et j'espère qu'il sera lui aussi en bonne santé. On ne peut juger par là qu'ils sont menés au moins aussi rudement que vous, sans compter les corvées de fumier auxquelles vous avez échappé et qui ne leur sont pas ménagées.

La pauvre petite cousine Dérèse a été emportée par une entérite aiguë en très peu de jours. Elle est morte le

lundi 12; son père était arrivé le samedi soir le soir où il a jusqu'ici été malade, sauf deux voyages de ravitaillement sur le front. Il est reparti hier avec Jean (couvert de lauriers, 11 prix et 4 acépits) et Pierre; tante Marie et Louise iront les rejoindre dans quelques jours; elles restent provisoirement pour mettre la maison en ordre.

De grandes sympathies les ont entourées dans leur douleur; il est vrai que les affligés sont nombreux actuellement et par conséquent les cœurs plus disposés à la compassion. C'est un vrai chemin de croix que j'ai fait ces jours-ci dans mes visites: Pinta (deux fils tués, Pierre et André), Callon (aucune nouvelle de Emmanuel), l'état de Georges Samblanc (la mort de Jean paraît certaine), Jordan (trois frères tués), Héron de Villefosse (gravement malade et peut-être condamné). En revanche j'ai eu plaisir à voir Corder - le blessé de Madillon - en progrès; il va être sans doute réformé n°1, après quoi il espère avec des propriétés revenir à sa jambe encore raide presque

de toute son élasticité. Lallemand - du 101 - est de même en bonne voie; je ne l'ai pas rencontré mais seulement ses parents.

Paris est calme; la nuit on dirait un immense village avec les rares lumières qui éclairent les plus belles rues. Le jour les avions paraissent souvent au-dessus des passants, mais j'aurais bien voulu assister, comme toi à leur lutte avec un "Ducule". - Sais-tu que Charles Delacommune est parti au front, il y a une dizaine de jours; pour commencer il a fait une val de pas kil. Que doit en penser ta pauvre mère?

Un des Giraud qui travaillaient Paris le 14 juillet; Étienne pas brillant aura besoin de temps et de patience pour se remettre. Les autres en bon état. De même tante Madeleine venue avec ses deux garçons pour les examens de fin d'année.

Le général avec qui nous avons déjeuné ici le 8 août 1914 ne commande plus la même division; il a été nommé à une division de 21 unités - si je me rappelle bien - moins élevée que la première. Il est au N. de toi, entre la ville où tu as fait un an d'études et celle que l'ennemi ne cesse de bombarder.

Ton chef à toi avait écrit à ta femme qu'il te "prendrait sous son aile." Et après votre entrevue - dont les "huiles courtes" doivent être encore troubles, il lui disait: "J'ai vu

ce matin le jeune Judollent. Il est fait à fait bien et m'a fait la meilleure impression. Je l'ai chaudement recommandé à ton chef de section et j'espère que nous arriverons bientôt à en faire un "maréchal des logis." D'autre part, Patquet, rencontré hier soir par François, lui a rapporté que ton copain avait fait grand éloge de toi à Belle, soit à ses parents, soit à l'un même qui y aurait été en permission.

On ne saurait croire combien ces témoignages de satisfaction, de même que ceux que j'ai recueillis de tous côtés sur ton frère, pendant mon séjour à Paris, nous caressent de joie. Seulement il ne faut pas profiter de la bienveillance de nos chefs pour en prendre maintenant à ton aise; au contraire tu dois redoubler d'efforts sans te laisser négliger à la tâche - pour leur prouver qu'ils t'ont bien jugé, et que tu n'as pas pu donner toute ta valeur au quartier.

Ma maman croit que tu ferais bien d'écrire au jeune Georges - Arsède Nicolas - environ 44 ans - une carte illustrée comme celles que tu adressais à tes sœurs; sa tête de général paraît bien aux yeux tirés serait bien. Voici l'adresse: Villa Bella-Vista, 5<sup>e</sup> J. J. les Bains (H<sup>te</sup> Savoie).

Astu reçu le manuel de conversation que je t'ai expédié recommandé de Paris? Je veux de voir ton frère au quartier, habillé en toile blanche grossière, calot en tête, complètement rasé, une vraie tête de veau; il a beau

Figure 23 : Lettre du 19 juillet 1915 d'Auguste à Bernard

## 2. Les engagements de Catherine Audollent : les œuvres de charité

A l'échelle de la France, les œuvres de bienfaisance s'organisent progressivement durant les débuts du conflit et se couronnent en 1915 par une série de « journées nationales » (des collectes à travers la France, chacune pour des causes particulières)<sup>179</sup> auxquels les Audollent participent régulièrement. Cette mobilisation repose sur la vie associative de la France d'avant-guerre ainsi que sur les multiples associations et organisations qui se mettent en place dès l'été 1914. Elle prend plusieurs formes avec des activités caritatives diverses. Face au nombre, une loi du 30 mai 1916 rend obligatoire le contrôle des œuvres de guerre<sup>180</sup>. Cela permet entre autres de voir les différentes causes philanthropiques et leur degré d'attractivité : en premier les prisonniers de guerre français, puis les réfugiés, et viennent ensuite les victimes de guerre (soldats blessés, mutilés, aveugles et les veuves et orphelins). Il convient alors de souligner que le couple Audollent vient en aide à toutes ces catégories de populations.

Les œuvres de charité ne sont pas une invention de la guerre. Elles sont particulièrement ancrées dans le quotidien des bourgeois (qu'elles habitent Paris ou la province), puisqu'elles représentent un des socles les plus importants de leur vie sociale et publique. Comme nous l'avons vu, les femmes ont un double rôle : pour reprendre les mots de Françoise Thébaud, la bourgeoise est « très occupée par des obligations mondaines et charitables auxquelles elle ne saurait se soustraire, par son rôle de maîtresse de maison et de mère »<sup>181</sup>. Issue d'une famille bourgeoise catholique où les femmes y sont très investies, Catherine Audollent consacre beaucoup de son temps à cela. Rapidement après son arrivée à Clermont-Ferrand, elle devient la vice-présidente du comité clermontois de la Croix-Rouge, et s'investit dans l'association jusqu'à sa mort en 1942. Françoise Thébaud explique que, « plus que toute autre activité philanthropique, les Croix-Rouges, en dispensant une formation sanitaire dans un esprit de service bénévole, donnent [aux femmes] le sens des responsabilités sociales et le goût de l'engagement »<sup>182</sup>. Durant la Grande Guerre, Catherine assure avec son époux des gardes à l'hôpital<sup>183</sup>. Si Auguste effectue cette tâche de temps en temps lorsque son travail le lui permet, Catherine y est très souvent, comme le souligne son fils Bernard qui lui demande si cela « *ne la fatigue pas trop* »<sup>184</sup>. Il s'agit du principal engagement de Catherine, celui auquel elle consacre le plus de temps. En effet,

---

<sup>179</sup> BEAUPRE, Nicolas / JONES, Heather / RASMUSSEN, Anne (dir.). *Dans la guerre 1914-1918. Accepter, endurer, refuser*. Sous la direction du Comité directeur du Centre international de recherche de l'Historial de la Grande Guerre. Paris : Les belles lettres, 2015, 383 p, p. 43.

<sup>180</sup> *Ibid.*

<sup>181</sup> THEBAUD, Françoise. *Les femmes au temps de la guerre de 14*. Paris : Editions Payot & Rivages, 2013, p. 44.

<sup>182</sup> *Ibid.*

<sup>183</sup> *Figure 24* : photographie d'un hôpital clermontois, carte postale du 14 septembre 1915 d'Anne-Marie à Bernard : Cote 228 J 12, fonds Bernard Audollent, ADPD. / *Figure 25* : Photographie de Catherine Audollent avec d'autres femmes de la Croix-Rouge : Cote 18 Fi 213, fonds Audollent/Petit de Julleville, ADPD.

<sup>184</sup> Lettre n°76 du 14 août 1915 de Bernard à sa mère. Cote 228 J 6, fonds Bernard Audollent, ADPD.

dans une lettre adressée à sa mère<sup>185</sup>, elle explique qu'elle s'y rend tous les jours et lui décrit les missions qui lui sont confiées : « *Je t'ai dit, je crois, que j'étais enrôlée au vestiaire où notre besoin consiste à essayer de mettre en état les uniformes qui reviennent du feu. On a accepté aussi mes services non diplômés pour quelques veilles de nuit* ». Dès les premières semaines de la guerre, une véritable « passion hospitalière » soulève les femmes qui disposent de temps. Si l'hôpital est tout d'abord pour certaines un lieu où il faut se montrer, la « plupart des femmes veulent réellement servir à leur manière » et ce « snobisme disparaît très vite » face aux dures réalités de la guerre. Généralement, les infirmières exercent dans les hôpitaux militaires tandis que les femmes de la Croix-Rouge, non diplômées, portent assistance dans les hôpitaux auxiliaires administrés librement par l'institution à ses frais<sup>186</sup>. Les tâches de Catherine restent les mêmes durant toute la durée de la guerre. Dans cette même lettre du 6 novembre 1914, elle décrit à sa mère sa première veillée : « *On m'a confié un pauvre diable qu'on ramenait de la salle d'opération et qui n'a pas cessé d'avoir des vomissements (...) de huit heures du soir à sept heures du matin. Dans les intervalles de répit, j'étais chargée de vider les vases et de distribuer les tasses de tilleul. Là s'arrêtent mes prérogatives et je me félicite de ne pas habiter Besançon, où il paraît que toutes les dames de bonne volonté sont invitées à faire des pansements* ». A la fin de la guerre, elle reçoit pour ses services à l'hôpital la médaille de guerre, décernée par l'Union des Femmes de France<sup>187</sup>.

Mais ce n'est pas son seul engagement. En effet, Catherine explique à sa mère dans cette longue lettre qu'elle reçoit parfois des familles de réfugiés pendant quelques temps. Dans ses lettres adressées à sa mère et à son fils, elle explique sa participation à de nombreuses journées de collectes et aux différentes œuvres de charité qui viennent en aide aux veuves et aux orphelins de guerre, aux soldats, aux blessés, etc. C'est souvent elle qui réunit l'argent des collectes effectuées pour les remettre ensuite aux trésoriers des associations. Elle participe également au « Paquet du Soldat » mis en place par la préfecture en cousant des vêtements. Lorsque son époux s'engage dans l'Agence d'Auvergne pour les Prisonniers de guerre en mai 1915, elle se joint à lui et participe aux activités en préparant les colis envoyés en Allemagne. Plus tard, elle s'investit également avec d'autres dames de la bourgeoisie clermontoise dans le Foyer du Soldat créé en 1916. Toutes ces activités lui prennent beaucoup de temps et d'énergie. Il ne faut pas oublier qu'elle concilie tout cela avec tout ce qu'implique son rôle de mère et de maîtresse de maison.

---

<sup>185</sup> Lettre du 6 novembre 1914 de Catherine à sa mère Marie-Rose. Cote 188 J 366, fonds Audollent/Petit de Julleville, ADPD.

<sup>186</sup> MORIN-ROTUREAU, Evelyne (dir.). *Françaises en guerre (1914-1918)*. Paris : Editions Autrement, 2013, pp. 38-39.

<sup>187</sup> *Figure 26* : Diplôme de la Médaille de guerre. Cote 188 J 76, fonds Audollent/Petit de Julleville, ADPD.



Mais ses engagements ne s'arrêtent pas là. Catherine vient ponctuellement en aide à différentes personnes durant la guerre avec l'appui de ses amies et de ses relations de la bourgeoisie clermontoise. Bernard, qui connaît bien les engagements de sa mère, fait appel à elle pour un service. Le 18 septembre 1915<sup>188</sup>, il lui envoie une lettre pour évoquer le cas de l'épouse d'un de ses hommes (cuisinier sur le front) et lui demander conseil. En effet, il explique que cette femme touche une allocation mais c'est trop peu pour subvenir à ses besoins et à ceux de son petit garçon. Elle effectuait un travail qui n'existe plus et en cherche un nouveau pour gagner un peu d'argent. Seulement, il ne doit pas être trop pénible car elle a quelques problèmes de santé. Bernard a d'abord demandé à son père, qui est resté sur la réserve et n'a pas voulu s'engager trop rapidement. La réponse de Catherine quant à elle ne se fait pas attendre. Voici ce qu'elle écrit le 22 septembre 1915<sup>189</sup> : « *Tu peux dire à ton cuisinier que je vais m'occuper de sa femme. Je lui écris un mot pour lui dire de venir me trouver le lendemain de mon retour à Clermont. Je la chargerai de me faire les tabliers de classe noirs des petites. Si elle s'en tire bien, je n'aurai pas de peine à l'employer de temps en temps et il me sera facile aussi de la recommander autour de nous* ». Catherine n'hésite donc jamais à aider les femmes en difficulté et poursuit ses engagements avec force.



Figure 24 : Photographie d'un hôpital clermontois, carte postale du 14 septembre 1915 d'Anne-Marie à Bernard

<sup>188</sup> Lettre n°66 (envoyée à Yport) du 18 septembre 1915 de Bernard à sa mère. Cote 228 J 6, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>189</sup> Lettre du 22 septembre 1915 de Catherine à Bernard. Cote 228 J 12, fonds Bernard Audollent, ADPD.



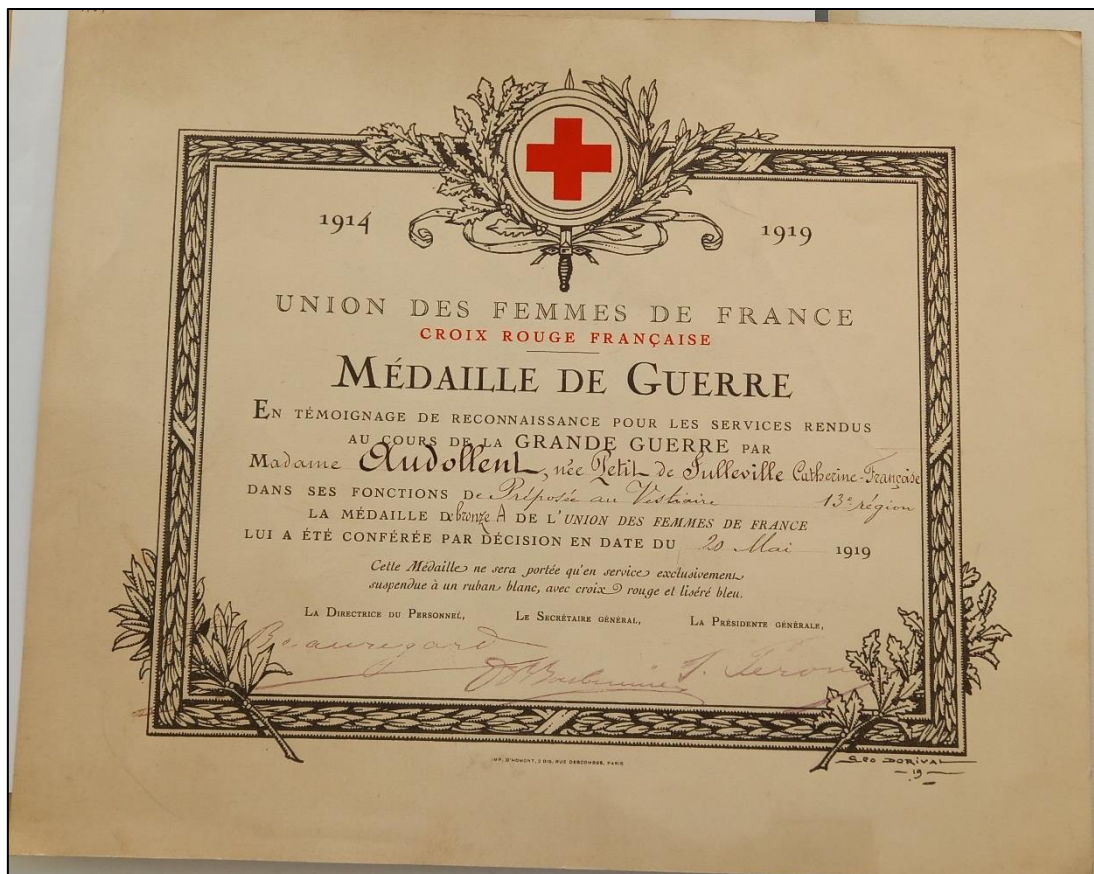


Figure 26 : Diplôme de la Médaille de guerre de Catherine Audollent



Figure 25 : Photographie de Catherine Audollent (1<sup>er</sup> rang, au milieu en corsage foncé) avec d'autres femmes de la Croix-Rouge, devant un hôpital militaire

### 3. « L'engagement » des enfants Audollent

- **Enfance et adolescence**

Au cours de la Grande Guerre, les six enfants Audollent restés à Clermont-Ferrand voient eux aussi leur quotidien bouleversé. Les deux frères aînés partent combattre, changeant ainsi brutalement la situation familiale. Bernard avait déjà quitté le foyer familial pour entamer ses études avant et au début de la guerre, mais ce départ pour le front est une séparation bien plus douloureuse car chargée d'inquiétudes. De plus, les enfants ne peuvent ignorer les changements qui s'opèrent autour d'eux et l'anxiété qui règne à Clermont-Ferrand et dans toute la France. Le vécu n'est pas le même selon l'âge de chacun. C'est pour cela qu'il faut dans un premier temps s'attacher à définir la position de chaque enfant, afin de mieux comprendre le cadre dans lequel ils évoluent et leurs rapports aux autres. Il y a donc six enfants à Clermont-Ferrand, cinq filles et un garçon. Nous pouvons considérer d'un côté Anne-Marie et François (16 ans et 13 ans en 1914) comme des adolescents et les autres filles encore dans l'enfance (Jacqueline 5 ans, Guillemine 6 ans et les jumelles 9 ans en 1914). En effet, cette séparation s'appuie entre autres sur les travaux d'Agnès Thiercé, qui s'est employée à étudier les adolescents durant la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle. La notion d'adolescence connaît une évolution. C'est à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle seulement « que pour toutes et tous la fin de l'enfance ouvre sur l'adolescence »<sup>190</sup>. Pourtant ancrée aussi dans la jeunesse, la figure de l'adolescent ne dispose pas d'un cadre aussi défini que l'enfance, avec une dimension sociale beaucoup plus forte. Agnès Thiercé souligne que si le XIX<sup>ème</sup> siècle n'a pas inventé l'adolescence, il lui a donné sa « signification moderne » et a forgé la « classe d'âge adolescente »<sup>191</sup>. Ainsi, dans les classes bourgeoises, le temps de l'enfance et de l'adolescence tend à s'étirer durant la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle. Les jeunes garçons et filles des lycées sont alors considérés et nommés adolescents : on retrouve ce terme dans les écrits de Pierre Petit de Julleville<sup>192</sup> qui parle de Bernard avant la guerre. Par ailleurs, dans une lettre<sup>193</sup> en 1916 adressée à sa mère, Catherine Audollent souligne qu'Anne-Marie est encore « assez jeune » pour faire ses choix d'avenir. La jeune fille, qui a alors 18 ans, n'est pas encore considérée comme une adulte. Le vécu d'Anne-Marie et de François s'inscrit donc dans ce contexte d'évolution des attentions envers cette tranche d'âge ; il faut tenir compte de l'aspect psychologique, de l'encadrement des adolescents et de la façon dont ils sont perçus par la société. De son côté, Manon Pignot a rédigé une thèse sur les enfants pendant la Grande Guerre, dans le cadre d'une histoire de l'intime<sup>194</sup>. Si des études consacrées aux

---

<sup>190</sup> THIERCE, Agnès. *Histoire de l'adolescence (1850-1914)*. Paris : Belin, 1999, p. 5.

<sup>191</sup> *Ibid.* p. 7.

<sup>192</sup> Ecrits sur la vie de Bernard Audollent dans le Bulletin mensuel de l'école diocésaine N-D de Sainte-Croix à Neuilly (juillet 1917). Cote 228 J 18, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>193</sup> Lettre du 4 décembre 1916 de Catherine à sa mère Marie-Rose. Cote 188 J 360, fonds Audollent/Petit de Julleville, ADPD.

<sup>194</sup> PIGNOT, Manon. *Allons enfants de la Patrie. Génération Grande Guerre*. op.cit., p. 11.

enfants se sont attachées à leur position dans la famille et la société, par l'intermédiaire de leur encadrement, de leur éducation, Manon Pignot s'est intéressée à l'enfant lui-même, son point de vue et en a fait un objet d'étude en soi. Les lettres des enfants Audollent sont autant de sources de l'intime qui nous permettent de saisir, en partie, leur vécu.

- **L'expérience de guerre**

L'expérience de guerre est une question centrale. Comment vit-on la guerre ? Comme le souligne Manon Pignot, cela passe par une « confrontation à des moments clés : entrée en guerre et armistice constituent alors des pivots »<sup>195</sup>. En ce qui concerne le quotidien, certains aspects restent, leur offrant un repère solide dans un monde bouleversé. Les plus jeunes continuent de se rendre à l'école, profitent de leur temps libre pour s'amuser dans le jardin ou rendre visite à leurs amis. Les plus âgés vont au lycée, effectuent des sorties et participent à certaines tâches quotidiennes. Pendant toute la durée de la guerre, les enfants Audollent ont la chance de pouvoir continuer à se rendre chaque année en vacances chez leur grand-mère à Yport, pour retrouver leurs cousins et cousines. Tous ces enfants sont un grand réconfort pour Marie-Rose, qui aime avoir sa « bande » autour d'elle pendant ces semaines. Ces banalités du quotidien, si éloignées de la vie des combattants sur le front ou même celle des enfants qui vivent dans les zones occupées, n'effacent pas pour autant les aspects exceptionnels de la guerre. L'une des premières expériences de la guerre pour les enfants Audollent est donc le départ de Bernard pour le front, puis celui de Dominique. En cela, la mobilisation des hommes et ses conséquences sur la vie familiale sont une expérience partagée par de nombreux enfants<sup>196</sup>. Pendant les dix mois de sa formation, ils avaient pu profiter de la présence régulière de leur grand frère à la maison et le voir en uniforme. Mais l'heure est à une séparation pour une durée indéterminée. La première qui en fait part est Guillemine dans sa lettre en juin 1915<sup>197</sup>. Elle écrit : « *Sa mennuit que tu soit partis. Il y a la fille de Monsieu Remi qui a pleuré en classe parceque son père était parti a aurillac et après il ira au front. (...). La lettre que tu m'a envoyer est bien drole. Ta petite sœur qui t aime bien* ». Guillemine est peinée de voir son grand frère partir. En voyant une de ses camarades de classe pleurer, elle comprend que ce n'est pas une bonne nouvelle. Bernard est à peine arrivé sur le front que les deux petites ont déjà hâte de lui écrire un petit mot. Et Jacqueline s'empresse de le faire le même jour que Guillemine<sup>198</sup>. Les deux sœurs sont à la fois fières de leur frère et un peu inquiètes pour lui. La guerre dure depuis maintenant un an, et elles ont compris que certains hommes qui étaient partis combattre ne reviendront jamais. Elles espèrent que ce grand frère tant aimé et admiré, qui accepte toujours de

---

<sup>195</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>196</sup> *Ibid.*

<sup>197</sup> *Figure 27* : Lettre du 10 juin 1915 de Guillemine à Bernard. Cote 228 J 11, fonds Bernard Audollent, ADPD. L'orthographe dans les lettres est conservée.

<sup>198</sup> *Figure 28* : Lettre du 10 juin 1915 de Jacqueline à Bernard. Cote 228 J 11, fonds Bernard Audollent, ADPD.

bon cœur de prendre part à leurs jeux dans le jardin, revienne à la maison après avoir « *gagné* » et « *tué les allemands* ».

De son côté, Bernard leur envoie des petites cartes et des dessins pour les amuser et les rassurer. Voici ce qu'il écrit à Jacqueline (qu'il surnomme affectueusement *boulo*) le 13 juin 1915<sup>199</sup> : « *Je suis bien content que la carte que je t'ai envoyée t'ait fait plaisir. Je t'envoie le dessin de soldats allemands comme ceux à qui j'envoie des obus* ». Ses dessins ont beaucoup de succès auprès des petites. Il en envoie tout au long de la guerre mais peu d'entre eux nous sont parvenus. Anne-Marie rapporte à son frère que les petites adorent recevoir des cartes : « *Jacquot a reçu hier soir ta carte et elle en a été tellement fière qu'elle l'a emportée aujourd'hui au lycée, l'a montrée à tout le monde et l'a fait lire, en classe, tout haut par sa maîtresse ; le soir quand Guillemine a eu la sienne, elle s'est mise à crier « une lettre de Bernard pour les deux petites cocottes ! »* ». Chaque fois que l'institutrice demande à ses élèves des nouvelles de leurs proches sur le front, les petites montrent les cartes et les dessins à la classe, sources de grande fierté. Bientôt, tout l'établissement connaît Bernard et ses dessins. Cela souligne à quel point la guerre est partout, et elle est aussi entrée dans l'école.

- **L'engagement des enfants par le milieu scolaire**

Ainsi, nous avons vu avec les propos de la petite Thérèse Guiraud (la cousine et filleule de Bernard) qu'il y a au sein de l'école un discours de guerre dont les enfants sont imprégnés. En classe, ils sont aussi invités à participer à la guerre, en leur fournissant « des occasions d'auto-mobilisation et de projection de soi dans un rôle guerrier, en se pensant comme des petits soldats de l'arrière »<sup>200</sup>. Bien travailler en classe est le meilleur moyen qui est mis à leur disposition. La question de l'excellence scolaire est évoquée dans la correspondance des plus jeunes de la famille Audollent mais aussi dans celle des plus âgés. Ainsi, Dominique fait part de ses résultats d'examens de droit à sa famille : il est reçu à la fin de son année avec la mention Bien ; de son côté, Anne-Marie poursuit ses études, elle envisage de passer un diplôme de musique au Conservatoire et un diplôme de langues. Chaque mois de juillet, les petites et les jumelles évoquent dans leurs lettres les traditionnelles distributions de prix qui clôturent l'année, et leur espérance d'en recevoir un. Les enfants Audollent étant nés et grandissant dans un milieu familial composé d'intellectuels, l'exigence scolaire est une des préoccupations majeures de la famille, et non un phénomène qui entre en jeu avec la guerre. Toutefois, nous pouvons souligner que cela peut prendre une forme différente qu'en temps de paix. L'exigence scolaire devient aussi une réponse au discours de guerre. Elle fournit aux enfants un enjeu moral, un moyen de faire de cette exigence scolaire un devoir patriotique (au même titre que les

---

<sup>199</sup> Figure 29 : Carte postale du 13 juin 1915 de Bernard à Jacqueline et dessin d'allemands. Cote 228 J 5, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>200</sup> PIGNOT, Manon. *Allons enfants de la Patrie. Génération Grande Guerre*. op.cit., p. 73.

étudiants à l'Université). En effet, la réussite scolaire est perçue comme « le pendant de l'excellence combattante. [...]. Une tâche à leur mesure, atteignable et en même temps immense »<sup>201</sup>.

Pendant les vacances d'été, Auguste explique à son fils que les enfants Audollent/Guiraud continuent de s'instruire à Yport, le sérieux étant de mise et renforcé par la guerre. Voici ce qu'il écrit<sup>202</sup> : « *La vie de notre pensionnat est aussi réglée que possible : on a organisé pour les petits un certain nombre de classes où Elisabeth, Anne-Marie, Antoinette et Marie-Louise distribuent les éléments de la science aux jeunes esprits avides de les gober. Les plus grands, comme François et Jacques travaillent tous seuls. Voilà pour la matinée ; l'après-midi jeux et promenades. Tel fut l'emploi du mois d'août. On va, je crois, se relâcher quelque peu en septembre, pour ne pas fatiguer les méninges de cette marmaille avant la rentrée. [...]. Tu vois en somme que tout ressemble assez à ce que tu as connu jadis au Bois des Hogues*<sup>203</sup>, avec un peu plus de labeur cependant chez les enfants ; c'est le sérieux de la guerre ! ». Cette organisation de la vie de famille, malgré les difficultés de la guerre, offre donc un repère, même si l'absence des jeunes hommes se fait sentir. Les enfants sont très impliqués dans le rôle qu'on leur attribue, à savoir bien travailler à l'école. Cependant, il semble qu'il est important pour la famille de maintenir ce qui fait aussi la vie d'un enfant : les jeux, les promenades, les activités physiques et une certaine insouciance.

- **Les œuvres de charité et leurs incidences sur la vie familiale**

Comme nous l'avons vu, Auguste et Catherine Audollent sont très investis dans les œuvres de charité. Cela a parfois des incidences sur la vie de famille, notamment lorsqu'ils sont tous les deux très occupés. Les enfants Audollent participent également ponctuellement à ces œuvres, les plus grands comme les plus jeunes. Dans ces moments, vie privée et vie publique se mêlent, la frontière s'efface. Comme l'explique Françoise Thébaud, « fillettes du primaire, jeunes filles des lycées et des grandes écoles se rendent utiles et partagent leur temps entre l'étude et le devoir de solidarité sociale »<sup>204</sup>. Cet engagement s'effectue notamment pour les plus jeunes de la famille à l'école, avec des collectes d'argent à destination de diverses causes. Chez les Audollent, certaines œuvres mobilisent aussi toute la famille. Pour exemple, dans sa lettre du 25 décembre 1915<sup>205</sup>, Monique écrit à Bernard qu'ils se sont tous rendus à l'arbre de Noël organisé à l'hôpital où Catherine travaille. Pour les plus grands, et en particulier Anne-Marie, la participation est encore plus importante et régulière. Ainsi, le 28 juillet 1915, elle écrit à son frère d'Yport<sup>206</sup> : « *Hier je suis allée avec tante Madeleine, Elisabeth et Germaine à un*

---

<sup>201</sup> *Ibid.*, p.72.

<sup>202</sup> Lettre du 4 septembre 1915 d'Auguste à Bernard. Cote 228 J 12, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>203</sup> Nom de la villa à Yport où vit Marie-Rose Marty-Lavaux, la grand-mère.

<sup>204</sup> THEBAUD, Françoise. *Les femmes au temps de la guerre de 14*. op.cit., p. 155.

<sup>205</sup> Lettre du 25 décembre 1915 de Monique à Bernard. Cote 228 J 12, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>206</sup> Lettre du 28 juillet 1915 d'Anne-Marie à Bernard. Cote 228 J 12, fonds Bernard Audollent, ADPD.

*ouvroir dont tante Mad s'est occupée toute l'année ; il est composé d'Yportaises de 14 à 25 ans, à qui on apprend à coudre, car pour la plupart elles ne savent pas faire un point ; elles font des corsages, des tabliers, etc. Il faut tailler, bâtir, essayer et on ne manque pas d'ouvrage ».* En tant que jeune femme de la bourgeoisie, il est nécessaire de participer à ce genre d'activités, d'autant qu'Anne-Marie vit dans une famille où toutes les femmes sont très investies (que ce soient sa grand-mère, sa mère Catherine et ses tantes Marguerite, Madeleine et Geneviève). Et ce rôle est renforcé par le conflit, car les œuvres de charité se multiplient et sont nécessaires pour soutenir l'effort de guerre. Anne-Marie participe également volontiers avec sa mère aux différentes quêtes pour les œuvres de guerre, en compagnie parfois aussi de son frère François, notamment lors de ventes organisées.

Avec un emploi du temps aussi chargé, de nouvelles difficultés et responsabilités liées au contexte exceptionnel de la guerre, Anne-Marie voit son rôle au sein de la famille renforcé. Avec le départ de Bernard et Dominique, elle est l'aînée des enfants. Âgée de seize ans en 1914 (vingt ans à la fin de la guerre), nous avons vu qu'elle est à la fin de son adolescence ; elle termine la guerre en tant que jeune adulte. Elle est donc à l'âge où les jeunes femmes de la bourgeoisie commencent à se préparer pour leur futur rôle de mère et de maîtresse de maison. La jeune fille est très occupée : elle doit étudier au lycée tout en assurant, en tant que femme à cette époque, certaines tâches quotidiennes. Elle est une grande aide pour Catherine : cette dernière sait qu'elle peut compter sur sa fille lorsqu'elle est trop prise par ses engagements envers les œuvres de charité. Anne-Marie s'occupe alors de ses petites sœurs et aide à la préparation des colis pour son frère en confectionnant des vêtements et en effectuant les achats. C'est elle aussi qui est chargée d'écrire à Bernard pour lui donner des nouvelles quand ses parents sont trop occupés pour le faire eux-mêmes. De tous les frères et sœurs, c'est Anne-Marie qui écrit le plus souvent à Bernard.



Le 10 juin 1915 Reçue  
le 14 juin

Mon cher frère

La nuit que tu sois parti.  
Il y a la fille de Monsieur Réau qui a  
pleuré en classe parce que son père  
était parti à Avillac et après il ira  
au front.  
il a fait beau ses jours-ci et pendant  
2 jours il y a fait beau et puis à  
6 heures il a fait un orage. La lettre que  
tu m'a envoyer est bien drôle.

ta petite sœur qui t'aime bien.

guillemine

Figure 27 : Lettre du 10 juin 1915 de Guillemine à Bernard

10 juin 1915 Reçue le  
14 juin

mon cher Bernard

je t'embrasse de ta mère, si tu  
es content, si tu es blessé,  
si tu as vu le frère de  
mère d'utile ?

ta petite sœur Boulo  
qui t'embrasse.

Jacqueline

Figure 28 : Lettre du 10 juin 1915 de Jacqueline à Bernard

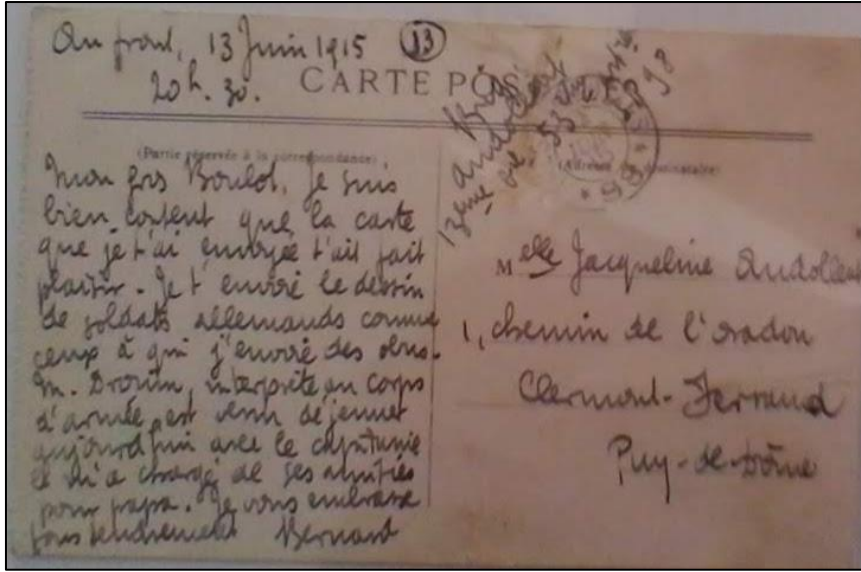


Figure 29 : Carte postale du 13 juin 1915 de Bernard à Jacqueline et dessin d'Allemands

---

## *Partie II. La guerre vécue par les Audollent : une expérience affective*

---

Les Audollent, bien que surpris par la guerre, se sont immédiatement engagés, chacun à leur manière. Ils sont dans un état d'esprit d'acceptation. John Horne souligne que pour la société civile, « accepter la Première guerre mondiale signifiait avant tout subir cette séparation des couples et des familles qu'imposait la mobilisation ». Mais au fur et à mesure que la guerre s'éternise, l'acceptation devient « une épreuve d'endurance, (...) dont les tons sont multiples et nuancés, qui vont de la persistance patriotique en passant par la résignation et l'impuissance jusqu'à la colère retenue »<sup>207</sup>. Dans le cas des Audollent, ils ont accepté la séparation mais ils sont au fil de la guerre dans une sorte de résignation, avec cette persistance patriotique du côté de Bernard et Dominique. Une des raisons pour laquelle la société s'est maintenue malgré l'étirement du conflit réside, selon Manon Pignot et Emmanuelle Cronier, dans les liens familiaux, qui agissent comme « un ressort de l'endurance civile et combattante »<sup>208</sup>. En effet, elles soulignent que les liens familiaux ont joué un rôle dans l'endurance des individus, alors même qu'ils ont été mis à rude épreuve par la guerre. Ils deviennent un enjeu à la fois vital et complexe, que les gouvernements prennent peu à peu en compte. La famille Audollent est un parfait exemple de ces enjeux. L'abondance de la correspondance montre à quel point le maintien d'un lien est vital pour la famille. Précédemment, nous avons étudié la façon dont la guerre bouleverse à la fois la vie privée et la vie publique de la famille, rendant parfois moins opaque la frontière entre les deux. Dans cette partie, nous nous penchons sur leur vie privée, sur leur intimité grâce à une source bien particulière : la correspondance. Il s'agit de la source majeure de ce mémoire, et cela représente un corpus de documents très volumineux. Elle mérite donc une attention particulière, une analyse en tant que source et de ce qu'elle peut apporter. Cette partie est donc consacrée aux relations familiales, à la manière dont le lien est maintenu, mais aussi aux relations sociales, amicales et à la place de la foi.

---

<sup>207</sup> HORNE, John. « Les mobilisations de la bienfaisance et de l'épargne en France (1914-1918) ». In : BEAUPRE, Nicolas / JONES, Heather / RASMUSSEN, Anne (dir.). *Dans la guerre 1914-1918. Accepter, endurer, refuser*. op.cit., p. 100.

<sup>208</sup> CRONIER, Emmanuelle & PIGNOT, Manon. « Les liens familiaux, un ressort de l'endurance civile et combattante ». In : BEAUPRE, Nicolas / JONES, Heather / RASMUSSEN, Anne (dir.). *Dans la guerre 1914-1918. Accepter, endurer, refuser*. op.cit., p. 105.

## Chapitre 1. Les relations familiales à l'épreuve de la guerre

La guerre bouleverse la vie familiale, « ses repères matériels et affectifs »<sup>209</sup>. Avec la forte concentration sur l'effort de guerre, l'équilibre des familles est affecté du jour au lendemain. Les premières semaines du conflit pour la famille Audollent, comme nous l'avons vu dans le premier chapitre de ce mémoire, sont des témoignages de ce rapide bouleversement. Les liens familiaux sont très vite mis à rude épreuve et l'acte épistolaire devient dès lors un des principaux gestes d'accommodation, celui qui permet de maintenir le moral. Bernard et sa famille échangent quotidiennement, la grand-mère du jeune homme et les Petit de Julleville écrivent également régulièrement.

### A) La correspondance : mise en lumière des relations familiales

Il convient de s'attarder et d'interroger la correspondance en tant que source principale. Nous avons la chance de disposer de la quasi-intégralité de la correspondance de guerre de Bernard Audollent, à laquelle s'ajoutent des lettres entre le couple Audollent et des membres de la famille Petit de Julleville. Elle éclaire et nous renseigne sur les relations familiales, les liens d'affection entre les membres de la famille Audollent.

#### 1. La correspondance : matérialité des sources et écrits de l'intime

Au-delà de la simple action d'écrire, de coucher ses pensées sur le papier, la lettre est aussi un objet matériel, une trace qui contient un témoignage des événements passés. Elle devient pendant la guerre un symbole : avant même d'être envoyées, les lettres constituent « une passerelle invisible qui unit familles à l'arrière et soldats au front »<sup>210</sup>. L'acte épistolaire, déjà bien ancré chez la famille Audollent, se renforce et devient un rituel. Nous avons vu dans la partie précédente l'organisation de chaque côté, la numérotation des lettres et des colis, les efforts pour avoir continuellement des nouvelles les plus récentes possibles. Ce dernier thème revient régulièrement dans la correspondance entre Marie-Rose et sa fille Catherine Audollent : il s'agit d'avoir autant que possible des nouvelles continues de tous les mobilisés de la famille. La correspondance occupe alors une place prépondérante dans la vie et le quotidien de la famille. « L'écriture, l'attente, la lecture du courrier rythment les journées, tandis que le décompte des jours qui séparent l'envoi de la réception des lettres symbolise rapidement la distance physique séparant les êtres »<sup>211</sup>. En effet, Bernard et sa famille essayent rapidement de mesurer le temps que mettent les lettres pour arriver en annotant les départs et les arrivées, afin de

---

<sup>209</sup> *Ibid.*

<sup>210</sup> *Ibid.*, p. 113.

<sup>211</sup> MORIN-ROTUREAU, Evelyne (dir.). *Françaises en guerre (1914-1918)*. op.cit., p. 30.

mieux gérer les envois. Ce temps varie tout au long de la guerre et dépend parfois de la situation de Bernard : de 3 jours quand il est au poste d'observatoire, cela peut aller jusqu'à six voire plus lorsqu'il est dans les tranchées ou quand les lettres sont retenues. Il essaye d'éviter les intermédiaires et de les confier directement au vagemestre mais cela n'est pas toujours possible. Conscient de l'inquiétude provoquée par les retards, voici ce qu'il écrit à l'ensemble de la famille réunie à Yport pour les vacances scolaires<sup>212</sup> : « *Je vais regretter de vous avoir écrit assez régulièrement jusqu'ici, puisque pour être restés 3 jours sans nouvelles vous vous inquiétez déjà. Je vous autorise à vous demander ce qui se passe au bout de huit jours, et je ne vous permets de commencer à vous inquiéter un peu qu'au bout de quinze, et encore !* ». Il énumère alors les nombreuses raisons qui peuvent justifier les retards.

En tant qu'objet matériel, la lettre en elle-même peut être étudiée. L'état du papier, l'écriture plus ou moins soignée et rapide, sont des révélateurs d'une situation à un instant donné. « Les conditions et les gestes d'écriture, la longueur et la fréquence des lettres sont peu à peu pensés et codifiés pour constituer un rituel essentiel »<sup>213</sup>. Ainsi, le choix de l'envoi d'une carte postale ou d'une lettre est déjà un acte significatif. Dans une lettre adressée à sa mère<sup>214</sup>, Bernard écrit : « *C'est évidemment quelque chose que de recevoir une carte postale disant que je vais toujours bien, mais je suppose que tu aimerais parfois avoir des renseignements un peu plus détaillés* ». Tout au long du conflit, Bernard envoie des cartes postales quand il est trop occupé ou quand il n'y a pas de nouveaux éléments ; lorsqu'il a le temps, il se lance dans l'écriture de lettres (qui peuvent aller d'une à huit pages) afin d'entrer dans les détails. Si la carte postale rassure et témoigne d'un état à un moment donné, la lettre permet de partager le vécu avec le reste de la famille. Dans l'ensemble, les lettres et cartes du fonds sont bien conservées. Seule une petite partie d'entre elles sont déchirées et/ou l'encre s'est délavée, ce qui peut les rendre illisibles. Mais cela reste aussi une trace et le témoignage d'un moment donné. Aux lettres et cartes postales s'ajoutent aussi parfois des dessins, des petits croquis pour préciser un lieu ou une situation et des photographies. Les dessins<sup>215</sup>, adressés aux deux plus jeunes, sont des petites attentions, des touches personnelles pour témoigner de l'affection. Les photographies et les croquis quant à eux représentent une manière supplémentaire de partager le quotidien afin que la famille puisse s'approcher au plus près de l'expérience sur le front.

Le fonds de Bernard Audollent est très dense et nous permet de saisir les liens qui unissent les membres de la famille grâce au discours épistolaire. De plus, la richesse et l'intérêt de ce corpus

---

<sup>212</sup> Lettre n°37 du 20 août 1915 de Bernard adressée à toute la famille Audollent/Petit de Julleville à Yport. Cote 228 J 6, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>213</sup> *Ibid.*

<sup>214</sup> Lettre n°39 du 5 septembre 1915 de Bernard à sa mère. Cote 228 J 6, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>215</sup> *Figure 30* : Exemple de la carte postale du 19 août 1915 de Bernard à Jacqueline, accompagnée d'un dessin. Cote 228 J 6, fonds Bernard Audollent, ADPD.

résident dans le fait qu'il nous offre une correspondance de guerre complète (une correspondance active et passive qui dure de son engagement à sa mort). Ainsi, il nous permet d'avoir la trace d'un parcours « qui ne prend sens que dans sa continuité, c'est-à-dire dans le déploiement temporel de la correspondance » et qui laisse explorer « les écrits dans leur dimension interactionnelle »<sup>216</sup>, pour reprendre les termes de Sylvie Housiel, qui a analysé la correspondance des combattants français. Selon elle, « il semble que l'analyse ne puisse saisir un certain nombre d'indices qu'à deux conditions : prendre en compte les relations entre les interlocuteurs, mais aussi s'attacher à des correspondances complètes, chaque lettre apportant un nouvel éclairage à la précédente et à la suivante dans une logique d'ensemble »<sup>217</sup>. La correspondance complète de Bernard Audollent avec sa famille est donc un précieux témoignage de l'évolution des rapports entre les membres de la famille pendant le conflit.

Les lettres sont des écrits de l'intime et permettent malgré la séparation et la distance physique d'exprimer l'affection envers le destinataire. Les lettres de la Grande Guerre sont marquées par cette tendresse et cette sensibilité nouvelle qui s'expriment. Les signes d'affection sont nombreux et se matérialisent par de petits détails. Il s'agit par exemple de formules affectueuses<sup>218</sup> : Catherine Audollent termine toujours ses lettres par ces mots : « *Nous t'embrassons de tout cœur. Ta mère qui t'aime* ». Mais le moyen le plus utilisé par la famille – et surtout par Bernard – pour exprimer son attachement, est l'emploi de surnoms ou de diminutifs. En effet, ils « restituent la tendresse familiale, même dans les messages les plus laconiques »<sup>219</sup>. Ils sont utilisés entre frères et sœurs. Ainsi, Bernard et Dominique s'adressent mutuellement de petits surnoms comme « *mon cher vieux* », « *vieille branche* » ou utilisent des termes anglais tel que « *old friend* » ; Anne-Marie reçoit parfois des « *my dear sœur Anne* » en clin d'œil à ses études d'anglais ; Jacqueline est surnommée « *mon gros boulo* » ; François est « *mon vieux Frisco* » et Guillemine « *ma petite Guigui* ». Ces petits surnoms sont des marques d'affection au sein de la fratrie. Quand il s'adresse à ses parents et à sa grand-mère, Bernard se contente d'un « *mon cher / ma chère* », ce qui marque le respect et la frontière entre adultes et enfants.

La correspondance est donc une source qui nous permet d'entrer dans l'intimité de la famille. Elle met en lumière les relations, les degrés d'affinité, elle exprime des marques d'affection. Mais ce type de

---

<sup>216</sup> HOUSIEL, Sylvie. « De la micro-analyse à l'analyse globale des correspondances : lettres de combattants pendant la Grande Guerre ». In : *Argumentation et Analyse du Discours* [en ligne], 2008, < <http://journals.openedition.org/aad/288> >

<sup>217</sup> *Ibid.*

<sup>218</sup> CRONIER, Emmanuelle & PIGNOT, Manon. « Les liens familiaux, un ressort de l'endurance civile et combattante ». In : BEAUPRE, Nicolas / JONES, Heather / RASMUSSEN, Anne (dir.). *Dans la guerre 1914-1918. Accepter, endurer, refuser*. op.cit., p. 117.

<sup>219</sup> *Ibid.*



source pose aussi la question de la fiabilité et du degré de pénétration dans la vie privée des individus, de la famille Audollent.

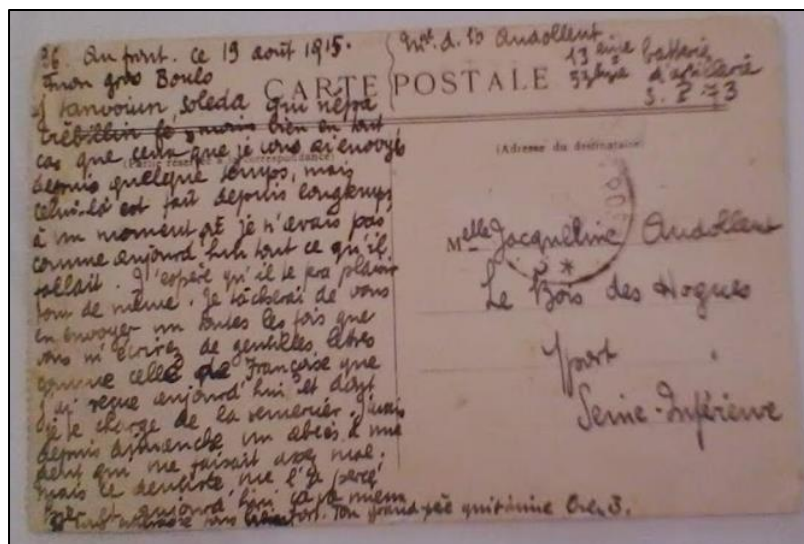


Figure 30 : Carte postale du 19 août 1915 de Bernard à Jacqueline et dessin

## 2. La correspondance : un objet émotionnel ?

Nous venons de voir que la correspondance peut être un objet d'étude en soi, une source matérielle qui nous donne accès à de nombreux indices. Nous pouvons à présent nous attarder sur son contenu et sur l'éclairage qu'il apporte sur les relations familiales. Dans les lettres, parents et enfants partagent des idées, expriment des sentiments dans un cercle privé et intime. Pour reprendre les écrits d'Anne-Marie Sohn, « les correspondances privées permettent un accès inespéré à la vie familiale et intime, aux affects et perceptions, aux représentations et aux idéologies sous-jacentes »<sup>220</sup>. En effet, au moment de la rédaction, l'épistolier adresse ses écrits à une personne en particulier qu'il connaît bien et avec laquelle il partage une certaine affection. Il décrit ses sentiments, son quotidien, choisit avec soin les informations qu'il veut communiquer et qui sont susceptibles d'intéresser le destinataire.

Pendant la guerre, avec la séparation, les relations se resserrent sur la lettre, qu'Evelyne Morin-Rotureau qualifie « d'objet émotionnel par excellence : surprise ou plaisir de la réception, déception ou angoisse de l'attente et autant d'émotions provoquées par la présence ou l'absence de

<sup>220</sup> Ecrits d'Anne-Marie Sohn, cités dans PIGNOT, Manon. *Allons enfants de la Patrie. Génération Grande Guerre*. op.cit., p. 18.

courrier »<sup>221</sup>. Ces émotions sont parfaitement exprimées dans la correspondance de la famille. Pas toujours par le cercle Audollent lui-même, mais par les autres membres de la famille qui les côtoient régulièrement. Ainsi, voici ce qu'écrit Elisabeth Guiraud (une cousine) à Bernard dans une lettre de novembre 1915 pour son anniversaire<sup>222</sup> : « *Comptes-tu sur une permission pour bientôt ? Cela ferait bien plaisir à tout le monde à Clermont et leur laisserait une provision de courage pour un certain temps. C'est dur pour eux de te sentir loin et exposé. Ta mère n'en dit pas grand' chose, comme pour tout d'ailleurs, mais le retard d'un courrier la rend soucieuse. Et Anne-Marie donc !* ». De son côté, sa tante Geneviève Delacommune le remercie d'écrire aussi régulièrement à sa grand-mère<sup>223</sup> : « *Je te suis bien reconnaissante d'écrire à maman aussi souvent que tu le fais, car je me rends compte que souvent cela a dû être une gêne, une difficulté. Mais je puis te dire que c'est pour elle une grande douceur* ». Du côté de l'arrière, la lettre est donc l'objet qui rassure, qui apporte un peu de réconfort pour quelque temps ; pour Bernard et Dominique sur le front, elle maintient le moral et représente les pensées de leur famille. Elle est très chargée en émotions.

La question est de savoir si ces lettres nous permettent réellement d'entrer complètement dans l'intimité de la famille. Pour Sylvie Housiel, « la lettre de guerre, de par sa nature, fournit sur le vécu des poilus des informations qui ne se trouvent nulle part ailleurs et permet de dégager des façons de penser, des attitudes, des sentiments, qui souvent ne se disent qu'indirectement. (...). Aussi l'implicite est-il aussi important, sinon plus, que l'explicite – à savoir, ce qui s'élabore dans l'interaction au niveau des thèmes abordés et des prises de position délibérées »<sup>224</sup>. Dans le cas de Bernard, ce dernier écrit souvent à sa famille de longues lettres, très détaillées, avec des longs récits des attaques et des événements importants. La position prise est pour lui celle de l'honnêteté. Dans sa lettre du 7 mars 1917, il écrit à sa mère<sup>225</sup> : « *Je ne te cache aucun détail. Je vous ai toujours dit la vérité depuis le début. Je continuerai, préférant cette méthode, que vous m'avez du reste demandé d'employer. J'estime en effet que si elle a l'inconvénient de vous inquiéter parfois lorsque je vous donne des détails précis sur quelque chose de plus ou moins dangereux, elle vous permet par contre d'être tranquilles lorsque je ne vous dis rien* ». Malgré ces mots, nous pouvons nous interroger sur leur véracité. En effet, les récits de Bernard sont très détaillés et précis, ils sont rapportés de manière très factuelle. Mais cette méthode d'écriture ne serait-elle pas utilisée pour cacher ses émotions et ainsi ne pas inquiéter la famille ? Cette

---

<sup>221</sup> MORIN-ROTUREAU, Evelyne (dir.). *Françaises en guerre (1914-1918)*. op.cit., p. 30.

<sup>222</sup> Lettre du 28 novembre 1915 d'Elisabeth Guiraud à Bernard. Cote 228 J 12, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>223</sup> Lettre du 29 novembre 1915 de Geneviève Delacommune à Bernard. Cote 228 J 12, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>224</sup> HOUSIEL, Sylvie. « De la micro-analyse à l'analyse globale des correspondances : lettres de combattants pendant la Grande Guerre ». In : *Argumentation et Analyse du Discours* [en ligne], op.cit.

<sup>225</sup> Lettre du 7 mars 1917 de Bernard à sa mère. Cote 228 J 8, fonds Bernard Audollent, ADPD.

remarque de Marie Petit de Julleville<sup>226</sup> envoyée à son petit-fils peut nous confirmer dans cette idée : « *Il est curieux qu'il faille que je m'informe du sort de ton stylo pour apprendre que tu as reçu un éclat d'obus en pleine poitrine ; c'est bien de ne pas faire d'embarras ; mais il ne faudrait cependant pas pousser trop loin la réserve et ne pas nous raconter ce qui nous intéresse si fort* ». Nous pouvons ici évoquer les réflexions de Michelle Perrot à propos de la correspondance. Si elle reconnaît que « les archives privées sont les sources les plus directes et les plus riches pour atteindre la vie privée, (...) correspondances familiales, irremplaçables témoignages, ne constituent pas pour autant les documents « vrais » du privé. Ils obéissent à des règles de savoir-vivre et de mise en scène de soi par soi. Rien de moins spontané qu'une lettre ; rien de moins transparent qu'une autobiographie »<sup>227</sup>. Sur ce point, il est vrai que les lettres des Audollent sont pensées. La pratique épistolaire est un exercice bien maîtrisé par cette famille d'intellectuels. Aussi, les lettres sont bien construites, avec des tournures de phrases et des mots choisis avec soin. La présence de la copie partielle d'une lettre envoyée à sa grand-mère<sup>228</sup> parmi la correspondance de Bernard en est un parfait exemple. Il s'agit peut-être d'un brouillon, mais l'écriture soignée, l'absence de ratures et de modifications font plutôt penser qu'il s'agit d'une copie destinée à être envoyée à quelqu'un. Cette lettre décrit une forte attaque menée la veille, qui a été très dangereuse pour lui. Cela s'inscrit donc parfaitement dans les écrits de Michelle Perrot : l'écriture de cette lettre a fait l'objet d'une réflexion afin de formuler au mieux. Elle a été soumise à la censure et à l'autocensure, avec l'idée que la « guerre réelle » doit être peu racontée, afin de maintenir le moral<sup>229</sup>. Comment dans ce cas, avoir accès à ses émotions réelles ? Si la correspondance ne permet pas d'entrer pleinement dans l'intimité, Michelle Perrot reconnaît que « ces subtils manèges de cacher/montrer nous introduisent du moins au seuil de la forteresse »<sup>230</sup>. En effet, les lettres de la famille restent des formes d'expressions personnelles et peuvent nous amener à pénétrer en partie dans l'intimité. Pour reprendre cette lettre de Bernard du 20 septembre 1916, bien qu'il raconte l'attaque de manière factuelle, il décrit aussi parfois ses émotions et ne cache pas complètement la dangerosité et la violence de l'événement. Ainsi, il écrit : « *On ne savait tout de même pas si on reviendrait : sur le bataillon avec qui j'ai marché, il y en avait le soir de l'attaque 130 par terre* ». En ce qui concerne les lettres des enfants Audollent, elles restent un moyen pour eux d'exprimer leurs émotions et de témoigner de toute l'affection qu'ils portent à leur frère. Les deux plus

---

<sup>226</sup> Lettre du 27 mai 1916 de Marie Petit de Julleville à Bernard. Cote 228 J 13, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>227</sup> ARIES, Philippe & DUBY, Georges (dir.). *Histoire de la vie privée. 4. De la Révolution à la Grande Guerre*. op.cit., p. 10.

<sup>228</sup> *Figure 31* : Lettre du 20 septembre 1916 de Bernard à sa grand-mère. Cote 228 J 8, fonds Bernard Audollent, ADPD. *Figure 32* : Copie partielle de cette lettre. Même cote.

<sup>229</sup> CAZALS, Rémi & ROUSSEAU, Frédéric. *14-18, le cri d'une génération : la correspondance et les carnets intimes rédigés au front, la Grande Guerre passée au filtre de la censure et de l'autocensure, au filtre du temps et de la fiction, de la parole confisquée à la parole libérée*. op.cit., p. 40.

<sup>230</sup> ARIES, Philippe & DUBY, Georges (dir.). *Histoire de la vie privée. 4. De la Révolution à la Grande Guerre*. op.cit., p. 10.

jeunes maîtrisent déjà la forme et le fond est encore empreint de leur spontanéité. Si dans certaines familles, les productions enfantines sont « construites, surveillées, parfois encadrées, parfois autocensurées aussi »<sup>231</sup>, il semble que chez les Audollent, l'autonomie demeure. Les aînés rédigent leurs lettres sans surveillance, elles leur sont propres, et ce même lorsque Catherine y ajoute quelques notes personnelles. Pour les plus jeunes, les parents ont connaissance du contenu mais ils ne reprennent pas l'écriture ou l'orthographe, car ils savent à quel point ces traces enfantines sont aussi une source de réconfort et d'amusement pour Bernard. Pour Manon Pignot, ces productions écrites contribuent surtout à faire entendre une « *parole* enfantine »<sup>232</sup>. Cela est donc bien lié à l'intime.

La lettre est donc un objet émotionnel en lui-même, en témoigne l'abondance. Son contenu nous permet de faire un pas dans l'intimité des membres de la famille Audollent, en prenant en compte à la fois l'explicite et l'implicite, ce qui est dit et ce qui est caché. Ce sont des indices qui nous amènent à réfléchir aux liens et aux degrés d'affinité.

---

<sup>231</sup> PIGNOT, Manon. *Allons enfants de la Patrie. Génération Grande Guerre*. op.cit., p. 12.

<sup>232</sup> *Ibid.*

Mardi 20 septembre 1916.  
Ma bien chère grand-mère.  
Maintenant que me voici depuis hier soir rentré à la batterie,  
et que j'ai à peu près repris mes esprits, je vous envoie par  
ce train au trois dernières journées quelques détails que vous  
devez, j'imagine, attendre, avec une certaine impatience,  
depuis la lecture du communiqué du 17 à 23 heures et  
de mes trois brèves cartes du 18 et du 19. Je n'ai pas encore  
pu vous écrire plus longuement et c'est encore bien beau  
que j'aie pu vous les envoyer.

Vous avez dû apprendre par mon <sup>mot</sup> ~~carte~~ du 16 et celui du 17  
adonné à maman que nous devions attaquer dans l'après-  
midi du 17. Malheureusement le meilleur capitaine du bataillon  
avec qui j'étais, d'un sang-froid merveilleux et adoré de ses  
hommes, avait été blessé la veille au soir : c'était un gros  
ennui. Pour moi j'étais bien prêt, m'étant confessé la  
veille au soir. Je m'étais aussi lavé, nettoyé et rasé, car je  
pensais, si j'avais dû me faire casser la figure, à être aussi  
propre au physique qu'au moral.  
Dans la matinée de dimanche, l'ordre d'attaque arrivait.  
Heure de départ : 14<sup>h</sup>. 45. Les quelques dernières heures furent  
assez pénibles, occupées hâtivement par les préparatifs matériels.  
On ne savait tout de même pas si on en reviendrait : tout le  
bataillon avec qui j'ai marché, il y en avait la soir de l'attaque  
130 par exemple. Quant à certains bataillons voisins, si il en est  
qui ont été volés indéfiniment ou presque, j'en suis sûr, dont il est  
venu sans tous les lieutenants sur une douzaine d'après ce que  
les connaissances nous ont dit.

Dès que l'on est sorti de la parallèle de départ, toute  
appréhension disparaît. La première impression est celle d'un

Figure 31 : Lettre du 20 septembre 1916 de Bernard à sa grand-mère (extrait)

Copie partielle

Mardi 20 Septembre 1916.

Mlle bien chère grand-mère,  
Maintenant que me voici depuis hier soir rentré à la batterie, et que j'ai à peu près repris mes esprits, je vais vous dire sur ces deux ou trois dernières jours, quelques détails que vous devez, j'imagine, attendre avec une certaine impatience depuis la lecture du communiqué du 17 à 23 heures et de mes trois brèves lettres du 18 et du 19. Je n'ai pas encore pu vous écrire plus longuement et c'est encore bien beau que j'aie pu vous les envoyer.

Vous avez dû apprendre par un mot du 16 et celui du 17 adressé à maman

que nous devons attaquer dans l'après-midi du 17. Malheureusement le meilleur capitaine du bataillon avec qui j'étais, d'un sang-froid admirable, meilleur et adroit de ses hommes, avait été blessé la veille au soir : c'était un gros souci. Pour moi, j'étais bien prêt, me sentant creusé la veille au soir. Je m'étais aussi lavé, nettoyé et rasé, car je tenais, si j'avais dû me faire passer la figure, à être aussi propre au physique qu'au moral.

Dans la matinée de dimanche, l'ordre d'attaque arrivait. Heure de départ 14h45. Les quelques dernières heures furent assez paisibles, occupées hennement par des préparatifs matériels. On ne savait tout

Figure 32 : Copie partielle de la lettre du 20 septembre 1916 (extrait)

de même pas si on en reviendrait : en le bataillon avec qui j'ai marché, et j'en avait, le soir de l'attaque, 130 par terre. Quant à certains bataillons voisins, s'il en est qui sont revenus indemnes au presque, j'en sais un dont il est revenu deux sous-lieutenants sur une douzaine d'officiers que je connaissais très bien.

Dès que l'on est sorti de la parallèle du départ, toute appréhension diminue. La première impression est celle d'un éblouissement, assez comparable à celle qu'on aurait en sortant au plein jour d'une chambre obscure. Spectacle splendide des hommes, alignés en vagues successives comme pour une revue et au pas.



### 3. La fréquence des lettres et les destinataires

Comme évoqué précédemment, le fonds de Bernard Audollent nous offre une correspondance de guerre complète (même en prenant en compte évidemment le fait que certaines lettres ont été perdues). Il faut préciser qu'il s'agit des lettres échangées avec sa famille. En effet, il y a quelques rares lettres de connaissances (amis, anciens professeurs), mais il semble que les autres lettres destinées à des personnes étrangères à la famille (il les évoque parfois, d'où la connaissance de ces écrits) n'y soient pas, ce qui est logique. En effet, la correspondance de Bernard a été gardée car elle fait partie de la mémoire de la famille. Les lettres envoyées par Bernard étaient conservées ; de son côté, ce dernier renvoyait les lettres une fois reçues et lues avec la réponse, afin d'être mieux organisé et ne pas jeter ce courrier.

Afin de mieux se représenter le poids de cette correspondance et la fréquence des lettres tout au long de la guerre, voici un premier graphique qui prend en compte les lettres envoyées par Bernard. Au total, cela représente environ 641 lettres et cartes sur une période qui va d'août 1914 à mai 1917. Pour mieux comprendre ce graphique, il ne faut pas oublier qu'il arrive sur le front durant l'été 1915 et meurt en mai 1917. L'année 1916 est donc la seule année complète de guerre, d'où le nombre élevé de lettres.

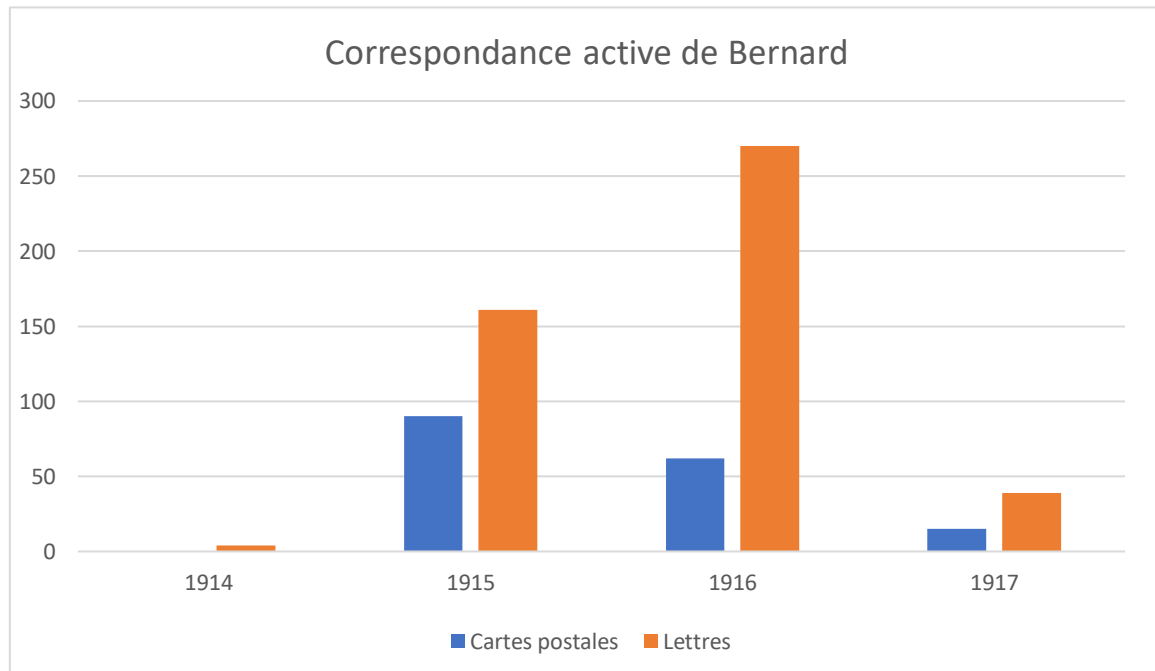


Figure 33 : Graphique représentant le nombre de lettres et cartes postales envoyées par Bernard durant la guerre



Nous pouvons constater que Bernard envoie donc beaucoup de lettres et de cartes postales. L'année 1916 nous confirme cette abondance d'écriture : au total, ce sont 332 lettres et cartes postales envoyées, ce qui représente en moyenne une lettre par jour (il faut tenir compte des deux permissions, la première en juillet, la deuxième fin décembre). Deuxième constat, il y a beaucoup plus de lettres que de cartes postales. En regardant le détail, les cartes postales correspondent aux périodes de tensions, lorsque Bernard est dans les tranchées, en première ligne. Lors de son passage à Verdun en mars-avril 1916, il écrit à sa grand-mère<sup>233</sup> : « *Comme la correspondance n'a pas l'air de vous parvenir encore très régulièrement, j'ai l'intention, tant que nous serons dans la région, de faire alterner les simples cartes postales ouvertes qui, dit-on, parviennent plus vite à destination, avec les lettres un peu plus détaillées* ». Mais ce n'est pas la seule période. Dans les derniers mois avant sa mort, durant sa période de stage, il écrit aussi plus de cartes postales que de lettres.

En retour, Bernard reçoit également énormément de courrier. Il en fait part dans ses lettres et remercie tous ceux qui lui écrivent. Sa famille lui écrit tous les jours, comme en témoigne cet extrait d'une lettre de Marie Petit de Julleville<sup>234</sup> : « *Je suis peinée que tu sois resté deux jours sans nouvelles, malgré le soin qu'Anne-Marie apporte à s'assurer qu'il parte chaque jour une lettre pour toi. Je sais par expérience combien la lettre journalière est réconfortante et impatientement attendue. Il est vrai que nos lettres ont moins d'importance que les tiennes, puisque tu nous sais en sécurité, mais elles t'apportent notre affection et la preuve de notre union constante à ta vie pénible et dangereuse* ».

Le graphique suivant permet de se représenter l'ampleur du nombre de lettres reçues par Bernard tout au long de la guerre.

---

<sup>233</sup> Lettre du 16 mars 1916 de Bernard à sa grand-mère. Cote 228 J 7, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>234</sup> Lettre du 5 septembre 1915 de Marie Petit de Julleville à Bernard. Cote 228 J 12, fonds Bernard Audollent, ADPD.

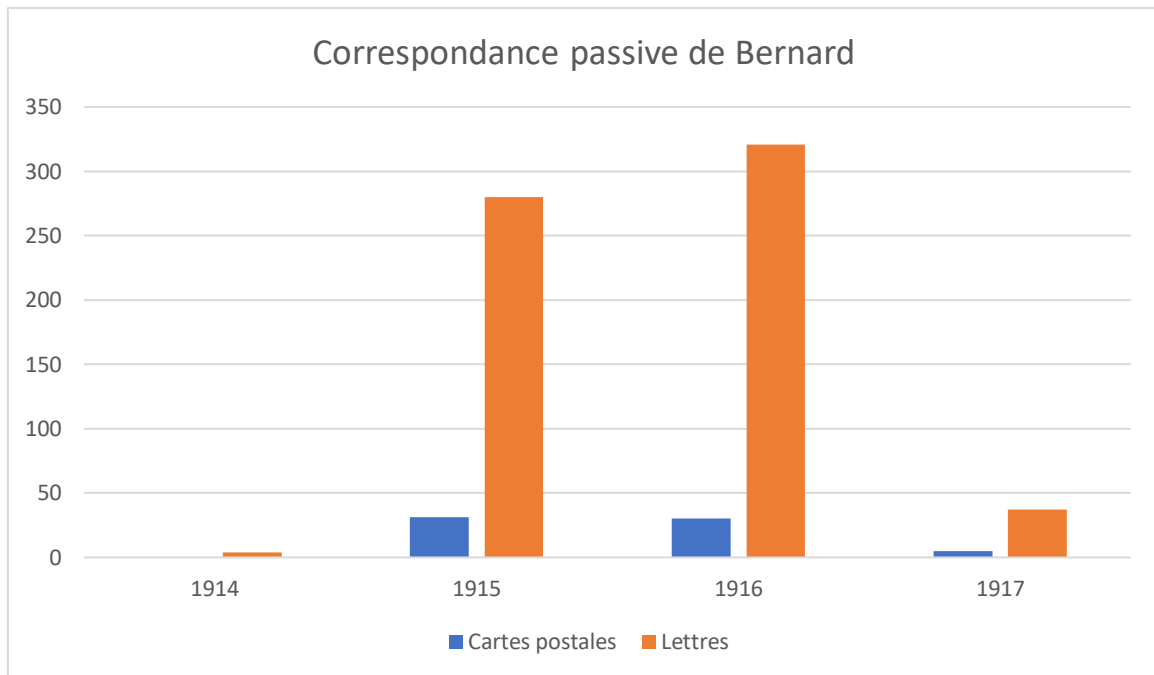


Figure 34 : Graphique représentant le nombre de lettres et de cartes postales reçues par Bernard durant la guerre

Pour reprendre l'exemple de l'année 1916, il reçoit 351 lettres et cartes postales, ce qui représente ici encore une moyenne d'une lettre par jour. Les lettres arrivent souvent à plusieurs et lui sont remises lorsqu'il est plus à l'arrière. Les périodes où il en reçoit le plus sont celles du Nouvel An, sa fête et son anniversaire en novembre. En août, il écrit une longue lettre destinée à toute la famille réunie à Yport dans laquelle il rapporte ceci<sup>235</sup>: « *Je suis tellement submergé, noyé, englouti sous l'inondation, le déluge, l'avalanche de lettres que j'ai reçues aujourd'hui que je prends le parti de répondre à tous ensemble* ». En effet, à l'occasion de sa fête, il a reçu pas moins de 22 lettres et cartes écrites par ses parents, chacun de ses frères et sœurs, ses tantes, sa grand-mère et une grande majorité des cousins et cousines. Son vingtième anniversaire en novembre est aussi l'occasion d'un nouveau déluge de lettres.

A présent que nous avons vu la fréquence des lettres envoyées et reçues, il nous faut nous attarder sur les destinataires. La correspondance de Bernard est donc une correspondance familiale. Dans le tableau suivant, nous nous sommes exclusivement intéressés au cercle Audollent et à Marie Petit de Julleville, principaux destinataires. En effet, Bernard échange aussi occasionnellement avec ses tantes, ses oncles, ses cousins et cousines mais moins souvent. De plus, cela impliquerait un tableau beaucoup trop complexe et il convient de rester centré sur le premier cercle de la famille, à savoir la grand-mère,

<sup>235</sup> Lettre du 20 août 1915 de Bernard à toute la famille. Cote 228 J 6, fonds Bernard Audollent, ADPD.

les parents et les enfants Audollent. Nous allons voir le nombre de lettres échangées avec chacun des membres, cela donne un premier renseignement sur les relations affectives.

	Lettres envoyées par Bernard	Lettres reçues par Bernard
Auguste	94	119
Catherine	126	138
Marie Petit de Julleville	120	85
Dominique	23	26
Anne-Marie	57	64
François	32	35
Monique	28	25
Brigitte	27	37
Guillemine	19	19
Jacqueline	15	14

*Figure 35 : Tableau représentant le nombre de lettres envoyées et reçues par Bernard avec chaque membre*

Avant d'analyser les données de ce tableau, il convient de souligner deux choses. La première, c'est que les lettres adressées à plusieurs destinataires (toute la famille, les jumelles, les parents, etc.) ne sont pas prises en compte, tout comme les lettres envoyées à Bernard et signées par plusieurs destinataires (plus rares). Le deuxième point concerne le contenu. Si Bernard envoie souvent ses lettres à une personne en particulier, il sait qu'elles sont régulièrement lues en famille (particulièrement durant ses premiers temps sur le front, où la lecture des lettres devient un rituel familial), et que tous les membres sont au courant du contenu. Cela n'est pas toujours le cas, notamment quand les membres sont séparés, mais cela nuance un peu les données strictes de ce tableau.

Tout de même, nous pouvons d'abord constater que les parents et la grand-mère sont les principaux interlocuteurs de Bernard. C'est avec ces trois personnes que Bernard échange le plus, ce qui n'est pas une surprise. Ses parents et sa grand-mère représentent ses modèles, et sont le lien le plus fort. En ce qui concerne les frères et sœurs, c'est avec Anne-Marie que Bernard échange le plus, signe d'une affection et d'une complicité particulière entre les deux. En effet, Anne-Marie écrit presque le double de lettres que ses autres frères et sœurs. La jeune fille est très soucieuse de donner régulièrement des nouvelles à son frère, car elle sait à quel point c'est un soutien moral précieux. Le reste se divise en deux groupes : le nombre de lettres est assez similaire en ce qui concerne Dominique, François et les jumelles (autour d'une trentaine) ; vient ensuite les deux plus jeunes, Guillemine et Jacqueline (une quinzaine de lettres). En ce qui concerne le premier groupe, il semble y avoir une volonté de ne pas provoquer de jalousies, mais aussi une affection égale pour chacun des frères et sœurs. Pour les plus jeunes, le nombre plutôt faible s'explique par leur âge. Elles commencent tout juste la pratique de

l'écriture. Elles écrivent donc surtout pour les occasions importantes. Du côté de Bernard, il y a une grande affection pour les petites, et elle s'exprime lorsque son travail est plus calme.

## B) Les relations familiales

Les échanges épistolaires mettent donc en lumière les relations familiales, grâce au ton intime. Nous avons vu à quel point ces lettres sont chargées en émotions et tentent d'apaiser les inquiétudes liées à la séparation et au danger. Chaque membre occupe une place particulière dans la famille et nous pouvons nous intéresser aux différents degrés d'affinité ainsi qu'aux différentes relations.

### 1. La relation entre les parents et les enfants Audollent

La correspondance de Bernard nous permet d'appréhender la relation qu'il entretient avec ses parents. Grâce aux lettres de ses frères et sœurs et à la correspondance de Catherine avec sa mère et sa sœur, nous pouvons aussi entrevoir les relations entre le couple Audollent et les autres enfants.

- **Les parents et les enfants**

Le lien entre les parents et les enfants Audollent est très fort. Catherine et Auguste parlent de leurs enfants comme de leur *petite bande* et sont heureux d'avoir constitué leur famille, comme en témoigne cette phrase d'Auguste dans une lettre adressée à Bernard<sup>236</sup>: « *C'est aujourd'hui le 23<sup>ème</sup> anniversaire de notre mariage. Nous avons remercié Dieu des grâces qu'il a accordées à la famille pendant ces 23 ans ; et ta préservation au cours de la guerre, surtout durant ce terrible mois de mars, n'est pas l'une des moindres* ». « Chez les bourgeois, la famille se resserre peu à peu autour du couple et de ses enfants »<sup>237</sup>. Depuis le début du XIXe siècle, une nouvelle idée émerge pour l'éducation des enfants : il s'agit d'arrêter la violence, privilégier la douceur, convaincre plutôt que punir. Et cette idée traverse le cadre du privé pour imprégner l'école : en effet, « l'adoucissement généralisé des relations familiales, l'attention croissante portée aux enfants, tout concourt à la volonté de mettre en adéquation sphère privée et sphère scolaire »<sup>238</sup>. Dans la correspondance de Catherine avec sa mère, une grande place est dédiée aux nouvelles des enfants avec pour thèmes principaux l'état de santé, les résultats scolaires ou encore les activités diverses. Comme le souligne Yannick Ripa, le rôle de mère reste le rôle principal des femmes, et notamment des bourgeoises : « le foyer est son domaine et la maternité sa raison d'être »<sup>239</sup>. En tant que mère, Catherine échange aussi beaucoup avec ses sœurs

---

<sup>236</sup> Lettre du 10 avril 1916 d'Auguste à Bernard. Cote 228 J 13, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>237</sup> KNIBIEHLER, Yvonne. *Histoire des mères et de la maternité en Occident*. op.cit., p. 44.

<sup>238</sup> SOHN, Anne-Marie. « *Sois un homme !* » : *La construction de la masculinité au XIXe siècle*. op.cit., p. 444.

<sup>239</sup> RIPA, Yannick. *Les femmes, actrices de l'histoire. France, de 1789 à nos jours*. op.cit., p. 40.

qui ont chacune plusieurs enfants. Ensemble, elles partagent bonnes nouvelles, inquiétudes et parfois conseils.

En ce qui concerne l'éducation au XIX<sup>ème</sup> siècle, « les parents sont en première ligne et, tous milieux confondus, ils sont convaincus qu'il est de leur devoir d'inculquer à leurs enfants de « bons principes », à savoir commencer par l'obéissance, la politesse et la déférence. (...). Les contemporains n'ignorent pas que le couple parental l'emporte souvent sur l'autorité paternelle et que les mères ont leur mot à dire »<sup>240</sup>. En effet, les lettres d'Auguste comme celles de Catherine contiennent régulièrement les mêmes conseils, les mêmes avertissements. Tous deux partagent une vision commune en ce qui concerne l'éducation et les valeurs à transmettre. Lorsque le couple est séparé, notamment durant les vacances scolaires, l'autorité sur les enfants s'exerce de la même manière.

Une vive attention est donc portée aux enfants, aux garçons comme aux filles. Par exemple, dans une lettre adressée à sa mère, Catherine parle longuement d'Anne-Marie<sup>241</sup>. Elle explique qu'elle est fière de la voir travailler avec acharnement à la fois l'anglais (possibilité de passer un diplôme de langues) et la musique (trois heures de piano par jour, solfège, transposition et cours d'histoire de la musique). Les études sont importantes pour elle mais elle pense également au bien-être de sa fille, en particulier durant les périodes difficiles de la guerre : « *Comme complément et correctif à ce programme un peu austère, j'ai été bien aise de voir Mme Michelin lui demander de se joindre à ses filles et trois ou quatre amies qui se réunissent pour une leçon de cuisine. Elles vont au marché, confectionnent les plats et déjeunent ensemble. Je ne sais si elles en tireront grande habileté gastronomique mais en tout cas, c'est une détente et un délassement sous l'une des rares formes où l'on puisse les leur offrir en ce moment* ». Catherine se réjouit de voir sa fille partager des activités avec des jeunes filles de son âge et se changer les idées. Elle est aussi très présente pour ses enfants quand ils tombent malades. Après l'opération de l'appendicite de Monique, elle reste plusieurs nuits auprès de sa fille pour la veiller. Les relations mères-filles sont particulières : Yvonne Knibiehler écrit que « l'ambivalence de l'amour maternel pèse aussi sur la fille. Un vif sentiment d'identité, d'affinité, pousse la mère à voir sa fille comme un double, une autre elle-même. (...) La tendresse et la confiance établissent entre mère et fille une communication privilégiée, bien au-delà des mots »<sup>242</sup>. De son côté, Auguste suit aussi de près la scolarité de ses enfants et porte la même affection à ses garçons comme à ses filles. Ainsi, c'est pour

---

<sup>240</sup> SOHN, Anne-Marie. « *Sois un homme !* » : *La construction de la masculinité au XIX<sup>e</sup> siècle*. op.cit., pp. 327-328.

<sup>241</sup> Lettre du 4 décembre 1916 de Catherine à Marie Petit de Julleville. Cote 188 J 360, fonds Audollent/Petit de Julleville, ADPD.

<sup>242</sup> KNIBIEHLER, Yvonne. *Histoire des mères et de la maternité en Occident*. op.cit., p. 59.

éviter à Anne-Marie de s'ennuyer seule à Clermont-Ferrand en août 1914 qu'il décide de traverser la France pour l'emmener auprès de sa mère et de ses frères et sœurs à Yport.

- **La relation d'Auguste et Catherine avec Bernard**

Grâce au tableau, nous avons vu que c'est avec ses parents que Bernard échange le plus. En effet, le cercle familial est ce qu'il y a de plus important pour lui. Il écrit donc régulièrement pour les rassurer. Dans sa correspondance, les événements sont racontés de la même manière à son père et à sa mère, cela se voit lorsque le couple est séparé (Auguste souvent à Clermont-Ferrand et Catherine à Yport pendant une petite partie des vacances scolaires) et que Bernard doit écrire au deux. Les lettres sont alors très similaires, il ne fait pas de différences. Mais certains points divergent. En effet, en fonction des sujets, il s'adresse tantôt à son père, tantôt à sa mère.

En ce qui concerne les relations entre Bernard et sa mère, l'affection se traduit entre autres par la préparation des colis pour son fils au front. Bernard s'adresse toujours à Catherine lorsqu'il s'agit de demander de lui envoyer des objets et des denrées alimentaires. En effet, « la préparation matérielle des colis, la confection des denrées (...) mobilisent massivement les civils, tant le contenu du colis matérialise les pensées et les sentiments »<sup>243</sup>. Catherine en envoie un à deux par semaine. Voici ce qu'elle lui écrit en juin 1915<sup>244</sup> pour l'un des premiers : « *Je t'ai mis à la poste cette après-midi la confiture, la moutarde, l'alcool de menthe, le thé et le sucre. Et puis je me suis arrêtée, car le kilo était atteint. Le reste fera l'objet d'un autre colis. Je n'ai pas pris les confitures en tube parce que le prix est ridicule : 1 franc de quoi faire trois tartines. Mais si tu y tiens absolument je t'en enverrai tout de même* ». Elle prend très à cœur son rôle, en demandant régulièrement des précisions et en ajoutant des petites touches personnelles. Elle fait de même ensuite avec Dominique. Comme l'explique Yvonne Knibiehler, « toute femme est fière de mettre au monde un fils, qui la relie au monde des hommes. Sachant qu'elle devra s'en séparer, elle s'y attache d'autant plus »<sup>245</sup>. Ainsi, les lettres de Catherine contiennent de nombreuses marques d'affection mais aussi des remarques, et sont également un moyen de prodiguer des conseils comme ici<sup>246</sup> : « *Quelles que soient tes occupations après la guerre, l'exactitude, l'ordre, la méthode, la régularité te seront toujours des qualités d'un immense secours. Et elles ne te seront pas inutiles même dans ta vie actuelle quoiqu'elle admette forcément un peu plus de décousu* ».

---

<sup>243</sup> CRONIER, Emmanuelle & PIGNOT, Manon. « Les liens familiaux, un ressort de l'endurance civile et combattante ». In : BEAUPRE, Nicolas / JONES, Heather / RASMUSSEN, Anne (dir.). *Dans la guerre 1914-1918. Accepter, endurer, refuser*. op.cit., p. 114.

<sup>244</sup> Figure 36 : Lettre du 9 juin 1915 de Catherine à Bernard. Cote 228 J 11, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>245</sup> KNIBIEHLER, Yvonne. *Histoire des mères et de la maternité en Occident*. op.cit., p. 58.

<sup>246</sup> Lettre du 3 août 1916 de Catherine à Bernard. Cote 228 J 14, fonds Bernard Audollent, ADPD.



La relation entre Bernard et son père est un peu différente. Il faut savoir qu'au XIXe et XXe siècles, il y a un certain recul de l'autorité paternelle, imposé par le déplacement des modèles, des représentations et des réalités<sup>247</sup>. Mais cela n'empêche pas la création de liens différents, portés sur la tendresse. Bernard et Auguste partagent une certaine affection, ce dernier s'est parfois chargé d'envoyer des colis, mais ils évoquent aussi d'autres sujets. Par exemple, c'est à son père que Bernard demande parfois de l'argent, comme en témoigne cette lettre d'Auguste du 25 août 1916<sup>248</sup> : « *Je t'envoie les subsides demandés, sous forme d'un mandat de 20 francs. Tu as grandement raison de ne pas vouloir emprunter, sauf à la bourse paternelle. Tâche aussi que ces derniers emprunts très légitimes ne soient pas trop fréquents eux non plus. Nous avons décidé de mettre François à Ste Croix à la rentrée : il résultera de ce fait une certaine dépense supplémentaire. (...). Ce que je t'en dis n'est pas du tout pour te prier de ne plus faire appel à mon concours pécuniaire, mais simplement pour te montrer la situation telle qu'elle est, avec le renchérissement général de la vie* ». Père et fils partagent également des discussions intellectuelles : Auguste envoie régulièrement des journaux à son fils, afin qu'il puisse s'informer des nouvelles de l'arrière. Il lui parle également des conférences organisées à l'université. Dans sa lettre du 17 mai 1916<sup>249</sup>, il écrit : « *Tu as dû lire dans L'Avenir le compte-rendu de la conférence de l'abbé Wetterlé : l'analyse du discours est saugrenue mais la description de la salle est fidèle. Théâtre comble, scène pleine, tout ce qu'il y a de plus union sacrée ; mais l'orateur était fatigué, d'ailleurs c'est plutôt un liseur intéressant, très documenté, qu'un diseur éloquent. Avec plus de brio il aurait eu un succès éclatant, le sien a été très honorable* ». Dans son ouvrage, Anne-Marie Sohn rapporte qu'à la fin du XIXe siècle, « l'opinion considère qu'à partir de l'adolescence chaque parent est responsable au premier chef des enfants de son sexe. Les pères ont donc tendance à façonner leurs fils à leur image »<sup>250</sup>. Cela semble être à moitié le cas pour Auguste Audollent. Les discussions intellectuelles sont un témoignage de ce besoin de partager entre hommes leurs idées et de partager mais tout comme Catherine, il a conscience que ses trois fils ont des personnalités différentes et qu'il faut composer avec. Le principal étant d'inculquer à tous des valeurs morales et religieuses fortes.

<sup>247</sup> DELUMEAU, Jean & ROCHE, Daniel. *Histoire des Pères et de la Paternité*. op.cit., p. 329.

<sup>248</sup> Figure 37 : Lettre du 25 août 1916 d'Auguste à Bernard. Cote 228 J 14, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>249</sup> Lettre du 17 mai 1916 d'Auguste à Bernard. Cote 228 J 13, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>250</sup> SOHN, Anne-Marie. « *Sois un homme !* » : *La construction de la masculinité au XIXe siècle*. op.cit., p. 328.

quelques  
 du bel air.  
 20-25. en en.  
 vil avec de  
 melle de cuir  
 ou tout en  
 cuir. Et dans  
 ce cas venir à  
 cette espèce de  
 doubler lame  
 clair avec une  
 guirlande et de  
 balons qui m  
 me gar dit dit  
 comme l'indidit  
 Je suppose que  
 les enfants de la  
 grande suffiront  
 et qu'ils ont  
 l'habitude d'aller  
 acheter de nouvelles  
 chaussures et  
 un an que j'ai  
 de moi prêt  
 venir qu'un  
 tu iras voir  
 les parents  
 tous les jours  
 de tout venir  
 de Bâle si de

Mon cher Bernard, nous recevons  
 vous très régulièrement tes  
 cartes et sommes heureux de  
 voir que ta première impres-  
 sion est favorable. Cache que celle de tes chefs  
 sur son compte le soit également. Je sais que tu peux  
 très bien faire... à condition  
 de résister à tes instincts  
 parfois trop fantaisistes et  
 d'introduire dans ta conduite  
 l'indispensable persévérance.  
 Ton père a vu le colonel  
 qui lui a dit sur son compte  
 des choses qui t'intéresseront  
 et t'encourageront. Je lui ai  
 le soin de t'en donner le détail  
 S'il quand il t'écrit lui-même.  
 Je me borne à te confirmer

du quartier  
 que tous tes camarades re-  
 pendent par toute la ville  
 que la nomination est une  
 injustice flagrante. Jean  
 Fingussou était parmi les  
 plus indiqués. Koch a parlé dans  
 le même sens à Ecole, et aussi  
 un garçon du peloton qui de-  
 meure dans la maison de M. <sup>M. G. G.</sup>  
 Cette unanimité nous a fait  
 plaisir.  
 Quelques renseignements main-  
 tenant sur les commissions.  
 Je t'ai mis à la poste cette après-  
 midi la confiture, la moutarde,  
 l'alcool de menthe, le thé et le sucre.  
 Et puis je me suis arrêtée, car le  
 kilo était atteint. Le reste fera l'ob-  
 jet d'un autre colis. Je n'ai pas  
 pris les confitures en tube parce que  
 le prix est ridicule. J'aurais de quoi  
 faire trois tartines. Mais si tu y tiens  
 absolument je t'en enverrai tout  
 de même. J'expédierai les sabots et pantoufles  
 par le dépôt, mais t'attends de sa-  
 voir la bordure exacte et aussi

Figure 36 : Lettre du 9 juin 1915 de Catherine à Bernard



Yport, 25 août 1916.  
Requ le 27 août

Mon cher Bernard,

Je te soussigne les subsides de ma sœur, sous forme d'un mandat de 20 F. Tu as grandement raison de ne pas vouloir emprunter, sauf à la bourse paternelle. Sache aussi que ces derniers emprunts très légitimes - ne soient pas trop fréquents eux non plus. Nous avons décidé de mettre François à St-Liz à la rentrée : il résultera de ce fait une certaine dépense supplémentaire pour nous, juste au moment d'ailleurs

*Lettre de Dominique le 20, il est une tranchée et très bien.*

où la gratuité vient d'être accordée dans les lycées aux fils et filles des membres de l'enseignement supérieur. Ce que je t'en dis n'est pas du tout pour te prier de ne plus faire appel à mon concours pécuniaire, mais simplement pour te montrer la situation telle qu'elle est, avec le renchérissement général de la vie. Mais nous tenons aussi à ce que tu ne manques de rien. Il n'y a donc là qu'une question de mesure. Et je me plais à te dire que tu n'as en rien abusé jusqu'à présent.

L'abbé Esquerre, venu pour la messe d'actions de grâces de François et moi pour prendre un peu de repos, nous a quittés hier matin. J'ai été très heureux de l'entendre me dire, très spontanément, tout le plaisir que lui avait procuré tes deux visites de cette année et ton "cainus" au patronage au mois de janvier. Tant mieux si, grâce à toi, ces enfants ont pu recevoir quelques idées justes et utiles.

Le maman est à Clermont le puis mercredi matin ; nous attendons des nouvelles de là-bas, d'autant plus avidement que Charlotte Redreau est assez malade (néphrite et albuminurie). Planchard l'a vue deux fois - samedi et dimanche - elle est donc en bonnes mains. Je crains pourtant que ce ne soit assez long.

D'après les listes des papiers par Anna, mais je devais t'écrire hier, mais je ne suis rentrée au Bois des Hogues qu'à 19 heures environ, après un de

Figure 37 : Lettre du 25 août 1916 d'Auguste à Bernard

Je suis allé chez les Allard, à Senneville, et une promenade à bicyclette de 53 kil. Je n'ai d'ailleurs qu'un faible souvenir d'avoir tardé jusqu'à ce matin, vu le nombre des lettres que tu reçois : et puis ne faut-il pas éviter de rendre tes camarades jaloux ?

Mon frère est décidément en pleine guerre, installé en tranchée depuis le 18. Voici son adresse :

Adjudant D. Audollent,  
2<sup>e</sup> Dragons, 2<sup>e</sup> Escadron, 1<sup>er</sup> Peloton,  
S.P. 196.

Il a été très bien accueilli sur le front, et paraît satisfait de son sort.

Demain départ de ton oncle Édouard de Charles Delacommune et de Paul Biret ; peu à peu la colonie d'Yport se redonne.

Nous t'embrassons tous bien affectueusement.

Aug. Audollent.

*Lettre de Dominique le 20*

## 2. La relation entre les frères et sœurs

Outre ses parents, Bernard écrit aussi beaucoup à ses frères et sœurs. Martha Hanna rapporte que dans les lettres aux frères et sœurs, il y a « un ton plus honnête, comme une conversation dans la même pièce. On se veut amusant, sincère en racontant des anecdotes ou en se confiant davantage »<sup>251</sup>. C'est effectivement le cas dans les lettres de Bernard, en particulier lorsqu'il s'adresse aux deux petites. A Jacqueline il lui écrit<sup>252</sup>: « *Je continue à faire la cuisine : ce matin, andouillettes (!) et beefsteaks aux frites, ce soir soupe aux poireaux et aux pommes de terre et ragoût : je suis sûr que tu n'aurais pas cru ton grand frère capable de faire tout ça ! Tu en aurais redemandé trois fois et tu te serais léché les dix doigts !* »

Didier Lett s'est intéressé aux relations entre frères et sœurs. Que signifie appartenir à une fratrie ? Selon lui, « les formes d'appartenance à une fratrie se modifient en fonction d'un certain nombre de critères : le nombre total de frères et sœurs, les écarts d'âge, le « sexe » de la fratrie et la nature du lien unissant les frères et sœurs »<sup>253</sup>. Rappelons donc que Bernard est l'aîné d'une fratrie de huit enfants composée de trois garçons et de cinq filles dont des jumelles. Il y a quatorze ans d'écart entre lui et la plus jeune, Jacqueline. Se pose alors la question de la construction d'identité : « comment construire une personnalité parmi ses frères et sœurs, individus si ressemblants et si différents ? Chaque membre de la fratrie doit trouver sa propre identité à la fois en se différenciant des autres membres mais aussi parfois en cherchant à ressembler aux germains »<sup>254</sup>. Et cela semble plus difficile quand la fratrie est nombreuse, ce qui est le cas des Audollent. Didier Lett rappelle que les liens qui se nouent entre les frères et sœurs conditionnent leur évolution affective et marquent durablement leur passage à l'âge adulte, puisque la fratrie obéit à des règles de fonctionnement déjà bien établis. Ainsi, « la personnalité d'un enfant dépend pour une part importante de ce qui l'attache ou l'oppose à ses frères et sœurs réels ou imaginaires : le rang, le sexe ou l'âge »<sup>255</sup>. De plus, on peut souligner que l'affirmation de la personnalité peut se faire différemment selon la place et le rang au sein de la fratrie. Il ne faut pas oublier non plus la condition sociale de la famille et le contexte historique. En effet, nous avons vu que les bourgeois construisent peu à peu à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle et au début du XX<sup>ème</sup> un nouveau modèle familial, avec un intérêt croissant porté aux enfants. Le couple Audollent est très soucieux de l'évolution des relations entre leurs enfants. Chaque enfant semble avoir une place bien définie dans la famille, les grands d'un côté (Bernard, Dominique, Anne-Marie et François), qui donnent

---

<sup>251</sup> HANNA, Martha. « A republic of letters : The epistolary tradition in France during World War I ». In : *The American Historical Review*. Décembre 2003, Vol. 108, n°5, pp. 1338-1361.

<sup>252</sup> *Figure 38* : Lettre du 13 octobre 1916 de Bernard à Jacqueline. Cote 228 J 8, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>253</sup> LETT, Didier. *Frères et sœurs : histoire d'un lien*. Paris : Edition Payot & Rivages, 2009, pp. 57-58.

<sup>254</sup> *Ibid.*

<sup>255</sup> *Ibid.*, p. 64.

l'exemple aux petites de l'autre côté (les jumelles, Guillemine et Jacqueline). Cela se traduit notamment par la garde des plus jeunes, ou l'enseignement, particulièrement pendant les vacances scolaires où les aînés organisent des leçons comme nous avons pu le voir dans la première partie de ce mémoire. La complicité fraternelle se crée également par les jeux d'enfants, et ce dans tous les milieux sociaux. Dans leurs lettres, les plus jeunes rapportent régulièrement à Bernard leurs jeux et leurs promenades, tout ce qui fait le quotidien d'un enfant. Par ailleurs, il s'agit du lien particulier qui unissait Bernard à ses petites sœurs en temps de paix, puisque ce dernier acceptait volontiers de jouer avec elles dans le jardin, même à son âge.

En tant qu'aîné de la famille, Bernard exerce des responsabilités. Pour le psychanalyste Alfred Adler, qui a longuement étudié la figure de l'aîné, « chaque nouvelle naissance implique une renégociation des places et des territoires respectifs »<sup>256</sup>. Selon les études sur la place de l'aîné, ce dernier a une forte pression sociale. « Il serait plus fréquemment en conflit avec ses parents mais demeurerait plus conformiste »<sup>257</sup>. Il serait aussi autoritaire, dominateur, jaloux de ses privilèges. Si effectivement, on peut lire à travers les lettres de Bernard un certain conformisme, et si ses parents font état d'un comportement parfois « *fantaisiste* », nous pouvons affirmer que le reste ne correspond pas à sa personnalité. Tout d'abord, Bernard ne s'est jamais opposé à ses parents. Il est conscient des responsabilités liées à sa place d'aîné, ses parents le lui rappellent d'ailleurs régulièrement. Mais il n'est pas autoritaire ni jaloux. Il est plutôt spontané, joyeux et drôle avec ses frères et sœurs. Il est un véritable modèle pour les plus petites. La guerre a par ailleurs adouci son caractère et lui a fait prendre conscience de ce rôle de modèle.

Vis-à-vis de ses petites sœurs en particulier, il assure le « rôle de protecteur, qui repose sur une forte domination masculine »<sup>258</sup>. Il y a alors un lien d'affection particulier avec les jeunes frères et sœurs, qui voient un « père », même quand le vrai père est présent. En témoigne cette lettre du 8 octobre 1916 adressée à Monique<sup>259</sup>, dans laquelle il prodigue des conseils comme un père de famille : « *Je crois bien que c'est dans 3 jours votre anniversaire, et comme j'ai écrit tout récemment à « ta jumelle » c'est à toi que j'adresse mes souhaits. Vous voilà maintenant de tout à fait grandes filles. Je suis sûr que vous serez toutes deux tout à fait sages et que vous travaillerez très bien pour donner le bon exemple aux deux petites et ne pas donner à grand-mère ni à papa et maman d'autres soucis que ceux – bien suffisants – qu'ils ont avec la guerre* ». La guerre, en séparant les membres des familles, a bouleversé les relations fraternelles. La correspondance a mis en lumière ce besoin pour les enfants

---

<sup>256</sup> *Ibid.*, p. 62.

<sup>257</sup> *Ibid.*

<sup>258</sup> *Ibid.*, p. 86.

<sup>259</sup> Lettre du 8 octobre 1916 de Bernard à Monique. Cote 228 J 8, fonds Bernard Audollent, ADPD.

Audollent de garder le contact avec leur grand frère. Bien que la correspondance de Dominique ne soit pas conservée, nous pouvons évidemment penser que les six enfants restés à l'arrière lui écrivaient aussi.

La relation entre Bernard et Dominique est particulière et elle mérite une certaine attention. En effet, les deux frères ont à peine deux ans d'écart, ils ont donc grandi ensemble et ont développé une certaine complicité que l'on retrouve dans les lettres : ton joyeux, surnoms affectueux, anecdotes, ou encore blagues. De plus, ils ont comme point commun d'être les deux seuls combattants de la famille. Cette expérience partagée, qu'ils sont les seuls à pouvoir comprendre, crée un nouveau lien. Tous deux sont très attachés à leur famille, comme en témoigne cette lettre de Dominique durant la période de sa formation<sup>260</sup> : « *Je sais que les lettres de l'arrière sont toujours au front reçues avec plaisir, messagères de ceux qu'on aime et qui vous le rendent. Plus elles sont longues et plus elles donnent, je crois, l'impression de la famille rapprochée, venue, par un effort d'imagination, autour du poilu qui pense à elle. Tu voudras donc bien m'excuser si la mienne (que je t'écris aussi de la part de maman), n'atteint point dans ses dimensions, d'aucunes des tiennes. Que veux-tu ? Je n'aime pas écrire...* ». En effet, malgré la possibilité d'échanger sur leurs expériences de combattants, Bernard et Dominique ne s'écrivent pas plus de lettres que pour les autres frères et sœurs. En tant que cadet, Dominique « subit moins que l'aîné la pression sociale et la nécessité d'assurer un rôle de chef de famille »<sup>261</sup>. Il exprime beaucoup plus sa personnalité, son rôle auprès des autres frères et sœurs étant moindre. N'aimant pas écrire, les nouvelles de Dominique sont souvent communiquées à Bernard par l'intermédiaire de leurs parents. C'est d'ailleurs une source de reproches de la part de Bernard vis-à-vis de son frère. En septembre 1916, il écrit à sa mère<sup>262</sup> : « *Merci aussi des nouvelles d'oncle Pierre et de D., qui ne m'a pas encore écrit depuis ma permission ! C'est honteux, alors que je lui ai écrit deux fois et envoyé un paquet. J'aurais pourtant été content d'avoir ses premières impressions* ». Bernard ressent le besoin de pouvoir échanger avec son frère sur leurs expériences de combattants. La guerre renforce aussi son rôle d'aîné. Au moment du départ de Dominique sur le front à l'été 1916, après sa formation à Saint-Cyr, Bernard lui écrit de longues lettres dans lesquelles il prodigue de nombreux conseils sur des sujets différents : choix du régiment, attitude à adopter, relations avec les supérieurs et les inférieurs, tenus et organisation matérielle, etc. Il fait part à son frère d'éléments qu'il ne communique à aucun autre membre de la famille, des aspects plus techniques du front. Dans la lettre du 16 juillet 1916<sup>263</sup>, il évoque les espoirs qu'il place en la bataille de la Somme, qui a débuté au début du mois par une offensive des Franco-Britanniques : « *Cette bataille de la Somme est bien intéressante. Si ça n'est pas*

---

<sup>260</sup> Lettre du 3 septembre 1915 de Dominique à Bernard. Cote 228 J 12, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>261</sup> LETT, Didier. *Frères et sœurs : histoire d'un lien*. op.cit., p. 63.

<sup>262</sup> Lettre du 15 septembre 1916 de Bernard à sa mère. Cote 228 J 8, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>263</sup> Lettre du 16 septembre 1916 de Bernard à Dominique. Cote 228 J 7, fonds Bernard Audollent, ADPD.



*encore ce coups-ci, c'est au moins la preuve matérielle et non plus morale qu'après Verdun nous pouvons les avoir. Je ne crois pas cependant que nous puissions, dans notre secteur tout du moins, compter reprendre bientôt la guerre de mouvements* ». Selon l'historien Gerd Krumeich, la bataille de la Somme s'apparente plutôt à un « siège » particulier. Elle prend « l'aspect d'une série d'assauts successifs sur les positions défensives adverses entre le 1<sup>er</sup> juillet et le mois de novembre 1916 »<sup>264</sup>. C'est important pour Bernard de pouvoir échanger avec son frère et lui partager tout ce qu'il a appris sur le front depuis un an. La longue lettre du 4 août 1916<sup>265</sup> est très intéressante à ce sujet. A propos des relations il écrit : « *J'estime que la situation d'un très jeune aspirant, frais émoulu de St Cyr, sans avoir été au front, et arrivant dans un peloton de vieux brisquards, est très difficile. Il faut s'imposer tout de suite, sans toutefois mettre les pieds dans le plat* ». Un peu plus loin, il décrit de manière très personnelle l'expérience du combat et la peur : « *Un gradé ne vaut rien s'il perd la tête devant le danger. Il faut donc avoir du cran. Et tu en auras. Je ne sais si tu as éprouvé ce sentiment assez pénible dont je te parlais l'autre jour et que j'ai éprouvé moi-même avant mon départ au front : on se demande si une fois sous le feu on vaudra mieux que les autres, ou si au contraire on fêlera comme le premier venu. Eh ! bien, non : si tu as déjà eu cette impression, tranquillise-toi. Tu ne seras peut-être pas un héros (j'avoue d'ailleurs n'avoir jamais connu personne qui ne tremble sous les obus) mais tu n'auras pas froid aux yeux. Il faut que lors de ta première affaire, les hommes puissent dire en revenant : « Audollent ? Il n'a pas la trouille ! » C'est la phrase qui te fera poilu* ». C'est la première fois qu'il décrit de manière aussi détaillée et d'une façon si personnelle ce qu'il ressent à propos du danger à un membre de la famille. Cela souligne à quel point le lien entre les deux frères est fort et se matérialise par cette expérience commune. Bernard a conscience que seul son frère peut comprendre ce qu'il éprouve. C'est pour cela qu'il se permet aussi de lui rappeler ses devoirs envers la famille. Dans sa lettre du 4 décembre 1916<sup>266</sup>, tandis qu'ils essayent de caler une permission commune, il lui rappelle qu'il est important d'écrire plus souvent à leurs parents pour ne pas les inquiéter davantage.

---

<sup>264</sup> KRUMEICH, Gerd & AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane. *Les batailles de la Grande Guerre*. In : AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane & BECKER, Jean-Jacques. *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : Edition du Centenaire*. op.cit., p. 290.

<sup>265</sup> *Figure 39* : Lettre du 4 août 1916 de Bernard à Dominique. Cote 228 J 7, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>266</sup> Lettre du 4 décembre 1916 de Bernard à Dominique. Cote 228 J 8, fonds Bernard Audollent, ADPD.

Aux amies, ce vendredi 13/10/16  
 ma chère Jacqueline.  
 Je t'envoie ce petit mot au lycée,  
 car je suis sûr que ça te fera  
 plus plaisir que si je le t'adressais  
 à la maison.  
 Rien de neuf ici. Je continue à  
 faire la cuisine: ce matin, om-  
 donnelles (!) et beefsteaks aux pommes,  
 ce soir soupe aux pois et aux  
 pommes de terre et ragout: je suis  
 sûr que tu n'aurais pas cru ton  
 grand père capable de faire tout ça.  
 Tu en aurais redemandé trois fois  
 et tu le serais léché les dix doigts!  
 Je t'embrasse très affectueusement  
 ainsi que Guign, les deux jumeaux  
 et papa et maman et les cousins.  
 Ton grand père qui t'aime.  
 Bernard.

Figure 38 : Lettre du 13 octobre 1916 de Bernard à Jacqueline

Au front, ce vendredi 4 août 1916.  
 Mon lieutenant.  
 Remarque que l'an dernier à pareille  
 époque, je t'appelais mon ben. Quantun  
 nuntius ab illo!)  
 Mon lieutenant donc, je te souhaite une  
 bonne fête. J'ense aime pouvoir le faire  
 de vive voix et nous avons déjà refêté  
 en commun que nos permissions n'ont  
 pas coïncidé. Tu sais ce que j'entends par  
 bonne fête, cette année où <sup>elle</sup> coïncide  
 presque avec ton départ pour le front. Tu as  
 suffisamment bien marché depuis 3 ans  
 pour que je ne te souhaite pas autre chose  
 que la continuation de tes succès sur un  
 autre terrain. Plus intéressant que celui  
 du quartier ou même de Saint-Eyr. Je ne  
 doute point d'ailleurs que tu t'y comportes  
 aussi brillamment. C'est là d'ailleurs ce  
 que j'ai demandé aujourd'hui dans mes  
 prières, n'ayant pu assister à la messe à  
 ton intention, comme je l'aurais voulu.  
 Tu me permets de revenir sur quelques

uns des points dont je t'ai parlé l'autre  
 jour. J'estime que la situation d'un très  
 jeune aspirant, puis émaille de St-Eyr,  
 sans avoir été au front, et arrivant dans  
 un peloton de vieux brisquards, est très  
difficile. Il faut s'imposer tout de suite, dans  
 toute les pièces dans le plat  
 (l'histoire de la météorologie de G. que je  
 t'ai racontée): c'est là une affaire de fait.  
 Il ne faut pas vouloir en imposer à de vieux  
 majors remplis qui ont 5 ans de service,  
 3 ans de grade, 2 ans de front, et qui te  
 rivaient bien vite ton don. Il ne faut pas  
 non plus le laisser traiter de ben par les  
 hommes.  
 Pour cela le mieux est d'être très à cheval sur  
 le service, sans être rose avec les hommes,  
 mieux, en étant bon avec eux en dehors  
 du service. Exige que les ordres soient exécutés  
 exactement, de même ceux de tes supérieurs  
 même s'ils te paraissent critiquables. Exige  
 de tes inférieurs une tenue correcte lorsqu'ils  
 te parlent, en tolérant cependant un peu de



laisser aller de la part des vieux majors, si l'expérience desquels tu seras bien souvent bémol d'avoir recon. Ne te laisse cependant jamais tenter par un inférieur, quel qu'il soit. Evite toute espèce de familiarité.

N'attends pas quinze jours pour mettre ces conseils en pratique, commence tout de suite, dès ton arrivée. De ton côté, sois toujours très correct envers les supérieurs : présente-toi à tes officiers et au garde-à-vous impeccable. Sois dévoué envers les adjudants, qui le sont à leurs supérieurs, ne l'oublie jamais. Sois aussi exemplaire pour toi-même et avertis strictement l'exécution de ton service que tu le seras pour les autres : si tu es commandé pour une corvée ennuyeuse, accomplis-la ~~soigneusement~~ jusqu'au bout, même si c'est inutile et si personne n'en doit rien savoir.

Un des meilleurs moyens d'avoir de l'autorité est d'avoir du cran. Quand ça cogne, les hommes se tiennent d'instinct vers le grade comme des poussins vers la mère-poule. Ils reconnaissent d'eux-mêmes s'il se tient bien. Un

grade ne vaut rien s'il perd la tête devant le danger. Il faut donc avoir du cran. Et tu en auras. Je ne sais si tu es éprouvé ce sentiment assez pénible dont je te parlais l'autre jour et que j'ai éprouvé moi-même avant mon départ au front : on te demande si une fois sous le feu, on vaudra mieux que les autres, on n'a en contraire on filera comme le premier venu. Eh! bien, non : si tu es déjà en cette impression, tranquillise-toi. Tu ne seras peut-être pas un héros (j'avoue d'ailleurs n'avoir jamais connu personne qui ne tremble sous les obus, et la phrase de Turenne est célèbre à ce sujet) mais tu n'auras pas froid aux yeux. Il faut que lors de ta première affaire, les hommes puissent dire en revenant : ce caducot! Il n'a pas la trouille! C'est la phrase qui te sauvera peut-être.

Sois également très respectueux des règles de la vieille discipline militaire, si débile de nos jours : quand tu marches à côté d'un supérieur, à pied ou à cheval, tiens-toi toujours à sa gauche. Ne le dépense jamais et cherche

4 août 1916 (suite) à Dommenique sans lui en demander l'autorisation. Ne démontre jamais un grade de tes inférieurs, dont le cheval le pleut. Cela ne se fait pas. L'en te verra fê d'y faire attention.

Dans un autre ordre d'idées, j'ai quelques mots à te dire au sujet de ton équipement. N'aille pas en caoutchouc. Pour un cavalier la forme la plus commode est celle du mien, dite pèlerine à manche : c'est assez le genre du parapluie du chauffeur. C'est très pratique, car à cheval, ça couvre complètement les jambes. Le mien vient de chez Tomillon et ne coûte pas trop cher pour les services qu'il m'a rendus et la solidité dont il a fait preuve. Comme manteau, je ne sais pas ce que tu trouveras : si un jour tu le fais faire quelque chose, tu es le choix entre le grand manteau à pèlerine, très chaud pour l'hiver, et le petit manteau de cavalerie, assez court, très fin et à la taille, sans martingale, moins lourd et très élégant. N'oublie pas le képi de dragons du temps de paix : tu le porteras au cantonnement avec ton costume propre, réservant le casque et ton l'uniforme que tu trouveras à Lyon pour

la tranchée. Une des premières choses que tu pourras te payer, si tu fais des économies, c'est la culotte rouge à bandes noires. Comme linge, achète une cantine : je crois que tu y es droit. Linge : 3 ou 4 chemises, autant de caleçons, 2 pyjamas si tu couches dans un lit, 6 paires de chaussettes, une douzaine de mouchoirs, quelques cravates, plastrons ou fans-cols, une demi-douzaine de serviettes, et si tu es très élégant, quelques paires de manchettes : c'est à peu près tout. Bonne affaire de toilette : une cravate en caoutchouc, une torse avec glace intarable, peigne brosse, blincan, savon à tube, Brosse dentifrice, tube de savon idem, savon à main, eau de Cologne, boîte de poudre : c'est tout.

De quoi écrire : papier à lettres, carte-lettres. Sur toi, stylo, lampe électrique, couteau suisse, un carnet, un petit livre de prières (celui d'oncle Pierre pour les colons est très bien), un chepelet, un porte-monnaie. En question de mouvements, tu laisses ta cantine dans les fourgons et tu emportes dans les satchets un peu de linge, les affaires de toilette et de quoi écrire. D'une manière générale, fin-



plie le plus possible.  
 Sur ce, tâche de passer de bonnes vacances,  
 repose-toi bien et me fais venir et ton dépôt,  
 débrouille-toi pour partir le plus vite possible.  
 Pourquoi ne m'aurais-tu pas dit que de Rumeaux  
 était avec toi ? Si tu en déris, dis-leur que je  
 regrette de ne l'avoir pas vu plus longuement.  
 Sais-tu ce qu'est devenu sa famille ? Si tu as  
 son adresse, donne-la moi.  
 Embrasse tout le monde là-bas de ma  
 part. Bien affectueusement à toi. Bonne  
 fête et bonne chance.

Bernard.

Figure 39 : Lettre du 4 août 1916 de Bernard à Dominique

### 3. Les Audollent et Marie Petit de Julleville : mère et grand-mère

« Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la longévité s'accroît, la famille à trois générations succède à la famille à deux générations »<sup>267</sup>. Les grands-parents apparaissent alors statistiquement de manière significative à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, « par l'effet conjugué de la baisse de la mortalité infantile et de l'allongement de l'espérance de vie »<sup>268</sup>. Pour les enfants Audollent, sur les quatre grands-parents, il ne leur reste que leur grand-mère maternelle, Marie-Rose Petit de Julleville. Les parents d'Auguste sont décédés bien avant la naissance de Bernard et le père de Catherine est mort en 1900. Marie occupe donc un rôle important au sein de la famille, agrandie par tous les nombreux petits-enfants issus des mariages de ses quatre filles. En l'absence de son mari, elle est la matriarche, la personne autour de laquelle tout le monde se réunit pour les grandes fêtes familiales. Voici ce qu'écrit Auguste à propos de cela<sup>269</sup> : « Dieu veuille nous donner rapidement la paix dans la victoire et nous rendre sains et saufs tous ceux des nôtres qui sont à la guerre ; et puissions-nous l'année prochaine nous retrouver tous réunis comme jadis autour de vous à Yport ! » En effet, chaque été avant la guerre, la famille Audollent/Petit de Julleville se réunissait pour la fête de Marie le 15 août. « Les jours fériés, les fêtes de famille et les vacances forment les moments privilégiés où doit s'établir la relation affective et formatrice entre les

<sup>267</sup> KNIBIEHLER, Yvonne. *Histoire des mères et de la maternité en Occident*. op.cit., p. 38.

<sup>268</sup> GOURDON, Vincent. *Histoire des grands-parents : du XVII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*. Paris : Perrin, 2001, p. 16.

<sup>269</sup> Lettre du 30 août 1915 d'Auguste à Marie Petit de Julleville. Cote 188 J 367, fonds Audollent/Petit de Julleville, ADPD.

grands-parents et les petits-enfants »<sup>270</sup>. Comme de nombreux bourgeois, Marie Petit de Julleville possède une grande maison : la villa du Bois des Hogues à Yport en Normandie devient la maison familiale, tandis que Marie vit aussi dans la commune voisine, Vattetot-sur-Mer, dans une demeure plus modeste. Pendant les vacances, « la maison des grands-parents reste la destination idéale de l'enfant bourgeois. Cette pratique est très commune au XIXe siècle et au début du XXème »<sup>271</sup>. C'est l'occasion pour Marie de ne plus être seule et de pouvoir profiter de tous ses enfants et ses petits-enfants.

Marie Petit de Julleville assure aussi bien son rôle de mère auprès de ses enfants, s'inquiétant du départ pour le front de son unique fils Pierre et prenant régulièrement des nouvelles de ses filles, mais c'est aussi une figure maternelle pour ses gendres. Auguste l'appelle « *ma chère mère* » dans sa correspondance, comme l'exige les codes de savoir-vivre de la Belle Epoque. Il y a ici un « respect hiérarchique du conjoint, qui s'inspire de la relation enfant-parent, tout en s'en démarquant légèrement »<sup>272</sup>. Mais pour autant, derrière ce terme courtois, les lettres témoignent d'un respect et d'une affection mutuels. Pendant la guerre, Marie s'inquiète tout autant pour ses gendres Octave Pasteau et Edouard Delacommune, tous deux mobilisés.

« Dès le XVIIIème siècle, la grand-mère se voit confirmer dans une fonction spécifique : elle enseigne surtout la tendresse »<sup>273</sup>. Elle assure parfois le rôle de garder les enfants, ce qui n'est pas une chose nouvelle au XIXème siècle. Il arrive que les grands-parents gardent leurs petits-enfants quand le père travaille beaucoup, part à la guerre ou que c'est la mère qui se voit obligée de travailler<sup>274</sup>. Mais il peut y avoir de nombreuses autres raisons à cela : ainsi, Etienne Guiraud, cousin des enfants Audollent, habite chez Marie Petit de Julleville pendant de longs mois durant sa maladie, pour profiter du climat maritime que lui offre la villa à Yport. Les enfants de Madeleine et de Geneviève se rendent aussi souvent chez leur grand-mère, comme en témoigne cette lettre du 18 octobre 1916<sup>275</sup> adressée à Bernard : « *Je suis en ce moment gardienne des enfants Delacommune* », Geneviève étant à Paris pour assister aux funérailles d'une connaissance.

La guerre resserre les liens entre Bernard et sa grand-mère. Après ses parents, c'est à elle qu'il écrit le plus souvent, ce qui est une source de grand réconfort pour Marie Petit de Julleville. De son côté, elle lui envoie des mots très affectueux, s'inquiétant régulièrement dès le moindre signe de danger et lui

---

<sup>270</sup> *Ibid.*, pp. 149-150.

<sup>271</sup> *Ibid.*

<sup>272</sup> *Ibid.*, p. 177.

<sup>273</sup> KNIBIEHLER, Yvonne. *Histoire des mères et de la maternité en Occident*. op.cit., p. 38.

<sup>274</sup> GOURDON, Vincent. *Histoire des grands-parents : du XVIIe au XXe siècle*. op.cit., pp. 38-39.

<sup>275</sup> Lettre du 18 octobre 1916 de Marie Petit de Julleville à Bernard. Cote 228 J 14, fonds Bernard Audollent, ADPD.

assurant de ses prières quotidiennes. Comme de nombreuses relations grands-parents/petits-enfants à cette époque, la relation entre Marie et ses petits-enfants (et dans le cas ici Bernard) oscille entre respect dû à l'âge et à l'ascendance, et complicité issue du nouveau modèle qui émerge. La relation avec Bernard est d'autant plus particulière qu'il est son premier petit-fils. En effet, si Bernard est l'aîné des enfants Audollent, il est aussi l'aîné des petits-enfants Petit de Julleville, suivi ensuite par Elisabeth Guiraud, née un an après lui. Voici ce que Marie écrit à ce sujet à l'occasion de son anniversaire<sup>276</sup>: « *J'aurais été heureuse de te souhaiter de vive voix ton 20<sup>ème</sup> anniversaire, de t'embrasser ce jour-là en te disant que j'ai confiance en toi, et que je compte que tu rempliras toujours dignement ton rôle d'aîné de cette grande famille qu'est la nôtre. Rends-toi bien compte que tous ces petits ont les yeux fixés sur toi, et que tu peux avoir grande influence sur eux tous. Ils ont pour toi une affection qu'ils ont voulue te prouver en participant au petit cadeau que nous t'offrons pour tes 20 ans* ». Marie éprouve donc pour son petit-fils une affection particulière, elle le confirme dans sa position d'aîné et surtout, elle lui assure un rôle fort au sein de la famille. Au XIX<sup>ème</sup> siècle, certains estiment que l'instinct maternel se poursuit par la grand-maternité. « *Après s'être vouée à sa mère, à son mari, à ses enfants, [la femme] poursuit sa sublime aliénation auprès de ses petits-enfants* »<sup>277</sup>. Tout comme Catherine, nous pouvons souligner que Marie prépare et envoie des colis à son petit-fils, s'assurant qu'il ne manque de rien. Elle est également aussi inquiète et soucieuse que sa fille en ce qui concerne les dangers du front.

Dans les lettres adressées à sa grand-mère, Bernard se veut donc souvent très rassurant. Il dévoile moins de détails que dans celles pour ses parents, et ce à la demande de Catherine<sup>278</sup>: « *Quand tu écriras à grand-mère n'insiste pas trop sur les arrosages d'obus. Elle n'est que trop tourmentée sur ton compte et tes descriptions ne sont pas des plus rassurantes* ». Les lettres de Marie adressées à Bernard lors du mois de mars 1916, particulièrement difficile pour lui à Verdun, semblent confirmer les dires de Catherine : « *Je suis douloureusement émue en pensant à ta vie si dure par ce temps si froid, et aussi à tout ce que j'ignore, mais que je pressens avec anxiété* »<sup>279</sup>. Plus tard, elle lui écrit<sup>280</sup>: « *Je pense constamment à toi, mon cher enfant. D'abord le matin à la messe ; puis tout le long du jour. Quand je me chauffe je pense que tu as froid ; quand je me mets à table j'ai peur que tu ne sois pas suffisamment ravitaillé ; et quand le soir je m'étends dans mon lit je songe avec une grande tristesse à ton coucher si*

---

<sup>276</sup> Lettre du 26 novembre 1915 de Marie Petit de Julleville à Bernard. Cote 228 J 12, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>277</sup> GOURDON, Vincent. *Histoire des grands-parents : du XVII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*. op.cit., p. 182.

<sup>278</sup> Carte postale du 26 juin 1915 de Catherine à Bernard. Cote 228 J 11, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>279</sup> *Figure 41* : Lettre du 8 mars 1916 de Marie Petit de Julleville à Bernard. Cote 228 J 13, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>280</sup> *Figure 40* : Lettre du 16 mars 1916 de Marie Petit de Julleville à Bernard. Cote 228 J 13, fonds Bernard Audollent, ADPD.



dur ». En tant que grand-mère, Marie Petit de Julleville occupe donc une grande place au sein de la famille. Elle est le point central qui permet les réunions. Elle développe avec ses petits-enfants des liens particuliers, elle se soucie de leur bien-être et est toujours prête à les accueillir, que ce soient pour des périodes longues ou courtes. Elle reste un socle solide également pour ses filles, qui en retour s'occupent d'elle avec affection et lui écrivent aussi régulièrement. Tout au long de la guerre, Marie maintient une correspondance assidue avec Bernard.

Vallotot 8 Mars 1916 <sup>prob</sup>  
 Mon cher enfant, je me suis  
 ton petit mot au crayon, daté du 1<sup>er</sup>  
 et m'a fait bien q<sup>d</sup> plaisir. Je suis  
 heurieuse que tu aies pu commencer  
 le 27, car tu avais bien besoin d'être  
 soutenu dans le pénible voyage  
 que tu entreprenais. Je suis  
 douloureusement émue pour  
 à ta vie si dure par ce temps si  
 froid, et aussi à tout ce que j'ignore,  
 mais que je pressens avec  
 anxiété. Oncle Donard est parti; tu  
 le rencontreras peut-être quelques  
 jours; sa dernière carte est datée du  
 27. Oncle Pierre a rejoint son 53<sup>e</sup>; il  
 est combattu à 5<sup>e</sup> des lignes allemandes  
 et va rendre visite à ses hommes  
 dans les tranchées. Bonne nouvelle  
 de nous tous ici. Je t'embrasse  
 tendrement et je prie pour toi de  
 tout mon cœur. M. P. J. Bon courage

Figure 40 : Lettre du 8 mars 1916 de Marie Petit de Julleville à Bernard

Vallotot 16 Mars 1916 <sup>prob</sup>  
 Mon cher enfant, nous avons  
 reçu avant-hier et hier tes cartes  
 des 6, 7, 8, 9 et 10. J'espère donc  
 que maintenant ta correspon-  
 dance va reprendre un cours  
 régulier et plus rapide. Tu as  
 reçu ma lettre du 4. Je t'ai en outre  
 écrit le 9, le 13 et le 14 et je t'ai en-  
 voyé un paquet le 11 et un autre  
 hier. Dis-moi si tes égratignures  
 sont guéries, et si tu n'as rien  
 aux yeux. Je pense constamment  
 à toi, mon cher enfant. D'abord  
 le matin à la messe; puis tout le  
 long du jour. Quand je me chauffe  
 je pense que tu as froid; quand je  
 me mets à table j'ai peur que tu ne  
 sois pas suffisamment ravitaillé; et  
 quand le soir je me couche dans  
 mon lit je songe avec une grande tristesse

Figure 41 : Lettre du 16 mars 1916 de Marie Petit de Julleville à Bernard

## **Chapitre 2. Les relations sociales à l'épreuve de la guerre et la foi comme lien familial**

A présent, concentrons-nous sur les relations sociales. Tout comme les relations familiales, elles sont bouleversées par la mobilisation des hommes. Nous avons vu dans la première partie que la famille tentait de maintenir des liens sociaux, que ce soient au travail pour Auguste, par l'intermédiaire des œuvres de charité pour Catherine ou encore les différentes relations de la famille. De nouveaux liens aussi se créent, d'autres se renforcent. Des simples relations aux amitiés, nous allons voir en quoi la guerre les bouleverse. Puis, pour revenir dans l'intimité de la famille, la foi est un lien vital. Tout au long du conflit, les cérémonies et rites catholiques, ainsi que la prière, permettent à tous les membres de la famille de supporter l'inquiétude. La foi s'exprime ainsi très régulièrement dans la correspondance entre les membres. Tous espèrent que Dieu protège tous ceux de la famille qui sont au front.

### **A) Les relations sociales**

Les relations familiales sont donc bouleversées par la guerre, tout comme les relations sociales, qui sont entre vie privée (amitiés) et vie publique (relations). Avec la mobilisation des hommes, la vie se resserre autour des gens restés à l'arrière. Pour les enfants, cela ne change pas beaucoup. Pour Auguste et Catherine en revanche, c'est un peu différent. En ce qui concerne Bernard, il se crée de nouvelles relations sur le front.

#### **1. La vie publique et les amitiés**

Comme nous avons déjà pu le voir, les relations et la vie publique des familles bourgeoises sont très importantes et sont ancrées dans le quotidien. La famille Audollent a des réseaux de connaissances à Clermont-Ferrand, mais aussi à Paris puisque les parents sont nés et ont grandi dans la capitale. En Auvergne, Auguste et Catherine entretiennent des relations avec les membres de l'Université et des établissements d'enseignement en général, les industriels de la ville (Bergougnan, Michelin) ou encore les religieux comme l'évêque. Ainsi, voici ce qu'écrit Auguste à Bernard en décembre 1915, après avoir exprimé dans une précédente lettre<sup>281</sup> son regret de n'avoir pas vu certains amis depuis plusieurs mois<sup>282</sup>: *« On t'a dit, je pense, que nous réunissions cette année, le dimanche après-midi, quelques collègues ou amis pour prendre une tasse de thé. C'est un moyen de se voir un peu, sans revenir aux vraies réceptions du temps de paix. Aujourd'hui étaient venus le Recteur et sa femme, les Bouglé, les*

---

<sup>281</sup> Lettre du 1<sup>e</sup> décembre 1915 d'Auguste à Bernard. Cote 228 J 12, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>282</sup> *Figure 42* : Lettre du 12 décembre 1915 d'Auguste à Bernard. Cote 228 J 12, fonds Bernard Audollent, ADPD.

*Mathias, les Bréhier, et Lange seul. Notre intention est de continuer ces 4 à 6h tous les quinze jours, pendant l'hiver, ce qui nous permettra de revoir un peu notre monde ».*

Pour Auguste, ces petites réunions sont un moyen de maintenir les liens, de pouvoir échanger et se changer les idées. Les grandes réceptions ne sont pas envisageables, elles sont considérées comme futiles et semblent de mauvais goût vis-à-vis des combattants qui risquent leurs vies tous les jours sur le front. Pour autant, ces petites invitations permettent aussi à la famille de rencontrer de nouvelles personnes et ainsi élargir leur cercle de connaissances. Ce sont parfois des soldats qui reviennent le temps d'une permission ou définitivement lorsqu'ils sont blessés. Ces petites réunions témoignent de ce rapport particulier avec le quotidien de la guerre : en effet, s'installe à l'arrière et dans la durée, un rapport ordinaire à la guerre<sup>283</sup>. En discutant avec les soldats, le couple peut ainsi échanger sur le conflit et se renseigner sur la vie que peut mener leurs deux fils. Il s'agit, dans cette réunion mentionnée, des collègues d'Auguste, parmi lesquels certains sont des amis comme Maurice Lange ou encore M. Bréhier.

Le couple Audollent entretient aussi des relations avec les industriels clermontois. En octobre 1916, Auguste écrit à Bernard <sup>284</sup>: « *Avant-hier, j'étais à l'usine Bergougnan ; M. Prunière, chef du service commercial, à qui je parlais de mes deux soldats, m'a dit qu'il allait vous faire envoyer à l'un et à l'autre une musette caoutchoutée et un couvre-casque. Remercie-le après réception* ». Ces lignes témoignent du bénéfice apporté à la famille par ces relations. L'usine Bergougnan est spécialisée dans la fabrication de caoutchouc. Pendant la guerre, elle travaille comme l'entreprise Michelin à la Défense nationale, en fournissant notamment l'artillerie. Dès le début du conflit se met aussi en place le Comité de secours des Etablissements Bergougnan, à l'initiative de son président. Dans un premier temps, c'est pour venir en aide aux employés de l'usine mobilisés ou prisonniers en envoyant des colis, puis les actions se diversifient. Pour ses œuvres et sa mobilisation envers l'armée, le Comité travaille beaucoup avec les différents hôpitaux clermontois ainsi qu'avec l'Université : notamment l'Observatoire, la Faculté des Sciences (médecine, armement, techniques), et la Faculté des Lettres (aide aux réfugiés)<sup>285</sup>. De plus, les industriels clermontois ont financé le cours de russe à la Faculté des Lettres dès le mois de mars 1916 et c'est ce qui explique sûrement la visite d'Auguste à l'usine ce jour-là.

Du côté des enfants Audollent, Anne-Marie s'est liée d'amitié avec les filles de M. et Mme Michelin, comme nous avons pu le voir dans la première partie. Catherine en fait part deux ou trois fois dans ses

---

<sup>283</sup> BEAUPRE, Nicolas. *1914-1918 : La France en guerre*. op.cit., p. 44.

<sup>284</sup> *Figure 43* : Lettre du 13 octobre 1916 d'Auguste à Bernard. Cote 228 J 14, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>285</sup> Informations sur l'usine tirées de la présentation du fonds Bergougnan. In : BERTOLINO, Marie-Laure / MONNET, Maryline / LEJCZYK, Mathilde. *Abécédaire des sources de la Première Guerre mondiale des Archives départementales du Puy-de-Dôme*. Clermont-Ferrand, 2008 : < [< Guides des sources - Archives départementales du Puy-de-Dôme \(puy-de-dome.fr\) >](http://Guides-des-sources-Archives-departementales-du-Puy-de-Dome(puy-de-dome.fr)) >

lettres adressées à sa mère Marie<sup>286</sup>. Elle a noué également des relations à Paris lors de ses séjours chez sa tante Madeleine Pasteau. A Clermont-Ferrand, elle a aussi ses amies, et est régulièrement invitée chez des amis de ses parents. En ce qui concerne François et les quatre autres filles, la rentrée 1916 est particulière. En effet, François est envoyé au lycée Sainte-Croix de Neuilly (comme Bernard avant lui) pour éviter des « *camarades peu recommandables* »<sup>287</sup> et cela leur donne l'occasion d'échanger ; de leur côté, les jumelles, Guillemine et Jacqueline sont entrées internes au lycée de jeunes filles à Clermont-Ferrand. Cela peut paraître étrange de la part du couple Audollent, l'internat pour les filles dans la ville où ils vivent, mais dans un premier temps Catherine ne donne pas plus de raison que celle-ci<sup>288</sup>: « *On ne peut songer à réintégrer les enfants dans cette atmosphère. Nous décidons donc de les mettre provisoirement internes à Jeanne d'Arc où le lycée se réinstalle* ». Il semblerait, en lisant d'autres lettres de cette période, que le couple Audollent a accueilli pendant un temps une jeune fille bien malade, Charlotte, et qu'ils préfèrent éloigner leurs enfants le temps que celle-ci soit hébergée ailleurs et qu'ils désinfectent la maison. Dans tous les cas, les filles se plaisent à l'internat et font de nouvelles rencontres. Brigitte rapporte à son frère que les deux petites « *couchent dans l'appartement de Mme la Directrice* »<sup>289</sup>. Il s'agit donc bien d'un arrangement particulier et provisoire. Anne-Marie de son côté explique à son frère que Jacqueline étant de loin la plus jeune des internes, elle est « *horriblement gâtée* »<sup>290</sup> par le personnel et les enseignants. Il s'agit d'une petite séparation avec les parents mais d'un autre côté, elles développent leurs relations sociales. En effet, « le collège et le lycée fournissent leurs marques dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle : c'est l'entrée dans l'adolescence »<sup>291</sup>. L'établissement devient un lieu de sociabilisation entre tous ces jeunes gens du même âge. Cela explique aussi pourquoi le couple Audollent a décidé d'envoyer François à Sainte-Croix. Ils savent l'importance des relations et les influences extérieures sur le comportement d'un adolescent. Aussi, ils ont préféré l'éloigner des personnes jugées non recommandables.

---

<sup>286</sup> Exemple de la lettre du 4 décembre 1916 de Catherine à Marie Petit de Julleville. Cote 188 J 360, fonds Audollent/Petit de Julleville, ADPD. op.cit.

<sup>287</sup> Lettre du 17 octobre 1916 d'Anne-Marie à Bernard. Cote 228 J 14, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>288</sup> Lettre du 29 septembre 1916 de Catherine à Bernard. Cote 228 J 14, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>289</sup> Lettre du 10 octobre 1916 de Brigitte à Bernard. Cote 228 J 14, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>290</sup> Lettre du 14 octobre 1916 d'Anne-Marie à Bernard. Cote 228 J 14, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>291</sup> THIERCE, Agnès. *Histoire de l'adolescence (1850-1914)*. op.cit., p. 18.



La dernière lettre reçue est celle du 12.

Clermont-F., 12 décembre 1915.

Partie le 13 -  
arrivé le  
Reyne le 17 décembre

Mon Cher Bernard,

Nous sommes très contents de la tournure que semble prendre pour toi l'affaire de Fontainebleau. Ne rendons pas la peau de l'ours, cependant. En tout cas, il m'est bien permis de me féliciter d'avoir insisté pour obtenir la rectification de l'erreur portée sur la désignation du 24 mai, puisque, si tu es désigné cette fois-ci, tu le seras en somme à cette précaution. Du vois que mes petites manies d'exactitude ont quelquefois du bon.

Il est peut-être fâcheux que tu aies comparé devant un général autre que le grand-duc. Mais, en somme, puis que la bienveillance de ce dernier t'est acquise, tu risquais d'obtenir un second appui; ce qui n'est nullement négligeable. D'ailleurs les sentiments communs de ton chef ordinaire à ton endroit assure sans doute, en partie du moins, déterminé ceux de l'intérimaire. De toutes-tes que celui-ci est un assez proche cousin des Madelin ? (de l'utilité de commander les billets de faire-part; encore une manie). En 1909, le colonel Paul Xardel commandait le 10<sup>e</sup> rég<sup>t</sup> d'infanterie, ce doit être l'actuel général.

Nous aurions aimé à connaître le résultat de ton entrevue avec lui; ce sera sans doute pour demain; hier et aujourd'hui aucune lettre de toi ne nous est parvenue.

On t'a dit, je pense, que nous ne nous réunissons cette année, le dimanche après-midi, quelques collègues ou amis pour prendre une tasse de thé. C'est un moyen de se voir un peu, sans recourir aux vraies réceptions du temps de paix. Aujourd'hui étaient venus le Docteur et sa femme, les Bouglé, les Mathis, les Bréhier, et Lange seul. Notre intention est de continuer ces 4 à 6 h. tous les quinze jours, pendant l'hiver, ce qui nous permettra de revoir un peu notre monde.

Hier, soir, à l'amphithéâtre de la Faculté des Lettres, grande réunion de la "Ligue Française"; tu fais, celle qui a pour présidents d'honneur Lavige et le Gal-Pau. Il n'y a pas en moins de ~~sept~~ <sup>cinq</sup> orateurs, dont trois (Dr Dubois, Tole, Despres) ont été applaudis très vigoureusement: le premier a parlé

contre l'alcoolisme; le second, de la dépopulation; le troisième, de la défense intellectuelle de la France. Beaucoup de monde; soirée, intéressante et résultats utiles à prévoir.

Dominique va mieux; il est pour tant encore à l'infirmerie, où je l'ai vu aujourd'hui, avec Brella et Gory, qui défendaient tous les deux à la maison. Il a comme coupure le fils Milcent, atteint d'un coup de pied de cheval, sans gravité.

Dupont, le camarade de ton père, a pris la semaine aujourd'hui, faisant fonction de brigadier; ce sera sans doute bientôt le tour de Dom. Et pourtant ils ne sont pas encore cavaliers de 1<sup>ère</sup> classe; mais on les désigne ainsi pour l'emploi de brigadier.

Anne-Marie et François sont remis de leur grippe naissante.

Nous t'embrassons tous de tout cœur. Aug. Madelin

Figure 42 : Lettre du 12 décembre 1915 d'Auguste à Bernard

13 octobre 1916. II. R.15/6  
Heure 15h00  
d'arriver le soir avec  
Anne Marie. Elles partent demain soir avec elle  
telle ; à elles deux elles emmènent Charlotte à  
Versailles. Voyage en wagon-salon, avec toutes  
les précautions possibles, car la pauvre petite est bien  
frêle. Mais on ne veut pas attendre le froid qui  
lui serait funeste, et on pense, probablement  
après le titre, que le plaisir de retrouver son père,  
ses sœurs et son frère, et la distraction qui en ré-  
sultera pour elle lui feront du bien. - Marie-Christine  
est en bonne voie : dans une dizaine de  
jours la convalescence commencera, et avec des  
précautions dans l'alimentation elle pourra se  
rétablir assez vite, ... beaucoup plus vite que sa mère.  
En sortant de la gare nous sommes allés  
voir le quatuor des petites au lycée ; puis Anne-  
Marie est partie rue Blatin avec M<sup>me</sup> Riollet  
qui était venue la chercher, accompagnée de  
ses trois garçons.  
Les nouvelles de tes frères sont très satisfaisantes.  
Dominique est en ce moment au cantonnement,  
François s'habitue très bien à St-Croix.  
Aujourd'hui j'étais à l'usine Bergougnan ; M. Bru-  
netre, chef du service commercial, à qui je parlais de  
mes deux soldats, m'a dit qu'il allait puis faire envoyer  
à l'un et à l'autre une musette caoutchoutée et un bon  
pre-casque. Remercie-le après réception. à l'embroyé de la  
cour. hys. sud-est

Figure 43 : Lettre du 13 octobre 1916 d'Auguste à Bernard



## 2. Partager ses visions : les écrits intellectuels d'Auguste Audollent

Au début de la guerre, nous avons vu qu'Auguste est très réservé sur certaines opinions. Contrairement à certains de ses collègues, il ne publie pas et ne participe pas à la propagande. Cependant, maintenir ses relations c'est aussi partager ses idées et ses réflexions intellectuelles. Nous avons déjà constaté qu'il assiste à de nombreuses conférences sur des sujets variés liés à la guerre mais pas seulement. Il continue également de se rendre régulièrement à Paris pour assister en tant que correspondant aux assemblées de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. C'est un moyen de retrouver des collègues et amis, afin d'échanger sur différents sujets intellectuels.

Au fur et à mesure du conflit, il développe donc sa propre réflexion et commence à publier des articles consacrés aux universités et à la vie intellectuelle. Il rédige ainsi entre 1916 et 1918 trois articles sur ce sujet dans *la Revue internationale de l'Enseignement*. Dans celui intitulé « La guerre et l'enseignement supérieur en France » et qui date de 1916, il écrit<sup>292</sup>: « L'année dernière, nous avons constaté – c'était chose facile – que, du fait de l'Allemagne et sur l'initiative de ses hommes de science, la présente guerre a pris très vite le caractère d'une lutte intellectuelle : j'imagine que les vigoureuses ripostes des savants de la Quadruple-Entente, surtout des Français, ont donné à réfléchir aux gens d'outre-Rhin. Mais il est indéniable que, pendant les six premiers mois, cette lutte intellectuelle se poursuit ». Plus loin, il explique la raison : « l'Allemagne voit dans ses Universités une force ». Le pays leur donne donc beaucoup de moyens et d'hommes. Cela reprend tout à fait les réflexions de Christophe Prochasson<sup>293</sup> sur les intellectuels français et allemands, qui rapporte que la mobilisation de l'Université allemande est un « caractère dominant » : « l'intense mobilisation des scientifiques est un trait remarquable de l'engagement des intellectuels en Allemagne, même si les artistes ne furent pas tout à fait en reste ». Selon Auguste, il faut donc que les Universités françaises « se réveillent » et il ne faut pas que « les foyers intellectuels de la Patrie s'éteignent ». Cet article ainsi que les autres s'inscrivent parfaitement dans cet affrontement entre intellectuels. Et l'un des problèmes réside « dans l'intégration de la culture européenne ». Ainsi, toutes les « cultures nationales contribuaient à donner sens à cette « civilisation » que tous les manifestes prétendaient défendre contre la barbarie de l'ennemi »<sup>294</sup>. La guerre intellectuelle est donc une guerre culturelle, chacun défendant sa culture et déshumanisant celle de l'ennemi. Dans ses articles, Auguste insiste donc beaucoup sur le rôle des universités françaises dans cette guerre de mots, les grandes comme les petites. Il demande plus de moyens, une grande mobilisation de la part des universitaires et une ouverture sur l'international. « Il le faut pour nos hôtes

---

<sup>292</sup> AUDOLLENT, Auguste. *La guerre et l'enseignement supérieur en France*. In : *Revue internationale de l'enseignement*, tome 70, 1916, pp. 241-253 (Persée).

<sup>293</sup> PROCHASSON, Christophe. *Les intellectuels*. In : AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane & BECKER, Jean-Jacques. *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : Edition du Centenaire*. op.cit., p. 624.

<sup>294</sup> *Ibid.*, p. 626.

étrangers, pour tous ces étudiants des pays neutres qui viennent, en pleine guerre, rechercher notre culture et que les sentiments provoqués dans le monde entier par les odieux exploits de la culture allemande amèneront plus nombreux autour de nos chaires » écrit-il dans l'article que nous venons de citer précédemment. L'accueil des étudiants serbes (bien qu'il s'agisse ici de réfugiés) n'est donc pas anodin. Cela permet de leur montrer la culture française pour les garder en tant qu'alliés. Plus tard, ce sont également les étudiants américains qui sont accueillis à l'Université de Clermont-Ferrand. Auguste Audollent insiste beaucoup sur cette ouverture internationale car il pense à l'après, à la manière dont les pays vont sortir de la guerre et donc lequel peut réussir à attirer culturellement et intellectuellement les autres pays vers lui.

Dans un autre article paru en 1917<sup>295</sup>, Auguste Audollent explique s'être renseigné sur la réelle situation de l'Université allemande auprès d'une connaissance. Il rapporte qu'il y a des points communs avec les universités françaises, à savoir la continuité des enseignements malgré le nombre élevé d'étudiants mobilisés et l'entrée des jeunes filles dans ces établissements (cependant en plus grand nombre qu'en France). Concernant la vie intellectuelle en générale, la production littéraire n'a pas ralenti en Allemagne. Auguste multiplie les exemples, critique le moindre article ou la moindre revue germaniques. Il répète qu'il s'agit d'une guerre matérielle mais c'est avant tout un conflit d'ordre intellectuel et moral : « Les peuples se ruent, les soldats meurent, mais au-dessus de la bataille planent les idées et les forces de l'esprit, qui donnent à la lutte tragique sa haute signification ». Il rapporte que l'Université de Berlin a conscience de sa force et de son influence morale sur la population. Elle a donc beaucoup plus d'influence et de poids dans les décisions des pouvoirs politiques que les Universités françaises. La voix portée par les intellectuels français est différente, bien que très forte également : elle s'exprime par les manifestes, les conférences, les articles et les relations avec d'autres pays comme l'Espagne ou la Suisse (coincée entre la France et l'Allemagne du point de vue culturel).

A travers trois articles, Auguste Audollent participe enfin pleinement à la guerre intellectuelle que se livrent la France et l'Allemagne, sollicité par ses collègues. Il analyse ainsi les différences entre les deux Universités, et cherche à pousser les Français pour renforcer l'Université française. Selon lui, c'est la clef pour remporter la victoire morale et c'est un véritable enjeu qui se poursuit bien après la guerre. Il défend la Patrie et les intellectuels français avec force. Pour reprendre les termes de Christophe Prochasson<sup>296</sup>, « peut-être faut-il reconnaître dans l'ardeur que ces derniers développèrent à défendre leur patrie comme une compensation morale des pères assistant au sacrifice de fils qu'ils venaient

---

<sup>295</sup> AUDOLLENT, Auguste. *L'action intellectuelle de l'Allemagne et de la France pendant la guerre*. In : *Revue internationale de l'enseignement*, tome 71, 1917, pp. 81-93 (Persée).

<sup>296</sup> PROCHASSON, Christophe. *Les intellectuels*. In : AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane & BECKER, Jean-Jacques. *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : Edition du Centenaire*. op.cit., p. 623.

épauler, à leur manière, avec leurs seuls moyens intellectuels ». Cela semble bien être le cas d'Auguste Audollent. En partageant ses idées, en rédigeant des articles et en assistant aux conférences et débats intellectuels, il maintient ses relations sociales et son univers. Cela fait partie de ses engagements envers la Patrie.

### 3. La vie sociale sur le front

Avec la guerre, les relations familiales de Bernard sont bouleversées, mais aussi ses relations sociales. Sur le front, il est séparé de ses amis et camarades d'études. Il se crée alors des relations nouvelles dans un contexte qui est bien particulier.

- **Vie et pratiques sociales sur le front**

Le front est un univers qui ne se limite pas aux batailles et aux morts : il s'agit aussi d'un quotidien, de lieux définis (tranchées, abris, observatoires, cuisines, etc.). C'est un environnement dans lequel une sociabilité se développe, notamment durant les périodes de calme. A ce sujet, voici ce qu'écrit Bernard à sa grand-mère en juin 1915, à l'occasion de son arrivée sur le front<sup>297</sup> : « *Comme distractions les hommes ont deux jeux de quilles, une barre fine, la confection des bagues en aluminium avec les fusées et des coffrets, des ronds de serviette avec les ceintures des obus allemands, l'éternelle marmite, l'élevage d'un écureuil, d'un corbeau, de deux lièvres, d'une nichée de jeunes merles. Il nous arrive même parfois de tirer quelques coups de canon !* » Bien plus que de simples distractions pour tuer l'ennui entre deux combats, tous ces moments partagés créent un lien, une sociabilité.

Dans son article consacré à la photographie sur le front, Alexandre Lafon prend aussi l'exemple des repas<sup>298</sup>, qui restent les moments de convivialité par excellence. Ce thème est souvent évoqué dans les lettres de Bernard. Dans les premiers mois sur le front, à son poste d'observatoire, il écrit qu'il mange avec les sergents. Dans sa lettre du 25 juillet 1915, il raconte à son père qu'il a arrosé ses galons (nomination en tant que maréchal-des-logis) en offrant un vin d'honneur aux hommes de la batterie, qui en retour l'ont invité pour un bon dîner<sup>299</sup>. Ces moments de communion après les déchirements des combats sont forts, ce sont des liens très importants. En témoigne également l'arrivée quotidienne du courrier sur le front. Bernard rapporte à sa sœur Monique la joie des soldats quand le vagemestre arrive, après avoir remercié pour le gros paquet de lettres qu'il a lui-même reçu<sup>300</sup> : c'est une expérience commune, un sentiment partagé. Les colis sont aussi très appréciés : Bernard explique

---

<sup>297</sup> Lettre du 13 juin 1915 de Bernard à sa grand-mère. Cote 228 J 5, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>298</sup> LAFON, Alexandre. « La photographie privée de combattants de la Grande Guerre : perspectives de recherche autour de la camaraderie ». In : *Matériaux pour l'histoire de notre temps*. 2008, Vol. 91, n°3, pp. 42-50.

<sup>299</sup> Lettre n°57 du 25 juillet 1915 de Bernard à son père. Cote 228 J 5, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>300</sup> Lettre n°219 du 31 décembre 1915 de Bernard à Monique. Cote 228 J 6, fonds Bernard Audollent, ADPD.

qu'ils se partagent généralement les denrées envoyées par les familles. Comme il en reçoit beaucoup, il partage volontiers, car cela pallie les problèmes de ravitaillement.

Cependant, la séparation reste nette entre les grades. « La guerre de siège installe une société du front très cloisonnée, la « camaraderie » née de la guerre et pendant la guerre doit se lire alors plutôt comme une camaraderie de grades et de fonction, plutôt qu'une camaraderie généralisée entre tous les membres du corps combattant »<sup>301</sup>. En effet, Bernard évoque les hommes qui ont les mêmes fonctions que lui, et il écrit beaucoup sur la relation qu'il entretient avec ses supérieurs. Il décrit leurs comportements, leurs façons d'être. Dans cette même lettre du 13 juin 1915 adressée à sa grand-mère<sup>302</sup>, il s'attarde sur ces hommes : « *Je crois que le hasard m'a fait tomber dans une excellente batterie. Le capitaine (...) est un saint homme qui assiste à la messe et communique tous les matins. Il est très bon pour nous et très paternel, particulièrement pour moi. (...) Sa batterie, m'a-t-il dit, remplace la famille. Le lieutenant, ingénieur de centrale, est très calé, très froid, plein de calme et d'énergie, également très sympathique. Le sous-lieutenant sort de Polytechnique : il est aussi très à son affaire et anime son métier. Comme les deux autres, il s'intéresse à moi* ». Tout au long de la guerre, Bernard met un point d'honneur à entretenir de bonnes relations avec les officiers. Il est d'ailleurs régulièrement invité à dîner, ou à effectuer des promenades lors des périodes où il est plus éloigné du front.

Nous avons déjà évoqué dans la première partie le fait que Bernard se passionne également pour la photographie durant les premiers temps sur le front. Selon Jacques Meyer, il s'agit d'une « distraction anodine de soldats essentiellement citadins », avec des clichés pris uniquement en dehors des combats<sup>303</sup>. Mais pour Alexandre Lafon, c'est bien plus que cela : « la pratique de la photographie s'inscrit le plus souvent dans une démarche polysémique : offrir un souvenir de soi aux êtres chers restés à l'arrière, besoin de sceller les paysages, saisir les instants de convivialité, les hommes avec qui l'on vit, témoigner d'un « monde » pressenti comme sortant de l'ordinaire »<sup>304</sup>. Dans sa correspondance, Bernard écrit qu'il a pris plusieurs photographies, que ce soient les paysages mais aussi les hommes de sa batterie. Il en envoie à sa famille, mais très peu d'entre elles nous sont parvenues. Celles qui sont conservées dans le fonds d'archives n'ont pas été prises par lui. On peut le voir en compagnie d'autres hommes ou des officiers. Mais il y en a peu.

---

<sup>301</sup> *Ibid.*

<sup>302</sup> Lettre du 13 juin 1915 de Bernard à sa grand-mère. Cote 228 J 5, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>303</sup> MEYER, Jacques. *La vie quotidienne des soldats pendant la Grande Guerre*. op.cit., p. 154.

<sup>304</sup> LAFON, Alexandre. « La photographie privée de combattants de la Grande Guerre : perspectives de recherche autour de la camaraderie ». In : *Matériaux pour l'histoire de notre temps*. op.cit.

- **Anciennes relations, retrouvailles et liens avec l’Auvergne**

Tout au long du conflit, Bernard bouge beaucoup. Au gré des différents lieux et du croisement des régiments, il retrouve des camarades auvergnats et fait la connaissance de certains clermontois. Ainsi, au cours de la période d’août 1915, son régiment n’est pas très loin de celui de Jean Aubert, le fils d’une amie de sa mère et un ancien camarade d’école. Il le croise même une fois et écrit à Catherine qu’elle peut rassurer la mère de Jean sur son état<sup>305</sup>. Ces occasions sont de bonnes nouvelles pour les familles, car cela leur permet d’en savoir plus sur la vie de leurs membres sur le front, grâce à un regard extérieur. Bernard est aussi ravi lorsqu’il rencontre des hommes avec qui il partage des connaissances communes, ou qui sont eux aussi originaires de Clermont-Ferrand. Dans une lettre adressée à son père en mai 1916<sup>306</sup>, il raconte qu’il s’est fait un ami clermontois : un nommé Vidal qui travaille chez Michelin et s’est marié lors de sa dernière permission. En échangeant, ils ont découvert des amis communs et cela leur permet également d’évoquer des souvenirs. Ces rencontres sont importantes, car elles sont un lien vers l’arrière et la vie qu’ils menaient avant à Clermont-Ferrand. Durant le conflit, Bernard a l’occasion d’avoir quelque temps pour capitaine un jeune homme qui a passé le baccalauréat sous la surveillance d’Auguste et de revoir des camarades du 53<sup>ème</sup> régiment d’artillerie.

Mais une nouvelle vie sociale sur le front ne fait pas oublier les anciens liens sociaux d’avant-guerre et les amis. Ainsi, les parents de Bernard lui rapportent régulièrement des nouvelles de ses anciens camarades de Clermont-Ferrand et du lycée de Sainte-Croix. Si nous savons que Bernard échange aussi des lettres avec des amis (il le mentionne quelque fois à ses parents), ces dernières sont perdues. Ne subsiste que quelques lettres reçues, mais il est difficile d’identifier la personne qui l’a rédigée. Parmi ses anciens camarades, beaucoup d’entre eux meurent au combat. Dans une lettre du 19 octobre 1915 adressée à sa mère<sup>307</sup>, Bernard écrit : « *Un mot d’oncle Pierre m’apprend aujourd’hui une bien triste nouvelle. Mon camarade de Montjou, à peine arrivé au front, vient d’être tué d’un éclat d’obus dans les reins. Cette mort m’a beaucoup peiné : il avait toujours été pour moi un très bon ami et nos relations étaient très cordiales : encore un des anciens de Sainte-Croix qui s’en va et qui s’ajoute à la liste déjà longue des morts qu’il nous faudra venger. Ce n’est, hélas ! pas le dernier* ». Si la mort est quotidienne sur le front, celle des amis touche beaucoup plus et explique en partie la raison pour laquelle les combattants ont tenu. Comme nous venons de le voir à travers ces lignes, il s’agit de venger la mort des amis. Les relations sociales de Bernard sont donc bouleversées par la guerre : il est séparé de ses connaissances et perd des amis. Mais il se crée également de nouvelles amitiés et partagent des

---

<sup>305</sup> Lettre n°80 du 18 août 1915 de Bernard à sa mère. Cote 228 J 6, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>306</sup> *Figure 44* : Lettre du 13 mai 1916 de Bernard à son père. Cote 228 J 7, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>307</sup> *Figure 45* : Lettre n° 145 du 19 octobre 1915 de Bernard à sa mère. Cote 228 J 6, fonds Bernard Audollent, ADPD.

moments conviviaux avec ses camarades du front. Ce sont des hommes qu'en temps de paix il n'aurait pas rencontré.

Au fort, ce samedi 13 mai 1916.  
Mon cher papa.  
Me voici donc à nouveau séparé  
hier en tranchées. J'ai quitté sans  
trop de regrets la batterie. Le  
séjour en était évidemment  
plus confortable, bien que nous  
y fussions littéralement dévorés  
par les moustiques qui pullulaient  
dans le bois. Mais je m'y ~~sentais~~  
ennuyais plutôt, n'ayant pas  
grand chose à faire.  
Je suis en juponette avec des bonnets  
du 38, qui sont charmants. Un  
étouffant avec plein un charmant  
garçon dit je ne vous en ai pas  
encore parlé. c'est un homme idéal

que je retrouvais presque chaque  
matin, à l'une source située dans  
un ravin près d'ici, seul ours de  
ce plateau : il est originaire des  
Hérault et c'est un ami intime  
de Bernault. Il est marié à  
une récente pensionnaire et il est  
à Paris. Je pense que sa jeune  
femme s'est eue un mensonge.  
Bien que d'origine plutôt modeste,  
il est remarquablement bien  
élevé et instruit. J'ai été surpris  
de faire sa connaissance : nous  
avons du reste, en tant que  
cette l'économie, retrouvé beaucoup  
d'amis communs.

Figure 44 : Lettre du 13 mai 1916 de Bernard à son père

Rien de neuf à part ça. Les  
boîtes sont peut-être un peu  
moins tranquilles que lors de mon  
dernier séjour. Mais le séjour reste  
malgré tout des plus calmes.  
Je vous embrasse sans de tout  
cœur.  
B.



145. Au fort, ce 19 octobre 1915  
Ma chère maman.  
Un mot d'oncle Pierre m'a appris  
aujourd'hui une bien triste nouvelle.  
Mon camarade de Montfau, le jeune  
arrivé au fort, vient d'être tué  
à bout d'un étal d'obus dans les  
reins. Cette mort m'a beaucoup  
peiné : il avait toujours été pour moi  
un très bon ami et nos relations étaient  
très cordiales : encore un des anciens  
de 94 qui s'en va et qui s'ajoute  
à la liste déjà longue des morts qui  
nous feraient envier. Ce n'est, hélas !  
pas le dernier.  
Tu vas constater d'ailleurs que je  
suis cantonné dans un village. En  
réalité j'étais tout autant en sécurité dans

mon abri, si je ne craignais que d'être  
noté que celui auquel on s'expose  
quand on frappe dans un sabot pour  
y cueilli des fruits. Voici comment s'est  
opéré mon déménagement : depuis la  
venue après des permissions, quatre  
brigades ont quitté la batterie. Je fais  
série pour huit ou dix jours ce  
même intrépide et monochrome de  
consigne des convois de bois pour la  
construction des casernes des pièces.  
Ce n'est pas fatigant et je suis bien  
tranquille pendant ce temps-là.  
Mais j'ai un peu la nostalgie de la  
bonne ligne. Si on se connaît tout  
juste sur grands mandards. J'ai  
peiné à dénicher une petite marmotte.  
Il n'y a pas de lit, mais j'y tiens  
qu'il me faudrait plusieurs jours  
pour me réhabituer à coucher dans des  
draps et d'être tranquille. Je te voudrais  
accablé qui il me faudrait une  
remette à coucher sur la pelle. Je  
surtout à l'avantage d'être tranquille  
d'avoir un petit coin à moi et je  
peux installer et ranger mes affaires.  
Le lit était trop court : j'en ai demandé  
et je couche sur le terrain sur une  
malle en bois comme celle-ci. <sup>Je l'ai achetée</sup>  
Je te remercie de la lettre du 16 reçue ce  
matin avec le paquet. Merci à  
Anne-Marie des caresses qui  
font les bienvenues : elles sont tellement  
un peu rares, mais elles s'accomplissent  
au lavage. Je n'ai plus pour le moment  
de m'en envoyer une autre fois, car

Figure 45 : Lettre du 19 octobre 1915 de Bernard à sa mère

je n'en aurai d'en recevoir une de quand-même  
Ce n'est pas de ces bêtises-là, mais d'une  
autre partie plus solide et plus que je  
voudrais parler : celle-ci ferait bien  
l'affaire pendant quelque temps, la petite  
boule de devant s'attache au premier  
bouton de la culotte. Mais avoir pour la  
pile électrique : la machine n'est pas  
une immense importance et celle-ci  
peut être bonne. <sup>Merci</sup> <sup>bonne</sup> <sup>poste</sup> <sup>monnaie</sup> :  
Le mien était ~~devenu~~ <sup>devenu</sup> perdu, mais  
vide, puis retrouvé déchiré. Je ne tiens pas  
un grand joyau, qui est dommage de  
faire encre, et puis trop lourd et trop  
encombrant pour lui et pas pratique à enfiler.  
Je n'ai pas non plus besoin du câble, voyez,  
ni pour le moment d'un fil de laine,  
ayant touché un insecte que je suppose  
simplement depuis ce matin, qui n'est pas  
je vous embrasse très <sup>très</sup> affectueusement.  
Bonne nuit - on dit qu'il y a  
une pluie affreuse à l'heure.

## B) Le rôle de la foi

Nous avons déjà évoqué dans l'introduction que la famille Audollent est catholique et très pratiquante. Auguste et Catherine ont chacun un frère évêque. Ils sont très attachés à leur foi et les parents envoient deux de leurs fils au lycée religieux de Sainte-Croix à Neuilly. Lors de l'entrée en guerre, la famille partage les idées des catholiques et de l'Eglise de France : il s'agit d'une guerre juste. La présence et l'évocation de la foi reviennent régulièrement dans la correspondance de la famille. Elle se vit différemment sur le front et à l'arrière mais elle est très importante. Au même titre que la famille, elle est un lien vital, une source de réconfort pour chacun.

### 1. La foi sur le front : les messes et les aumôniers

Sur le front, Bernard évoque beaucoup le rôle de sa foi dans ses convictions et parle d'un soutien fort. En effectuant son devoir envers la Patrie, il a aussi le sentiment de remplir ses devoirs envers Dieu, dans l'idée d'une guerre juste. Pour reprendre les termes de l'historien Xavier Boniface, « Dieu au front, c'est la confrontation de l'expérience combattante et de la foi ». Dans son ouvrage, il s'interroge sur la manière dont la réalité du front influence les croyances ; en retour, sur la façon dont la foi aide à supporter la vie au front et la violence<sup>308</sup>.

Pour Jacques Fontana, qui s'est intéressé exclusivement aux catholiques, les témoignages soulignent un regain de ferveur religieuse chez les mobilisés, avec une signification élevée. Il y a un besoin de se sentir protégé par Dieu. L'accomplissement des devoirs religieux est redevenu un « acte normal »<sup>309</sup>. Pour Bernard, accomplir ses devoirs religieux est aussi important que d'accomplir son travail sur le front. Aussi, il se saisit de chaque opportunité pour pratiquer les rites catholiques, comme il l'écrit à sa grand-mère<sup>310</sup> : « *Je suis dans des conditions parfaites du point de vue religieux, étant donné les convictions de mon capitaine surtout. Je puis, une semaine sur deux, en me levant très tôt, avoir la messe et communier. Je suis heureux d'en profiter, car je n'aurai peut-être pas toujours la possibilité de remplir aussi aisément mes devoirs religieux* ». En effet, dès le début de la guerre, les Eglises s'investissent auprès des soldats. « Elles cherchent à encadrer, ou tout au moins à accompagner, les sentiments religieux des soldats, avec des aumôniers militaires, un apostolat spécifique, et des œuvres diverses. (...) Elles sont présentes de manière officielle et institutionnelle auprès des soldats : elles leur permettent de pratiquer les rites de leur confession et répondent à leurs attentes spirituelles et morales »<sup>311</sup>. Ces messes sont parfois dites dans des lieux insolites : églises à moitié détruites, petites

---

<sup>308</sup> BONIFACE, Xavier. *Histoire religieuse de la Grande Guerre*. Paris : Fayard, 2014, 494 p., p. 62.

<sup>309</sup> FONTANA, Jacques. *Les catholiques français pendant la Grande Guerre*. Paris : Le Cerf, 1990, 440 p., p. 255.

<sup>310</sup> Lettre du 13 juin 1915 de Bernard à sa grand-mère. Cote 228 J 5, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>311</sup> BONIFACE, Xavier. *Histoire religieuse de la Grande Guerre*. op.cit., p. 62.

chapelles ou plein air. Ainsi, Bernard décrit à son père une messe dite en plein air<sup>312</sup> : « *J'ai pu aller assister (...) à une messe dite en plein air par ce brave cantalou d'abbé Lescure, bon gros rougeaud et bon vivant, très poilu, ton ancien élève de 1907. Cette messe dite en plein air, sur un petit rocher à peu près plat, à quelques centaines de mètres des allemands est encore plus émouvante que celle dite dans une église quelque peu démolie* ». Tout au long de la guerre, Bernard a l'occasion de croiser et d'échanger avec des aumôniers et des religieux de sa connaissance comme ici l'abbé Lescure, mais aussi un aumônier qui connaît ses oncles Georges Audollent et Pierre Petit de Julleville, et enfin l'abbé Chabrol, dont la mort dans la Somme en 1916 l'affecte beaucoup.

Selon les périodes, Bernard arrive donc plus ou moins à accomplir ses devoirs religieux. Les rites sont d'autant plus importants avant les grands assauts. Il s'agit de se préparer à affronter le combat et la possibilité de ne pas revenir. Dans une lettre adressée à Anne-Marie<sup>313</sup>, il écrit qu'il a pu assister à la messe, communier et a même pu se confesser, afin d'être prêt à affronter ce qui l'attend. Par ailleurs, les confessions étaient généralement très demandées avant les attaques. Cela lui apporte de la paix et du courage.

Les rites sont aussi utiles pour les morts. En effet, Jacques Fontana rapporte que « les secours de la religion ne furent pas refusés aux catholiques. Et, par-delà la mort, ils recevaient encore les honneurs de l'Eglise et ceux de leurs camarades. Les cérémonies funèbres groupent toujours les soldats disponibles. Ainsi est établi un lien unissant les combattants du front à ceux qui sont tombés à leur côté, dans les mêmes combats »<sup>314</sup>. Cela fait tout à fait écho à ce qu'écrit Bernard dans sa lettre du 19 mars 1916<sup>315</sup> : « *Nous avons tiré beaucoup une bonne partie de la nuit jusqu'au jour. (...). J'ai assisté à la messe ce matin et communié, on a besoin d'être soutenu dans des moments pareils. Messe émouvante, dite dans un souterrain du fort, à quelques pas d'une rangée de cadavres atrocement déchiquetés et mutilés, qu'on avait amenés là avant de les enterrer. Les assistants étaient tous graves et recueillis, et il y a eu de nombreuses communions* ».

Selon Xavier Boniface, il y a aussi chez les croyances religieuses une sorte d'exaltation du sacrifice pendant cette guerre : « le devoir de servir son pays implique qu'il puisse être accompli jusqu'au sacrifice suprême si nécessaire. (...) C'est une manière de rendre significatives, de transcender et de sublimer, par le discours, les pertes colossales de la Grande Guerre, afin qu'elles ne paraissent pas vaines »<sup>316</sup>. En effet, on retrouve parfois ce sentiment d'être prêt au sacrifice chez Bernard, comme en

---

<sup>312</sup> Lettre n°64 du 1<sup>e</sup> août 1915 de Bernard à son père. Cote 228 J 6, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>313</sup> Lettre du 14 mai 1916 de Bernard à Anne-Marie. Cote 228 J 7, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>314</sup> FONTANA, Jacques. *Les catholiques français pendant la Grande Guerre*. op.cit., p. 258.

<sup>315</sup> *Figure 46* : Lettre du 19 mars 1916 de Bernard à Anne-Marie. Cote 228 J 7, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>316</sup> BONIFACE, Xavier. *Histoire religieuse de la Grande Guerre*. op.cit., p. 249.

témoigne cette phrase tirée de son carnet de vol (qui a disparu) : « *Plus près de Dieu que jamais, j'accepte joyeusement mon genre de mort* »<sup>317</sup>. Dans ses lettres, il assure sa famille de son courage et se dit prêt à se sacrifier pour la Patrie, écrivant que ce serait une belle mort. Pour autant, même s'il a écrit cette phrase dans son carnet, il révèle dans une lettre à son père qu'il demande aussi régulièrement à Dieu de le protéger<sup>318</sup>. Il y a donc deux traits qui se mêlent : l'envie d'être protégé et l'acceptation de son sort s'il venait à être tué.

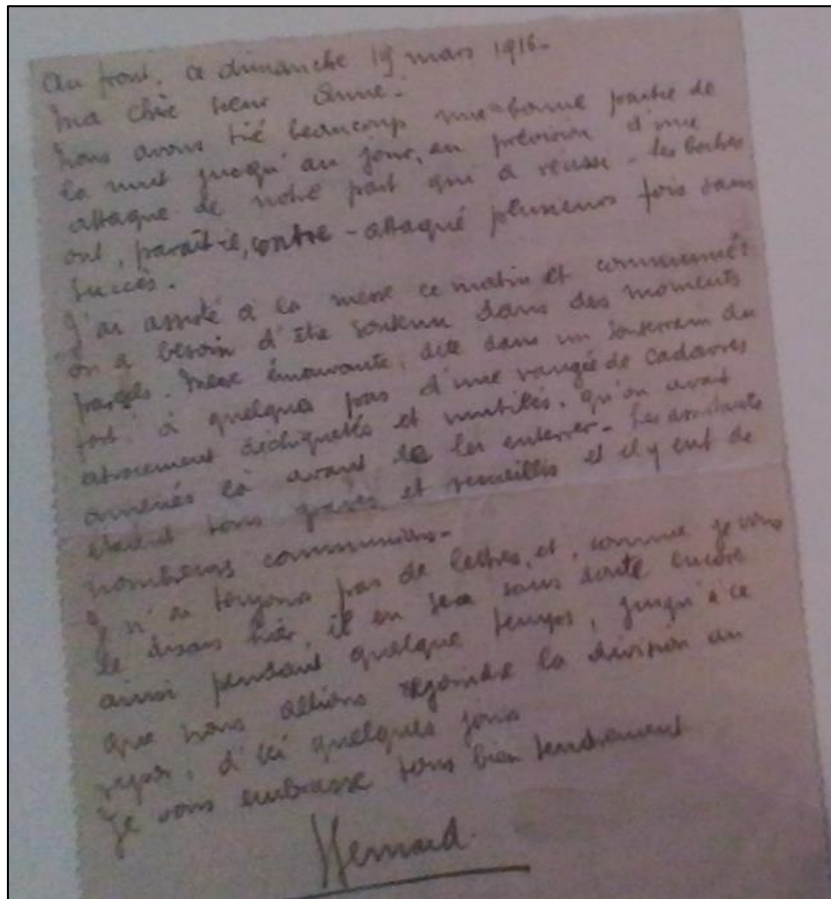


Figure 46 : Lettre du 19 mars 1916 de Bernard à Anne-Marie

<sup>317</sup> Phrase tirée de son carnet de vol (disparu), utilisée par la famille sur sa photo-souvenir. Cote 228 J 15, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>318</sup> Lettre du 20 août 1915 de Bernard à son père. Cote 228 J 6, fonds Bernard Audollent, ADPD.

## 2. Le rôle de son oncle Pierre et de sa grand-mère : la foi qui protège

C'est avec sa grand-mère et son oncle Pierre, aumônier, que Bernard échange le plus sur la foi. Pendant la guerre, plusieurs choses rassurent les soldats au front : les lettres, les pensées de leurs proches à l'arrière et pour les croyants, l'assurance de prières envers eux.

- **La relation avec sa grand-mère**

Le lien de Bernard avec sa grand-mère est aussi un lien spirituel. Elle l'assure très régulièrement de son soutien dans l'accomplissement de son devoir envers le pays et de ses prières. De son côté, Bernard n'oublie pas de mentionner toutes les fois où il est dans la possibilité de pratiquer les rites catholiques, car il sait à quel point c'est aussi un soulagement pour elle. Le souhait le plus cher de Marie Petit de Julleville est que Dieu protège son petit-fils et qu'il soit épargné pour toute la guerre. La foi est déjà très présente chez la famille Audollent / Petit de Julleville. Pour autant, elle devient encore plus importante « face à l'angoisse de la séparation temporaire entre l'arrière et le front, face à l'horreur de la séparation définitive par la mort, d'autant plus difficile à appréhender qu'elle touche des êtres jeunes pour la plupart et qui disparaissent avant leurs parents, à rebours de la logique de la succession des générations »<sup>319</sup>. Et donc, pour supporter cela, Jacques Fontana souligne que « les catholiques ont prié et ont lutté »<sup>320</sup>. Nous pouvons citer plusieurs exemples de lettres où Marie évoque ainsi ses prières et sa foi, en particulier lors des périodes où Bernard a côtoyé le danger et où il s'en est sorti, mais aussi pour le Nouvel An comme ici<sup>321</sup> : « *Bonne année ! Bien unie à Dieu ; année de progrès qui nous rapprochera de la victoire et d'une vie redevenue normale ; année où tu continueras, je l'espère ardemment, à être préservé de tout mal ; année qui te ramènera auprès de nous* ».

Parmi toutes les lettres, une en particulier attire l'attention, car elle est entièrement dédiée à cette expression de la foi et à sa pratique sur le front. Marie écrit : « *J'espère que tu auras pu encore aujourd'hui avoir la messe et la communion. C'est un grand réconfort qui unit nos souffrances à celles de Jésus et les rend ainsi fructueuses pour nous et pour les autres. Je comprends que les messes auxquelles vous assistez ces temps-ci ne ressemblent en rien à celles de N. à la Madeleine, non seulement comme cadres mais comme sentiments. Au milieu de vos épreuves, et voyant la mort de si près, vous sentez davantage la présence de Dieu, de ce Dieu qui sait tout, qui peut tout et qui nous*

---

<sup>319</sup> BECKER, Annette. *Eglises et ferveurs religieuses*. In : AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane & BECKER, Jean-Jacques. *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : Edition du Centenaire*. Edition augmentée. Paris : Bayard, 2013, 1279 p., pp. 687-697.

<sup>320</sup> FONTANA, Jacques. *Les catholiques français pendant la Grande Guerre*. op.cit., p. 349.

<sup>321</sup> Lettre du 28 décembre 1915 de Marie Petit de Julleville à Bernard. Cote 228 J 12, fonds Bernard Audollent, ADPD.

*aime... »*<sup>322</sup>. Cette vision de Marie rejoint en partie celle de beaucoup de catholiques pendant la guerre. En effet, il y a l'idée que « le soldat chrétien qui souffre et qui meurt sur le champ de bataille pour son pays et ses idéaux imite les souffrances endurées par le Christ lors de la Passion pour sauver l'humanité »<sup>323</sup>. Pour Marie Petit de Julleville, cette souffrance et la mort quotidienne sur le front rapprochent les combattants de Dieu, les placent au plus près. Il faut donc avoir confiance, et prier car c'est un Dieu bienveillant, qui veille et protège, et non un Dieu guerrier. Les messes et les rites sont selon elle ce qu'il peut y avoir de plus réconfortant durant les épreuves sur le front, et elle est soulagée que Bernard puisse y assister régulièrement.

C'est donc un lien particulier qui unit Bernard et sa grand-mère, la foi étant une preuve supplémentaire d'affection.

- **La relation avec Pierre Petit de Julleville**

Bernard et son oncle échangent ponctuellement pendant la guerre, et Pierre Petit de Julleville a envers lui une profonde affection. Comme nous le verrons dans la dernière partie, il rédige un long article sur son neveu après sa mort dans le Bulletin du lycée de Sainte-Croix, afin de lui rendre hommage.

Dès les débuts de la guerre, Pierre est mobilisé, ce qui inquiète beaucoup Marie. Il tient à accomplir son devoir envers la Patrie, tout comme Bernard. Tout d'abord, il exerce la fonction d'infirmier puis très vite il devient aumônier volontaire. Il se rend proche des lignes, et vient en aide aux blessés : « *J'ai beaucoup à faire en ce moment : installation d'une ambulance de blessés graves dans des écuries* »<sup>324</sup>. Les aumôniers sont une véritable assistance religieuse pour les soldats. Qu'ils soient dans les tranchées, les ambulances, les commandements ou à l'arrière, les aumôniers rappellent leurs devoirs aux combattants mais sont aussi des confidents et des soutiens précieux. Comme le souligne Xavier Boniface, ils ont « un rôle à la fois culturel, humanitaire, moral et patriotique »<sup>325</sup>, mais il y a des différences selon les personnes, les traditions, les circonstances militaires et nationales.

Bernard et Pierre Petit de Julleville peuvent échanger sur deux sujets : la foi bien sûr et le front en lui-même. En effet, comme pour Dominique, Pierre est sur le front, il connaît donc la réalité des combats et la voit au quotidien à travers les blessés. Il annonce parfois le décès de connaissances, comme nous l'avons vu dans la sous-partie précédente. Dans une lettre adressée à son neveu pour son anniversaire,

---

<sup>322</sup> *Figure 47* : Lettre du 26 mars 1916 de Marie Petit de Julleville à Bernard. Cote 228 J 13, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>323</sup> BONIFACE, Xavier. *Histoire religieuse de la Grande Guerre*. op.cit., p. 249.

<sup>324</sup> Lettre du 8 septembre 1915 de Pierre Petit de Julleville à Bernard. Cote 228 J 12, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>325</sup> *Ibid.*, p. 63.



il écrit<sup>326</sup> : « *Je n'oublie pas que tu as vingt ans aujourd'hui ; je prie pour toi : que Dieu te continue sa grâce et te rende plus fidèle que jamais à tous les devoirs austères du moment présent* ». Pierre est à présent aumônier et il est pour le moment affecté dans une division de brancardiers. Le système français pour les aumôniers est particulier : « la loi de 1880 prévoyait des « ministres des cultes », dont les modalités de recrutement, de statut et d'affectation sont précisées par des décrets de 1881 et 1913. Ils sont souvent rattachés au service de santé et sont répartis dans les groupes de brancardiers de division et de corps d'armée »<sup>327</sup>. Le statut d'aumônier volontaire de Pierre est aussi particulier, il est obtenu pour les prêtres par « une intervention du député catholique Albert de Mun auprès du ministre de la Guerre en août 1914 »<sup>328</sup>. La gestion, entre l'Etat et les évêchés, voire l'archevêché de Paris, entraîne parfois des situations complexes mais Pierre est très engagé auprès des blessés. Comme le souligne Jacques Fontana, les aumôniers sont avant tout des membres du clergé et ils se doivent de suivre les règles de l'Eglise. Pour autant, ils ne sont pas soumis à toutes, le plus important étant d'accompagner les armées et de soutenir les fidèles, en entendant les confessions par exemple<sup>329</sup>.

Les lettres de Pierre Petit de Julleville à Bernard sont courtes : il évoque sa vie sur le front, assure Bernard de ses prières et lui prodigue des conseils et des encouragements, lui rappelant régulièrement son devoir. Bien que les échanges soient ponctuels, ce sont pour Bernard un réconfort familial et religieux de la part d'une personne qui partage son expérience du front.

---

<sup>326</sup> *Figure 48* : Lettre du 30 novembre 1915 de Pierre Petit de Julleville à Bernard. Cote 228 J 12, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>327</sup> *Ibid.*, p. 71

<sup>328</sup> *Ibid.*

<sup>329</sup> FONTANA, Jacques. *Les catholiques français pendant la Grande Guerre*. op.cit., pp. 278-279.

Vallatot 26 Mars. 1916 Mon cher grand  
 j'espère <sup>peut être</sup> que tu auras pu encore  
 aujourd'hui assister à la messe et  
 la communion. C'est un grand ré-  
 confort qui unit nos souffrances  
 à celles de Jésus et les rend ainsi  
 fraternelles pour nous et pour  
 les autres. Je comprends que les  
 messes auxquelles vous assistez  
 ces temps-ci ne ressemblent  
 pas à celles de 1<sup>re</sup> à la Madeleine,  
 non seulement comme cadres, mais  
 comme sentiments. Au milieu  
 de nos épreuves, et voyant la  
 mort de si près, nous sentons  
 davantage la présence de Dieu,  
 de ce Dieu qui sait tout, qui peut  
 tout et qui nous aime. J'ai eu  
 bien la carte du 19 et aussi celle du  
 12! Quand arrivera-t-elle nous la joie de  
 te savoir un peu au repos. <sup>M. S.</sup>  
 Grande tendresse et union constante

Figure 47 : Lettre du 26 mars 1916 de Marie Petit de Julleville à Bernard

30 novembre 1915,  
 Reçu le 2 décembre  
 Mon cher Bernard, je n'oublie pas que  
 tu as vingt ans aujourd'hui; je prie  
 pour toi; que Dieu te continue sa grâce  
 et te rende plus fidèle que jamais à  
 tous les devoirs austères du moment  
 présent.  
 Je n'es aumônier, en second Corps co-  
 lonial. Je ne vis pas encore d'ailleurs  
 se donner la besogne; mais je patiente  
 et j'espère.  
 Bien affectueusement je t'embrasse  
 oncle Pierre  
 aumônier volontaire  
 Groupe des Brancardiens divisionn. <sup>s.p.</sup> 167

Figure 48 : Lettre du 30 novembre 1915 de Pierre Petit de Julleville à Bernard

### 3. La foi à l'arrière : la vie religieuse de la famille, les communions des enfants

A l'arrière, la foi est aussi très importante. Toute la famille Audollent prie pour que les deux frères au front soient épargnés. Dans une lettre pour l'année 1916, Auguste écrit<sup>330</sup> : « *Que Dieu continue à te protéger en 1916 comme en 1915, au milieu de tous les dangers de la guerre, et qu'il te ramène sain et sauf parmi nous après la victoire ! Les douze mois qui s'achèvent n'ont pas été pour toi exempts de mécomptes et d'ennuis ; tu les as supportés avec patience et bonne humeur. Dieu veuille te maintenir dans ces heureuses dispositions, avec le désir de faire toujours ton devoir quoi qu'il puisse arriver !* »

Comme sur le front, il y a un regain de ferveur religieuse à l'arrière et du « jour au lendemain, les églises furent pleines de fidèles qui participaient à des prières communes et s'approchaient des sacrements »<sup>331</sup>. Pour les Audollent, cela ne change pas leurs habitudes, ils se rendent très régulièrement à la messe. Mais la guerre dure et la piété collective ne conserve plus l'intensité voire l'exaltation du début<sup>332</sup>. Toutefois, elle conserve son cadre individuel, et chaque membre de la famille Audollent prie, avec une ferveur plus intérieure. Pour eux, la foi s'exprime lors des messes, mais aussi dans le cercle privé, par l'intermédiaire des œuvres de charité et l'entraide : nous avons déjà étudié la façon dont la famille vient en aide aux réfugiés, aux prisonniers de guerre, et agit dans les hôpitaux.

L'été 1916 est par ailleurs particulier pour la famille. En effet, les jumelles ont leur Première communion. C'est un événement très important parmi les catholiques, un rite fondamental et l'occasion pour la famille de se réunir. Pour les filles, c'est une étape importante de leur vie religieuse, et toute la famille y attache une grande importance. Dans plusieurs de ses lettres, Bernard fait part de sa tristesse de ne pas pouvoir y être<sup>333</sup> : « *Je compte toujours sur ma seconde permission pour juin ou juillet, à moins qu'elles ne soient d'ici suspendues ou même complètement interrompues. J'aurais bien voulu être à Clermont pour la 1<sup>ère</sup> communion des jumelles, mais je crains bien qu'il n'y faille plus songer* ». Cette dernière a lieu le 8 juin. Bernard apprend quelques jours avant que les permissions sont suspendues. Le jour même il écrit : « *J'aurais bien voulu aller ce matin à la messe et y communier, être avec vous tous pas la pensée malgré la distance, puisque je ne pouvais pas être là aujourd'hui à Clermont comme je l'aurais voulu. Je ne l'ai malheureusement pas pu, le temps m'ayant enfin permis de monter* »<sup>334</sup>.

Toutes les lettres échangées entre Bernard et sa famille soulignent l'importance de cet événement. Bien plus qu'un devoir religieux, c'est une piété profonde, un moment où la famille est réunie et

---

<sup>330</sup> Lettre du 28 décembre 1915 d'Auguste à Bernard. Cote 228 J 13, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>331</sup> FONTANA, Jacques. *Les catholiques français pendant la Grande Guerre*. op.cit., p. 350.

<sup>332</sup> *Ibid.*

<sup>333</sup> Lettre du 16 mai 1916 de Bernard à sa mère. Cote 228 J 7, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>334</sup> Lettre du 8 juin 1916 de Bernard à sa mère. Cote 228 J 7, fonds Bernard Audollent, ADPD.

communie ensemble. Cela explique pourquoi Bernard et les autres membres de la famille regrettent qu'il ne soit pas là. De plus, il rate également la Première communion de sa cousine Françoise qui a lieu quelques semaines plus tard. Bernard lui écrit<sup>335</sup> : « *La première communion est un événement très grave, un des plus importants de toute notre vie, et dont on se souvient toujours plus tard. Pour toi, le souvenir que tu en garderas sera d'autant plus ineffaçable que tu auras pour la première fois reçu Dieu dans ton cœur dans des circonstances très spéciales* ». C'est donc pour lui un événement très important et unique, il fait part de ses émotions à sa cousine, mais aussi à ses sœurs à qui il répète la même chose.

Au-delà de l'aspect religieux, la communion marque l'entrée dans l'adolescence pour les jumelles. En effet, Agnès Thiercé explique que si l'âge de douze ans « évoque la fin de l'enfance, c'est en premier lieu du fait de la première communion. (...). Elle détermine pour une large part le début de l'adolescence, en concurrence avec la puberté. L'Eglise aurait voulu donner à la révolution physiologique une dimension spirituelle. Le rite catholique pourtant précède l'événement physiologique plus qu'il ne l'accompagne : il en prépare l'affrontement »<sup>336</sup>. La cérémonie catholique est donc vue par certains comme un « rite de passage », non pas à l'âge adulte mais à l'adolescence.

C'est donc un événement familial bien spécial et une étape importante dans la vie des jumelles Audollent.

---

<sup>335</sup> Lettre du 18 août 1916 de Bernard à Françoise. Cote 228 J 7, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>336</sup> THIERCE, Agnès. *Histoire de l'adolescence (1850-1914)*. op.cit., p. 18.

---

### *Partie III. Endurer les épreuves de la guerre*

---

La famille Audollent a accepté la guerre et les bouleversements, tous les membres se sont engagés avec ferveur, chacun à leur manière. Malgré la durée, la séparation, et la mort de nombreuses connaissances, ils espèrent toujours une victoire française et le retour de leurs deux combattants. Comme le souligne Catherine, ses occupations lui sont bénéfiques, elles lui permettent d'être tout le temps dans l'action et ainsi ne pas avoir le temps de réfléchir et de se tourmenter. Pour autant, ils ne sont pas épargnés par les épreuves. L'année 1916 est assez significative : Bernard expérimente les batailles de Verdun et de la Somme, mais il a aussi l'occasion de rentrer chez lui trois fois pour des permissions qui sont accueillies avec bonheur par tous les membres de la famille Audollent/Petit de Julleville. Cette année marque pour lui un tournant avec sa formation à l'École de Fontainebleau. Dominique de son côté arrive sur le front durant l'été, redoublant ainsi les inquiétudes de la famille. En entrant dans leur intimité, par l'intermédiaire de la correspondance, nous avons abordé leur expérience affective, les relations entre les membres, les degrés d'affinité. Ici, nous allons nous intéresser aux expériences fortes (positives comme négatives) et à la plus dure épreuve que la famille a dû supporter : la mort de Bernard. Comment sont vécues les batailles par Bernard mais aussi par la famille ? Les permissions, sources de tant d'attente et si courtes, sont des parenthèses dans le quotidien difficile. Bernard retrouve toute sa famille ainsi que des amis, entre Clermont-Ferrand et Paris. Sa mort en mai 1917 est une véritable épreuve pour la famille. Le deuil est une expérience qu'il est difficile de saisir dans son intégralité. En effet, il y a toujours une part d'ombre, un mur infranchissable car derrière la carte, les mots écrits dans une lettre, se cache une véritable douleur intime qu'il est impossible de saisir complètement. De plus, il y a autant de formes de deuil que d'endeuillés<sup>337</sup> : c'est ici que nous allons encore plus nous attacher à la micro-histoire et aux sources intimes de la famille. Faire le récit de la dernière année de guerre des Audollent est aussi très complexe, en raison du manque brutal de sources. Nous passons d'une correspondance abondante à quelques lettres.

---

<sup>337</sup> AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane & BECKER, Annette. *14-18, Retrouver la guerre*. Paris : Gallimard, 2003, 398 p., p. 236.

## Chapitre 1. La vie combattante : des tranchées de Verdun aux permissions en famille

Comme nous l'avons vu, l'année 1915 n'a pas été simple pour Bernard. Il a connu des tranchées, les batailles de l'Artois et de Champagne, et a dû se familiariser avec son environnement. L'année 1916 est encore plus difficile, du moins une bonne moitié. Elle marque un tournant : il participe à des attaques dangereuses et la fin de l'année lui apporte ce qu'il espérait depuis longtemps, une formation à l'École d'application d'artillerie et du génie de Fontainebleau. Il y passe quelques semaines à la fin de l'année, et en sort sous-lieutenant d'aviation en janvier 1917. Ce sont autant de nouvelles expériences qu'il nous faut étudier. Il ne s'agit pas de raconter ces événements, mais de s'intéresser à la manière dont il les vit et comment il partage ce vécu avec la famille.

### A) De nouvelles expériences et la formation de Fontainebleau

Durant l'année 1916, les expériences pour Bernard se multiplient. Entre observatoire, tranchées en première ligne, moments à l'arrière puis formation à Fontainebleau.

#### 1. L'expérience des tranchées : entre Verdun et la Somme

- **Verdun**

Avant de s'intéresser à son expérience personnelle, il convient de rappeler brièvement le contexte de Verdun. Cette bataille reste une des plus célèbres de la Grande Guerre, car elle incarne un certain imaginaire collectif : les tranchées, la violence des combats, les lourdes pertes. Pour reprendre les termes de Gerd Krumeich et Stéphane Audouin-Rouzeau, c'est une « bataille totale », au niveau de l'engagement matériel, physique et psychique pour les deux pays, avec un impact très fort de l'artillerie lourde. La bataille a duré du 21 février 1916 à décembre 1916, elle a fait environ 250 000 morts de chaque côté et a eu peu de résultats sur le point stratégique. Elle fut marquée par une violence extrême entre corps à corps, éradications de villages entiers et feu continu de l'artillerie<sup>338</sup>.

En ce qui concerne Bernard, il se rend à Verdun avec son régiment dès mars 1916, comme il l'écrit à Guillemine<sup>339</sup> et y passe tout le mois. Il y revient ensuite occasionnellement en juin avant de se rendre dans la Somme. La rupture se remarque en premier lieu grâce à la correspondance. En effet, Bernard envoie beaucoup de cartes postales très brèves<sup>340</sup>, et les lettres sont plus courtes que d'ordinaires (pas

---

<sup>338</sup> Informations sur Verdun issues de KRUMEICH, Gerd & AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane. *Les batailles de la Grande Guerre*. In : AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane & BECKER, Jean-Jacques. *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : Edition du Centenaire*. op.cit., pp. 283-294.

<sup>339</sup> Lettre n°280 du 11 mars 1916 de Bernard à Guillemine. Cote 228 J 7, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>340</sup> Exemple *Figure 49* : Carte postale du 15 mars 1916 de Bernard à sa famille. Cote 228 J 7, fonds Bernard Audollent, ADPD.



plus d'une page). Cela témoigne du contexte dans lequel il vit : en effet, il passe quelques semaines en première ligne, dans les tranchées. De son côté, les lettres mettent également du temps à arriver : le 30 mars<sup>341</sup>, alors qu'il est un peu plus à l'arrière, il écrit avoir été réveillé en pleine nuit car 17 lettres et 5 colis sont arrivés pour lui. Durant tout le mois, les nouvelles ont donc été plus ou moins coupées des deux côtés. Autre fait intéressant qui donne un nouvel indice sur le vécu de Bernard, c'est à cette période qu'il arrête brutalement de numéroter les lettres et les cartes postales. Nous pouvons supposer qu'il a dû se perdre dans ses comptes et n'a pas eu le temps de régler le problème.

De son expérience à Verdun, peu de choses sont racontées à la famille. Quelques allusions à des batailles (qui lui sont pour la plupart étrangères), aux bombardements et à des attaques. C'est au cours d'un bombardement du fort où ils sont retranchés qu'il est blessé et reçoit sa première citation. Quelques lettres laissent cependant transparaître les difficultés du quotidien et les horreurs des combats comme celle-ci, adressée à sa tante Geneviève (et similaire à celle envoyée à François)<sup>342</sup> : « *La position de batterie manque également de confortable : nous n'avons pour tout abri qu'une malheureuse petite tranchée à peine couverte où il nous faut coucher à 8. Ce n'est pas brillant. (...). J'ai vu ce soir au fort voisin des bonhommes du régiment avec qui nous sommes habituellement. Ils ont été sérieusement abîmés (...). C'est bien la guerre par ici : on rencontre le long des routes des cadavres abandonnés à côté de ceux des chevaux et qu'on n'a pas eu le temps d'enterrer à cause du bombardement* ».

S'intéresser à son « expérience combattante » durant cette période particulièrement violente relève de l'anthropologie historique, car comme le souligne Stéphane Audouin-Rouzeau, « la leçon anthropologique paraît détenir un pouvoir descriptif, analytique et interprétatif particulier »<sup>343</sup>. Mais comment saisir et analyser cette expérience alors que Bernard n'en parle presque pas ? Le fait de cacher est-il un désir de ne pas inquiéter sa famille ? Les lettres similaires adressées à sa grand-mère et à son père<sup>344</sup>, dans lesquelles il demande de ne pas s'inquiéter des bombardements du fort car il se sent « *protégé par leurs prières* » nous portent à répondre positivement. Mais peut-être s'agit-il aussi d'une expérience difficile à exprimer par les mots. Parmi la correspondance, cette lettre adressée à sa tante est donc une opportunité et elle apporte des éléments. Tout d'abord, relevons la mention des corps. En effet, l'expérience de guerre est une « expérience corporelle. Ce sont les corps qui infligent

---

<sup>341</sup> Lettre du 30 mars 1916 de Bernard à son père. Cote 228 J 7, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>342</sup> *Figure 50* : Lettre du 14 mars 1916 de Bernard à sa tante Geneviève. Cote 228 J 7, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>343</sup> AUDOUGIN-ROUZEAU, Stéphane. *La guerre au XXe siècle. 1. L'expérience combattante*. In : *Documentation photographique*. Janvier 2005, Dossier n°8041.

<sup>344</sup> Deux lettres du 16 mars 1916 de Bernard, une à sa grand-mère et une à son père. Cote 228 J 7, fonds Bernard Audollent, ADPD.

la violence, c'est aux corps que la violence est infligée »<sup>345</sup>. C'est une chose qui marque particulièrement Bernard. Le deuxième aspect concerne l'installation et le quotidien. Il est évident que les tranchées ne sont pas confortables : problèmes de ravitaillement, humidité, saleté, et manque d'hygiène. Et selon leurs positions, elles sont plus ou moins dégradées par les tirs d'artillerie. Le fonctionnement des tranchées est bien particulier : réseaux de boyaux, tranchées plus ou moins profondes, lignes parallèles plus ou moins proches du *no man's land*. Cela crée une « subtile graduation du danger »<sup>346</sup>. C'est pour cela que Bernard évoque des « secteurs » plus ou moins calmes, même parmi les tranchées. Son poste à l'observatoire est par exemple un peu moins dangereux, sauf lorsqu'il y a les bombardements. A travers ces lettres dans lesquelles il décrit ses positions et ses déplacements, nous pouvons souligner qu'il ne passe finalement « que » trois semaines en première ligne, dont nous n'avons que peu de retour. Selon Ludivine Bantigny, le temps passé dans les tranchées « creuse le trouble et la désillusion ». Elle a trouvé dans des lettres de combattants une certaine lassitude mêlée parfois à du découragement<sup>347</sup>. Cela ne semble pas être le cas de Bernard : les récits courts et peu descriptifs sont le signe d'une volonté de tenir, avec toujours l'espoir d'une victoire finale, sans pour autant inquiéter la famille.

Enfin, ce qui frappe tout de même lorsque la famille évoque Verdun, c'est le terme « fournaise ». Dans une lettre adressée à sa grand-mère<sup>348</sup>, Bernard écrit qu'il est « *enfin sorti de la fournaise !* ». Ce terme apparaît également dans une lettre de sa tante Marguerite Guiraud, datée du 16 mars 1916<sup>349</sup> : « *Nous savons combien la lutte est chaude, et nous apprenons chaque jour qu'elle dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Le lieutenant Leclerc, dont tes parents t'ont parlé, devenu capitaine depuis son séjour à Clermont, nous écrit qu'il n'a jamais été dans une fournaise pareille, et cependant il a été à Ypres, à l'offensive de Champagne, et à peu près sur toutes les parties du front* ». A l'arrière aussi, la famille comprend que le combat est dur, car si Bernard en parle peu, les nouvelles viennent de l'extérieur. Finalement, ce terme résume à lui seul Verdun et l'expérience de Bernard, similaire à celle des autres combattants.

- **La Somme**

Après Verdun puis sa permission, Bernard est envoyé dans la Somme en septembre 1916, mais dans un secteur plus éloigné des premières lignes. C'est une autre bataille emblématique de la Grande

---

<sup>345</sup> *Ibid.*

<sup>346</sup> AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane. *Les tranchées*. In : AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane & BECKER, Jean-Jacques. *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : Edition du Centenaire*. Edition augmentée. Paris : Bayard, 2013, 1279 p., pp. 235-242.

<sup>347</sup> BANTIGNY, Ludivine. *S'engager : politique, événement et générations*. In : CORBIN, Alain & COURTINE, Jean-Jacques. *Histoire des émotions. 3. De la fin du XIXe siècle à nos jours*. op.cit., p. 187.

<sup>348</sup> Lettre du 1<sup>e</sup> avril 1916 de Bernard à sa grand-mère. Cote 228 J 7, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>349</sup> Lettre du 16 mars 1916 de Marguerite Guiraud à Bernard. Cote 228 J 13, fonds Bernard Audollent, ADPD.

Guerre, qui dure du 1<sup>e</sup> juillet 1916 à novembre 1916. Elle aussi se solde par de lourdes pertes<sup>350</sup>. Il s'agit d'une série d'offensives, ce qui explique, comme nous avons pu le voir, l'espoir de Bernard en un retour vers une guerre de mouvement par une percée dans les lignes ennemies. Dans ses lettres, Bernard décrit un peu plus son expérience contrairement à Verdun. Cela est dû au fait qu'il est plus éloigné des premières lignes, même si cela n'a pas empêché sa participation à une attaque très dangereuse le 17 septembre, attaque dont il est sorti indemne et au cours de laquelle il a fait prisonnier des Allemands, ce qui lui a valu sa seconde citation.

Ainsi, il est plus enclin à décrire ses missions comme ici<sup>351</sup> : « *Je suis parti ce matin en direction des anciennes lignes boches. C'est fantastique : on ne peut se faire aucune idée de la manière dont c'est bouleversé et retourné par notre artillerie pendant la préparation de l'attaque : c'est une succession d'entonnoirs, juxtaposés tous plus grands les uns que les autres. (...). Tout le terrain est couvert de débris de toutes sortes, casques, grenades, masques contre le gaz, et sans parler des cadavres non encore enterrés : ils datent d'il y a une dizaine de jours et sont en pleine décomposition, complètement noirs : c'est une infection. Cela n'a cependant aucun rapport avec les premiers jours, car on a eu 8 jours pour organiser le terrain conquis. Mais c'est plus agréable d'être en terrain boche que de voir les boches chez nous comme à Verdun* ». Cette lettre est significative. Après le sentiment d'avoir été inutile à Verdun, Bernard vit la Somme comme une « revanche ». Ici encore, une longue évocation des corps, qui sont pour lui le symbole même de la guerre.

Il a également la possibilité de discuter une fois avec des prisonniers allemands comme il le rapporte à sa mère<sup>352</sup> : « *J'ai eu l'occasion de causer assez longtemps avec certains de nos prisonniers boches et de les interroger : ils ne croient plus à la victoire de l'Allemagne, mais à la nôtre non plus ; ils disent que l'on a perdu trop d'hommes d'un côté comme de l'autre et que personne n'a plus le sou ! Où sont leurs espoirs du début ?* » Bernard ne comprend pas comment les combattants peuvent perdre tout espoir et ne semble pas toujours réaliser la réalité des armées. En effet, les combattants ont une vision plutôt réduite du conflit, à l'échelle de leur secteur. Cela les empêche d'avoir une vision globale.

Les expériences de Verdun et de la Somme sont donc pour Bernard très différentes. Bien qu'il ait vécu des choses similaires (attaques, bombardements), il n'en tire pas la même réflexion et ne partage pas de la même manière à sa famille. A Verdun, il est au cœur de l'action et ne réfléchit pas vraiment tandis que dans la Somme, il semble reprendre une certaine confiance, impulsée par sa réussite à l'assaut du

---

<sup>350</sup> KRUMEICH, Gerd & AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane. *Les batailles de la Grande Guerre*. In : AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane & BECKER, Jean-Jacques. *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : Edition du Centenaire*. op.cit., pp. 283-294.

<sup>351</sup> Lettre du 13 septembre 1916 de Bernard à son père. Cote 228 J 8, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>352</sup> *Figure 51* : Lettre du 6 septembre 1916 de Bernard à sa mère. Cote 228 J 8, fonds Bernard Audollent, ADPD.

17 septembre 1916. Il faut souligner qu'il a eu peu de temps avant une permission, qui lui a sûrement permis de mieux tenir.

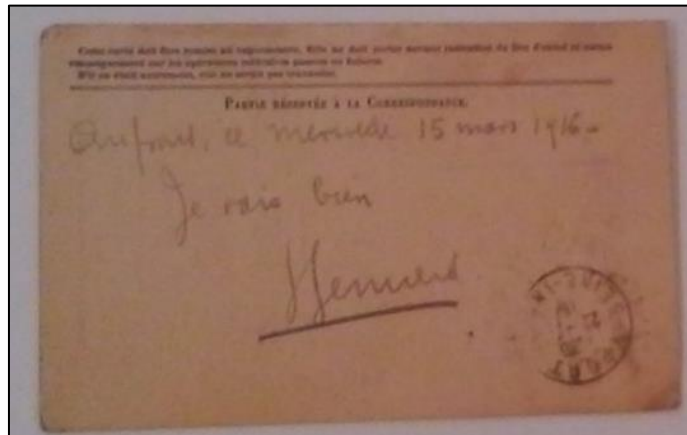


Figure 49 : Carte postale du 15 mars 1916 de Bernard à sa famille

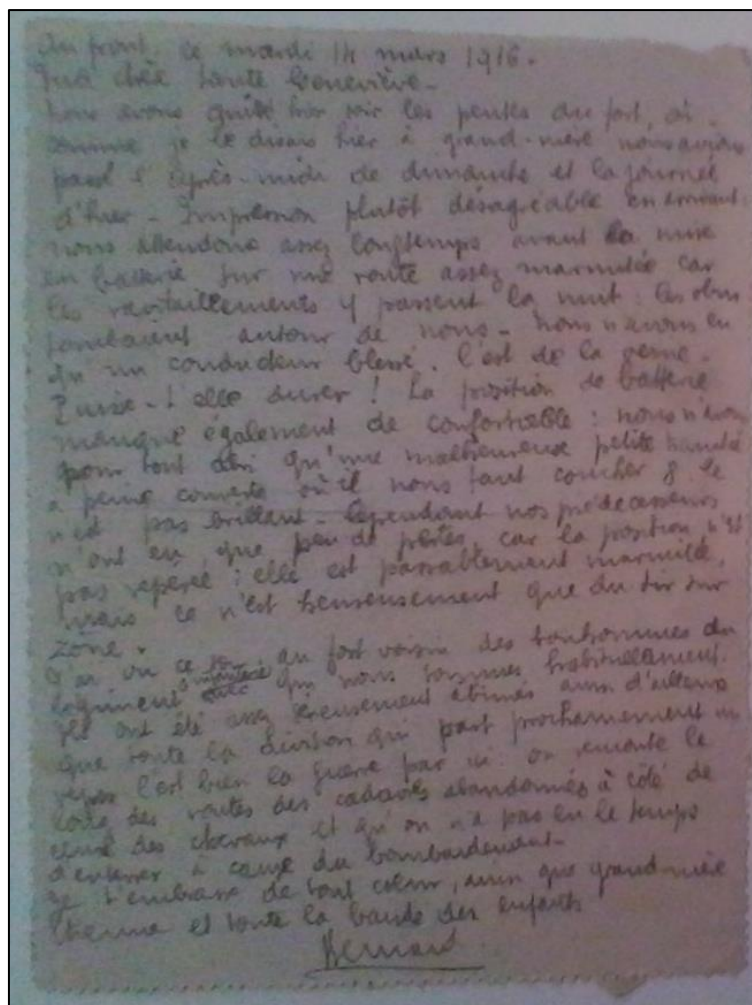


Figure 50 : Lettre du 14 mars 1916 de Bernard à sa tante Geneviève

Mercredi 6 septembre 1916.  
 Le repas prend une mauvaise tournure, me chère maman.  
 Le matin, manœuvre de cadres à qui j'ai aimé comme  
 observateur et agent de liaison avec l'ennemi : cela a duré toute  
 la nuit, mais j'ai eu l'occasion de causer assez longuement  
 avec certains des nos prisonniers boches qui travaillent aux  
 carrières voisines et de les interroger : ils ne croient plus à la victoire  
 de l'Allemagne, mais à la nôtre non plus ; ils disent que  
 l'on a perdu trop de hommes d'un côté comme de l'autre et  
 que personnel n'a plus le son ! On voit leurs espoirs au début ?  
 Et après midi, batteries d'artillerie : je marche comme chef de section.  
 Le combat s'était calmé un peu le matin à cause d'une bonne  
 pluie qui gênait toute observation ; il a repris de plus belle depuis  
 midi. Nous venons d'entendre quelques autres explosions ; nous  
 nous demandions si les boches ne tiraient pas sur ~~les~~ la son-  
 nette voisine comme ils l'ont déjà fait sur à diverses reprises ;  
 nous venons d'apprendre que c'était des pièces de 320 sur nos fronts  
 qui tiraient chez le boche, ce qui veut même.  
 Je t'embrasse de tout cœur ainsi que toutes les voisines.

Bernard.

Figure 51 : Lettre du 6 septembre 1916 de Bernard à sa mère

## 2. La formation à l'École de Fontainebleau

Dans la correspondance de Bernard, cette formation est régulièrement mentionnée, par intermittence. Il est plusieurs fois proposé par ses chefs, mais l'incident de la nomination et les problèmes de peloton, que nous avons longuement étudiés dans la première partie, bloquent cette possibilité. En effet, c'est le ministère de la Guerre qui rejette chaque fois la proposition, jusqu'à la fin de l'année 1916. Cette formation, attendue depuis si longtemps, est donc enfin à sa portée. La première lettre de Bernard envoyée depuis Fontainebleau date du 12 novembre 1916. Loin du front, en pleine formation, les lettres donnent l'impression d'un retour à l'année 1914. En effet, Bernard décrit son travail et les examens qu'il doit passer, ainsi que les hommes avec qui il se trouve. Il retrouve même un ancien ami de Clermont-Ferrand. Fontainebleau lui permet également d'avoir un peu de paix, de moments calmes : *« L'après-midi, promenade à cheval. C'est vraiment un spectacle agréable que celui de la forêt en automne, quand on revient de la Somme et qu'on ne sait plus très bien à quelle saison on est »*<sup>353</sup>. Cette formation est donc une vraie parenthèse de joie retrouvée, de simples moments partagés entre camarades. Elle lui permet enfin de se sentir récompensé pour tous les services accomplis depuis le début de la guerre. Dans une lettre adressée à sa mère pour sa fête, il lui écrit avec entrain<sup>354</sup> : *« Je tâcherai de te fêter d'une façon originale, notre première séance de tir est samedi, et je suis à peu près sûr d'être interrogé et d'avoir à régler, (...) car je continue à bien m'entendre avec mon lieutenant. (...) J'espère en tout cas t'apporter comme étrennes un galon de sous-lieutenant »*.

Durant cette période, Bernard écrit moins de lettres. Il peut se passer quatre ou cinq jours sans qu'il n'envoie aucune lettre. La première raison est qu'il est très occupé. Contrairement finalement aux périodes sur le front, nous n'avons donc pas beaucoup d'informations sur la formation et son quotidien. Il y a moins de détails. Mais tout de même, voici ce qu'il écrit à sa grand-mère<sup>355</sup> : *« La discipline n'est pas trop dure. Attitude très militaire, mais le milieu y porte – et grille de l'école ouverte toute la journée : on peut sortir quand on veut. Je n'en abuse pas, car il y a beaucoup de travail : il est impossible de tout voir »*. Ces mêmes phrases se retrouvent dans les lettres adressées à ses parents.

La deuxième raison est la sécurité. En effet, loin des combats, Bernard est protégé durant cette période. Pour sa famille, c'est un soulagement. Cela sert de compromis, au moment où Dominique effectue de son côté ses premiers pas sur le front. C'est pour cela qu'eux aussi écrivent moins,

---

<sup>353</sup> Lettre du 16 novembre 1916 de Bernard à sa mère. Cote 228 J 8, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>354</sup> Lettre du 23 novembre 1916 de Bernard à sa mère. Cote 228 J 8, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>355</sup> Figure 52 : Lettre du 16 novembre 1916 de Bernard à sa grand-mère. Cote 228 J 8, fonds Bernard Audollent, ADPD.



conscients du travail que doit effectuer Bernard. Catherine lui écrit<sup>356</sup> : « *Tu te doutes bien que, rassurée, provisoirement sur ton compte sans le rapport des obus, je vais m'inquiéter à d'autres points de vue. Je te recommande bien de te montrer maintenant aussi raisonnable que tu as été héroïque (peut-être cela te semble-t-il plus malaisé !). Tu as la chance d'entrer avec les fameuses notes « tout à fait remarquables ». Ce serait trop dommage d'en perdre le bénéfice pour un enfantillage d'indiscipline quelconque. (...). Mets tout ton courage et ta résolution à te plier aux règles sans murmurer. C'est seulement une autre forme de devoir »*. Cette lettre fait écho à celles que nous avons pu étudier dans la première partie, quand Bernard se formait au peloton à Clermont-Ferrand avant d'aller au front. Ici, Catherine reprend son rôle de mère, constamment soucieuse. Cette fois, les inquiétudes sont évidemment moins fortes mais se portent de nouveau sur son comportement. Elle a peur qu'après la « *liberté du front* », Bernard ne replonge dans ses vieilles habitudes et ne réussisse pas à obéir pleinement. Là encore, le jeune homme a mûri. Il a appris de son expérience passée et écrit<sup>357</sup> : « *Il n'y avait pas aujourd'hui de permissions pour Paris. (...) J'ai préféré ne pas sauter le mur pour mes débuts et suis resté ici. De même, je n'ai pas tenu à aller gâcher mon après-midi au cinéma comme bien d'autres »*.

Enfin, ce qui ressort le plus de cette expérience à Fontainebleau, et qui est omniprésent dans la correspondance, c'est la possibilité de retrouver une certaine vie sociale. En effet, les sorties et permissions sont nombreuses. Bernard a l'occasion de retrouver plusieurs fois ses oncles et tantes (du côté de son père et de sa mère), sa grand-mère et des amis (personnels et ceux de ses parents). Dans une lettre adressée à sa mère<sup>358</sup>, il écrit qu'il a « *une vie sociale chargée* », et qu'il reçoit de nombreuses invitations de la part d'amis. En effet, la présence d'un soldat à l'arrière est toujours un événement. Tout le monde veut le voir pour s'assurer de son état, l'interroger sur son expérience et lui demander des nouvelles du front. Elles offrent à Bernard, avec les permissions, de précieux moments de retrouvailles. Elles symbolisent un retour à une vie qu'il ne côtoyait plus. Les retrouvailles avec sa grand-mère sont particulièrement attendues. Il lui écrit<sup>359</sup> : « *Je compte bien cette fois sur ma permission pour dimanche. Je suppose que tante Marie voudra bien me laisser à toi pour déjeuner puisque tu n'es là que pour peu de temps, et voici le programme que je propose : messe à 10h et demi à Sainte-Croix, déjeuner à avenue de Villars. Visite Nicolas, Bon Conseil, Husson. Je ne pourrai très probablement pas dîner »*.

---

<sup>356</sup> Lettre du 11 novembre 1916 de Catherine à Bernard. Cote 228 J 14, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>357</sup> Lettre du 12 novembre 1916 de Bernard à sa mère. Cote 228 J 8, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>358</sup> Lettre du 8 décembre 1916 de Bernard à sa mère. Cote 228 J 8, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>359</sup> Lettre du 16 novembre de Bernard à sa grand-mère. op.cit. Avenue de Villars est l'adresse des Pasteau, Husson est le nom de famille (de femme mariée) de Marie, la sœur d'Auguste.

A la fin de la formation, Bernard est autorisé à passer le Nouvel An à Clermont-Ferrand. Il est ensuite un peu difficile de suivre sa trace jusqu'à fin janvier, où il effectue pendant quelques semaines un stage dans le sud, à Valréas dans le Vaucluse.

Bien plus qu'une formation tant attendue et enfin effectuée, Fontainebleau est une parenthèse. Après les mois difficiles passés à Verdun et dans la Somme, Bernard reprend le chemin de l'apprentissage. Ses lettres témoignent d'une paix retrouvée, elles forment un contraste saisissant avec les lettres du front rédigées quelques semaines voire quelques jours plus tôt. La famille elle-même souligne que cela doit lui être bien étrange de retourner à Paris et effectuer des sorties qui faisaient tout son quotidien avant la guerre.

Fontainebleau, 16 novembre 1916.

Ma chère grand-mère.

J'ai été bien honteux d'apprendre, comme me l'avait laissé prévoir la semaine dernière ton colonel, qu'il nulle Pierre avait deux jours de permission. Je regrette seulement que ce ne soit pas tombé un dimanche.

Je compte bien cette fois sur ma permission pour dimanche. Je suppose que tante Marie voudra bien me laisser à toi pour déjeuner puisque tu n'es là que pour peu de temps, et voir le programme que je propose.

Mène à 10 heures  $\frac{1}{2}$  à 11 $\frac{1}{2}$ . Déjeuner idem en avenue de Villars. Visite Intolas, Bon Conseil. Hueron. Je ne pourrai très probablement pas dîner.

Tout va toujours bien. Je m'entends bien avec mon lieutenant et c'est énorme.

Je suis assez désabusé de travailler, et j'ai tout oublié, mais il en est de même pour tous. La discipline n'est pas trop dure. Attitude très militaire, mais le milieu y porte - et grille de l'école ouverte toute la journée: on peut sortir quand on veut. Je n'en abuse pas car il y a beaucoup de travail: il est impossible de tout voir. Je me lève vers 5 $\frac{1}{2}$  ou 6 et me couche vers 10 $\frac{1}{2}$  ou 11.

Hier matin, grande revue par le colonel et ses aides. L'après-midi, promenade à travers la forêt. L'automne en forêt respire quand on vient de la

Figure 52 : Lettre du 16 novembre 1916 de Bernard à sa grand-mère

bonne on on a oublié qu'il existe des saisons. Le matin servie en campagne en camions automobiles à une vingtaine de kilomètres à l'air, au côté de mort. Balade épouvante!

Comme j'en ai que très peu de temps, ven. m. dire à tante Marie que je la remercie de son paquet, bien arrivé et de la peine qu'elle s'est donnée. J'accepterai volontiers quelques provisions, car l'ordinaire est assez médiocre.

Je t'embrasse de tout coeur, ainsi que tante Marie, les internes, et tous à Paris.

Ton grand.

B.

Pourrais-tu prévenir tante Marie pour dimanche?

### 3. De nouvelles responsabilités : observateur dans l'aviation

Un peu avant sa formation, Bernard avait pu expérimenter l'altitude. En effet, en juin 1916, il effectue une mission de repérage au-dessus de tranchées allemandes, dans un ballon. Dans une lettre adressée à sa mère, il décrit les sensations et la vue<sup>360</sup> : « *La première impression est assez curieuse, mais dès qu'on est arrivé à une certaine hauteur, on voit le paysage à ses pieds comme une carte, on distingue à peine les bonhommes, le treuil, les autos. Et puis il est bien plus intéressant de regarder chez le boche. C'est vraiment absolument épatant : on découvre un tas de choses qu'on ne soupçonnait pas à terre. L'avion doit être encore mieux puisqu'il permet d'aller juste au-dessus de l'objectif. Nous sommes restés sept heures en l'air !* »

Après sa formation à Fontainebleau, il est promu fin janvier sous-lieutenant d'aviation. Bernard ne pilote pas les avions, il n'a pas la formation. Mais il effectue des missions d'observation et de repérage et vole donc très régulièrement. Comme il le rapporte à sa mère<sup>361</sup>, il a d'abord suivi des cours de mitrailleuses avant d'être envoyé dans une première escadrille. Sa période dans l'aviation a été brève (seulement quatre mois) mais très intense. L'aviation, encore balbutiante au début du XX<sup>ème</sup> siècle devient une arme de combat efficace de la Première guerre mondiale. En effet, « utilisée pour le renseignement au début de la guerre puis devenant les yeux indispensables de l'artillerie, l'aviation évolua vite dans le sens d'une arme offensive permettant de bombarder des installations militaires en retrait ou de mitrailler les premières lignes où se terrait l'infanterie ennemie »<sup>362</sup>. Le rôle de Bernard se joue donc dans cette aviation de reconnaissance et d'observation, parfois de bombardement puisqu'il doit aider les batteries à calculer les tirs d'artillerie. Il arrive dans l'aviation au moment où celle-ci connaît une évolution spectaculaire : Stéphane Audouin-Rouzeau explique que la « compétition technologique est féroce », avec des avions de plus en plus performants, rapides, agiles et qui se spécialisent selon les missions. Si au début, « le rôle de l'avion se limitait aux missions de reconnaissance, aux liaisons, et au guidage de l'artillerie », les missions se développèrent et prirent de l'ampleur, au prix de lourdes pertes<sup>363</sup>.

Durant cette période, Bernard n'écrit pas tous les jours. Il envoie beaucoup de cartes postales puis de longues lettres détaillées. On retrouve ici le même rythme que durant les batailles de Verdun et la Somme. C'est le signe que les actions sont très intenses. Les lettres détaillées nous permettent d'en

---

<sup>360</sup> Lettre du 8 juin 1916 de Bernard à sa mère. Cote 228 J 7, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>361</sup> Lettre du 21 février 1917 de Bernard à sa mère. Cote 228 J 8, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>362</sup> HARDIER, Thierry & JAGIELSKI, Jean-François. *Combattre et mourir pendant la Grande Guerre : 1914-1925*. Préface de Guy Pédroncini. Paris : IMAGO, 2001, 375 p., p. 65.

<sup>363</sup> AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane. *Avions et chars*. In : AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane & BECKER, Jean-Jacques. *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : Edition du Centenaire*. Edition augmentée. Paris : Bayard, 2013, 1279 p., pp. 249-254.

savoir davantage sur la manière dont Bernard perçoit son travail. Tout d'abord, c'est une nouvelle expérience, une nouveauté accueillie avec plaisir. Il est au-dessus des tranchées, au-dessus des batteries. Il rapporte régulièrement qu'il apprécie cette nouvelle vue et cette approche des terrains de combats. A sa sœur Anne-Marie, il écrit<sup>364</sup> : « *Je continue à être très content. En dehors du voyage qui est très chic, mon pilote m'a fait faire des choses épatantes, deux spirales et un vol piqué hier, et aujourd'hui des spirales au-dessus de Luménil* ».

Ces actions ont l'air de beaucoup inquiéter Catherine. C'est pour cela que Bernard lui écrit une longue lettre pour lui expliquer en détails son rôle et la rassurer<sup>365</sup> : « *Je tiens à te répondre sans retard, touchant le reproche que tu m'adresses au sujet de mon « imprudence » et de mes « acrobaties inutiles ». Tu dois savoir depuis longtemps que je partage absolument vos manières de voir sur ce point. (...). Les dites « acrobaties » ne sont pas de la fantaisie, mais du service. On nous les fait faire – et on a raison – pour nous accoutumer à celles que nous pourrions avoir à faire le jour où nous serons aux prises avec un boche. On n'emploie d'ailleurs pour cela que certains appareils, conduits par les meilleurs pilotes* ». Il écrit également qu'il n'a pas le temps d'apprendre à piloter en un temps si court mais il sait « *à quoi servent toutes les commandes pour pouvoir au besoin ramener un appareil dont le pilote a été tué ou blessé* ».

Pour autant, les lettres ne sont pas souvent très rassurantes pour la famille. Pour exemple, il écrit régulièrement qu'il est souvent en mouvement. En quatre mois, il change trois fois d'escadrille, se rendant là où on a besoin de lui. De plus, il partage des histoires difficiles d'accidents d'avions ou de combats aériens. En effet, l'aviation est dangereuse : pour lutter contre cette offensive nouvelle, les belligérants développent aussi la défense. Ils utilisent des canons mais aussi des auto-canons et des mitrailleuses sur affût<sup>366</sup>. Des avions de chasse font aussi leur apparition, ce qui mène à des combats aériens qui fascinent aussi bien les soldats des tranchées que les civils à l'arrière qui lisent les récits dans les journaux. Cette arme moderne semble leur redonner confiance en la victoire.

De son côté, Bernard prend ses missions très à cœur. Il agit également en tant qu'agent de liaison. Il est très satisfait du travail effectué et est toujours très enthousiaste dans ses lettres. Dans la dernière lettre qu'il a adressée à sa mère, écrite le matin même de sa mort, il rapporte<sup>367</sup> : « *J'ai fait du bon travail ces jours-ci, attrapé quelques éclats d'obus et des félicitations : c'est tout ce qu'il faut. Mes lettres vous raconteront tout cela plus en détails* ». Cette lettre est utilisée dans les hommages qui lui

---

<sup>364</sup> Lettre du 25 février 1917 de Bernard à Anne-Marie. Cote 228 J 8, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>365</sup> Figure 54 : Lettre du 7 mars 1917 de Bernard à sa mère. Cote 228 J 8, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>366</sup> HARDIER, Thierry & JAGIELSKI, Jean-François. *Combattre et mourir pendant la Grande Guerre : 1914-1925*. op.cit., p. 67.

<sup>367</sup> Lettre du 2 mai 1917 de Bernard à sa mère. Cote 228 J 8, fonds Bernard Audollent, ADPD.

sont rendus après sa mort. Bernard se sent vraiment à sa place dans les airs et ses parents sont heureux de le voir fier de son travail. Signe que l'aviation reste une activité très dangereuse et encore incertaine, c'est au cours d'un vol de réglage pour une mission d'agent de liaison qu'il perd la vie. Comme nous le verrons dans le deuxième chapitre, son avion s'écrase peu de temps après le décollage à la suite d'une panne de moteur, le tuant lui et son pilote.



*Figure 53 : Bernard et son pilote devant un avion avant une mission. Cote 128 Fi 9, fonds Bernard Audollent, ADPD*



AUGUSTE GROSCOLAS  
 OMNIBUS  
 A VOITURES FRAYES  
 VOITURES DE REMISE  
 A AUTOMOBILES  
 A VOYAGE  
 CHAUFFAGE & ELECTRICITE  
 100 RUE DE LA VILLE  
 SPECIALITE  
 DE JAMBONS "LE DELICIEUX"  
 BAINS - DOUCHES  
 ADRESSE TELEGRAPHIQUE  
 GROSCOLAS - HOTEL  
 TELEPHONE 18  
 1917

GRAND HOTEL DE LA POMME D'OR  
 ET ANNEXE BELLEVUE  
 LUXEUIL-LES-BAINS, LE 7 MARS 1917  
 (ROUTE NORD)

J'ai reçu, ma chère maman, la lettre du 4  
 mars et t'en remercie. Je n'ens à te répondre  
 sans retard, oubliant le croquis que t'en  
 m'adressés au sujet de mon "impudence"  
 et de mes "ambitions" insensées. Tu dois avoir  
 besoin longtemps que je partage éboulément  
 vos moments de vie sur le point. J'estime qu'il est conuable de l'envoyer  
 insidieusement, sans te faire le mal quand t'est décevait ou même  
 simplement n'êtes, nous sommes entièrement d'accord sur ce point.  
 Je réponds donc à ta lettre et y réponds chose par chose.  
 Je ne te cache aucun détail. Je vous ai toujours dit la vérité depuis  
 le début. Je continuerai utilisant cette méthode, que vous m'avez  
 ou très demandé d'employer. J'estime en effet que si elle a l'incon-  
 venient de vous inquiéter parfois lorsque je vous donne des détails précis  
 sur quelque chose de plus ou moins dangereux, elle vous permet  
 par contre d'être tranquilles lorsque je ne vous dis rien. Et si j'ai pu de  
 spéciales, parce que j'ai pu les éviter et pas plus. Le jour où j'ai vu  
 la ville ou le looping, je le connais le voir.  
 Les "dites" qu'on a ne font pas de la fantaisie, mais du service.  
 On vous les fait faire - et on a raison - pour vous reconnaître à  
 celles que nous pouvons avoir à Paris le jour où nous serons en  
 prise avec un hôtel. On n'emploie d'ailleurs pour cela que certains  
 appareils, conduits par les meilleurs pilotes, je m'empresse de le dire

Je n'ai en fait d'employer le mot "impudence" de neige. Nous avons parlé  
 de la neige qui couvrait, mais cela n'empêche en aucune façon de voir.  
 Dans certains endroits, mais on n'y voyait rien, et c'est tout.  
 On n'avait pas vu, en un si court laps de temps, attendre à partir.  
 Mais je suis à qui savent toutes les commandes pour pouvoir en tenir  
 compte un appareil dont ~~le pilote~~ a été tué au front.  
 Parons à un autre ordre d'idées.  
 Le départ de mes parents fut réglé. Seulement, comme j'ai dû  
 acheter à Paris ou ici un certain nombre de choses, raisonnables,  
 nécessaires, utiles, indispensables, il me reste encore près de 200 francs  
 à rassembler. Or je n'ai plus que 100 francs lesquels me sont indispensables  
 pour aller jusqu'à la fin du stage (papiers et frais divers). Papa peut  
 donc m'envoyer deux billets de cent francs qu'il remplacera par des  
 bons de la Défense nationale en attendant que je le rembourse, dans un  
 mois ou deux? Je me rends très bien compte qu'avec ces 100 francs mon budget  
 quotidien, tout bien fait je pourrais vivre de cet argent pendant  
 quelques mois, mais évidemment avec les factures et les achats du  
 début, ce n'est pas possible.  
 Tenez-moi au courant par Télégram.  
 Je vous ai dit que mon prochain écrit arrive.  
 Je vous ai dit que j'avais des nouvelles de D. du 1 mars.  
 Je vous ai dit que j'avais reçu les vôtres. C'est bien ce que je voulais. Je ne les  
 mettrai point avec des papiers, comme vous avez dit d'habitude  
 que je n'en ai qu'un en famille claire et l'autre en bordel gris.  
 Je n'ai pas encore reçu le chandail.  
 Je n'ai pas besoin de la chemise kaki qui les entraîne pas contre quand  
 j'irai à l'école. Je vous envoie les gros chandails de  
 laine et coton.  
 Télégramme à Edmond Guinand et à René Bord.  
 Je vous embrasse très affectueusement.  
 Bernard Audoulet.

Figure 54 : Lettre du 7 mars 1917 de Bernard à sa mère

## B) Les permissions : la parenthèse des retrouvailles familiales

Tout au long du conflit, les Audollent ont accepté les épreuves, les ont même endurées. Mais un attrait de la guerre leur a permis de tenir en plus de la correspondance que nous avons étudiée dans la partie précédente : ce sont les permissions. Pour aborder cette question, nous pouvons nous appuyer sur les travaux d'Emmanuelle Cronier qui en a fait le sujet de sa thèse. Selon elle, « l'historiographie de la Première guerre mondiale a souvent étudié de façon séparée les expériences de guerre des communautés civiles et militaires »<sup>368</sup>. Cela a contribué à accentuer l'opposition entre civils et combattants. Pour autant, elle s'est attachée à étudier ces liens sociaux malgré les difficultés liées là encore au fait que cela mène sur le « terrain des mentalités, des sentiments et de la vie privée des individus ». Ces permissions sont d'autant plus intéressantes à étudier qu'elles sont des rencontres entre deux mondes qui semblent s'opposer : le front et l'arrière. Les combattants redécouvrent alors une partie de leur vécu d'avant-guerre, tandis que les civils en apprennent plus sur l'expérience du front. De plus, Emmanuelle Cronier souligne la différence entre les permissionnaires car ceux des villes et ceux des campagnes n'agissent pas de la même manière.

### 1. L'attente et l'organisation logistique

Entre son arrivée sur le front en 1915 et son décès en mai 1917, Bernard part trois fois en permission. La première a lieu les derniers jours de janvier 1916. Elle est très courte, seulement six jours, mais il est difficile de connaître les dates exactes. La deuxième, après de nombreux reports et suspensions, s'effectue durant la seconde moitié du mois de juillet 1916. Elle est un peu plus longue. Enfin, la dernière a lieu à la toute fin décembre, pour le Nouvel An 1917. Ces trois permissions ont pour traits communs l'impatience et une organisation très calculée. Elles ont souvent été suspendues, reprises, allongées, raccourcies. Chaque permission est une organisation unique, une nouvelle attente, des espoirs accomplis ou déçus.

Les permissions sont, comme les correspondances, un « ressort de l'endurance civile »<sup>369</sup> pendant la Grande Guerre. L'attente des retrouvailles et les retrouvailles elles-mêmes permettent de tenir, comme en témoigne une lettre de Bernard à sa mère<sup>370</sup>, dans laquelle il lui demande de garder le moral, puisqu'il vient bientôt en permission.

---

<sup>368</sup> CRONIER, Emmanuelle. *Permissions et permissionnaires*. In : AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane & BECKER, Jean-Jacques. *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : Edition du Centenaire*. Edition augmentée. Paris : Bayard, 2013, 1279 p., pp. 555-562.

<sup>369</sup> CRONIER, Emmanuelle & PIGNOT, Manon. « Les liens familiaux, un ressort de l'endurance civile et combattante ». In : BEAUPRE, Nicolas / JONES, Heather / RASMUSSEN, Anne (dir.). *Dans la guerre 1914-1918. Accepter, endurer, refuser*. op.cit., p. 122.

<sup>370</sup> Lettre n°223 du 4 janvier 1916 de Bernard à sa mère. Cote 228 J 6, fonds Bernard Audollent, ADPD.

Comme le souligne Emmanuelle Cronier, les permissions n'arrivent pas tout de suite. En effet, ce sont avant tout des « pratiques militaires du temps de paix »<sup>371</sup>. Jusqu'à l'été 1915, les autorités militaires ont l'espoir d'une guerre courte, en mouvement, et elles concentrent toutes les forces sur le front. Mais lorsque la guerre s'enlise et se prolonge au-delà de l'hiver 1915, de nouvelles problématiques apparaissent et notamment le moral des soldats. Mis de côté jusqu'à présent, le gouvernement commence alors à s'y intéresser<sup>372</sup>. Il prend peu à peu conscience que l'éternisation du conflit rend la séparation des familles très difficile à supporter. Les permissions sont donc mises en place, afin de soutenir le moral des combattants et des civils, mais aussi la vie économique et la natalité<sup>373</sup>. La durée varie selon les périodes de la guerre et la situation sur le front. Pour Bernard, la première permission est très courte, les suivantes plus longues.

Pour commencer, ces permissions sont une organisation logistique. En effet, Bernard a sa famille à Clermont-Ferrand, qui est loin des zones de combat. Mais il a aussi de la famille à Paris, et sa grand-mère à Yport. Cette dernière fait par deux fois le déplacement à Paris pour voir son petit-fils. Il espère donc, par l'exercice des voyages et une organisation stricte, pouvoir voir tout le monde. En effet, tous les membres de la famille espèrent le voir et lui aussi en retour, sans créer de jalousies. L'incertitude liée aux combats rend ces permissions très intenses, avec un besoin exacerbé de voir le combattant et d'exprimer les gestes d'affection. L'organisation de la deuxième permission est très complexe, car elle coïncide avec le début des vacances des enfants Audollent. Voici ce qu'écrit Bernard à Brigitte<sup>374</sup> : « *Pour ma permission, ça s'avance et je ne vois toujours rien venir. Je crains donc fort d'être obligé de renoncer à mon premier projet de passer deux ou trois jours à Clermont, d'assister le 19 à la distribution des prix de Ste-Croix et de finir avec vous ma permission à Yport. Je tâcherai de m'arranger pour partir le 18, être le 19 à Neuilly, ce qui me permettra de voir pas mal de monde, en particulier oncle Georges qui prononce le discours. Je serais à Clermont le 20 au matin, et après y avoir passé deux ou trois jours, j'en repartirais avec vous pour Paris – où je verrais Dominique le dimanche 23 – et Yport. Cela me semble fort bien arrangé ainsi, trop bien peut-être pour que ça colle. Sans faire de châteaux en Espagne, je crois toutefois pouvoir vous dire à bientôt* ». Cette lettre restitue donc toute la complexité de l'organisation des permissions. Avant même de pouvoir les vivre et de faire des projets, il faut les

---

<sup>371</sup> CRONIER, Emmanuelle. *Permissions et permissionnaires*. In : AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane & BECKER, Jean-Jacques. *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : Edition du Centenaire*. Edition augmentée. op.cit., pp. 555-562.

<sup>372</sup> CRONIER, Emmanuelle & PIGNOT, Manon. « Les liens familiaux, un ressort de l'endurance civile et combattante ». In : BEAUPRE, Nicolas / JONES, Heather / RASMUSSEN, Anne (dir.). *Dans la guerre 1914-1918. Accepter, endurer, refuser*. op.cit., p. 117.

<sup>373</sup> *Ibid.*

<sup>374</sup> *Figure 55* : Lettre du 13 juillet 1916 de Bernard à Brigitte. Cote 228 J 7, fonds Bernard Audollent, ADPD.

organiser, parfois souvent à la dernière minute. Comme nous allons le voir, l'attente est un réconfort, car toute la famille se projette.

Le jeudi 13 juillet 1916.  
 Ma chère Brigitte,  
 Je te remercie, ainsi que Guil-  
 lemme, de vos deux cartes  
 du 11 qui me sont parvenues  
 ce matin, avec celle d'André  
 Prévost.  
 Je ne suis pas monté de la  
 journée, bien que ce fut  
 mon tour; mais il y avait  
 trop de vent pour mettre le  
 ballon en l'air.  
 Vous devez être bien contents  
 d'être en vacances - j'espère que

vous aurez tous en beaucoup de  
 plaisir ce matin.  
 Pour ma permission, qui s'avance  
 et je ne vois toujours rien venir.  
 Je crains donc fort d'être obligé  
 de renoncer à mon premier  
 projet de passer deux ou trois jours  
 à Blomont, d'arriver le 19 à la distri-  
 bution des prix de St Brice et  
 de finir avec vous ma permission  
 à Yport. Je tâcherai de m'arranger  
 pour partir le 18, être le 19 à Heilly,  
 ce qui me permettra de voir pas  
 mal de monde, en particulier  
 oncle Georges qui prononce le discours.

Figure 55 : Lettre du 13 juillet 1916 de Bernard à Brigitte

Je suis à Blomont le 13 au matin,  
 et après y avoir passé deux ou trois  
 jours, j'en repartirais avec vous  
 pour Paris - où je verrais Dominique  
 le dimanche 23 - et Yport. Cela me  
 semble fort bien arrangé ainsi, trop  
 bien peut-être pour que ça colle.  
 Sans faire de chateaux en Espagne,  
 je crois toutefois pouvoir vous dire  
 ça à l'avance - Je vous embrasse tous à  
 la maison très affectueusement.

13. / par bagages, mais par colis  
 postal

Maman a-t-elle envoyé mon costume, mon calot,  
 mes chaussures, etc? tante Mad qui est à Paris  
 depuis le 11, je suis vraiment trop dégoûté  
 pour aller à la distribution des prix de St +  
 tel que je suis actuellement.

## 2. Les permissions : projets et récits

Les dates de permissions se définissent par la coupure dans la correspondance de Bernard. Durant les permissions, ce dernier n'écrit évidemment presque pas, puisqu'il est de retour chez lui. Les rares lettres servent à l'organisation de la prochaine étape dans les visites de la famille ou du retour. Toutes les informations que nous possédons sur la façon dont ces permissions sont vécues nous viennent des lettres qui les précèdent. En effet, ces permissions tant attendues font émerger de nombreuses émotions chez la famille : impatience, joie, excitation, l'inquiétude d'éventuelles suspensions, etc. De chaque côté, on n'ose y croire, pour ne pas avoir de déceptions. Nous ne savons pas si Bernard et la famille font réellement tout ce qu'ils prévoient de faire, mais il y a de nombreux projets, et ils reviennent à chaque permission.

En effet, Bernard a l'intention de profiter de chaque membre de sa famille et pour cela, d'effectuer des activités avec chacun d'entre eux. En ce qui concerne les plus jeunes, cela est lié à leur quotidien et à leurs activités enfantines. A l'occasion de sa première permission, Anne-Marie lui écrit<sup>375</sup> : « *Nous t'attendons toujours impatiemment ; quand tu seras ici, tu feras naturellement ce que tu voudras mais il y a une chose que les petites exigent absolument de toi, c'est que tu viennes nous chercher plusieurs fois au lycée ; c'est décidé depuis longtemps. Tu comprends pourquoi !* ». C'est une chose que Bernard promet aisément, car il sait à quel point ses sœurs sont fières de lui et veulent profiter de sa présence. Lui-même y prend du plaisir. Pour sa deuxième permission il écrit à Jacqueline<sup>376</sup> : « *J'espère bien être à Clermont. Je serai bien content de vous revoir tous. J'irai vous chercher à la sortie du lycée, et pour goûter nous irons ensemble cueillir des fraises du potager et des cerises dans les cerisiers. En attendant ces heureux jours, je t'embrasse de tout mon cœur* ». Tous ces instants sont une parenthèse qui replonge Bernard dans sa vie d'avant pendant quelques jours. Une sorte de nostalgie refait surface, et il l'exprime régulièrement dans ses lettres : « *Je m'amuse dans le jardin du château avec des petits garçons et des petites filles de votre âge, qui sont en vacances chez leur grand-mère. J'aimerais mieux m'amuser avec vous dans le jardin à Clermont* », écrit-il à Guillemine<sup>377</sup>. La joie et l'innocence enfantine des petites de la famille sont un réconfort pour Bernard. Les permissions lui permettent de retourner aux jeux d'enfants. Ces jeux représentent sa vie d'avant, la paix et un retour à une vie « normale », loin des zones de front et des situations exceptionnelles de la guerre.

Pour les parents aussi, l'attente est insoutenable. Le 12 janvier 1916, Auguste écrit<sup>378</sup> : « *Nous voyons avec plaisir arriver le moment de ta permission. Si, comme tu l'écris à Guillemette, tu es maintenant le*

---

<sup>375</sup> Carte postale du 10 janvier 1916 d'Anne-Marie à Bernard. Cote 228 J 13, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>376</sup> Lettre du 28 mai 1916 de Bernard à Jacqueline. Cote 228 J 7, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>377</sup> *Figure 56* : Lettre du 25 juin 1916 de Bernard à Guillemine. Cote 228 J 7, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>378</sup> Lettre du 12 janvier 1916 d'Auguste à Bernard. Cote 228 J 13, fonds Bernard Audollent, ADPD.

*15e sur la liste des partants, j'espère bien que nous ne t'attendrons plus longtemps. Pourvu qu'on ne te maintienne pas dans les tranchées quand ton tour sera venu, à cause de quelque offensive française ou allemande ! Nous serons heureux de te voir de toute façon ; et tu nous as fait venir l'eau à la bouche avec tes confidences grand-ducales dont tu nous réserves le récit de vive voix. De même, je ne serai pas fâché que nous puissions parler un peu ensemble de la question de Fontainebleau, qui, après la lettre que tu m'as communiquée, devient une sorte de casse-tête chinois. A bientôt donc, n'est-ce pas ? »*

Les permissions sont donc de véritables moments passés en famille. Pour les parents, elles permettent de discuter de vive voix de certaines affaires épineuses qui ont eu lieu depuis que Bernard est sur le front. La famille étant réunie, c'est aussi l'occasion de partager les récits de guerre, seulement évoqués dans la correspondance ou d'aborder des sujets qui sont tus dans les lettres. C'est ici que s'arrête notre connaissance. En effet, la permission devient le lieu des « secrets » : elle est au cœur de la vie privée familiale. Elle érige un mur qui protège la famille et dont nous n'avons plus accès, l'oral reprenant le dessus sur l'écrit. Ces permissions, symboles d'une joie retrouvée et qui resserrent pour quelque temps les liens familiaux, nous offrent donc beaucoup plus de parts d'ombres que d'informations. Nous pouvons simplement retenir qu'elles sont une aide morale précieuse, pour Bernard et Dominique, comme pour la famille.

La dernière permission de Bernard en décembre 1916 / janvier 1917 est particulièrement marquante : Dominique a réussi à faire coïncider la sienne avec celle de son frère. Toute la famille est alors réunie pour la première fois à Clermont-Ferrand depuis le début de la guerre. C'est une occasion inespérée, et la dernière de leur vie. A cette occasion, les deux frères se rendent chez un photographe et posent ensemble devant l'objectif, en tenues militaires<sup>379</sup>. Ces photographies, symboles de leur réunion, sont conservées dans le fonds Bernard Audollent. C'est une pratique qui est assez courante durant la guerre.

Ces permissions de Bernard reflètent donc bien les travaux d'Emmanuelle Cronier : « en dépit de la singularité des expériences individuelles, le temps très bref des permissions, l'investissement émotionnel dont elles sont l'objet, enfin leur anticipation et leur souvenir dans les moments de séparation ont contribué à la mise en place de rites de permission qui permettent de définir une pratique commune »<sup>380</sup>. En effet, elles deviennent un nouvel « horizon d'attente », en attendant la victoire finale.

---

<sup>379</sup> Figure 57 : Photographie de Bernard et Dominique Audollent. Cote 128 Fi 7, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>380</sup> CRONIER, Emmanuelle. *Permissions et permissionnaires*. In : AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane & BECKER, Jean-Jacques. *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : Edition du Centenaire*. Edition augmentée. op.cit., pp. 555-562.



Au front, ce dimanche 25 juin 1916.  
Mon petit Guignol.  
Je crois qu'il y a longtemps que je  
ne t'ai écrit. Qu'on st - ce à toi que  
j'envoie mon petit mot d'aujourd'hui -  
Il sera bref, car je n'ai pas grand chose  
à dire de neuf et qu'il st bien  
fada : je rentre d'une assz longue  
promenade à pied que je viens de faire  
comme tous les jours dans les environs  
avec l'adjudant Decugis. Je part  
demain à l'Etat - Major de l'a.D. 120.

Je m'amuse dans le jardin du château  
avec des petits garçons et des petites filles  
de votre âge, qui sont en vacances chez  
leur grand-mère - J'aimerais même  
m'amuser avec vous dans le jardin  
à Clermont.  
Je vous embrasse tous de tout cœur -  
Ton grand frère qui t'aime.  
Bernard  
Rien de vous aujourd'hui -

Figure 56 : Lettre du 25 juin 1916 de Bernard à Guillemine



*Figure 57 : Photographie de Bernard et Dominique Audollent, janvier 1917*

### 3. Le retour : regain d'énergie et tensions

Plusieurs émotions traversent les soldats lorsqu'ils retrouvent le front. Certains se sentent plein d'énergie, mais nombreux sont ceux qui ressentent une grande nostalgie, un goût amer et peuvent traverser une petite phase de dépression. Comme le rapporte Emmanuelle Cronier, « le permissionnaire est ainsi submergé par des sentiments contradictoires lorsqu'il quitte le front et à l'inverse, le retour est oppressant parce que le combattant sait qu'il ne reverra peut-être jamais les siens, et que certains camarades sont peut-être morts en son absence »<sup>381</sup>. Pour Bernard et la famille, il s'agit d'un regain d'énergie. A l'issue de la première permission, Auguste écrit<sup>382</sup> : « *Tu as dû quitter Paris ce matin et reprendre ce soir la vie du front. C'est donc le jour de reprendre aussi notre correspondance. Dominique nous est arrivé à l'aube. (...). Par lui, nous avons su les détails de votre séjour à Paris, la réunion d'une grande partie de la famille et la rencontre de nombreux amis. Je pense donc que tu as remporté de ce temps de permission une nouvelle provision d'énergie pour la rude besogne qu'il reste à accomplir. Quant à nous, ton partage – trop rapide – parmi nous ne laisse que des souvenirs agréables. Car je compte pour peu de chose le petit incident du départ de Clermont, avec la malencontreuse consigne qui nous a empêchés de vous accompagner jusqu'au wagon* ». De son côté, Bernard rapporte qu'il s'est remis tout de suite au travail, pour ne pas trop penser et se consacrer à son devoir. Les lettres échangées avec ses parents et sa grand-mère lui permettent de se remémorer les bons souvenirs passés en permission. Si l'on reprend les deux « catégories » de permissionnaires rapportées par Emmanuelle Cronier, Bernard est celui « qui retrouve les siens, pour qui la réactivation de la vie affective prime tout le reste, contrairement aux cas isolés, jeunes célibataires ou combattants étrangers dont la permission est davantage synonyme de divertissement »<sup>383</sup>.

C'est par la famille que nous avons le plus de retour des permissions. En effet, Bernard replonge très vite dans la description de son quotidien, comme pour marquer ce retour à la dure réalité. De son côté, Marie Petit de Julleville lui rappelle le bonheur qu'elle a eu de le revoir<sup>384</sup> : « *Je ne comprends pas qu'on médise des permissions. Je trouve qu'elles vous réconfortent et qu'on y renouvelle sa provision de courage et de patience, qui s'épuise à mesure que la séparation est plus longue. On est heureux de constater le bon état physique et moral de ceux que l'on aime alors que de loin, on les croit volontiers usés et épuisés par ces luttes interminables. Je t'ai trouvé dans un équilibre parfait, et j'ai eu une grande joie à te revoir dans un cadre d'où tu avais été si longtemps éloigné, ce qui me causait un vide bien*

---

<sup>381</sup> CRONIER, Emmanuelle. *Permissions et permissionnaires*. In : AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane & BECKER, Jean-Jacques. *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : Edition du Centenaire*. Edition augmentée. op.cit., pp. 555-562

<sup>382</sup> *Figure 58* : Lettre du 29 janvier 1916 d'Auguste à Bernard. Cote 228 J 13, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>383</sup> *Ibid.*

<sup>384</sup> Lettre du 7 août 1916 de Marie Petit de Julleville à Bernard. Cote 228 J 14, fonds Bernard Audollent, ADPD.

*douloureux* ». Finalement, Marie Petit de Julleville exprime ici la pensée de nombreuses familles de permissionnaires. De son côté, Auguste rapporte à sa belle-mère la joie de revoir ses garçons. Il écrit<sup>385</sup> : « *Nous attendons demain matin nos trois garçons, et ce sera une joie pour tous ici de les revoir après une longue absence. La famille sera donc au complet : il y a onze mois que cette satisfaction ne nous avait été accordée. Bernard ne nous restera que quarante-huit heures, mais il reviendra sans doute sous peu. Quant à ses frères, nous les posséderons presque une semaine* ». Au retour de Bernard, Auguste réitère sa joie d'avoir pu fêter la nouvelle année avec toute sa famille.

Une certaine note vient pourtant ternir ces retours de permissions. En effet, des jalousies et des tensions se créent parfois, avec ceux qui tentent de rester un peu plus longtemps que prévu. Dans une de ses lettres, Bernard rapporte que des hommes sont arrivés en retard d'un voire deux jours et il ne comprend pas comment cela peut arriver. De son côté, toute la famille a suivi le règlement, s'inquiétant même de l'administration et des tampons sur les autorisations, comme en témoigne cette lettre d'Auguste du 29 janvier 1916, déjà abordée plus tôt, et dans laquelle il exprime son inquiétude et son opinion vis-à-vis de tout cela<sup>386</sup> : « *En prenant « l'esprit militaire », comme tu dis, je m'aperçois qu'on attache à l'armée, beaucoup plus d'importance à la lettre qu'à l'esprit des règlements, et je tâche de me rabaisser au niveau de cette conception étroite des choses* ».

Bernard le rassure aussitôt, par l'intermédiaire d'une lettre adressée à François<sup>387</sup> : « *Que papa ne s'inquiète pas pour ma permission. Non seulement je suis en règle, mais on a l'air de me trouver naïf d'être rentré si tôt. Ma permission était timbrée à l'arrivée (!) à Clermont du 22, qui ne compte pas. Six jours pleins : 23, 24, 25, 26, 27, 28. Elle devait donc bien être timbrée le 29 au départ de la gare du Nord comme je l'ai fait* ».

Emmanuelle Cronier rapporte que « la revendication de justice en matière de permissions, si largement partagée par les troupes combattantes, explique que certains permissionnaires aient prolongé illégalement leur congé, s'estimant peu liés par une règle manifestement arbitraire. Le retard au retour de permission n'est pas rare et une véritable culture de l'absence illégale se développe parmi les combattants, qui échangent les ruses pour prolonger leurs congés sans risquer de punition. Ainsi, alors que la plupart rejoignent finalement le front, beaucoup essaient auparavant de rester à

---

<sup>385</sup> Lettre du 30 décembre 1916 d'Auguste à Marie Petit de Julleville. Cote 188 J 360, fonds Audollent/Petit de Julleville, ADPD.

<sup>386</sup> Lettre du 29 janvier 1916 d'Auguste à Bernard. op.cit. Cote 228 J 13, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>387</sup> Figure 59 : Lettre n°242 du 2 février 1916 de Bernard à François. Cote 228 J 7, fonds Bernard Audollent, ADPD.

l'arrière »<sup>388</sup>. C'est donc ce qui se passe dans le régiment de Bernard. Plus tard, il rapporte que beaucoup d'hommes restent une journée de plus, sans que cela ne soit vérifié et donc puni.

Le retour de Bernard à chaque permission est donc une replongée brutale dans la guerre. Mais il se sent plein d'énergie pour supporter les épreuves qui l'attendent.

---

<sup>388</sup> CRONIER, Emmanuelle. *Permissions et permissionnaires*. In : AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane & BECKER, Jean-Jacques. *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : Edition du Centenaire*. Edition augmentée. op.cit., p. 559.

Clermont - F.<sup>d</sup>, 29 janvier 1916.  
Reçu le 2 février  
Publié le 30

Mon cher Bernard,

Iu as t'n quitter Paris ce matin  
et reprendre ce soir la vie du front.  
C'est toute la jour de reprendre aussi  
notre correspondance.

Dominique nous est arrivé à l'aube  
ou plutôt avant l'aube - en bon état,  
malgré sa nouvelle nuit de voyage.  
Par lui nous avons eu les détails  
de votre séjour à Paris, la réunion  
d'une grande partie de la famille et  
la rencontre de nombreux amis. Je  
peux donc que tu as ramporté de ce  
court temps de permission une nouvelle promi-  
llent.

tion d'énergie pour la rude besogne  
qui reste à accomplir.

Quant à nous, ton passage - trop  
rapide - parmi nous ne laisse que des  
souvenirs agréables. Car je compte pour  
peu de chose le petit incident du départ  
de Clermont, avec la malencontreuse  
conduite qui nous a empêchés de vous  
accompagner jusqu'au wagon.

J'ai cependant un scrupule que tu  
feras excuser, je pense. Il me semble  
après le récit de Dominique, que  
tu n'as pas pu faire tomber ta permis-  
sion hier 28 à la gare du Nord. Et  
si elle n'a été transformée qu'à la date  
de 29, au moment du départ, n'en as-  
tu éprouvé aucun ennui à l'arrivée, mal-  
gré ton retour parfaitement exact?  
En prenant "l'esprit militaire", com-

me tu dis, je m'aperçois qu'on attache  
à l'armée, beaucoup plus d'importance  
à la lettre qu'à l'esprit des règle-  
ments, et je tâche de me rabattre  
au niveau de cette conception étroite  
des choses.

Mon frère a eu l'agréable surprise  
d'équiper son unité avec une garde d'écume  
en débarquant; ce qui nous vaut  
de l'avoir ce soir à dîner. Il croit  
bien pouvoir aussi être libre dimanche  
prochain. A partir de lundi, le  
brave père Croze, va lui donner quel-  
ques leçons d'arithmétique appliquée  
pour le mettre au point avant son  
examen du 7 février; il n'y a plus  
qu'une semaine, c'est juste.

Mon ex-professeur d'algèbre de ton  
avec intérêt; à ton prochain séjour  
il faudra aller le voir. Il n'a aucun-

vante les connaissances scientifiques  
du cap. Chalant, qui a été lui aussi  
son élève. Qui n'a pas pris des leçons  
avec Croze, dans le XIII<sup>e</sup> corps! Qui  
n'a pas passé son bachelot avec Ando-  
lent?

Le février est enfin arrivé; il est ex-  
cellent, c'est du février d'artillerie,  
et du 93<sup>e</sup>. En retournant au quartier  
je me suis trouvé en face, non plus de  
l'adjudant rebatiffé, mais d'un ma-  
rchal des logis aimable à barbe noire  
en bouc, et dont la figure m'est connue,  
comme mon nom a paru l'être de lui,  
mais j'ignore le sien.

Marguerite, assez chancelante, est  
partie ce soir avec Amable vers Né-  
coude; se remettra-t-elle avec un repas  
même prolongé?

Nous t'embrassons tous de tout coeur.  
A bientôt de tes nouvelles. Aug. Audollent

Figure 58 : Lettre du 29 janvier 1916 d'Auguste à Bernard



242. Au pont, ce mercredi 2 février 1916.  
 Mon vieux François.  
 J'ai reçu aujourd'hui la lettre  
 de papa du 29 et la carte de ma  
 sœur Anne du 30. Remercie-les  
 de ma part.  
 Que papa ne s'inquiète pas pour  
 ma permission. Non seulement  
 je suis en règle, mais on a l'air  
 de me tenir moins d'être resté  
 à l'h. Ma permission était  
 timbrée à l'unité (!) à Clermont  
 du 22 qui ne compte pas.  
 Six jours pleins : 23, 24, 25, 26, 27, 28  
 Elle devrait donc bien être timbrée  
 le 29 au départ de la gare du  
 Nord comme je l'ai fait.  
 Reçu aujourd'hui aussi une lettre  
 du grand-père me demandant

le numéro du régiment de Domingu  
 pour envoyer un mot au commandant  
 de Lyon. Je lui ai répondu ce soir.  
 Bonne chose bonne chance de  
 ma part à Domingu.  
 Le Lt Lapilly est venu aujourd'hui  
 me rendre visite à l'unité. Il est  
 adorable pour moi.  
 Je vous embrasse tous de tout cœur.  
 B.

Figure 59 : Lettre du 2 février 1916 de Bernard à François

## **Chapitre 2. La mort de Bernard Audollent et la fin de la guerre**

Les Audollent ont traversé plusieurs épreuves durant la guerre mais rien n'est comparable à celle qu'ils vivent en mai 1917. En effet, Bernard est tué sur le front, à l'âge de vingt et un ans. Dès lors, la quantité de sources sur cette période et sur la fin de la guerre diminue fortement, en particulier les écrits intimes comme les correspondances. Il devient alors plus difficile de suivre et de pénétrer dans l'intimité de la famille durant ce temps. Et pourtant, on ne peut étudier la Grande Guerre sans prendre en compte la totalité des événements. La guerre ne s'est pas arrêtée à la mort de Bernard. Au contraire, il semble qu'elle ait laissé depuis ce jour une trace vive au sein de la famille. Nous allons tenter de comprendre et de saisir le deuil de la famille, ainsi que la manière dont ils ont tenu jusqu'à la fin du conflit.

### **A) La mort de Bernard en mai 1917 : un deuil public et privé**

Le décès de Bernard représente pour la famille l'expérience la plus forte et la plus chargée en émotions, son étude est donc à la fois délicate et complexe. Il s'agit de questionner cette relation à la mort et le deuil de la famille Audollent. Dans l'ouvrage *Combattre et mourir pendant la Grande Guerre*, Thierry Hardier et Jean-François Jagielski se sont intéressés aux « cent mille façons de mourir »<sup>389</sup>, afin d'apporter un éclairage sur ces morts qui sont loin d'être aussi similaires qu'on ne le pense. Le deuil des familles en lui-même a fait l'objet d'études tardives. Selon Stéphane Audouin-Rouzeau, « l'historiographie de la Première guerre mondiale depuis quatre-vingts ans a ignoré le long sillon de douleurs traîné à sa suite par le grand conflit »<sup>390</sup>. La mort de masse a certes été comptabilisée, mais pas la perte, pas le deuil. Ses études sur le deuil nous sont bien utiles pour tenter de faire le récit de celui des Audollent.

#### **1. Le « cercle de deuil » : la famille Audollent/Petit de Julleville**

Avant de pénétrer dans l'intimité de la famille, il convient d'encadrer et de comprendre le contexte et les conditions de la mort de Bernard, qui a eu lieu dans un accident d'avion. Le 2 mai 1917, en fin d'après-midi, Auguste et Catherine Audollent reçoivent un télégramme<sup>391</sup> annonçant que leur fils est très grièvement blessé et qu'il n'y a plus d'espoir. Il meurt le jour même des suites de ses blessures. Les « détails » de sa mort sont rapportés dans *Le Moniteur du Puy-de-Dôme* par L. Maigron, collègue

---

<sup>389</sup> HARDIER, Thierry & JAGIELSKI, Jean-François. *Combattre et mourir pendant la Grande Guerre : 1914-1925*. op.cit., p. 42.

<sup>390</sup> AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane & BECKER, Annette. *14-18, Retrouver la guerre*. Paris : Gallimard, 2003, 398 p., p. 233.

<sup>391</sup> *Figure 60* : Télégramme annonçant aux Audollent que Bernard a été grièvement blessé. Cote 228 J 15, fonds Bernard Audollent, ADPD.

et ami d'Auguste Audollent<sup>392</sup> : « Mercredi dernier, vers quatre heures du soir, il quittait le champ d'aviation de Ham, pour transmettre un ordre. (...). L'appareil ne s'était pas élevé à plus de cinquante mètres qu'il s'infléchissait tout à coup, piquait et venait s'écraser sur le sol. Le jeune observateur avait la colonne vertébrale brisée. Il a survécu juste le temps nécessaire pour lui épingler sur la poitrine la croix de la Légion d'honneur ». Une panne de moteur serait à l'origine de cet accident. De toute évidence, Bernard est déjà mort lorsqu'Auguste et Catherine arrivent à Ham. Par la suite, il est impossible de connaître le parcours de la famille et leur manière de vivre leur deuil dans les jours qui ont suivi, car aucune source n'en fait mention. L'article du *Moniteur du Puy-de-Dôme* et celui de *L'Avenir du Puy-de-Dôme*<sup>393</sup> évoquent simplement un service célébré à Paris à l'église Saint-François Xavier le 8 mai.

Bernard est enterré sur place dans le cimetière militaire à Ham, avec l'accord de ses parents. Comme le rapportent Isabelle Homer et Emmanuel Penicault, pouvoir reposer au cimetière est une préoccupation non négligeable pour le combattant. « De nombreux témoins font état de ce désir, pour eux-mêmes comme pour leurs camarades, dans le souci du respect du deuil des familles »<sup>394</sup>. En effet, c'est déjà pour la famille Audollent un réconfort d'avoir un lieu, une tombe pour « *prier et pleurer* »<sup>395</sup>, comme l'écrit Pierre Petit de Julleville dans son hommage, rédigé dans le bulletin mensuel de l'école de Sainte-Croix.

A présent que nous connaissons le contexte de sa mort, il nous faut identifier les « cercles de deuil »<sup>396</sup>, pour reprendre les termes de Stéphane Audouin-Rouzeau. En premier lieu, se trouve évidemment le cercle Audollent : les parents et les frères et sœurs. Le deuxième cercle se compose de la grand-mère Marie, des oncles et tantes (du côté d'Auguste comme de Catherine), et des nombreux cousins et cousines. Le troisième cercle est constitué par les amis et connaissances de Bernard, ainsi que les camarades du front. Enfin, l'enterrement au cimetière de Ham a apporté un nouveau cercle. En effet, le corps, de manière générale, se trouve au cœur du rapport entre le deuil individuel et collectif. Par l'enterrement dans ce lieu, il « élargit la mort bien au-delà du cercle familial vers des localités (villes,

---

<sup>392</sup> Figure 61 : Coupure de l'article rédigé par L. Maignon dans le journal *Le Moniteur du Puy-de-Dôme* du 6 mai 1917. Cote 228 J 18, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>393</sup> Coupure de l'article du journal *L'Avenir du Puy-de-Dôme* (auteur inconnu) du 7 mai 1917. Cote 228 J 18, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>394</sup> HOMER, Isabelle & PENICAULT, Emmanuel. *Le soldat et la mort dans la Grande Guerre*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2016, p. 117.

<sup>395</sup> Ecrits sur Bernard Audollent, rédigés par Pierre Petit de Julleville dans le Bulletin de l'école de Sainte-Croix. Cote 228 J 18, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>396</sup> AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane. *Cinq deuils de guerre : 1914-1918*. Editions Tallandier 2013. Paris : Noésis, 2001, 251 p., p. 9.

quartiers, villages), vers des institutions de toutes sortes (écoles, entreprises, associations), vers les églises, (...) le deuil fait le lien entre l'individu et la masse »<sup>397</sup>.

Ce n'est pas ce dernier cercle que nous allons étudier, mais il est tout de même intéressant de le souligner, car il met en lumière ce dualisme dans le deuil : l'aspect privé (dimension intime) et l'aspect public (cérémonies, hommages, relations).

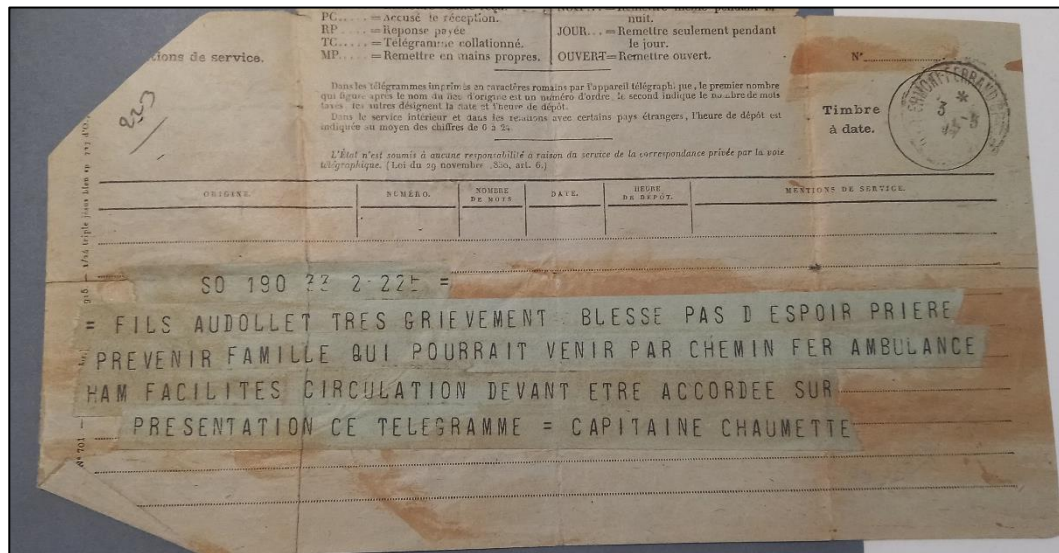


Figure 60 : Télégramme annonçant l'accident de Bernard aux parents Audollet

<sup>397</sup> HOMER, Isabelle & PENICAULT, Emmanuel. *Le soldat et la mort dans la Grande Guerre*. op.cit., p. 24.

## MORTS POUR LA PATRIE

### LE LIEUTENANT BERNARD AUDOLLENT

Il nous arrive une bien douloureuse nouvelle : le fils aîné du doyen de notre Faculté des lettres, le sous-lieutenant Bernard AUDOLLENT, vient de trouver la mort dans un accident d'aéroplane.

Mercredi dernier, vers quatre heures du soir, il quittait le champ d'aviation de Ham, pour transmettre un ordre : mission périlleuse, qu'il avait sollicitée. L'appareil ne s'était pas élevé à plus de cinquante mètres qu'il s'infléchissait tout à coup, piquait et venait s'écraser sur le sol. Le jeune observateur avait la colonne vertébrale brisée. Il a survécu juste le temps nécessaire pour lui épinglez sur la poitrine la croix de la Légion d'honneur.

Sa brillante conduite lui avait déjà valu la croix de guerre et deux citations à l'ordre, l'une, de la division, l'autre, du corps d'armée.

Bernard Audollent était un brave. Mépris absolu du danger, activité toujours prête, entrain infatigable, ambition d'être toujours là où il y avait le plus de services à rendre : il avait toutes les qualités qui s'imposent à l'attention des chefs et forcent leur estime. Attaché à l'aviation depuis quelques mois seulement, il s'était vu confier presque tout de suite des besognes réservées d'habitude aux vétérans. « J'ai la cote », écrivait-il justement ces jours derniers, avec une légitime fierté... Et il fallait l'entendre conter — avec quelle modestie charmante! quel parfait désintéressement! comme s'il s'était agi d'un camarade — il fallait l'entendre conter l'exploit qui lui avait valu sa belle citation : une trentaine de boches capturés par un hardi coup de main au fin fond de leurs trous à rats et ramenés triomphalement vers les tranchées françaises.

... Le 2 mai, quelques heures avant l'accident, il écrivait à sa famille :

« J'ai fait du bon travail ces jours-ci, attrapé quelques éclats d'obus et des félicitations; c'est tout ce qu'il faut. Mes lettres vous conteront cela plus en détail. »

Les détails, hélas! n'arriveront pas... Nous offrons à M. et Mme Audollent nos bien respectueuses et nos plus vives condoléances.

L. Maigron

*Le Moniteur du Puy-de-Dôme, dimanche 6 mai 1917.*

Figure 61 : Article du Moniteur du Puy-de-Dôme

## 2. Un deuil privé : la perte d'un fils et d'un frère

Dans l'introduction de son ouvrage intitulé *Cinq deuils de guerre*, Stéphane Audouin-Rouzeau rappelle que « tout deuil est unique »<sup>398</sup>. En cherchant à comprendre le deuil, la dimension intime de la perte, il s'est rendu compte de la difficulté. En ce qui concerne la famille Audollent, la tâche est tout aussi complexe. Faire son deuil, c'est vivre et devoir accepter la perte d'un être cher. C'est une souffrance psychique qui se traduit par l'expression d'émotions fortes et difficiles à saisir : douleur et tristesse bien sûr, mais aussi déchirement, parfois de la colère. Les seules traces de l'expression de ces émotions, ce sont les écrits. Pour faire le récit de ce deuil familial, il faut suivre les pistes qui nous sont données par les sources mais elles ne vont pas toujours jusqu'au bout<sup>399</sup>, et c'est le cas des Audollent.

Premièrement, et contrairement aux femmes et enfants qui ont perdu un mari et un père, il n'y a pas de mots pour désigner les parents et les frères et sœurs d'un soldat mort, et cela aussi en allemand et en anglais<sup>400</sup>. Ensuite, nous pouvons dire que la famille Audollent garde une certaine réserve sur le plan public : contrairement à d'autres, il n'y a pas eu de forme d'ostentation, avec une douleur exacerbée et montrée. C'est du moins ce que suggèrent les sources, avec des hommages qui sont plus portés sur Bernard lui-même que sur la douleur de ses proches.

Pour saisir et comprendre la douleur intime vécue par chaque membre de la famille, il faut des écrits intimes (correspondances, journaux). Or, c'est ce qui fait plutôt défaut dans le fonds de la famille. Déjà, il n'y a plus de lettres des enfants Audollent. Les sources qu'il nous reste sont quelques lettres de Catherine et Auguste envoyées à Madeleine Pasteau et Marie Petit de Julleville. Nous ne pouvons donc saisir pleinement que le deuil des parents. Celui des enfants est seulement rapporté par Catherine et de manière occasionnelle. Pour autant, les lettres que nous avons sont très intéressantes. La première chose à relever, c'est que Catherine partage beaucoup plus ses émotions qu'Auguste. Que ce soit avec sa sœur ou avec sa mère, elle tente de mettre des mots sur sa douleur et sur la manière dont elle essaye de tenir. Voici ce qu'elle écrit à sa mère en juin 1917<sup>401</sup> : « *Pourtant je veux te dire que tes lettres sont bien loin de me laisser indifférente. Elles me prouvent si bien que tu comprends toute l'étendue de notre sacrifice. Il se compose d'un grand nombre d'éléments parmi lesquels je vois que comme moi, tu ne peux t'empêcher de faire entrer l'immense regret que lui, si vivant, ne doit plus rien connaître de la vie. Au point de vue chrétien strict, nous avons probablement tort de juger ainsi. Mais c'est plus fort que moi. Je réussis à me reprendre à peu près dans la journée quand je suis engagée dans mon engrenage d'occupations. Le matin reste le moment le plus dur : c'est un apprentissage à refaire pour*

---

<sup>398</sup> AUDOUGIN-ROUZEAU, Stéphane. *Cinq deuils de guerre : 1914-1918*. op.cit., pp. 9-10.

<sup>399</sup> AUDOUGIN-ROUZEAU, Stéphane & BECKER, Annette. *14-18, Retrouver la guerre*. op.cit., p. 236.

<sup>400</sup> *Ibid.*

<sup>401</sup> Lettre du 12 juin 1917 de Catherine à sa mère. Cote 188 J 361, fonds Audollent/Petit de Julleville, ADPD.



*se rhabituer à cette idée* ». Cette lettre peut faire écho à celle qu'elle envoie à sa sœur Madeleine le 27 mai 1917<sup>402</sup> : « *Le vide ne sera pas pire qu'ici. On s'imagine que j'ai du courage parce-que je n'ai pas d'attaques de nerfs, que je ne parle pas de me jeter par la fenêtre et que j'ai repris à peu près mes occupations à l'intérieur ou au dehors. C'est une affaire de tempérament. Mais il est difficile d'imaginer ce que tout me paraît ennuyeux et insipide dans ce qui m'intéresserait davantage. Et il y a des moments où il me semble que jamais je n'aurai la force de mener une vie où je n'attends plus une heure de vraie détente* ».

La douleur de Catherine se traduit donc principalement par une grande sensation de vide. Comme elle l'écrit, « *prendre goût à quelque chose, c'est une autre affaire* »<sup>403</sup>. En effet, elle explique que Bernard, bien qu'absent, occupait une grande place dans la famille par l'intermédiaire de ses lettres quotidiennes si détaillées. Pour elle, il représentait la force de vivre, et elle ne cesse d'imaginer ce qu'il aurait pu accomplir s'il avait survécu. Ses occupations quotidiennes lui permettent de ne pas trop penser mais « *tout à coup, le sentiment de la réalité vous pénètre de nouveau d'une façon si aiguë qu'il semble qu'on en saisisse pour la première fois toute la profondeur* »<sup>404</sup>. Dans ses lettres, elle rapporte régulièrement qu'elle ne peut plus se réjouir de quoi que ce soit. Même la citation de Dominique ne l'enchanté pas. Vis-à-vis de ses autres enfants, Catherine tâche de faire bonne figure mais elle n'a pas la force de les « *distraindre* » comme elle le dit elle-même. Le poids de sa propre douleur semble trop lourd.

En ce qui concerne donc les enfants Audollent, leur peine est rapportée par leur mère, mais il est difficile de savoir ce qu'ils ressentent réellement. Catherine écrit dans cette même lettre du 27 mai 1917 que « *Dominique reste bien secoué et nous écrit qu'il ne peut s'habituer à l'idée d'être maintenant l'aîné* ». De son côté, Anne-Marie travaille d'arrache-pied la musique et se rend chez des amies, encouragée par Catherine qui comprend « *qu'à son âge, il faut alléger parfois le fardeau du chagrin* ». Quelques lignes seulement sur les petites qui « *sont parfaitement sages* ». Quant à François, il semble que la mort de son frère lui a causé un immense chagrin. Sa tante Geneviève l'héberge chez elle le temps de finir le lycée, ce qui lui permet d'être entouré de ses jeunes cousines, qui lui apportent un peu de soutien. Nous n'avons donc que le point de vue de Catherine sur la manière dont ses enfants font le deuil de leur grand frère. Cela aurait été intéressant d'avoir des lettres de Dominique ainsi que des écrits des autres enfants, puisque nous avons pu constater dans les parties précédentes tout l'attachement qu'ils lui portaient. Malheureusement, la correspondance de guerre de Dominique est

---

<sup>402</sup> *Figure 62* : Lettre du 27 mai 1917 de Catherine à sa sœur Madeleine. Cote 188 J 7, fonds Audollent/Petit de Julleville, ADPD.

<sup>403</sup> Lettre du 20 mai 1917 de Catherine à sa mère. Cote 188 J 361, fonds Audollent/Petit de Julleville, ADPD.

<sup>404</sup> Lettre du 5 juin 1917 de Catherine à sa sœur Madeleine. Cote 188 J 7, fonds Audollent/Petit de Julleville, ADPD.

inexistante dans le fonds et les seules lettres des enfants appartiennent au fonds de Bernard car adressées à lui.

Concernant Auguste, il est plus difficile de saisir l'entièreté de ses émotions. Déjà, il écrit moins souvent à Marie Petit de Julleville, ce qui semble jusque-là normal. Ensuite, si Catherine ressent un vide et a perdu tout goût, Auguste est plutôt plongé dans la tristesse : « *Les santés sont bonnes, et s'amélioreront encore, j'en ai la confiance, dans le calme du Bois des Hogues, au milieu de la famille, où notre tristesse trouvera quelques adoucissements dans votre affection à tous* »<sup>405</sup>. Les Audollent se rendent au cours de l'été 1917 au Bois des Hogues comme chaque année, où toute la famille Petit de Julleville les accueille avec bienveillance et les entoure de tendresse. Dans sa correspondance, Auguste mentionne plusieurs fois le fait que la mort de son fils est un sacrifice qu'il tente d'accepter. La foi est donc pour lui un véritable secours et il reprend les idées chrétiennes de cette période : « la mort est un don, un sacrifice »<sup>406</sup>. Pour Catherine, la foi aussi est importante. Elle lui apporte un certain réconfort mais tout au fond d'elle, elle ne peut s'empêcher de ressentir une certaine injustice. Au fil des années, elle vit ce deuil comme une épreuve terrible envoyée par Dieu, qu'il faut supporter.

Enfin, il faut nous interroger sur le nombre important de photographies de la tombe de Bernard, celle de Ham puis celle d'Hattencourt et leur rôle dans le deuil de la famille. En effet, il s'agit de dix photos de la tombe et du cimetière. Comme le souligne Alexandre Lafon, la photographie à l'époque est encore une activité complexe, c'est un art qu'il faut maîtriser, qui prend du temps<sup>407</sup>. Sur le front, on prend des portraits ou des paysages, et en petite quantité. Alors pourquoi autant de photographies de la tombe, sous différents angles ? La réponse réside en partie dans l'éloignement. En effet, « même dans le cas des soldats dûment inhumés sur le front, les familles doivent faire face à l'absence du corps, isolé loin du cadre de la vie du défunt avant la guerre »<sup>408</sup>. Les Audollent ne pouvant se rendre régulièrement à Ham, la photographie marque un lien entre les deux lieux. Il faut savoir qu'elles font l'objet de longues discussions entre Catherine et sa sœur Madeleine, car c'est un ami de cette dernière qui les a prises, un certain André. Catherine a dans l'idée de les intégrer à un faire-part ou de constituer

---

<sup>405</sup> Carte postale du 28 juillet 1917 d'Auguste à Marie Petit de Julleville. Cote 188 J 361, fonds Audollent/Petit de Julleville, ADPD.

<sup>406</sup> BECKER, Annette. *La guerre et la foi, de la mort à la mémoire, 1914-1930*. Paris : Armand Colin, 1994, 141 p., p. 27.

<sup>407</sup> LAFON, Alexandre. « La photographie privée de combattants de la Grande Guerre : perspectives de recherche autour de la camaraderie ». In : *Matériaux pour l'histoire de notre temps*. op.cit.

<sup>408</sup> HOMER, Isabelle & PENICAULT, Emmanuel. *Le soldat et la mort dans la Grande Guerre*. op.cit., p. 24.

un souvenir mortuaire. Comme de nombreuses familles, les Audollent ancrent « la mémoire familiale sur le souvenir des défunts »<sup>409</sup>. Les objets sont rassemblés soigneusement.

« Vivre le deuil, c'est alors rassembler patiemment toutes les traces du disparu : du matériel au spirituel »<sup>410</sup>. Les photographies, comme les correspondances, sont alors autant de traces du défunt, destinées à être transmises aux générations suivantes. C'est pour cela que nous avons aujourd'hui la correspondance, les photographies et des objets de Bernard, contrairement à Dominique où il n'y a rien. Mais nous pouvons supposer que si Dominique n'avait pas survécu, les Audollent auraient fait la même chose.

La famille Audollent confirme bien les travaux de Stéphane Audouin-Rouzeau : chaque deuil est unique. Au sein même d'une famille, il est vécu différemment et peut évoluer en fonction des périodes. Ainsi, les anniversaires, ou encore les fêtes de fin d'année sont autant d'événements qui rappellent des souvenirs, désormais douloureux. Les sources ne donnent à explorer en profondeur que le deuil de Catherine Audollent, mais c'est déjà une grande avancée. Elles nous montrent qu'en dehors, Catherine semble forte et courageuse, mais à l'intérieur, elle est très fragilisée et a perdu toute son énergie. Par son intermédiaire, on peut tout de même approcher celui des enfants et celui de Marie Petit de Julleville.

---

<sup>409</sup> FARON, Olivier. *Le deuil des vivants*. In : AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane & BECKER, Jean-Jacques. *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : Edition du Centenaire*. Edition augmentée. Paris : Bayard, 2013, 1279 p., pp. 1051-1062.

<sup>410</sup> *Ibid.*





cible de régler à distance, je  
me fie entièrement à toi, pour  
guider ton neveu et l'aider  
à tenir la balance égale  
entre ces affections trop ex-  
agérées.

Anne-Marie. Suis en retard  
pour les examens de fin  
d'année au Conservatoire,  
s'est remise à sa musique  
avec acharnement, ce qui  
lui est une diversion. Elle  
sa aussi de temps en temps  
passer une heure ex chez  
une amie. Je l'y encourage  
de mon mieux, compre-  
nant qu'à son âge, il faut  
alléger parfois le fardeau du  
chagrin.

Les petites sont parfaitement  
sages. Grâce à Dieu, car je  
ne voudrais pas grand chose  
en ce moment si je devais

Dimanche 27 mai 1917 (2)

sevir contre des caractères  
récalcitrants.

Mais ne pouvons qu'en fi-  
rer déjà la date du départ  
pour Yport. Cela dépendra  
en partie de la clôture du  
baccalauréat. Et puis, je ne  
saurais envisager cette an-  
née la possibilité de reve-  
nir comme l'été dernier  
au milieu des vacances puis  
que les billets à tarif réduit  
sont supprimés. Il me faudra  
donc organiser un voyage  
avec les personnes qui s'oc-  
cupent des mêmes œuvres que  
moi, de façon à <sup>en</sup> assurer le  
fonctionnement.

Je serai heureuse de me  
retrouver au milieu de vous.  
Est pourtant, que ce départ,  
s'yjour si joyeux, sera cruel  
cette fois. Il est vrai que

Figure 62 : Lettre du 27 mai 1917 de Catherine à Madeleine

le vide ne sera pas pire  
qu'ici. On s'imagine que  
j'ai du courage parce que  
je n'ai pas d'attaques de  
nerfs, que je ne parle pas de  
me jeter par la fenêtre et que  
j'ai repris à peu près mes  
occupations à l'intérieur  
ou au dehors. C'est une affaire  
de tempérament. Mais il  
est difficile d'imaginer ce  
que tout me paraît em-  
yeux et insipide dans ce  
qui m'intéressait davantage  
lors il y a des moments où il  
me semble que jamais je  
n'aurai la force de mener  
une vie d'où je n'attends  
plus une heure de vraie  
déserte.

Germaine a reçu une lettre de  
Bernard dans la seconde quinzaine  
d'avril. J'en ai retrouvée une  
dans son bureau, datée du 16  
et inachevée. Je suppose

### 3. Un deuil public : photo-souvenir et lettres de condoléances

Nous venons de voir à quel point le deuil de la famille est une expérience douloureuse. « Pourtant le deuil est loin de s'arrêter à la sphère privée »<sup>411</sup>. En effet, dès que la nouvelle est communiquée par la famille, ce deuil s'étend et pénètre la sphère publique. C'est un deuil qui, contrairement au deuil privé, peut s'observer plus aisément, car il est plus détaché. Les sources diffèrent : dans le cas du fonds Bernard Audollent, il y a la photo-souvenir, les coupures des articles de presse et le bulletin de Sainte-Croix avec la notice rédigée par Pierre Petit de Julleville, supérieur du lycée. Avant de s'intéresser à ces écrits, nous pouvons souligner que deuil privé et public ne sont pas deux entités séparées. Elles interagissent et sont liées l'une à l'autre. Le premier exemple est cette notice dans le Bulletin du lycée de Sainte-Croix, rédigée par Pierre et dont les émotions personnelles transparaissent dans certains passages. De plus, que ce soit pour rédiger la photo-souvenir ou la notice, la famille a utilisé et repris des lettres écrites par Bernard, ces mêmes lettres que nous étudions ici dans ce mémoire. Cela signifie qu'elle accepte de montrer au public des écrits intimes, destinés à l'origine au strict cercle familial. Ces lettres ont bien évidemment été choisies avec soin, pour adhérer à un angle défini.

Rendre hommage à un soldat mort à la guerre, c'est avant tout souligner ses qualités et son courage, reconnaître toute l'étendue de son sacrifice. Dans l'article de presse du *Moniteur du Puy-de-Dôme*, Maigron écrit<sup>412</sup> : « Bernard Audollent était un brave. Mépris absolu du danger, activité toujours prête, entrain infatigable, ambition d'être toujours là où il y avait le plus de services à rendre : il avait toutes les qualités qui s'imposent à l'attention des chefs et forcent leur estime ». Il s'agit aussi de conter les exploits réalisés de son vivant, comme la capture d'une trentaine de soldats allemands retranchés au fond d'une cave, qui lui a valu sa deuxième citation. Événement repris dans l'article de *l'Avenir du Puy-de-Dôme*.

La notice de Pierre Petit de Julleville dans le Bulletin mensuel du lycée de Sainte-Croix est aussi très intéressante car elle est un véritable lien entre deuil privé et deuil public. Ses connaissances personnelles et intimes sur Bernard sont utilisées comme exemples à transmettre aux générations de l'école et à ses anciens camarades. Dès les premières lignes, le ton à la fois intime et public est donné<sup>413</sup> : « *On me pardonnera, je crois, de parler moi-même de Bernard. Je ne le ferai pas sans émotion. Tant de liens m'attachaient à cet enfant ! De toute une longue série de neveux et de nièces, il*

---

<sup>411</sup> FARON, Olivier. *Le deuil des vivants*. In : AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane & BECKER, Jean-Jacques. *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : Edition du Centenaire*. Edition augmentée. Paris : Bayard, 2013, 1279 p., op.cit., p. 1053.

<sup>412</sup> Coupure de l'article rédigé par L. Maigron dans le journal *Le Moniteur du Puy-de-Dôme* du 6 mai 1917. Cote 228 J 18, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>413</sup> Notice sur Bernard Audollent par Pierre Petit de Julleville dans le Bulletin de Sainte-Croix. Cote 228 J 18, fonds Bernard Audollent, ADPD.



*était l'aîné, celui sur lequel on jette les yeux d'instinct avec l'espoir qu'il tracera la route, par son exemple, à ceux qui suivent ; je m'étais occupé de lui de très près, dès sa petite enfance et, plus étroitement encore lorsqu'il était devenu notre élève ». Par la suite, il rappelle que ce lien du sang et cette affection, ne doivent pas l'empêcher de retranscrire fidèlement son caractère. Il érige son neveu en véritable modèle pour les lycéens à la fois moral et religieux, comme en témoigne ces lignes : « Ce caractère, dans l'enfance et dans l'adolescence, fut difficile. Ne croyons pas que Bernard arriva, du premier coup, à cet équilibre moral, à cette possession de soi, à cette paix intime rayonnant jusque sur le visage (...). Je le dis, d'abord parce que c'est la vérité, et que cette vérité est à son honneur ; je le dis aussi, parce qu'il y a là un encouragement pour tant de jeunes gens, qui sentant en eux d'étranges contradictions, seraient trop vite tentés de laisser s'affaïsser leur idéal moral. Bernard eut beaucoup à lutter pour mettre du calme et de l'ordre en lui. Tel que je le revois enfant, c'était une nature à contrastes ». Toute la notice est un véritable récit du parcours de Bernard, de son enfance « compliquée » (vive intelligence mais caractère tumultueux, peu obéissant) à sa « mort héroïque », en passant par les années de combat qui ont été très bénéfiques selon Pierre. En tant que religieux, ce dernier porte l'accent sur la foi et les qualités religieuses de Bernard : « il voulut, d'un élan violent de l'âme, se donner à Dieu jusqu'aux vœux de religion, et encadra sa piété dans la règle du Tiers-Ordre. (...). Y aurait-il donné suite s'il avait vécu ? Question très vaine, puisque Dieu voulait, en effet, le prendre tout entier, mais par la mort saintement prévue et acceptée ».*

Enfin, la notice donne à lire une lettre inédite qui n'est pas dans le fonds de Bernard : il s'agit d'une lettre d'adieux à ses parents, rédigée avant de monter à l'assaut le 17 septembre 1916<sup>414</sup>. Il a conservé cette lettre et elle a été retrouvée après sa mort. Le discours est empreint de piété et de dévouement à Dieu, avec l'acceptation de son sort s'il devait ne pas revenir. Écrit intime par excellence, ce fut un choix de la part de Pierre de la communiquer au public, et de partager une part de deuil. Cela permet d'en garder une trace. Il est étonnant qu'elle ne soit pas dans le fonds, quand on voit la quasi-intégralité des lettres de Bernard qui ont été rassemblées.

La photo-souvenir<sup>415</sup>, pensée et réalisée par Catherine et Auguste, se compose d'une photographie de Bernard en uniforme et d'extraits de lettres : lettres rédigées par lui-même ; lettres de condoléances adressées à la famille, rédigées par des militaires, des officiers qui ont côtoyé Bernard sur le front ; et lettres d'hommes d'Eglise, avec des prières. Les trois aspects (intime, militaire et religion) ont pour objectif de faire un portrait héroïque du jeune homme : les citations ont été là aussi soigneusement

---

<sup>414</sup> Figure 63 : Extrait de la lettre d'adieux de Bernard Audollent, reprise dans la notice du Bulletin de Sainte-Croix. Cote 228 J 18, fonds Bernard Audollent, ADPD.

<sup>415</sup> Figure 64 : Photo-souvenir de Bernard Audollent. Cote 228 J 18, fonds Bernard Audollent, ADPD.

choisies. Elles insistent sur son entrain, son courage et son mépris du danger, son sens du devoir. Tout ce qui fait la fierté d'un militaire et d'un soldat de la Grande Guerre.

Enfin, les lettres de condoléances reçues par la famille mettent en lumière les différents réseaux et forment plusieurs cercles. Après les neveux et nièces Delacommune et Pasteau, on retrouve les collègues et amis d'Auguste Audollent comme Georges Desdevises du Dezert, des membres de la bourgeoisie clermontoise (Bergougnan) et des amis de Paris (anciens amis d'étude, connaissances). Une trentaine de lettres de condoléances et de cartes de remerciements pour la photo-souvenir souligne ainsi le grand réseau d'amitiés et de connaissances qui entoure la famille Audollent. Parmi ces lettres, nombreuses sont celles qui évoquent la mort de Bernard comme un « sacrifice ». C'est un terme qui revient continuellement lorsqu'il s'agit d'évoquer les soldats morts pendant la guerre. Comme l'écrit Catherine, toutes ces attentions sont un petit réconfort qui « *réchauffe le cœur* » mais il ne permet évidemment pas d'adoucir complètement leur peine.

Nous pouvons donc confirmer l'idée que « le deuil des soldats morts à la guerre faisait un trait d'union entre l'individuel et le collectif »<sup>416</sup>, et ce par l'intermédiaire des actions réalisées par la famille.

---

<sup>416</sup> HOMER, Isabelle & PENICAULT, Emmanuel. *Le soldat et la mort dans la Grande Guerre*. op.cit., p. 23.

« Mes Parents bien-aimés,

« Si jamais cette lettre vous parvient, — qui s'adresse d'ailleurs à toute la famille, à grand'mère, à mes oncles et tantes, à mes frères et sœurs, à mes cousins et cousines, comme à vous, ce sera la dernière que vous recevrez de moi.

« Je pars cet après-midi avec l'infanterie, à l'attaque de Vermandovillers ; je n'en serai pas revenu.

« Je suis bien prêt, m'étant confessé et ayant communié dimanche dernier. Je me suis encore confessé, hier soir, à un prêtre-brancardier du bataillon. C'est un puissant réconfort que celui de la religion : c'est le seul. Je ne sais comment certains peuvent s'en passer.

« Je n'ai pas peur de la mort. Je n'en vois pas de plus belle pour un jeune homme de mon âge que celle-là, et n'en souhaiterais point d'autre si vous n'étiez tous là. Si je devais y rester, je ne saurais vous empêcher de me pleurer ; mais je sais que vous m'aimez assez pour être fiers de moi, et heureux avec moi de mon sort. Vous remercerez comme moi Dieu de m'avoir fait mourir utilement pour la cause noble et sainte qu'est la nôtre. L'exemple de ma mort remplacera l'influence réelle que j'aurais voulu avoir dans la vie, car la guerre m'avait fait du bien, et j'estime ne pas avoir assez fait si je n'ajoute pas, avant de mourir, à l'héritage d'honneur que vous m'avez transmis.

« Je suis donc bien décidé à faire cet après-midi, comme toujours, tout mon devoir, davantage si j'en ai l'occasion. Je veux que vous gardiez tous de moi, même les plus petits de mes frères et sœurs, et cousins et cousines, un souvenir dont vous puissiez être fiers.

« Je vous embrasse tous pour la dernière fois très tendrement, comme je vous aime, du fond du cœur.

« BERNARD. »

Cette vaillance, calme et simple, le pénétrait vraiment jusqu'au fond de l'âme, et dictait son attitude pratique. En voici quelques exemples : devant rester 48 heures dans un poste de liaison, il demande avec instance à prolonger son stage de plusieurs jours afin de prendre part à un assaut qu'il sait prochain. Étant envoyé quelques semaines dans un groupement aéronautique, il multiplie les démarches pour n'y point rester : « Ce n'est pas ma place... Il paraît que je fais l'affaire, que c'est moi qui tiens le mieux la nacelle ; je ne veux rien savoir, ce n'est pas ma place à l'arrière. » Devant le fort de Vaux, il est enseveli sous son abri qu'un obus réduit en miettes, il reçoit divers éclats qui lui font une dizaine de coupures saignant assez fort. Il refuse obstiné-

Figure 63 : Lettre d'adieux de Bernard Audollent, reprise dans le Bulletin de Sainte-Croix

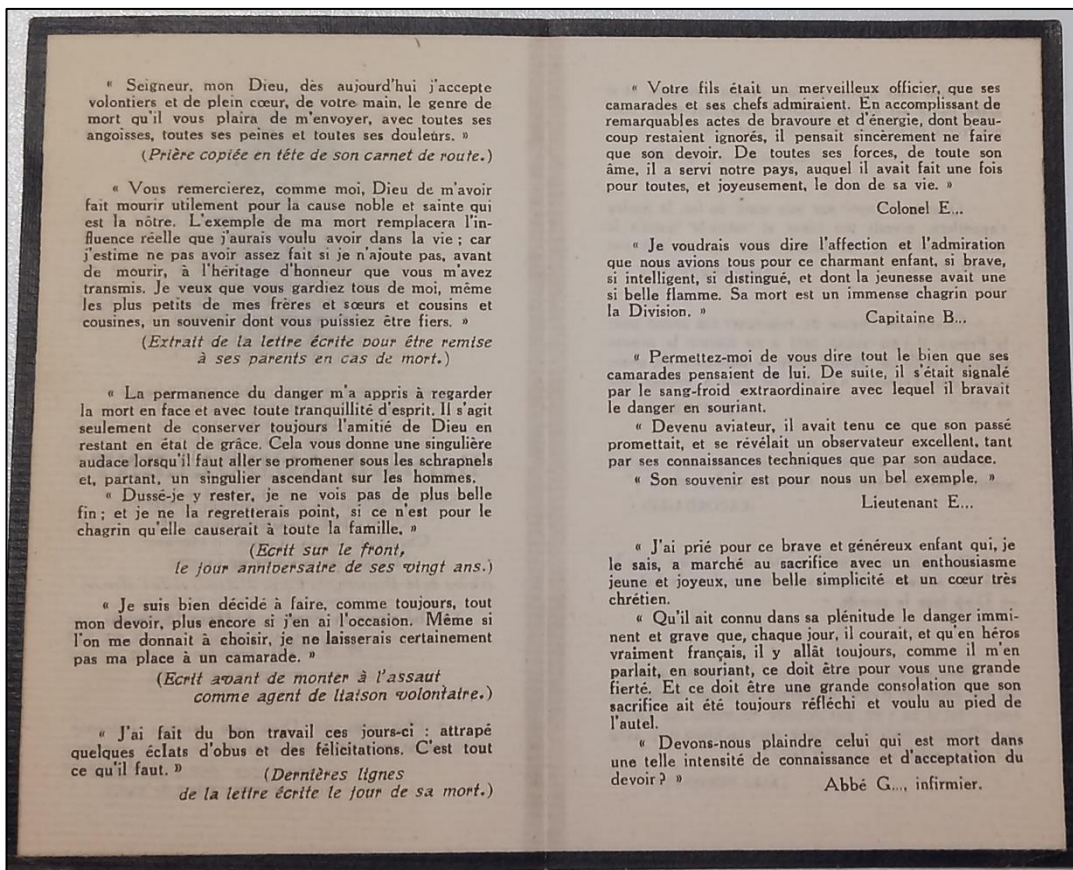
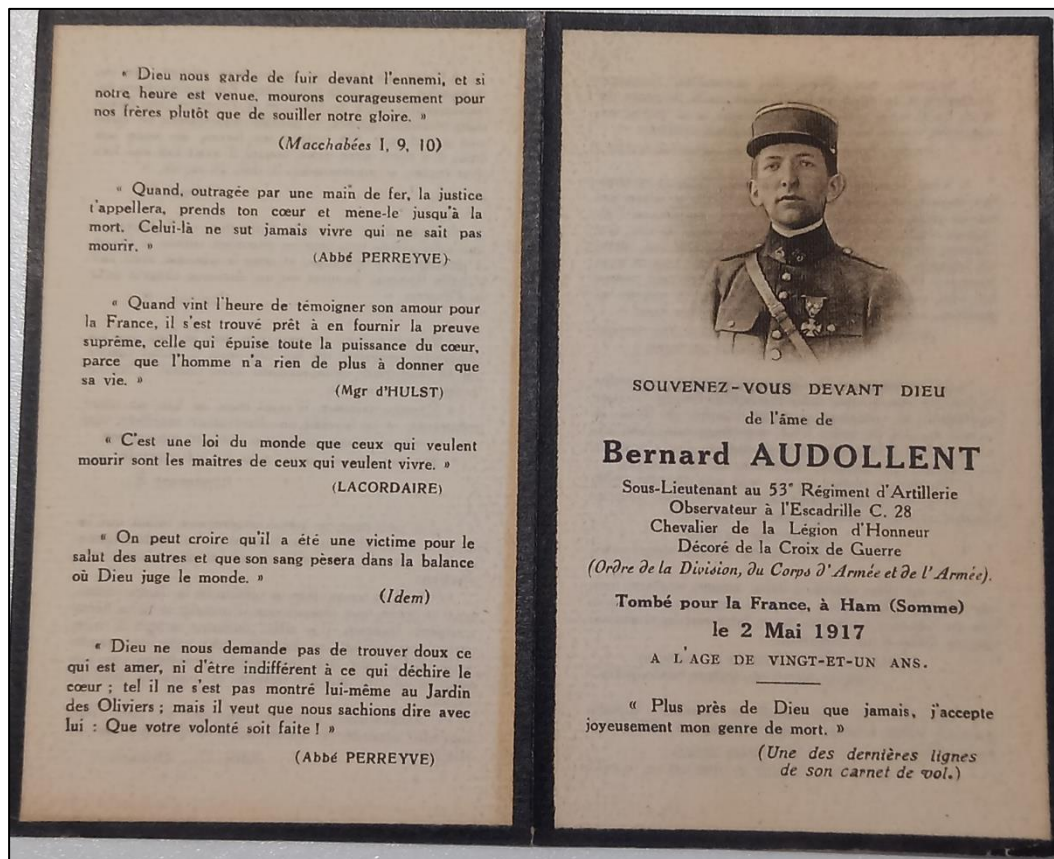


Figure 64 : Photo-souvenir de Bernard Audolent

## B) La fin de la guerre

Après la mort de Bernard, la famille vit très différemment la fin de la guerre. Dominique est toujours sur le front, et l'inquiétude qu'il ne revienne pas aussi est omniprésente, et même amplifiée. Le décès de Bernard est un poids énorme dans la vie de la famille jusqu'à la fin de la guerre et au-delà. Nous allons voir que certains membres ont de nouveaux rôles et que la fin de la guerre s'achemine douloureusement.

### 1. Les sources : le manque de correspondance

Avec la mort de Bernard, c'est tout un pan de la correspondance de guerre de la famille qui n'est plus. Premièrement, comme nous l'avons déjà évoqué précédemment, nous n'avons plus aucune lettre des enfants Audollent. Les éventuelles lettres qu'ils ont pu envoyer à Dominique ont disparu. Ensuite, les lettres qu'il nous reste sont pour la grande majorité des lettres de Catherine envoyées à sa sœur Madeleine Pasteau et à sa mère. Il y a aussi quelques lettres d'Auguste. Nous ne pouvons pas dire qu'il y en a peu. En effet, Catherine écrit régulièrement à sa sœur et à sa mère, au moins une fois par mois, voire plus à certaines périodes. Nous avons ainsi un corpus d'une vingtaine de lettres. Mais leur contenu est très inégalitaire, et contrairement à la correspondance de Bernard, il ne s'agit ici que de la correspondance active. Nous avons donc accès à un discours dans un sens unique. Cela limite une vision globale des événements et un comparatif.

- **Un regard différent sur la famille**

Ce changement dans l'apport en sources nous oblige à utiliser une nouvelle manière de les étudier. En effet, nous avons jusqu'à mai 1917 une correspondance à double sens, avec des lettres rédigées par tous les membres de la famille. Il a fallu ainsi prendre en compte la position, l'âge, la personnalité de la personne qui écrit, ce qui nous offre ainsi un véritable panorama. L'intégralité de la correspondance permet de comparer, de suivre tout un cheminement, entre questions d'un côté et réponses de l'autre, le front d'un côté, l'arrière de l'autre. Ce système à double sens n'est donc possible que dans la correspondance de Bernard. A partir de mai 1917, la vie sur le front se finit avec lui, puisque nous n'avons pas les lettres de Dominique. La fin de la guerre s'étudie donc seulement dans le cadre de l'arrière. Pour être plus précis, nous avons accès aux seules pensées d'Auguste et Catherine, adressées à des membres de leur famille. Les pensées des enfants et l'expérience de Dominique sont rapportées par les parents, comme ici une lettre de Catherine adressée à sa mère<sup>417</sup> : « *Nous continuons à recevoir très régulièrement des nouvelles de Dominique. Les dernières sont datées du 26 avant l'aube. Il allait toujours bien sommeil à part et comptait sur la relève pour le lendemain. J'espère que cette fois il n'y*

---

<sup>417</sup> Figure 65 : Lettre du 28 décembre 1917 de Catherine à sa mère. Cote 188 J 361, fonds Audollent/Petit de Julleville, ADPD.



*aura pas eu contre ordre car je crois qu'ils doivent avoir besoin de repos. Il a eu tout de même la messe à la fin de la matinée de Noël après s'être confessé à 2h dans la nuit, en pleine tranchée, accompagné par le sifflement des balles* ». Dominique, qui d'habitude n'est pas très porté sur l'écriture, donne encore plus régulièrement des nouvelles à sa famille depuis la mort de son frère.

C'est donc en grande partie par les lettres de Catherine Audollent (un peu par celles d'Auguste) que nous avons accès aux informations et à l'état d'esprit de la famille sur la fin de la guerre. Les thèmes que l'on retrouve sont très différents de ceux évoqués dans les lettres qu'elle écrivait à son fils. En effet, Catherine s'adresse à sa mère et à sa sœur, et elles évoquent ensemble des problèmes qui à cette époque ne concernaient que les femmes de la bourgeoisie. Ainsi, elles échangent régulièrement sur les soucis causés par la domesticité, et ce de manière récurrente : recommandation, recrutement, abandon, bonne conduite, maladies, etc. Les autres thèmes qui ressortent sont aussi la toilette et bien évidemment les enfants. Tous ces sujets ont toujours été présents dans la correspondance de Catherine avec sa famille, dans une belle continuité. Mais en l'absence de la correspondance de Bernard, ces thèmes ressortent plus fortement. Si pour certains ils peuvent être jugés ordinaires et sans importance dans le contexte de la guerre, ils représentent tout de même une des seules choses qui ne changent pas durant toute la durée du conflit. Catherine s'accroche à ses problématiques pour tenir, car elles la maintiennent dans ce qui fait son quotidien et son rôle.

Mais il y a aussi des ruptures. Ainsi, la correspondance permet de suivre un nouveau fléau qui apparaît durant l'année 1918 et cause la mort de millions de personnes : la grippe espagnole. Elle est source de nombreuses inquiétudes. En effet, comme le rapporte Bruno Cabanes, « l'épidémie de grippe espagnole s'intensifie en France à l'été 1918. Les lettres envoyées du front traduisent une profonde inquiétude pour les familles »<sup>418</sup>. Dans le cadre de la famille Audollent, c'est plutôt Catherine qui s'inquiète. Les lettres adressées à sa sœur témoignent des personnes décédées, des symptômes d'Auguste, touché par la maladie. Catherine s'inquiète également pour Dominique, dont la moitié du régiment a été évacué à la suite d'une vague de contaminations.

Enfin, nous avons quelques lettres qui datent de la fin de l'année 1918 et anticipent celles de l'année 1919. C'est pour cela que nous terminons l'étude de cette famille en 1919, en suivant l'analyse de Bruno Cabanes qui a consacré sa thèse à la sortie de guerre : « il faut d'abord rendre sa véritable durée, car de toute évidence, l'habitude d'enfermer la Première guerre mondiale dans un cadre chronologique strict, qui commencerait au mois d'août 1914 et s'achèverait au mois de novembre

---

<sup>418</sup> CABANES, Bruno. *La victoire endeillée : la sortie de guerre des soldats français (1918-1920)*. Paris : Le Seuil, 2004, p. 31.



1918, rend illisibles à la fois les mécanismes de l'entrée en guerre, comme l'avait déjà montré Jean-Jacques Becker dans sa thèse, mais aussi ceux de la sortie de guerre »<sup>419</sup>.

Clermont 28 Dec 1917  
Chère maman, nous  
continuons à recevoir  
et lire régulièrement des  
nouvelles de Dominique.  
Les dernières sont datées  
du 20 avant l'aube. Il a  
le lait toujours bien somnolent  
à part et comptait sur la  
relève pour le lendemain.  
J'espère que cette fois il  
n'y aura pas eu contre-ordre  
car je crois qu'ils  
doivent commencer à  
avoir besoin de repos. Il a  
eu tout de même la messe  
à la fin de la matinee de  
matin après s'être confessé à  
21 dans la nuit, en pleine tran-  
chée, accompagné par le siffle-  
ment des balles.  
Nous sommes heureux d'at-  
tendre François dès demain  
soir pour plusieurs raisons  
et d'abord parce que son ar-  
rivée ressemblera moins au-  
si à celle de l'année dernière.  
Nous vous embrassons de  
tout coeur  
Catherine

Figure 65 : Lettre du 28 décembre 1917 de Catherine à sa mère

<sup>419</sup> Ibid., p. 10.

## 2. Une famille marquée : de nouveaux rôles et de nouveaux rapports

Dans la correspondance de Catherine, il est bien rare pour elle de ne pas comparer chaque événement à ceux passés. Le décès de Bernard est un véritable poids qui redessine les rôles de chacun et les nouveaux rapports. Nous avons déjà abordé dans la sous-partie précédente une lettre, dans laquelle Catherine explique que Dominique a du mal à réaliser son nouveau rôle<sup>420</sup> : il est à présent l'aîné de la famille, celui sur lequel se portent tous les regards et les responsabilités. Dans une lettre du 12 juin 1917 adressée à sa mère<sup>421</sup>, Catherine fait part de ses inquiétudes à ce sujet, après avoir appris que Dominique avait reçu une citation : « *J'ai tâché de lui montrer autant de joie que si nous l'avions apprise avant. Je suis persuadée avec toi que notre premier devoir est de ne pas laisser croire aux autres que nous nous désintéressons d'eux. Mais le cœur me manque un peu en constatant que Dominique suit les traces de son frère dans sa manière d'interpréter le devoir. Comment nous plaindre pourtant qu'ils mettent trop bien en pratique les principes qu'on s'est efforcé de leur inculquer toute leur vie ?* » Cette lettre témoigne de la manière dont Catherine s'inquiète pour Dominique, en le voyant suivre les pas et la morale de son frère. La mort de Bernard semble avoir remis en cause tout ce qu'elle et Auguste ont enseigné à leurs enfants. Elle offre un contraste, et apporte une nuance aux lettres du début de la guerre, que nous avons longuement étudiées au début de ce mémoire, dans lesquelles elle poussait régulièrement son fils à accomplir pleinement son devoir. A présent, Catherine est tiraillée entre la fierté de les voir accomplir ce devoir et la peur de les perdre tous les deux pour cela.

Il y a donc un nouveau rapport à la guerre qui s'effectue pour la famille Audollent. De son côté, Auguste accepte la mort de son fils comme un sacrifice, mais il ne peut supporter l'idée qu'elle soit vaine. Voici ce qu'il écrit à Octave et Madeleine Pasteau, à l'occasion des vœux pour l'année 1918<sup>422</sup> : « *Faut-il ajouter des vœux pour que 1918 soit l'année de la paix ? J'avoue que je ne l'ose guère, dans l'état actuel des choses. Une paix immédiate me semblerait prématurée, parce que favorable à l'Allemagne ; nous serions encore une fois « roulés ». Et alors à qui servirait la mort de nos enfants ? Si cruel que soit ce mot, je désire donc la continuation de la guerre tant qu'il faudra pour abattre les ennemis* ». Dans cette même lettre, il donne des nouvelles de Dominique et François : « *En ce moment, nous pensons avec satisfaction que Dominique est hors des tranchées, après 18 pénibles journées et 18 nuits plus pénibles encore. François est venu nous apporter un rayon de soleil dans notre peine. Il a vraiment belle apparence physique et morale* ». Pour François aussi, la mort de son frère a modifié son rôle. Toujours à Sainte-Croix, ses retours à Clermont-Ferrand sont particulièrement appréciés par ses sœurs. En effet,

---

<sup>420</sup> Voir *Figure 62* : Lettre du 27 mai 1917 de Catherine à Madeleine. op.cit. pp. 185-186 du mémoire.

<sup>421</sup> Lettre du 12 juin 1917 de Catherine à sa mère. Cote 188 J 361, fonds Audollent/Petit de Julleville, ADPD.

<sup>422</sup> Lettre du 31 décembre 1917 d'Auguste à Octave et Madeleine Pasteau. Cote 188 J 7, fonds Audollent/Petit de Julleville, ADPD.

il ressort des lettres de Catherine et d'Auguste l'idée qu'il partage certains traits de caractère avec Bernard : il parle beaucoup, se lançant toujours dans de longs récits ; il est plein d'énergie, contrairement à Dominique qui semble être plus réservé et le moins bavard des frères. La présence de François rappelle donc douloureusement le souvenir de son frère, mais il distrait ses jeunes sœurs et leur apporte un peu de joie.

Pendant la fin de l'année 1917 et durant toute l'année 1918, l'ombre de Bernard plane sur tous les événements particuliers, elle ravive des souvenirs heureux qui sont désormais enterrés et deviennent douloureux. En effet, pour Catherine, cette fin de guerre et la période de Noël 1918 sont particulièrement difficiles à vivre. Elle écrit à sa sœur<sup>423</sup> : « *François est infiniment content de se retrouver à la maison. Tous deux ont beaucoup désiré cette réunion, mais je m'aperçois qu'elle rend plus sensible encore l'absence de leur frère. Comment oublier qu'il y a deux ans, à pareille date, tous trois débarquaient par le même train !* » Cette lettre fait écho à celle qu'elle envoie à sa mère le 30 décembre 1917<sup>424</sup>, dans laquelle elle rapporte : « *Tu devines que cette fin de décembre est particulièrement dure. Je n'ai pas eu le courage d'aller hier chercher François à la gare tant j'avais présentement le souvenir de l'année dernière où, à pareille époque, il est descendu du train encadré de ses deux frères* ». Tout cela témoigne de la douleur de Catherine, qui est toujours très vive.

Comme nous l'avons vu, la famille reporte ses espoirs et ses craintes sur Dominique, qui est particulièrement exposé car régulièrement dans les tranchées. Chaque lettre de Catherine envoyée à sa mère commence par le partage de nouvelles de Dominique. Elles ne nous permettent pas de suivre son parcours, car ce sont de brefs résumés, mais cela souligne à quel point toute la famille se préoccupe de son sort. Les Audollent continuent également de s'inquiéter pour Octave Pasteau, Edouard Delacommune et Pierre Petit de Julleville, toujours sur le front ainsi que pour Etienne, fils aîné de Marguerite Guiraud et cousin des enfants Audollent.

---

<sup>423</sup> Lettre du 31 décembre 1918 de Catherine à Madeleine. Cote 188 J 7, fonds Audollent/Petit de Julleville, ADPD.

<sup>424</sup> Lettre du 30 décembre 1917 de Catherine à sa mère. Cote 188 J 361, fonds Audollent/Petit de Julleville, ADPD.

### 3. Le retour de Dominique et une famille « réunie »

L'armistice est signé le 11 novembre 1918. Mais jusqu'à cette date, la famille ne semble pas croire à la fin de la guerre, comme en témoigne cette lettre de Catherine datée du 4 novembre<sup>425</sup> : « *Croyez-vous vraiment que ce soit la fin ? La vraie fin finale ? Les officiers américains avec lesquels j'ai causé ces jours-ci en sont convaincus. J'avoue que je suis encore sceptique ; j'ai peine à admettre que les Allemands ne combinent pas un suprême effort de résistance. Il est vrai qu'en considérant le changement de décor qui s'est produit en trois mois, les conceptions les plus inattendues nous paraissent possibles* ». Catherine n'évoque pas la position de Dominique à cette période. Nous savons seulement qu'il a participé à la prise d'une ville à l'Est de la France durant le mois de septembre. Dans son ouvrage, Bruno Cabanes revient sur les derniers mois de la guerre et l'armistice. Il rapporte qu'à la mi-juillet 1918, « les soldats français se prennent à espérer en leur victoire. D'abord incertaine, puis repoussée à un avenir indéterminé, celle-ci semble se rapprocher à mesure que les armées alliées engrangent des succès ». Il y a alors deux côtés : les optimistes, qui prévoient la victoire à la fin de l'année 1918 ; d'autres qui pensent que l'aide américaine doit encore porter ses fruits, et imaginent la fin au cours du printemps 1919<sup>426</sup>. Catherine Audollent fait donc partie de ces personnes plus réservées sur la rapidité de la fin de la guerre.

Bien que l'armistice signe la fin de la guerre, les engagements de la famille ne s'arrêtent pas. En effet, dans une lettre adressée à sa mère en décembre 1918, Catherine écrit<sup>427</sup> : « *J'ai reçu ma nomination de délégué pour l'œuvre de la Fraternité franco-américaine. Je ne suis pas sans une certaine inquiétude de savoir où va m'entraîner la protection de tous les orphelins du Puy-de-Dôme. Le côté agréable, c'est qu'on me laisse carte blanche pour le choix des collaboratrices à la seule condition de faire entrer dans le comité local une institutrice publique et une autre libre. Serait-ce vraiment l'union sacrée ? Peut-être puisque le programme nous vient d'Amérique !* ». Cette lettre souligne le dévouement de Catherine qui ne faiblit pas, mais également l'influence américaine sur la vie culturelle et associative française. Les Américains restent dans le Puy-de-Dôme assez longtemps, comme en témoigne la photographie de la famille, qui pose avec deux soldats américains qu'ils ont recueillis un temps, et qui date du 22 avril 1919<sup>428</sup>.

---

<sup>425</sup> Lettre du 4 novembre 1918 de Catherine à Madeleine. Cote 188 J 7, fonds Audollent/Petit de Julleville, ADPD.

<sup>426</sup> CABANES, Bruno. *La victoire endeuillée : la sortie de guerre des soldats français (1918-1920)*. op.cit., p. 9.

<sup>427</sup> Lettre du 22 décembre 1918 de Catherine à sa mère. Cote 188 J 362, fonds Audollent/Petit de Julleville, ADPD.

<sup>428</sup> Voir Annexes : photographie de la famille Audollent avec deux soldats américains, 22 avril 1919. Cote 188 J 278, fonds Audollent/Petit de Julleville, ADPD.

Le principal bonheur de cette fin de la guerre, c'est le retour de Dominique, sain et sauf. Catherine rapporte à sa sœur son ressenti<sup>429</sup> : « *Dominique est vraiment bien remis et, au moral bien plus concentré qu'à ses permissions précédentes. Il ne s'est jamais plaint, mais je crois qu'il est soulagé au-delà de toute expression d'en avoir fini. Sa division est à Versailles et son capitaine lui écrit de ne pas se presser, son escadron est provisoirement dissous et on ne saurait que faire de lui* ». L'émotion qui ressort de cette lettre, c'est le soulagement. Bien que Dominique semble avoir mené cette guerre avec force jusqu'au bout, Catherine sait à quel point il est fatigué. Il est même pris d'une certaine lassitude les derniers mois. Et comme le souligne Bruno Cabanes, « l'armistice est un événement trop ambigu pour satisfaire complètement les soldats français : la joie est mêlée aux deuils, les promesses de l'avenir ne parviennent pas à faire oublier les inquiétudes qu'il fait naître »<sup>430</sup>.

Comme en témoigne cette lettre, la démobilisation de Dominique prend du temps, et elle est d'autant plus longue qu'il fait partie des classes les plus jeunes. En effet, « au lendemain du conflit, cinq millions de Français doivent être démobilisés ». [...]. « C'est un mouvement durable et complexe »<sup>431</sup>.

Les dernières lettres de l'année 1918 sont marquées par les vœux pour l'année 1919. Toute la famille, à l'image de la France, reprend espoir dans cette nouvelle année. Catherine écrit à sa sœur<sup>432</sup> : « *Puisqu'on peut recommencer à parler de vœux, je vous envoie les miens à mon tour. J'espère de tout cœur que 1919, année de la paix vous sera clémente à tous points de vue, vous apportant santé pour tous et beaucoup de satisfactions par vos enfants. En un mot, qu'elle répare un peu ce que la période précédente a eu de pénible pour vous* ».

De son côté, Auguste écrit<sup>433</sup> : « *Dieu veuille qu'elle soit bonne pour vous tous, fructueuse de toute manière, et exempte – autant que notre condition d'homme le permet – d'inquiétudes et de tristesses. Les douleurs n'ont pas manqué à la famille depuis dix-huit mois ; maintenant que la guerre semble tout à fait terminée, sans doute nous pouvons espérer qu'elles nous épargneront pendant longtemps les uns et les autres. (...). Vous voilà réunis pour tout de bon, c'est une satisfaction réelle après la séparation que la guerre vous avait imposée. (...). Dominique se porte admirablement et ne paraît pas se faire trop de bile depuis l'armistice* ».

---

<sup>429</sup> Lettre du 31 décembre 1918 de Catherine à Madeleine. Cote 188 J 7, fonds Audollent/Petit de Julleville, ADPD.

<sup>430</sup> *Ibid.*, p. 58.

<sup>431</sup> *Ibid.*, pp. 9-11.

<sup>432</sup> Lettre du 31 décembre 1918 de Catherine à Madeleine. op.cit.

<sup>433</sup> Lettre du 30 décembre 1918 d'Auguste à Octave et Madeleine Pasteau. Cote 188 J 7, fonds Audollent/Petit de Julleville, ADPD.

Le bilan de la famille Audollent / Petit de Julleville est ceci : deux morts parmi les six mobilisés, celles de Bernard et d'Etienne Guiraud en 1918.

Comme le résume si bien le titre de l'ouvrage de Bruno Cabanes, c'est donc une « victoire endeuillée » pour la famille Audollent. Ils se réjouissent de la fin de la guerre et du retour de Dominique, mais la mort de Bernard reste une épreuve douloureuse, un vide immense que la victoire a seulement adouci. Témoignage de cette perte irréparable et de ce deuil, il y a dans le fonds de Bernard Audollent une photographie de son père devant sa tombe prise en mai 1937, pour honorer les vingt ans de son décès.



---

## Conclusion

---

Grâce à quelques correspondances et aux notes rédigées par des proches, nous pouvons affirmer que la vie de la famille Audollent avant la guerre est la vie typique d'une famille bourgeoise intellectuelle de la Belle Epoque. En tant que Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Clermont-Ferrand, Auguste Audollent jouit d'un statut confortable et reconnu, qui lui ouvre les portes de l'élite clermontoise. Son épouse Catherine, issue du même milieu que lui et qui en partage les codes et les valeurs, fréquente les dames de la ville et s'engage dans les œuvres de charité. C'est une famille catholique et nombreuse avec les huit enfants qui sont tous promis, du fait de leur milieu, à des hautes études pour les garçons, et à de beaux mariages pour les filles. Mais la Grande Guerre n'épargne personne. Comme tant d'autres familles françaises, les Audollent connaissent des bouleversements dans leur quotidien et dans tous les aspects de leur vie, qu'ils soient publics ou privés. Dans la première partie, nous avons étudié la façon dont la famille a vécu l'entrée en guerre et accepté les bouleversements. Durant les premiers mois, l'espoir d'une guerre courte fait rapidement place à une résignation. Avec l'acceptation vient le moment de l'engagement. Toute la famille est bien décidée à participer à la défense de la Patrie menacée par les Allemands, les fils aînés en s'engageant dans l'armée, les parents et les enfants à l'arrière par le soutien moral et les engagements caritatifs. Tout d'abord, nous avons étudié leur vision de cette entrée en guerre et la manière dont ils se représentent le conflit. Ce qui est intéressant, c'est que la vision est commune mais il existe des nuances de représentations entre les membres, notamment entre Bernard et Dominique d'un côté et leur père Auguste de l'autre. Cela vient peut-être de l'âge. Bernard et Dominique sont encore de jeunes hommes de dix-neuf et dix-huit ans, enthousiastes et pétris d'idéaux, qui ne voient plus dans les Allemands que des cibles à abattre pour défendre le pays. Auguste a l'expérience de l'âge, il a voyagé durant ses études. Pour lui, cette guerre est nécessaire car il partage le sentiment commun que les Allemands ont lancé les hostilités, mais il n'aime pas l'idée de tous ces morts et il pense à ses amis allemands. Catherine est tout aussi réservée. A la Faculté, Auguste Audollent doit assurer une certaine vie universitaire et maintenir les enseignements du mieux possible malgré le manque d'une grande partie des étudiants et quelques professeurs. Cela représente un véritable enjeu culturel et social, car le maintien de l'instruction, la formation de la jeunesse sont aussi des armes dans cette guerre, des armes pour l'avenir.

Pendant sa formation, Bernard découvre le monde militaire et ses obligations. Peu à peu, il doit changer son caractère pour s'adapter à ce nouvel univers. Il sait qu'il représente la fierté de la famille et qu'il ne doit pas en ternir la réputation. L'incident de la non-nomination a par ailleurs montré à quel

point cela est important pour la famille Audollent. Une fois arrivé sur le front, la réalité d'une guerre moderne et particulièrement meurtrière se présente au jeune homme : les tranchées, l'artillerie, la violence des bombardements, la mort. Son enthousiasme n'est pas entaché mais il devient plus sérieux, plus grave. Il a la chance de pouvoir exercer sa passion pour la photographie. La correspondance et les colis deviennent des liens vitaux qui maintiennent une certaine vie de famille. Ce sont des sources de réconfort des deux côtés ; elles font le lien entre deux mondes totalement différents : le front et l'arrière. Mais Dominique s'engage à son tour en août 1915, plongeant un peu plus la famille dans l'inquiétude.

La deuxième partie a eu pour objectif de pénétrer dans la vie intime de la famille et d'en saisir toutes les relations, grâce à la correspondance. En étudiant cette correspondance en tant que source matérielle et écrits de l'intime, nous avons soulevé son importance et ses limites dans la compréhension de la vie privée de la famille. Pour autant, nous avons pu comprendre les différents degrés d'affinité entre les membres, leur place et leur rôle au sein de cette grande famille. Nous nous sommes également intéressés à leurs relations sociales, bouleversées elles aussi par la guerre. Enfin, nous avons pu observer toute l'importance de la foi dans cette famille profondément croyante.

La dernière partie a permis de franchir une dernière étape dans l'intimité de la famille, le point le plus loin et le plus inaccessible : l'épreuve de la mort de Bernard. Nous avons pu voir par exemple à quel point le deuil de Catherine est très difficile à vivre. Cette partie a souligné les limites dans l'étude de cette famille, avec le manque brutal de sources, nous poussant à aborder de nouveaux rapports à ces dernières.

La guerre a donc été comme pour beaucoup de familles, très difficile pour les Audollent. Cette famille a connu des hauts et des bas, restant suspendue aux lettres échangées. Nous avons pu, en effectuant cette biographie familiale et par l'intermédiaire de la micro-histoire, aborder plusieurs aspects de la Grande Guerre. Nous avons soulevé les similitudes mais aussi les différences. En effet, chaque expérience est unique mais elle peut aussi se rattacher à du collectif, comme c'est le cas dans certains grands événements nationaux. Les fonds conservés aux Archives départementales du Puy-de-Dôme sont d'une grande richesse. La pratique mémorielle effectuée par la famille autour des objets et des lettres ayant appartenus à Bernard nous permet aujourd'hui de suivre avec précision le parcours de ce jeune homme durant la guerre. Cela aurait pu, à lui seul, être un sujet de mémoire, mais cela semble dommage de ne pas inclure toute la famille. Le fonds d'Auguste Audollent est aussi très riche. Plus largement, le fonds Audollent/Petit de Julleville offre un portrait important de cette famille bourgeoise intellectuelle. Il y a encore de nombreux thèmes qui peuvent être étudiés sur cette famille, qui garde encore aujourd'hui des liens. En effet, on retrouve des documents des années 1970, avec des réunions

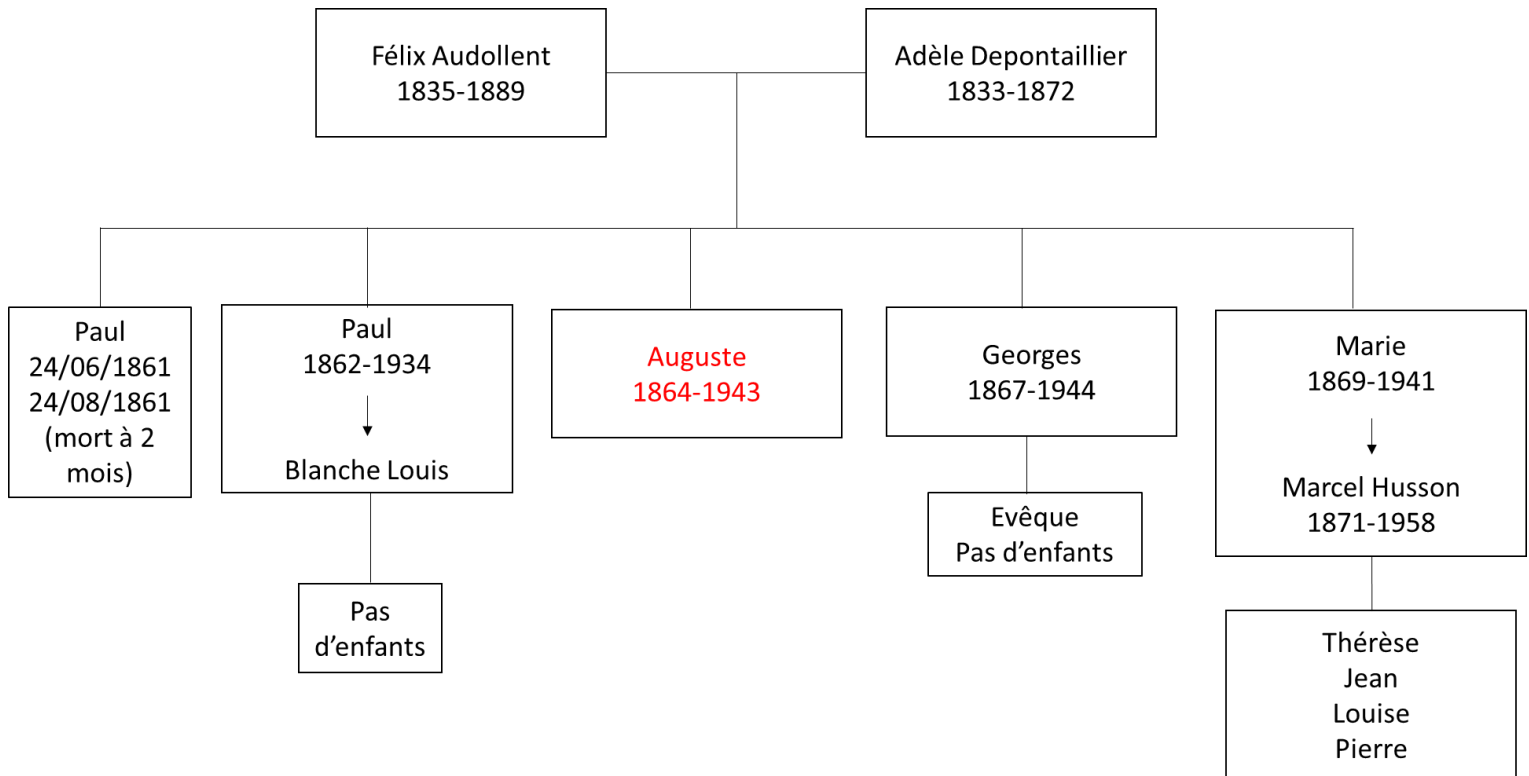
des descendants des quatre sœurs Petit de Julleville. Cela est très éloigné de la guerre, mais cela souligne l'importance de la mémoire dans cette famille.

---

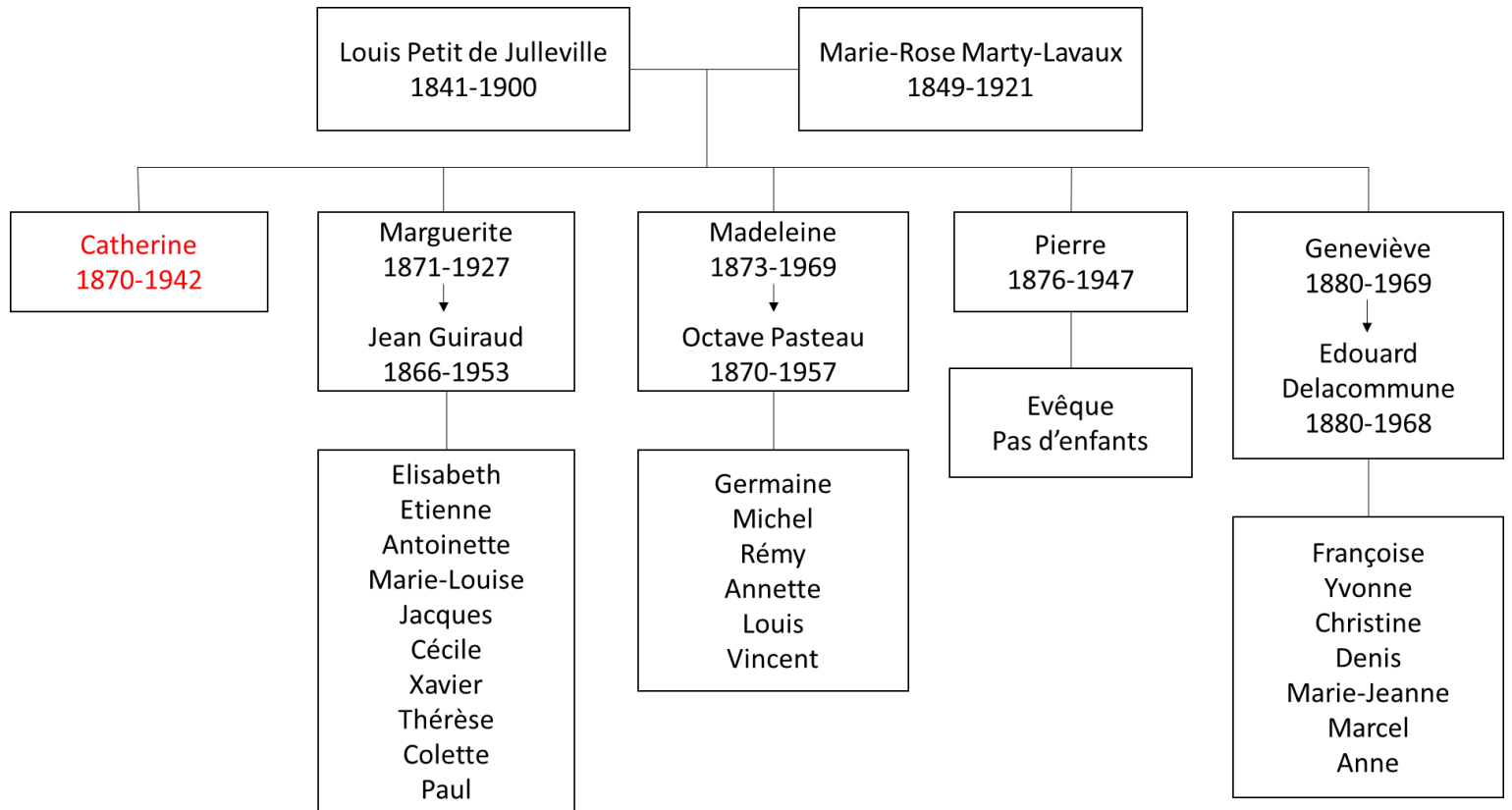
## Annexes

---

### Arbre généalogique de la famille d'Auguste Audollent



*Arbre généalogique de la famille de Catherine Audollent, née  
Petit de Julleville*



## Photographies



Figure 66 : Auguste et Catherine l'année de leurs fiançailles (1892). Cote 18 Fi 132, ADPD



Figure 67 : Bernard et Dominique Audollent en janvier 1916. Cote 128 Fi 4, ADPD



Figure 68 : Catherine et six de ses enfants avec deux soldats américains

FAMILLE AUGUSTE AUDOLLENT, le 22 AVRIL 1919





Figure 70 : Portrait de Marie Petit de Julleville. Cote 18 Fi 115, ADPD



Figure 69 : Maison familiale Le Bois des Hogues – Yport. Cote 18 Fi 68, ADPD



Figure 71 : Maison des Audollent, chemin de l'Oradou à Clermont-Ferrand. Cote 18 Fi 6, ADPD

## Table des illustrations

Figure 1 : Extrait du journal de guerre d'Auguste Audollent, les quatre premières pages.....	26
Figure 2 : Lettre du 17 août 1914 de Bernard à sa grand-mère.....	31
Figure 3 : Photo de la caserne du 53 <sup>ème</sup> régiment d'artillerie à Clermont-Ferrand. Carte postale du 4 octobre 1914 de Bernard à sa cousine Cécile Guiraud.....	32
Figure 4 : Lettre du 19 décembre 1914 de Marie Petit de Julleville à Bernard.....	33
Figure 5 : Lettre du 29 août 1914 de Catherine à Auguste.....	37
Figure 6 : Lettre du 31 juillet 1915 d'Auguste à Bernard.....	41
Figure 7 : Carte postale du 29 décembre 1913 d'un ami allemand.....	42
Figure 8 : Lettre du 11 juin 1915 d'Auguste à Bernard.....	51
Figure 9 : Lettre du 3 juillet 1915 de Catherine à Bernard.....	52
Figure 10 : Liste du 27 mai 1915 rédigée par Bernard.....	57
Figure 11 : Lettre du 22 septembre 1915 d'Auguste à Bernard.....	58
Figure 12 : Lettre du 15 juin 1915 de Dominique à Bernard.....	63
Figure 13 : Lettre du 23 janvier 1915 de Dominique à Bernard.....	64
Figure 14 : Photographie de la ferme pour une carte postale du 6 juin 1915 de Bernard à sa famille.....	71
Figure 15 : Lettre n°10 du 10 juin 1915 de Bernard à sa mère.....	71
Figure 16 : Lettre n°62 du 30 juillet 1915 de Bernard à son père.....	72
Figure 17 : Carte postale militaire du 4 juin 1915 de Bernard à sa mère.....	77
Figure 18 : Lettre n°29 du 29 juin 1915 de Bernard à sa mère.....	77
Figure 19 : Lettre du 19 juin 1915 d'Anne-Marie à Bernard.....	78
Figure 20 : Carte postale du 7 juillet 1915 de François à Bernard.....	81
Figure 21 : Carte postale du 28 juillet 1915 de Dominique à Bernard.....	82
Figure 22 : Article extrait du <i>Moniteur du Puy-de-Dôme</i> , 4 juin 1916.....	86
Figure 23 : Lettre du 19 juillet 1915 d'Auguste à Bernard.....	87
Figure 24 : Photographie d'un hôpital clermontois, carte postale du 14 septembre 1915 d'Anne-Marie à Bernard.....	90
Figure 25 : Photographie de Catherine Audollent (1 <sup>e</sup> rang, au milieu en corsage foncé) avec d'autres femmes de la Croix-Rouge, devant un hôpital militaire.....	91
Figure 26 : Diplôme de la Médaille de guerre de Catherine Audollent.....	91
Figure 27 : Lettre du 10 juin 1915 de Guillemine à Bernard.....	97
Figure 28 : Lettre du 10 juin 1915 de Jacqueline à Bernard.....	97
Figure 29 : Carte postale du 13 juin 1915 de Bernard à Jacqueline et dessin d'Allemands.....	98
Figure 30 : Carte postale du 19 août 1915 de Bernard à Jacqueline et dessin.....	103
Figure 31 : Lettre du 20 septembre 1916 de Bernard à sa grand-mère (extrait).....	107
Figure 32 : Copie partielle de la lettre du 20 septembre 1916 (extrait).....	108
Figure 33 : Graphique représentant le nombre de lettres et cartes postales envoyées par Bernard durant la guerre.....	109
Figure 34 : Graphique représentant le nombre de lettres et cartes postales reçues par Bernard durant la guerre.....	111
Figure 35 : Tableau représentant le nombre de lettres envoyées et reçues par Bernard avec chaque membre.....	112
Figure 36 : Lettre du 9 juin 1915 de Catherine à Bernard.....	117
Figure 37 : Lettre du 25 août 1916 d'Auguste à Bernard.....	118
Figure 38 : Lettre du 13 octobre 1916 de Bernard à Jacqueline.....	123
Figure 39 : Lettre du 4 août 1916 de Bernard à Dominique.....	125
Figure 40 : Lettre du 8 mars 1916 de Marie Petit de Julleville à Bernard.....	128

Figure 41 : Lettre du 16 mars 1916 de Marie Petit de Julleville à Bernard.....	128
Figure 42 : Lettre du 12 décembre 1915 d’Auguste à Bernard.....	132
Figure 43 : Lettre du 13 octobre 1916 d’Auguste à Bernard.....	133
Figure 44 : Lettre du 13 mai 1916 de Bernard à son père.....	139
Figure 45 : Lettre du 19 octobre 1915 de Bernard à sa mère.....	140
Figure 46 : Lettre du 19 mars 1916 de Bernard à Anne-Marie.....	143
Figure 47 : Lettre du 26 mars 1916 de Marie Petit de Julleville à Bernard.....	147
Figure 48 : Lettre du 30 novembre 1915 de Pierre Petit de Julleville à Bernard.....	147
Figure 49 : Carte postale du 15 mars 1916 de Bernard à sa famille.....	155
Figure 50 : Lettre du 14 mars 1916 de Bernard à sa tante Geneviève.....	155
Figure 51 : Lettre du 6 septembre 1916 de Bernard à sa mère.....	156
Figure 52 : Lettre du 16 novembre 1916 de Bernard à sa grand-mère.....	160
Figure 53 : Bernard et son pilote devant un avion avant une mission.....	163
Figure 54 : Lettre du 7 mars 1917 de Bernard à sa mère.....	164
Figure 55 : Lettre du 13 juillet 1916 de Bernard à Brigitte.....	167
Figure 56 : Lettre du 25 juin 1916 de Bernard à Guillemine.....	170
Figure 57 : Photographie de Bernard et Dominique Audollent, janvier 1917.....	171
Figure 58 : Lettre du 29 janvier 1916 d’Auguste à Bernard.....	175
Figure 59 : Lettre du 2 février 1916 de Bernard à François.....	176
Figure 60 : Télégramme annonçant l’accident de Bernard aux parents Audollent.....	179
Figure 61 : Article du <i>Moniteur du Puy-de-Dôme</i> .....	180
Figure 62 : Lettre du 27 mai 1917 de Catherine à Madeleine.....	186
Figure 63 : Lettre d’adieux de Bernard Audollent, reprise dans le Bulletin de Sainte-Croix.....	190
Figure 64 : Image-souvenir de Bernard Audollent.....	191
Figure 65 : Lettre du 28 décembre 1917 de Catherine à sa mère.....	194
Figure 66 : Auguste et Catherine l’année de leurs fiançailles (1892).....	205
Figure 67 : Bernard et Dominique Audollent en janvier 1916.....	205
Figure 68 : Catherine et six de ses enfants avec deux soldats américains.....	205
Figure 69 : Maison familiale Le Bois des Hogues – Yport.....	206
Figure 70 : Portrait de Marie Petit de Julleville.....	206
Figure 71 : Maison des Audollent, chemin de l’Oradou à Clermont-Ferrand.....	206

## Sources

### ➤ Archives départementales du Puy-de-Dôme

#### Fonds Auguste Audollent :

19 J 7 : Discours des conférences de rentrée, articles universitaires, rapports annuels de l'Association du personnel enseignant, rapport de l'Université de Clermont (1916-1917) adressé au ministre de l'Instruction publique.

19 J 24 : Cartes postales, carnets, dossier de l'Agence des prisonniers de guerre, journaux, dossiers, rapports.

#### Fonds Bernard Audollent :

- Correspondance active

228 J 5 : Correspondance de septembre 1914 à juillet 1915.

228 J 6 : Correspondance de juin 1915 à janvier 1916.

228 J 7 : Correspondance de février 1916 à août 1916.

228 J 8 : Correspondance de septembre 1916 à mai 1917.

- Correspondance passive

228 J 11 : Correspondance d'octobre 1914 à août 1915.

228 J 12 : Correspondance de septembre 1915 à décembre 1915.

228 J 13 : Correspondance de janvier 1916 à juin 1916.

228 J 14 : Correspondance de juillet 1916 à avril 1917.

- Formation militaire et décès

228 J 15 : Livret militaire, croquis, cartes géographiques, citations.

228 J 16 et 228 J 17 : Cahiers d'élève officier de réserve (E.O.R) stage peloton 1915 et cahiers d'élève officier à Fontainebleau (novembre 1916-janvier 1917).

228 J 18 à 19 : Eloges funèbres, nomination à la Légion d'honneur, photographies de la sépulture, coupures de presse, lettres de condoléances, remerciements pour l'envoi de l'image souvenir (1917-1920).

- Autres documents

228 J 22 et 228 J 23 : porte-feuille en tissu orné d'une peinture, insigne de sous-lieutenant.

128 Fi 1 à 38 : Photographies.

#### Fonds Audollent / Petit de Julleville :

- Dossier Petit de Julleville

188 J 279 : Photographies de la famille Petit de Julleville (Louis Petit de Julleville, Marie-Rose Marty-Lavaux et leurs cinq enfants).

188 J 427 : Photographies des lieux de vacances de la famille (dont la villa familiale Le Bois des Hogues).

188 J 428 : Correspondance active de Marie-Rose Petit de Julleville avec la famille (1912-1929).

- Dossier Catherine Audollent

188 J 76 : Dossier personnel de Catherine (photographies) / nomination à la présidence du Comité de l'Union des Femmes / Médaille de guerre décernée par l'Union des Femmes de France.

188 J 278 : Arrêtés pour ses diplômes d'enseignement.

188 J 523 : Mon journal 1885-1895 (journal de Catherine).

188 J 412 à 424 : Cahiers manuscrits du journal de Catherine.

- Dossier Auguste Audollent

188 J 100 : Journal de guerre 1914 ; 1940-1943.

- Dossier Audollent

188 J 282 : Livret de famille / Faire-part de mariage Auguste-Catherine / Photographies du couple.

188 J 75 : Succession du couple Audollent / Photographies des maisons de Clermont-Ferrand et Chamalières.

188 J 7 : Correspondance d'Auguste et Catherine avec Madeleine Pasteau (1898-1939).

188 J 13 : Correspondance entre Auguste et Catherine (1908-1940).

188 J 366 : Correspondance d'Auguste et Catherine avec Marie-Rose Petit de Julleville (1914).

188 J 367 : Correspondance d'Auguste et Catherine avec Marie-Rose Petit de Julleville (1915).

188 J 360 : Correspondance d'Auguste et Catherine avec Marie-Rose Petit de Julleville (1916).

188 J 361 : Correspondance d'Auguste et Catherine avec Marie-Rose Petit de Julleville (1917).

188 J 362 : Correspondance d'Auguste et Catherine avec Marie-Rose Petit de Julleville (1918).

188 J 195 à 224 : Arbres généalogiques des Audollent (descendance) / Photographies de la famille.

- Dossier Georges Audollent

188 J 389 : Mémoires de Georges Audollent.

### ➤ Archives nationales (site de Pierrefitte-sur-Seine)

F/17/24472 : Dossier de carrière d'Auguste Audollent (fonds du ministère de l'Instruction publique).

## Bibliographie

### ➤ **Ouvrages, articles généraux et historiographie de la Grande Guerre**

AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane & BECKER, Jean-Jacques. *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : Edition du Centenaire*. Edition augmentée. Paris : Bayard, 2013, 1279 p.

AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane & BECKER, Annette. *La Grande Guerre 1914-1918*. Paris : Gallimard, 2013, 160 p.

AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane / BECKER, Annette / BECKER, Jean-Jacques / KRUMEICH, Gerd et WINTER, Jay (dir.). *Guerre et cultures, 1914-1918*. Paris : Armand Colin, 1994.

AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane & BECKER, Annette. « Vers une histoire culturelle de la Première guerre mondiale ». In : *Vingtième siècle. Revue d'histoire*. Janvier-Mars 1994, n°41, pp. 5-7.

BEAUPRE, Nicolas. *1914-1918 : La France en guerre*. Paris : Belin, 2013, 219 p.

BEAUPRE, Nicolas. *France*. In : *1914-1918-online. International Encyclopedia of the First World War* [en ligne]. < <https://encyclopedia.1914-1918-online.net/article/france> > (consulté le 10-07-2021).

BECKER, Annette & AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane. « Violence et consentement : la « culture de guerre » du premier conflit mondial ». In : *Pour une histoire culturelle* (sous la direction de Jean-Pierre RIOUX et Jean-François SIRINELLI). Paris : Le Seuil, 1997, pp. 251-271.

BECKER Annette et Jean-Jacques, deux regards sur la Grande Guerre. Entretien réalisé par Evelyne Cohen et Pascale Goetschel le 22 septembre 2011. In : *Sociétés et Représentations*, 2011/2 (n°32), pp. 193-216.

BECKER, Jean-Jacques. *La Première Guerre mondiale*. Paris : Belin, 2003, 367 p.

GUZZI-HEEB, Sandro. « Egodocuments, biographie et micro-histoire en perspective. Une histoire d'amour ? », *Etudes de lettres* [en ligne], 1-2, 2016, mis en ligne le 1 mai 2019, consulté le 22 juillet 2021. URL : < <https://journals.openedition.org/edl/895> >

PROST, Antoine & WINTER, Jay. *Penser la Grande Guerre : Un essai d'historiographie*. Paris : Le Seuil, 2004, 344 p.

### ➤ **Entrée en guerre et bouleversement des sociétés**

BEAUPRE, Nicolas / JONES, Heather / RASMUSSEN, Anne (dir.). *Dans la guerre 1914-1918. Accepter, endurer, refuser*. Sous la direction du Comité directeur du Centre international de recherche de l'Historial de la Grande Guerre. Paris : Les belles lettres, 2015, 383 p.

BECKER, Jean-Jacques. *1914, comment les Français sont entrés dans la guerre : contribution à l'étude de l'opinion publique, printemps-été 1914*. Paris : Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1977, 637 p.

BECKER, Jean-Jacques. *Entrées en guerre*. In : AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane & BECKER, Jean-Jacques. *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : Edition du Centenaire*. Edition augmentée. Paris : Bayard, 2013, 1279 p., pp. 183-194.



PROST, Antoine. *Le bouleversement des sociétés*. In : AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane & BECKER, Jean-Jacques. *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : Edition du Centenaire*. Edition augmentée. Paris : Bayard, 2013, 1279 p., pp. 1113-1125.

### ➤ **La vie sur le front et l'expérience des combattants**

AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane. *14-18, les combattants des tranchées*. Paris : Armand Colin, 1986, 223 p.

AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane. *La guerre au XXe siècle. 1. L'expérience combattante*. In : *Documentation photographique*. Janvier 2005, Dossier n°8041.

AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane. *Les tranchées*. In : AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane & BECKER, Jean-Jacques. *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : Edition du Centenaire*. Edition augmentée. Paris : Bayard, 2013, 1279 p., pp. 235-242.

AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane. *Artillerie et mitrailleuses*. In : AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane & BECKER, Jean-Jacques. *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : Edition du Centenaire*. Edition augmentée. Paris : Bayard, 2013, 1279 p., pp. 243-248.

AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane. *Avions et chars*. In : AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane & BECKER, Jean-Jacques. *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : Edition du Centenaire*. Edition augmentée. Paris : Bayard, 2013, 1279 p., pp. 249-255.

CASTEX, Henri. *Verdun, années infernales : Lettres d'un soldat au front (août 1914-septembre 1916)*. Paris : IMAGO, 1996, 172 p.

CRONIER, Emmanuelle. *Permissionnaires dans la Grande Guerre*. Paris : Belin, 2013, 349 p.

CRONIER, Emmanuelle. *Permissions et permissionnaires*. In : AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane & BECKER, Jean-Jacques. *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : Edition du Centenaire*. Edition augmentée. Paris : Bayard, 2013, 1279 p., pp. 555-562.

DUMENIL, Anne. *Les combattants*. In : AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane & BECKER, Jean-Jacques. *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : Edition du Centenaire*. Edition augmentée. Paris : Bayard, 2013, 1279 p., pp. 303-320.

GUELTON, Frédéric. *Les armées*. In : AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane & BECKER, Jean-Jacques. *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : Edition du Centenaire*. Edition augmentée. Paris : Bayard, 2013, 1279 p., pp. 209-223.

KRUMEICH, Gerd & AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane. *Les batailles de la Grande Guerre*. In : AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane & BECKER, Jean-Jacques. *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : Edition du Centenaire*. Edition augmentée. Paris : Bayard, 2013, 1279 p., pp. 283-294.

LAFON, Alexandre. « La photographie privée de combattants de la Grande Guerre : perspectives de recherche autour de la camaraderie ». In : *Matériaux pour l'histoire de notre temps*. 2008, Vol. 91, n°3, pp. 42-50.

LEPICK, Olivier. *Les armes chimiques*. In : AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane & BECKER, Jean-Jacques. *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : Edition du Centenaire*. Edition augmentée. Paris : Bayard, 2013, 1279 p., pp. 255-267.

MEYER, Jacques. *La vie quotidienne des soldats pendant la Grande Guerre*. Paris : Hachette, 1966, 379 p.

### ➤ La correspondance de guerre

CANINI, Gérard (éd.). *Mémoire de la Grande Guerre : Témoins et témoignages*. Nancy : Presses universitaires de Nancy, 1989, 414 p.

CAZALS, Rémi & ROUSSEAU, Frédéric. *14-18, le cri d'une génération : la correspondance et les carnets intimes rédigés au front, la Grande Guerre passée au filtre de la censure et de l'autocensure, au filtre du temps et de la fiction, de la parole confisquée à la parole libérée*. Toulouse : Editions Privat, 2001, 160 p.

HANNA, Martha. *War letters : Communication between Front and Home Front*. In : *1914-1918-online. International Encyclopedia of the First World War* [en ligne]. < <https://encyclopedia.1914-1918-online.net/article/warletterscommunicationbetweenfrontandhomefront> > (consulté le 30-10-2020).

HANNA, Martha. « A republic of letters : The epistolary tradition in France during World War I ». In : *The American Historical Review*. Décembre 2003, Vol. 108, n°5, pp. 1338-1361.

HOUSIEL, Sylvie. « De la micro-analyse à l'analyse globale des correspondances : lettres de combattants pendant la Grande Guerre ». In : *Argumentation et Analyse du Discours* [en ligne], 2008, < <http://journals.openedition.org/aad/288> >

HUSS, Marie-Monique. *Histoires de famille : Cartes postales et cultures de guerre*. Avant-propos par Annette Becker. Paris : Noésis, 2000, 237 p.

PROCHASSON, Christophe. *Chap. Aimer et gouverner à distance. Le témoignage des correspondances : 1914-1918*. In : PROCHASSON, Christophe. *14-18, Retour d'expériences*. Paris : Tallandier, 2008, 430 p., pp. 209-239.

### ➤ Famille, genre et enfants

#### Famille et bourgeoisie :

BURGIERE, André & KLAPISCH-ZUBER, Christiane (dir.). *Histoire de la famille. Tome 3. Le choc des modernités*. Paris : Armand Colin, 1986.

DAUMARD, Adeline. *Les bourgeois et la bourgeoisie en France : depuis 1815*. Paris : Aubier, 1987.

DELUMEAU, Jean & ROCHE, Daniel (dir.). *Histoire des Pères et de la Paternité*. Paris : Larousse, 2000, 544 p.

DE SINGLY, François. *Sociologie de la famille contemporaine*. Paris : Armand Colin (6<sup>e</sup> édition), 2017.

GOURDON, Vincent. *Histoire des grands-parents : du XVII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*. Paris : Perrin, 2001.

KNIBIEHLER, Yvonne. *Histoire des mères et de la maternité en Occident*. Paris : Presses Universitaires de France, 2017, 128 p.

VALLON, Serge. « Qu'est-ce qu'une famille ? : Fonctions et représentations familiales ». In : *VST Vie sociale et traitements*. 2006/1, n°89, pp. 154-161.

VIDAI-NAQUET, Clémentine. *Private life (France)*. In : *1914-1918-online. International Encyclopedia of the First World War* [en ligne] < <https://encyclopedia.1914-1918-online.net/article/privatelifeFrance> > (consulté le 30-10-2020).

### L'histoire du genre et les femmes dans la guerre :

ALLORANT, Pierre. *Femmes sur le pied de guerre : chronique d'une famille bourgeoise 1914-1918*. Correspondance présentée, établie et annotée par Jacques Résal et Pierre Allorant, préface de Brigitte Krulic. Villeneuve-d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion, 2014, 467 p.

MORIN-ROTUREAU, Evelyne (dir.). *Françaises en guerre (1914-1918)*. Paris : Editions Autrement, 2013.

MORIN-ROTUREAU, Evelyne (dir.). *Combats de femmes 1914-1918 : les Françaises, pilier de l'effort de guerre*. Paris : Autrement, 2013, 281 p.

RIPA, Yannick. *Les femmes actrices de l'histoire. France, de 1789 à nos jours*. Paris : Armand Colin, 2010.

SOHN, Anne-Marie. « *Sois un homme !* » : *la construction de la masculinité au XIXe siècle*. Paris : Edition du Seuil, 2009.

SOHN, Anne-Marie. *Chrysalides : Femmes dans la vie privée (XIXe-XXe siècles)*. Paris : Publications de la Sorbonne, 1996.

THEBAUD, Françoise. *Les femmes au temps de la guerre de 14*. Paris : Editions Payot & Rivages, 2013.

THEBAUD, Françoise. *Femmes et genre dans la guerre*. In : AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane & BECKER, Jean-Jacques. *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : Edition du Centenaire*. Edition augmentée. Paris : Bayard, 2013, 1279 p., pp. 575-586.

### Les enfants :

AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane. *La guerre des enfants, 1914-1918 : essai d'histoire culturelle*. Première édition. Paris : Armand Colin, 1993, 188 p.

LETT, Didier. *Frères et sœurs : histoire d'un lien*. Paris : Edition Payot & Rivages, 2009.

PIGNOT, Manon. *Allons enfants de la Patrie. Génération Grande Guerre*. Paris : Le Seuil, 2012, 448 p.

PIGNOT, Manon. *Les enfants*. In : AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane & BECKER, Jean-Jacques. *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : Edition du Centenaire*. Edition augmentée. Paris : Bayard, 2013, 1279 p., pp. 587-600.

THIERCE, Agnès. *Histoire de l'adolescence (1850-1914)*. Paris : Belin, 1999.

### ➤ **Histoire des intellectuels et universités**

CHARLE, Christophe. *La République des universitaires (1870-1940)*. Paris : Editions du Seuil, 1994.

CHARLE, Christophe & FERRE, Régine. *Le personnel de l'enseignement supérieur en France aux XIXe et XXe siècles*. (Colloque organisé par l'Institut d'histoire moderne et contemporaine et l'Ecole des hautes études en sciences sociales les 25 et 26 juin 1984). Paris : Editions du CNRS, 1985, 283 p.

CHARLE, Christophe & JEANPIERRE, Laurent. *La vie intellectuelle en France. 1. Des lendemains de la Révolution à 1914*. Paris : Editions du Seuil, 2016.

CHARLE, Christophe & JEANPIERRE, Laurent. *La vie intellectuelle en France. 2. De 1914 à nos jours*. Paris : Editions du Seuil, 2016.

CHAUBET, François. *Histoire intellectuelle de la France (XIXe-XXe siècles)*. Paris : Que sais-je ?, 2021.

DONSON, Andrew. *Schools and Universities*. In : *1914-1918-online. International Encyclopedia of the First World War* [en ligne]. < <https://encyclopedia.1914-1918-online.net/article/schoolsanduniversities> > (consulté le 30-10-2020)

PROCHASSON, Christophe. *Les intellectuels*. In : AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane & BECKER, Jean-Jacques. *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : Edition du Centenaire*. Edition augmentée. Paris : Bayard, 2013, 1279 p., pp. 623-634.

### ➤ **Histoire des mentalités**

ARIES, Philippe & DUBY, Georges (dir.). *Histoire de la vie privée. Tome 4. De la Révolution à la Grande Guerre*. Paris : Le Seuil, 1999.

ARIES, Philippe & DUBY, Georges (dir.). *Histoire de la vie privée. Tome 5. De la Première guerre mondiale à nos jours*. Paris : Le Seuil, 1987, 634 p.

CORBIN, Alain / COURTINE, Jean-Jacques / VIGARELLO, Georges (dir.). *Histoire des émotions. 3. De la fin du XIXe siècle à nos jours*. Paris : Le Seuil, 2017.

### ➤ **La place de la religion et la foi à l'épreuve de la guerre**

BECKER, Annette. *Eglises et ferveurs religieuses*. In : AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane & BECKER, Jean-Jacques. *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : Edition du Centenaire*. Edition augmentée. Paris : Bayard, 2013, 1279 p., pp. 687-697.

BONIFACE, Xavier. *Histoire religieuse de la Grande Guerre*. Paris : Fayard, 2014, 494 p.

CHALINE, Nadine-Josette (dir.). *Chrétiens dans la Première guerre mondiale : actes des Journées tenues à Amiens et à Péronne, les 16 mai et 22 juillet 1996*. Sous la direction de Nadine-Josette Chaline, avec la collaboration de la Société d'histoire religieuse de la France. Paris : éd. Du Cerf, 1993, 201 p.

FONTANA, Jacques. *Les catholiques français pendant la Grande Guerre*. Paris : Le Cerf, 1990, 440 p.

### ➤ **La question du deuil et la sortie de guerre**

AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane. *Cinq deuils de guerre : 1914-1918*. Editions Tallandier 2013. Paris : Noésis, 2001, 251 p.

AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane & BECKER, Annette. *14-18, Retrouver la guerre*. Paris : Gallimard, 2003, 398 p.

BECKER, Annette. *La guerre et la foi, de la mort à la mémoire, 1914-1930*. Paris : Armand Colin, 1994, 141 p.

BECKER, Annette. *Le culte des morts, entre mémoire et oubli*. In : AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane & BECKER, Jean-Jacques. *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : Edition du Centenaire*. Edition augmentée. Paris : Bayard, 2013, 1279 p., pp. 1037-1050.

CABANES, Bruno. *La victoire endeuillée : la sortie de guerre des soldats français (1918-1920)*. Paris : Le Seuil, 2004.

FARON, Olivier. *Le deuil des vivants*. In : AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane & BECKER, Jean-Jacques. *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : Edition du Centenaire*. Edition augmentée. Paris : Bayard, 2013, 1279 p., pp. 1051-1062.

FOUCHARD, Dominique. *Le poids de la guerre : les poilus et leur famille après 1918* (préface d'Annette Becker). Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2013.

HARDIER, Thierry & JAGIELSKI, Jean-François. *Combattre et mourir pendant la Grande Guerre : 1914-1925*. Préface de Guy Pédroncini. Paris : IMAGO, 2001, 375 p.

HOMER, Isabelle & PENICAULT, Emmanuel. *Le soldat et la mort dans la Grande Guerre*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2016.

### ➤ **Ecrits de et sur la famille Audollent / Petit de Julleville et sur la ville de Clermont-Ferrand**

AUDOLLENT, Auguste. *La guerre et l'enseignement supérieur en France*. In : *Revue internationale de l'enseignement*, tome 70, 1916, pp. 241-253 (Persée).

AUDOLLENT, Auguste. *L'action intellectuelle de l'Allemagne et de la France pendant la guerre*. In : *Revue internationale de l'enseignement*, tome 71, 1917, pp. 81-93 (Persée).

AUDOLLENT, Auguste. *Le réveil des universités françaises*. In : *Revue internationale de l'enseignement*, tome 72, 1918, pp. 443-452 (Persée).

CHAMBAT, Jean-Baptiste. *Clermont-Ferrand pendant la Première guerre mondiale*. Clermont-Ferrand : 1984. Collection numérique « A l'épreuve de la Grande Guerre » de la Bibliothèque du Patrimoine de Clermont-Ferrand (Overnia).

CHARLE, Christophe. *Petit de Julleville (Louis, Eugène, Casimir) : note biographique*. In : Publications de l'Institut national de recherche pédagogique. Année 1985. Numéro thématique : *Les professeurs de la faculté de lettres de Paris – Dictionnaire biographique 1809-1908*, pp. 145-146 (Article de Persée).

DIES, Auguste. *Notice sur la vie et les travaux de M. Auguste Audollent, membre de l'Académie*. In : Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Paris, 1953, pp. 334-350 (Persée).

DUPONT-FERRIER, Gustave. *Eloge funèbre de M. Auguste Audollent, membre libre de l'Académie* [note biographique]. In : Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Paris, 1943, p. 197 (Persée).

LANGÉ, Maurice. *Le Foyer du Soldat de Clermont-Ferrand de 1916 à 1918*. Clermont-Ferrand : Chez Impr. Paul Raclot, 1919. Collection numérique « A l'épreuve de la guerre » de la Bibliothèque du Patrimoine de Clermont-Ferrand (Overnia).

## Bibliographie des sources en ligne et des articles consacrés aux sources et archives de la Grande Guerre

Base de données Leonore des Archives nationales : l'index des titulaires de l'Ordre de la Légion d'Honneur. < <https://www.leonore.archives-nationales.culture.gouv.fr/ui/> >

BERTOLINO, Marie-Laure / MONNET, Maryline / LEJCZYK, Mathilde. *Abécédaire des sources de la Première Guerre mondiale des Archives départementales du Puy-de-Dôme*. Clermont-Ferrand, 2008 : < [Guides des sources - Archives départementales du Puy-de-Dôme \(puy-de-dome.fr\)](#) >

Collection numérique « A l'épreuve de la guerre ». Fonds 14-18 de la Bibliothèque du Patrimoine de Clermont-Ferrand : < <https://www.bibliotheques-clermontmetropole.eu/overnia/collection.php?titre=A%20l%27%C3%A9preuve%20de%20la%20Grande%20Guerre> >

Encyclopédie 14-18 Online : < <https://encyclopedia.1914-1918-online.net/> >

VIDAL-NAQUET, Clémentine (dir.). *La Grande Guerre des Français à travers les archives de la grande collecte*. Paris : Mission du Centenaire, 2018, 512 p.

### ➤ **Etat des fonds des Archives départementales du Puy-de-Dôme**

« L'agence d'Auvergne des prisonniers de guerre », page web :

< <https://www.archivesdepartementales.puy-de-dome.fr/n/l-agence-d-auvergne-des-prisonniers-de-guerre/n:244> >

« Le portefeuille de Bernard Audollent », présentation du fonds privé Bernard Audollent, page web :

< <https://www.archivesdepartementales.puy-de-dome.fr/n/le-portefeuille-de-bernard-audollent/n:310> >

« Fonds privé Auguste Audollent et fonds privé Audollent / Petit de Julleville » :

< [https://www.archivesdepartementales.puy-de-dome.fr/archives/fonds/FRAD063\\_000030019](https://www.archivesdepartementales.puy-de-dome.fr/archives/fonds/FRAD063_000030019) >





